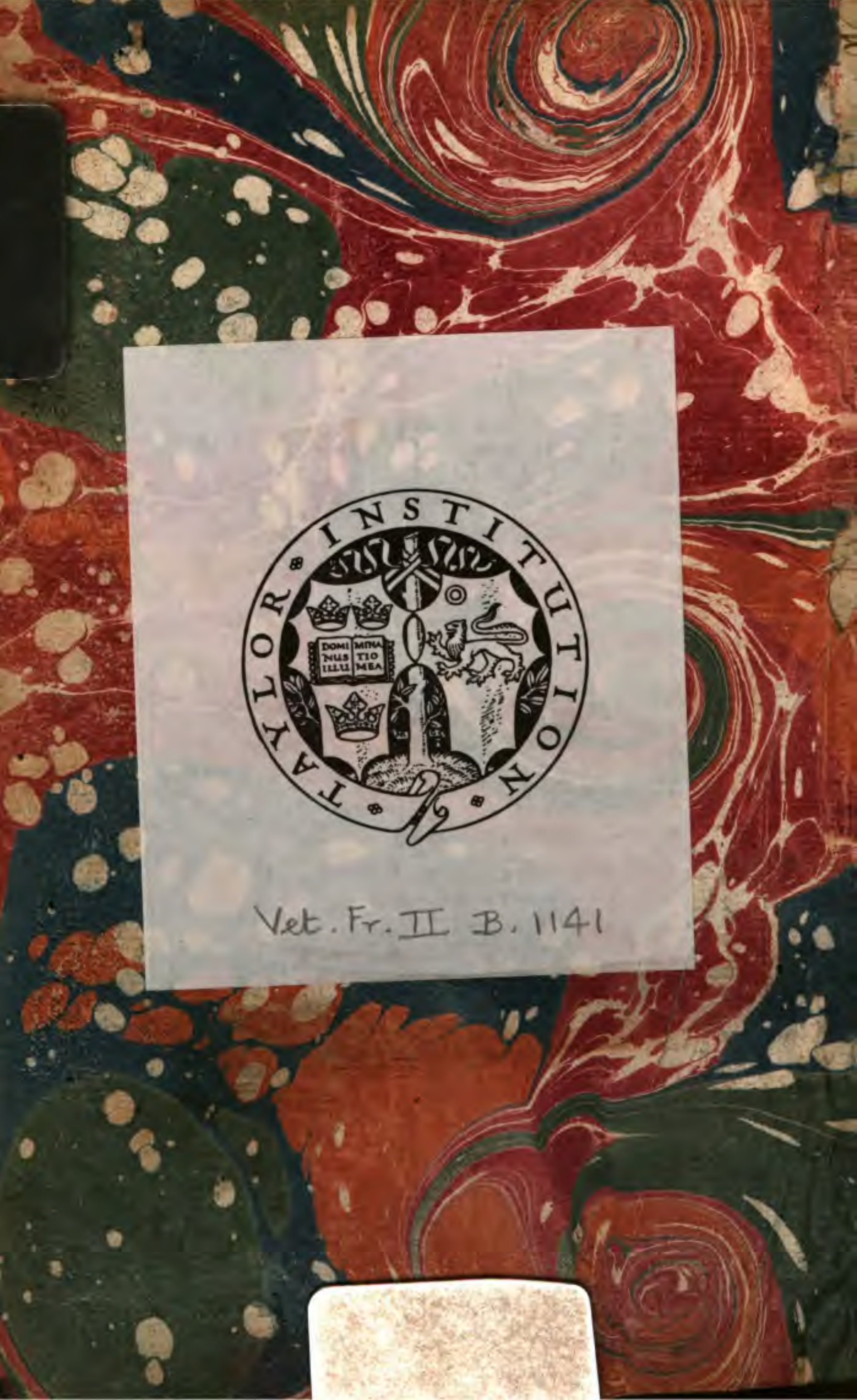



TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

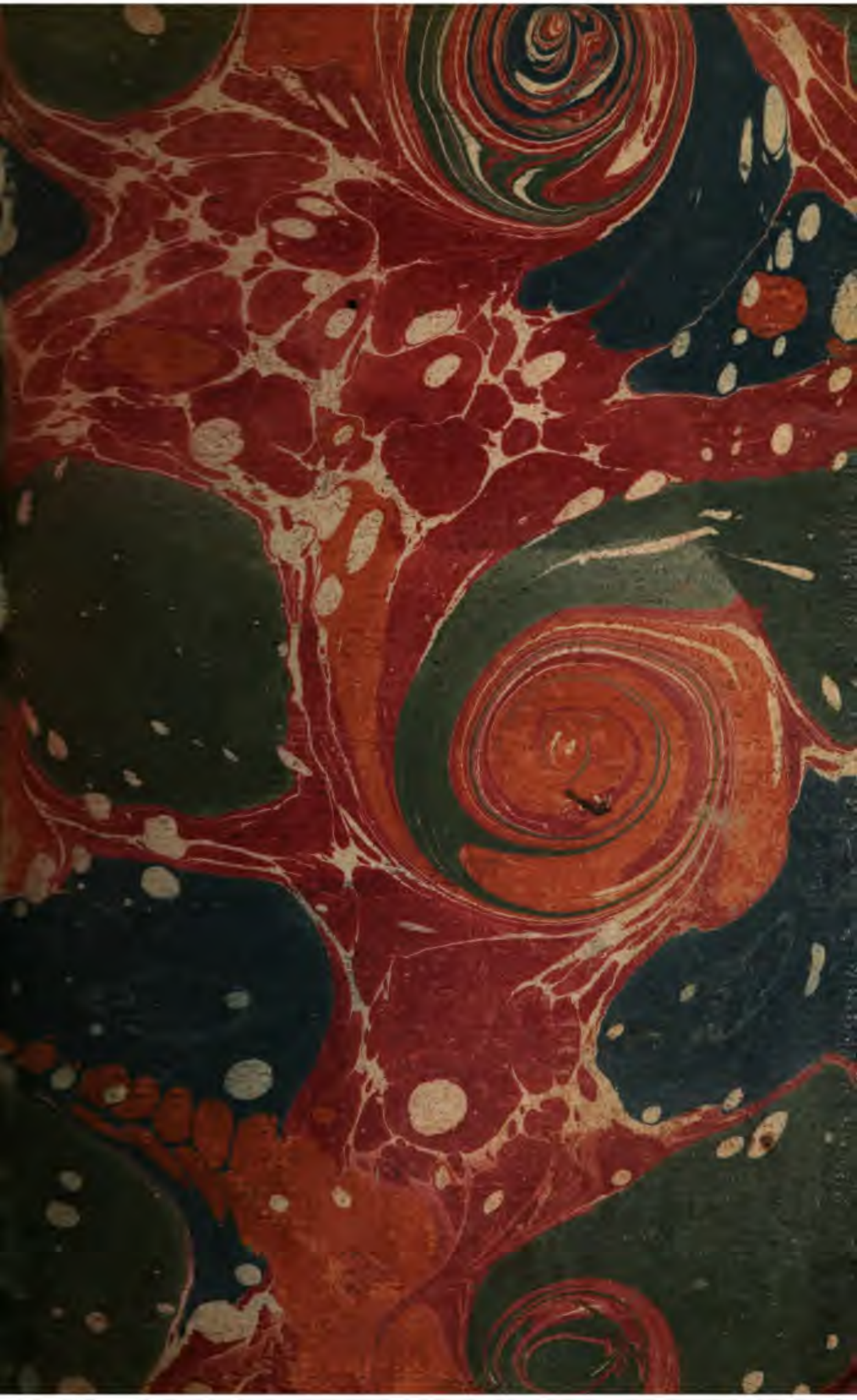



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



ŒUVRES
DE
JEAN RACINE.


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



ŒUVRES
DE
JEAN RACINE.

ŒUVRES

DE

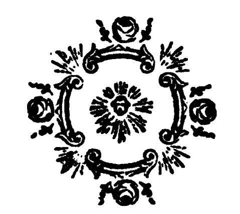
JEAN RACINE,

AVEC

DES COMMENTAIRES,

PAR M. LUNEAU DE BOISJERMAIN.

TOME II.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE LOUIS CELLOT.

M. DCC. LXVIII.



H. Gravelot inv. N. le Mire Sculp.

ANDROMAQUE,
TRAGÉDIE.

1667.

ſurprenante à faire ſes vers. Je veux vous apprendre, dit Boileau, *à faire avec peine des vers faciles, & vous avez aſſez de talent pour le ſçavoir bientôt.* Racine diſoit que Deſpréaux lui avoit tenu parole, & il avouoit hautement qu'il ne ſe croyoit pas plus redevable du ſuccès de la plupart de ſes pieces aux préceptes d'Horace & d'Ariſtote, qu'aux ſages & judicieux conſeils d'un ami ſi éclairé.

Andromaque fut repréſentée ſur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, le 10 Novembre 1667, c'eſt-à-dire, deux ans après Alexandre; elle ne fut cependant imprimée que vers la fin de 1668. Dans le privilége de cet ouvrage l'auteur ſe qualifie encore *Prieur de l'Epinay*, titre aſſez ſingulier pour un poëte dramatique.

Cette piece eut un ſuccès prodigieux, & fit autant de bruit que le Cid. Quelles eſpérances ne devoit-on pas concevoir d'un auteur qui, à vingt-huit ans, donnoit un pareil ouvrage! On n'héſita plus à croire que Racine étoit fait pour conſoler de la vieilleſſe de Corneille.

Subligny, auteur qui n'eſt connu aujourd'hui que par les critiques qu'il fit contre Racine, mit au jour une comédie, qui n'étoit qu'une ſatyre d'Andromaque. Quoique l'auteur ſe ſoit vanté que ſa piece avoit été attribuée à Moliere, & qu'il ſe ſoit propoſé de travailler dans le goût de cet illuſtre comique, on ne ſçauroit diſconvenir qu'elle ne ſoit aſſez plate. Elle fut cependant jouée avec quelque ſuccès par la troupe du roi, qui étoit celle de Moliere. Il eſt à remarquer que cette critique fut en France l'origine de ce genre malheureux qu'on appelle parodie.

Ceux qui aiment les anecdotes, apprendront que l'une des repréſentations d'Andromaque coûta la vie à Montfleury, célebre acteur, qui fit de ſi grands efforts pour rendre les fureurs d'Oreſte, qu'il revint chez lui avec une fievre qui l'emporta auſſi-tôt. Ils ſçauront auſſi que Subligny eut une fille qui fut la premiere danſeuſe de l'opéra ; car auparavant c'étoit des hommes déguiſés, ainſi qu'il eſt d'uſage dans l'Italie, qui, en danſant, repréſentoient les femmes.

Euripide a fourni à Racine le ſujet & les caracteres principaux de cette piece. L'intrigue & l'action, bien ſupérieures, ſelon nous, à celle du poëte grec, appartiennent entiérement à Racine, qui eut l'art de revêtir ſes caracteres de couleurs propres aux mœurs françoiſes, ſans cependant altérer trop la vérité hiſtorique. Nous croyons devoir placer ici une analyſe courte & rapide de la tragédie d'Euripide, afin que le lecteur ſoit à portée de juger lui-même ce que Racine a imité du grec, & en quoi il a cru pouvoir s'en écarter.

PRÉCIS

DE L'ANDROMAQUE D'EURIPIDE.

PYRRHUS a épouſé Andromaque ſa captive, dont il a un fils nommé Moloſſus, & depuis il a encore épouſé Hermione, fille de Ménélas, dont il n'a point d'enfans. La fécondité d'Andromaque, & la douceur de ſon caractere, forcerent Pyrrhus à lui donner la

préférence ſur Hermione, dont les hauteurs l'avoient rebuté. Ce prince étoit allé à Delphes pour fléchir Apollon qu'il avoit offenſé, en lui demandant raiſon du meurtre de ſon pere. Hermione profita de cette abſence pour chercher à perdre ſa rivale. Andromaque, pour éviter la fureur de cette princeſſe, ſe refugie dans le temple de Thétis. C'eſt là qu'elle gémit ſur ſes malheurs paſſés & ſur ceux qu'elle craint. Hermione, pleine d'orgueil, d'emportement & de jalouſie, vient lui annoncer une mort prochaine; elle l'inſulte ſur ſon mariage avec Pyrrhus; elle lui reproche d'avoir oſé entrer dans le lit du meurtrier de ſon époux Hector & de ſon fils Aſtyanax; elle l'accuſe d'avoir employé des philtres pour enchaîner Pyrrhus. Dans ce même moment Ménélas, qui a découvert Moloſſus, le vient préſenter à ſa mere & la menace de l'égorger en ſa préſence, ſi elle ne ſort de cet aſyle. Andromaque ayant fait inutilement tous ſes efforts pour le fléchir, ſe réſout à ſacrifier ſa vie pour ſauver celle de ſon fils. Pour trouver l'action de Ménélas

moins odieuſe qu'elle ne le paroît, il faut ſe tranſporter dans le ſiecle & chez les peuples pour leſquels Euripide écrivoit. Athenes étoit en guerre avec Lacédémone, c'étoit le trait d'une politique aſſez fine d'indiſpoſer contre Sparte ceux des peuples de la Grèce qui avoient pour ſouverains les deſcendants de ce même Moloſſus, perſécuté ſi cruellement par ce même Ménélas. Pendant que ce roi fait traîner au ſupplice & la mere & l'enfant, Pélée, ayeul de Pyrrhus, arrive & s'oppoſe à cette barbarie. Il s'éleve entre lui & Ménélas une diſpute aſſez vive, qui dégénere bientôt en injures groſſieres. Ménélas, qui n'a aucune autorité dans l'Épire, eſt obligé de céder à Pélée, qui délivre Andromaque. Le roi de Sparte ſe retire, mais en menaçant de venir bientôt, à la tête d'une puiſſante armée, demander raiſon à Pyrrhus des affronts faits à ſa fille. Hermione déſeſpérée du départ de ſon pere, & craignant le retour de Pyrrhus, prend le parti de ſe donner la mort; mais elle voit tout à coup arriver Oreſte, à qui elle avoit été promiſe avant

d'épouſer le fils d'Achille. Elle implore ſon ſecours. Oreſte, qui l'aime toujours, & qui ne vient en Épire que pour l'enlever, profite de cette circonſtance pour la reprendre. Pélée apprend preſqu'en même temps & l'enlevement d'Hermione & la mort de Pyrrhus, tué dans une ſédition qu'Oreſte avoit fomentée à Delphes. Son corps eſt apporté ſur le théâtre. Pélée ſe livre à l'affliction la plus vive; mais Thétis vient le conſoler, en lui promettant l'immortalité, & en lui prédiſant que le jeune Moloſſus, reſte du ſang des Éacides, régnera dans la Theſſalie, & aura une longue ſuite de deſcendants. Telle eſt la piece d'Euripide. Ce poëte, plus voiſin que nous des événements qu'il repréſentoit, n'étoit pas le maître, comme Racine, de rien changer à des incidents connus.



*A MADAME**.

MADAME,

Ce n'eſt pas ſans ſujet que je mets votre illuſtre nom à la tête de cet ouvrage. Et de quel autre nom pourrois-je éblouir les yeux de mes lecteurs, que de celui dont mes ſpectateurs ont été ſi heureuſement éblouis? On ſçavoit que VOTRE ALTESSE ROYALE *avoit daigné prendre ſoin de la conduite de ma tragédie; on ſçavoit que vous m'aviez prêté quelques-unes de vos lumieres, pour y ajouter de nouveaux ornements; on*

---

* C'étoit *Henriette-Anne d'Angleterre, premiere femme de Monſieur*, frere unique de Louis XIV, *morte à Saint-Cloud le 30 juin 1670 preſque ſubitement, & en diſant qu'elle étoit empoiſonnée.* Mémoires pour ſervir à l'hiſt. nouv. de l'Europe depuis 1600, par le pere d'Avrigni, jéſuite, tom. III.

ſçavoit enfin que vous l'aviez honorée de quelques larmes dès la premiere lecture que je vous en fis. Pardonnez-moi, MADAME, *ſi j'oſe me vanter de cet heureux commencement de ſa deſtinée. Il me conſole bien glorieuſement de la dureté de ceux qui ne voudroient pas s'en laiſſer toucher. Je leur permets de condamner l'Andromaque tant qu'ils voudront, pourvu qu'il me ſoit permis d'appeller de toutes les ſubtilités de leur eſprit au cœur de* VOTRE ALTESSE ROYALE.

Mais, MADAME, *ce n'eſt pas ſeulement du cœur que vous jugez de la bonté d'un ouvrage, c'eſt avec une intelligence qu'aucune fauſſe lueur ne ſçauroit tromper. Pouvons-nous mettre ſur la ſcene une hiſtoire que vous ne poſſédiez auſſi bien que nous? Pouvons-nous faire jouer une intrigue, dont vous ne pénétriez tous les reſſorts? Et pouvons-nous concevoir des ſentiments ſi nobles & ſi délicats qui ne ſoient infiniment au deſſous de la nobleſſe & de la délicateſſe de vos penſées?*

On ſçait, MADAME, *&* VOTRE ALTESSE ROYALE *a beau s'en cacher, que dans ce haut degré de gloire où la nature & la fortune ont pris plaiſir de vous élever, vous ne dédaignez pas cette gloire obſcure que les gens de lettres s'étoient réſervée. Et il ſemble que*

vous ayez voulu avoir autant d'avantage sur notre sexe par les connoissances & par la solidité de votre esprit, que vous excellez dans le vôtre par toutes les graces qui vous environnent. La cour vous regarde comme l'arbitre de tout ce qui se fait d'agréable. Et nous, qui travaillons pour plaire au public, nous n'avons plus que faire de demander aux sçavants si nous travaillons selon les regles; la regle souveraine est de plaire à VOTRE ALTESSE ROYALE.

Voilà, sans doute, la moindre de vos excellentes qualités. Mais, MADAME, *c'est la seule dont j'ai pu parler avec quelque connoissance, les autres sont trop élevées au dessus de moi. Je n'en puis parler sans les rabaisser par la foiblesse de mes pensées, & sans sortir de la profonde vénération avec laquelle je suis,*

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

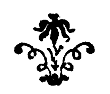
Le très-humble, très-
obéissant, & très-
fidele serviteur,
RACINE.

PREMIERE PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

MES perſonnages ſont ſi fameux dans l'antiquité, que, pour peu qu'on la connoiſſe, on verra fort bien que je les ai rendus tels que les anciens poëtes nous les ont donnés; auſſi n'ai-je pas penſé qu'il me fût permis de rien changer à leurs mœurs. Toute la liberté que j'ai priſe, ç'a été d'adoucir un peu la férocité de Pyrrhus, que Séneque, dans la Troade, & Virgile, dans le ſecond livre de l'Énéide, ont pouſſée beaucoup plus loin que je n'ai cru le devoir faire; encore s'eſt-il trouvé des gens qui ſe ſont plaint qu'il s'emportât contre Andromaque, & qu'il voulût épouſer une captive à quelque prix que ce fût; & j'avoue qu'il n'eſt pas aſſez réſigné à la volonté de ſa maîtreſſe, & que Céladon a mieux connu que lui le parfait amour. Mais que faire? Pyrrhus n'avoit pas *lu* nos romans; il étoit violent de ſon naturel; & tous les héros ne ſont pas faits pour être des Céladons.

Quoi qu'il en ſoit, le public m'a été trop favorable pour m'embarraſſer du chagrin particulier de deux ou trois perſonnes qui voudroient qu'on réformât tous les héros de l'antiquité pour en faire des

héros parfaits. Je trouve leur intention fort bonne de vouloir qu'on ne mette ſur la ſcene que des hommes impeccables; mais je les prie de ſe ſouvenir que ce n'eſt point à moi de changer les regles du théâtre. Horace nous recommande de peindre Achille farouche, inexorable, violent, tel qu'il étoit, & tel qu'on dépeint ſon fils. Ariſtote, bien éloigné de nous demander des héros parfaits, veut au contraire que les perſonnages tragiques, c'eſt-à-dire, ceux dont le malheur fait la cataſtrophe de la tragédie, ne ſoient ni tout à fait bons, *ni tout* à fait méchants. Il ne veut pas qu'ils ſoient extrêmement bons, parce que la punition d'un homme de bien exciteroit plus l'indignation que la pitié du ſpectateur; ni qu'ils ſoient méchants avec excès, parce qu'on n'a point pitié d'un ſcélérat. Il faut donc qu'ils aient une bonté médiocre, c'eſt-à-dire, une vertu capable de foibleſſe, & qu'ils tombent dans le malheur par quelque faute qui les faſſe plaindre ſans les faire déteſter.



SECONDE PRÉFACE
DE L'AUTEUR.
VIRGILE,
AU TROISIEME LIVRE DE L'ÉNÉIDE.

C'EST ÉNÉE QUI PARLE.

Littoraque Epiri legimus, portuque ſubimus
Chaonio, & celſam Buthroti aſcendimus urbem
. . . .
Solemnes tum fortè dapes, & triſtia dona
. . . .
Libabat cineri Andromache, maneſque vocabat
Hectoreum ad tumulum, viridi quem ceſpite inanem;
Et geminas, cauſam lacrymis, ſacraverat aras.
. . . .

Ayant rangé les côtes de l'Épire, nous relâchâmes dans le port de Chaonie, & nous prîmes le chemin de Buthrote... Ce jour là même, Andromaque offroit des dons funebres... à la cendre d'Hector ſon premier époux. C'eſt là qu'elle appelloit les manes de ſon cher Hector, à qui elle avoit élevé un tombeau de gazon au milieu de deux autels; triſte objet qui entretenoit ſa douleur, & faiſoit

Dejecit vultum, & demissâ voce locuta est:
O felix una ante alias Priameïa virgo,
Hostilem ad tumulum, Trojæ sub mœnibus altis,
Jussa mori, quæ sortitus non pertulit ullos,
Nec victoris heri tetigit captiva cubile!
Nos, patriâ incensâ, diversa per æquora vectæ,
Stirpis Achilleæ fastus, juvenemque superbum,
Servitio enixæ tulimus, qui deinde secutus
Ledæam Hermionem, Lacedemoniosque hymenæos,

. . . .

Ast illum, ereptæ magno inflammatus amore
Conjugis, & scelerum furiis agitatus Orestes
Excipit incautum, patriasque obtruncat ad aras.

---

sans cesse couler ses larmes..... Elle baissa les yeux, & d'une voix languissante elle répondit: « Heureuse la fille de Priam, » immolée sur le tombeau d'Achille au pied des murs de Troye! » Elle n'a été le partage d'aucun ennemi, & n'est point » entrée, comme captive, dans le lit d'un superbe vainqueur. » Mais moi, après la ruine de Troye, traînée sur toutes les » mers de la Grece, je me suis vue l'objet de l'insolente » ardeur du fils d'Achille, dont j'étois la malheureuse » esclave; épris ensuite des charmes d'Hermione, il m'a- » bandonna pour l'épouser.... Cependant le furieux Oreste » brûlant pour cette même Hermione, qui lui avoit été » promise, & que Pyrrhus lui enlevoit, surprit son rival » dans le temple, & l'assassina au pied de l'autel ». *Liv. III. Traduction de l'abbé Desfontaines.*

Voilà

Voilà, en peu de vers, tout le ſujet de cette tragédie; voilà le lieu de la ſcene, l'action qui s'y paſſe, les quatre principaux acteurs, & même leurs caracteres, excepté celui d'Hermione, dont la jalouſie & les emportements ſont aſſez marqués dans l'Andromaque d'Euripide.

C'eſt preſque la ſeule choſe que j'emprunte ici de cet auteur: car, quoique ma tragédie porte le même nom que la ſienne, le ſujet en eſt pourtant très-différent. Andromaque, dans Euripide, craint pour la vie de Moloſſus, qui eſt un fils qu'elle a eu de Pyrrhus, & qu'Hermione veut faire mourir avec ſa mere. Mais ici il ne s'agit point de Moloſſus; Andromaque ne connoît point d'autre mari qu'Hector, ni d'autre fils qu'Aſtyanax. J'ai cru en cela me conformer à l'idée que nous avons maintenant de cette princeſſe. La plupart de ceux qui ont entendu parler d'Andromaque, ne la connoiſſent gueres que pour la veuve d'Hector & pour la mere d'Aſtyanax. On ne croit point qu'elle doive aimer ni un autre mari, ni un autre fils; & je doute que les larmes d'Andromaque euſſent fait ſur l'eſprit de mes ſpectateurs l'impreſſion qu'elles y ont faite, ſi elles avoient coulé pour un autre fils que celui qu'elle avoit d'Hector.

Il eſt vrai que j'ai été obligé de faire vivre Aſtyanax un peu plus qu'il n'a vécu. Mais j'écris dans un pays où cette liberté ne pouvoit pas être mal

reçue. Car, sans parler de Ronsard, qui a choisi ce même Astyanax pour le héros de sa Franciade, qui ne sçait que l'on fait descendre nos anciens rois de ce fils d'Hector, & que nos vieilles chroniques sauvent la vie à ce jeune prince, après la désolation de son pays, pour en faire le fondateur de notre monarchie ?

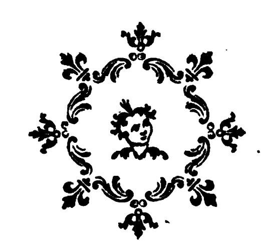
Combien Euripide a-t-il été plus hardi dans sa tragédie d'Hélene ? Il y choque ouvertement la créance commune de toute la Grece. Il suppose qu'Hélene n'a jamais mis le pied dans Troye ; & qu'après l'embrasement de cette ville, Ménélas trouve sa femme en Egypte, d'où elle n'étoit point partie : tout cela fondé sur une opinion qui n'étoit reçue que parmi les Egyptiens, comme on le peut voir dans Hérodote.

Je ne crois pas que j'eusse besoin de cet exemple d'Euripide pour justifier le peu de liberté que j'ai prise. Car il y a bien de la différence entre détruire le principal fondement d'une fable, & en altérer quelques incidents, qui changent presque de face dans toutes les mains qui les traitent. Ainsi Achille, selon la plupart des poëtes, ne peut être blessé qu'au talon, quoiqu'Homere le fasse blesser au bras, & ne le croie invulnérable en aucune partie de son corps. Ainsi Sophocle fait mourir Jocaste aussi-tôt après la reconnoissance d'Œdipe ; tout au contraire

d'Euripide, qui la fait vivre jusqu'au combat & à la mort de ses deux fils. Et c'est à propos de quelque contrariété de cette nature, qu'un ancien commentateur de Sophocle remarque fort bien 1) : *Qu'il ne faut point s'amuser à chicaner les poëtes pour quelques changements qu'ils ont pu faire dans la fable; mais qu'il faut s'attacher à considérer l'excellent usage qu'ils ont fait de ces changements, & la maniere ingénieuse dont ils ont sçu accommoder la fable à leur sujet.*

---

1) *Sophoclis Electra.*



ACTEURS.

ANDROMAQUE, veuve d'Hector, captive de Pyrrhus.

PYRRHUS, fils d'Achille, roi d'Épire.

ORESTE, fils d'Agamemnon.

HERMIONE, fille d'Hélene, accordée avec Pyrrhus.

PYLADE, ami d'Oreste.

CLÉONE, confidente d'Hermione.

CÉPHISE, confidente d'Andromaque.

PHŒNIX, gouverneur d'Achille, & ensuite de Pyrrhus.

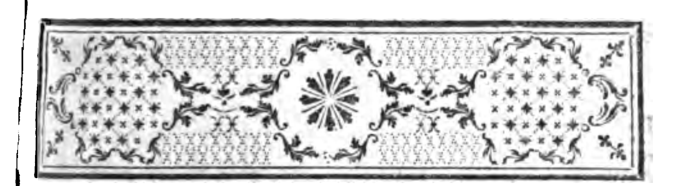
Suite d'Oreste.

La scene est à Buthrote 1), *ville d'Épire, dans une salle du palais de Pyrrhus.*

---

1) Buthrote ne fut construite que depuis la mort de Néoptoleme, par Andromaque & par Hélénus, qui la bâtirent sur le plan de l'ancienne Troye. Ils nommerent *porte de Scée* la principale porte, & *Xante*, le petit bras de riviere qui passoit dans la plaine. *Virgile, lib. III.*

Effigiem Xanthi, Trojamque videtis
Quam nostræ fecere manus.



ANDROMAQUE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

OUI, puiſque je retrouve un ami ſi fidele,
Ma fortune va prendre une face nouvelle;
Et déjà ſon courroux ſemble s'être adouci,
Depuis qu'elle a pris ſoin de nous rejoindre ici.
Qui l'eût dit, qu'un rivage à mes vœux ſi funeſte,
Préſenteroit d'abord Pylade aux yeux d'Oreſte?
Qu'après plus de ſix mois que je t'avois perdu,
A la cour de Pyrrhus tu me ſerois rendu? 1)

1) *Qu'après plus de ſix mois que je t'avois perdu,*
A la cour de Pyrrhus tu me ſerois rendu?]
Pylade eſt *à la cour de Pyrrhus ſix mois* avant Oreſte,

PYLADE.

J'en rends graces au ciel, qui, m'arrêtant ſans ceſſe,
Sembloit m'avoir fermé le chemin de la Grece;
Depuis le jour fatal que la fureur des eaux,
Preſqu'aux yeux de l'Épire, écarta nos vaiſſeaux. 1)
Combien, dans cet exil, ai-je ſouffert d'allarmes?
Combien à vos malheurs ai-je donné de larmes? 2)

& Oreſte arrive d'Argos, ainſi ils pourront naturellement s'inſtruire, l'un & l'autre, de ce qui s'eſt paſſé en Épire & à Mycene.

On peut encore obſerver qu'Oreſte, dans ces huit premiers vers, inſtruit le ſpectateur du lieu de la ſcene, de ſon nom, & de celui de Pylade. Racine, juſqu'à préſent, ne s'étoit point aſſujetti à cette regle.

1) *Depuis le jour fatal que la fureur des eaux,*
Preſqu'aux yeux de l'Épire, écarta nos vaiſſeaux.]

VARIANTE.

» Depuis le jour fatal que la fureur des eaux,
» Preſqu'àux yeux de Mycene, écarta nos vaiſſeaux ».

2) *Combien à vos malheurs ai-je donné de larmes?*]
Oreſte tutoye Pylade, & Pylade ne tutoye point Oreſte. Eſt-ce ainſi que doivent ſe traiter deux hommes, dont l'amitié eſt regardée comme le modele du plus parfait attachement? Il nous ſemble qu'il auroit été plus intéreſſant de voir ces deux amis, pleins d'une douce confiance, ſe traiter avec la même familiarité. Racine a voulu, ſans doute, donner par là quelque ſupériorité à Oreſte, afin que ſon rôle frappât davantage.

Craignant toujours pour vous quelque nouveau
danger,
Que ma trifte amitié ne pouvoit partager.
Sur-tout, je redoutois cette mélancolie,
Où j'ai vu fi long-temps votre ame enfevelie.
Je craignois que le ciel, par un cruel fecours,
Ne vous offrît la mort que vous cherchiez toujours.
Mais je vous vois, Seigneur; &, fi j'ofe le dire,
Un deftin plus heureux vous conduit en Épire.
Le pompeux appareil qui fuit ici vos pas,
N'eft point d'un malheureux qui cherche le trépas.

ORESTE.

Hélas! qui peut fçavoir le deftin qui m'amene?
L'amour me fait ici chercher une inhumaine. 1)
Mais qui fçait ce qu'il doit ordonner de mon fort,
Et fi je viens chercher, ou la vie, ou la mort?

PYLADE.

Quoi! votre ame, à l'amour, en efclave affervie,
Se repofe fur lui du foin de votre vie!
Par quel charme, oubliant tant de tourments foufferts,

---

1) *L'amour me fait ici chercher une inhumaine.*]

Ce vers eft un peu langoureux; il n'annonce pas, d'une maniere affez décidée, le fujet vraiment tragique de la piece.

Pouvez-vous consentir à rentrer dans ses fers ? 1)
Pensez-vous qu'Hermione, à Sparte inexorable,
Vous prépare en Épire un sort plus favorable ?
Honteux d'avoir poussé tant de vœux superflus, 2)
Vous l'abhorriez. Enfin, vous ne m'en parliez plus.
Vous me trompiez, Seigneur.

ORESTE.

Je me trompois moi-même.
Ami, n'accable point un malheureux qui t'aime. 3)
T'ai-je jamais caché mon cœur & mes desirs ?
Tu vis naître ma flamme & mes premiers soupirs.
Enfin, quand Ménélas dispofa de sa fille
En faveur de Pyrrhus, vengeur de sa famille,
Tu vis mon désespoir; & tu m'as vu depuis
Traîner, de mers en mers, ma chaîne & mes ennuis.

---

1) *Par quel charme, oubliant tant de tourments soufferts,*
Pouvez-vous consentir à rentrer dans ses fers ?]

On lit dans la premiere édition :

» Par quels charmes, après tant de tourments soufferts,
» Peut-il vous inviter à rentrer dans les fers » ?

2) *Honteux d'avoir poussé tant de vœux superflus,*
Vous l'abhorriez, &c.]

Racine prend sans doute *vœux* pour *soupirs* : on dit bien *pousser des soupirs*, mais non pas *pousser des vœux.*

3) *Ami, n'accable point un malheureux qui t'aime.*]

On trouve dans quelques éditions :

» Ami, n'insulte point un malheureux qui t'aime ».

Je te vis, à regret, en cet état funeſte,
Prêt à ſuivre par-tout le déplorable Oreſte;
Toujours de ma fureur interrompre le cours, 1)
Et de moi-même enfin me ſauver tous les jours.
Mais quand je me ſouvins que, parmi tant d'allarmes,
Hermione à Pyrrhus prodiguoit tous ſes charmes,
Tu ſçais de quel courroux mon cœur alors épris, 2)
Voulut, en l'oubliant, punir tous ſes mépris. 3)
Je fis croire, & je crus ma victoire certaine:
Je pris tous mes tranſports pour des tranſports de haine;
Déteſtant ſes rigueurs, rabaiſſant ſes attraits,
Je défiois ſes yeux de me troubler jamais.
Voilà comme je crus étouffer ma tendreſſe.

---

1) *Toujours de ma fureur interrompre le cours,*
Et de moi-même, enfin, me ſauver tous les jours.]
Le poëte a grand ſoin d'éloigner tout ce qui pourroit rendre Oreſte odieux. Il attribue habilement ſa *fureur* à un déſeſpoir amoureux.

2) *Tu ſçais de quel courroux mon cœur alors épris.*]
On dit *épris d'amour*, mais on ne dit point *épris de courroux.*

3) *Voulut, en l'oubliant, punir tous ſes mépris.*]
Dans la premiere édition, Racine avoit mis:
» Voulut, en l'oubliant, venger tous ſes mépris ».
Subligny lui reprocha cette expreſſion, & ce grand homme lui ſubſtitua celle-ci.

En ce calme trompeur, j'arrivai dans la Grece ; 1)
Et je trouvai d'abord ses princes rassemblés,
Qu'un péril assez grand sembloit avoir troublés.
J'y courus. Je pensai que la guerre & la gloire
De soins plus importants rempliroient ma mémoire ; 2)
Que mes sens reprenant leur premiere vigueur,
L'amour acheveroit de sortir de mon cœur ;
Mais admire avec moi le sort, dont la poursuite
Me fait courir alors au piege que j'évite. 3)
J'entends de tous côtés qu'on menace Pyrrhus :
Toute la Grece éclate en murmures confus : 4)
On se plaint, qu'oubliant son sang & sa promesse,
Il éleve en sa cour l'ennemi de la Grece,

---

1) *En ce calme trompeur, j'arrivai dans la Grece.*]

VARIANTE.

» Dans ce calme trompeur, j'arrivai dans la Grece ».

2) *De soins plus importants rempliroient ma mémoire.*]

Ma mémoire est mis ici pour *mon esprit.*

Tous les critiques se sont récriés contre cette expression. Nous ne sçavons pas pourquoi un poëte n'auroit point le privilege de multiplier les synonymes de sa langue.

3) *Me fait courir alors au piege que j'évite.*]

On lisoit d'abord :

» Me fait courir moi-même au piege que j'évite ».

4) *Toute la Grece éclate en murmures confus.*

Plus la Grece est en mouvement, & plus l'ambassade d'Oreste est importante : plus aussi il y a d'intérêt dans la piece.

Aſtyanax, d'Hector jeune & malheureux fils,
Reſte de tant de rois ſous Troye enſevelis.
J'apprends que, pour ravir ſon enfance au ſupplice,
Andromaque trompa l'ingénieux Ulyſſe; 1)
Tandis qu'un autre enfant, arraché de ſes bras,
Sous le nom de ſon fils, fut conduit au trépas.
On dit que, peu ſenſible aux charmes d'Hermione,
Mon rival porte ailleurs ſon cœur & ſa couronne.
Ménélas, ſans le croire, en paroît affligé,
Et ſe plaint d'un hymen ſi long-temps négligé.
Parmi les déplaiſirs où ſon ame ſe noie,
Il s'éleve en la mienne une ſecrette joie.
Je triomphe, & pourtant je me flatte d'abord
Que la ſeule vengeance excite ce tranſport;
Mais l'ingrate en mon cœur reprit bientôt ſa place;
De mes feux mal éteints je reconnus la trace;
Je ſentis que ma haine alloit finir ſon cours,
Ou plutôt je ſentis que je l'aimois toujours.
Ainſi de tous les Grecs je brigue le ſuffrage.
On m'envoie à Pyrrhus: j'entreprends ce voyage.
Je viens voir ſi l'on peut arracher de ſes bras
Cet enfant dont la vie allarme tant d'États.

---

1) *Andromaque trompa l'ingénieux Ulyſſe.*]
Ce n'eſt point ici le cas d'appeller *Ulyſſe ingénieux;* d'ailleurs, ſon nom ôte toute vraiſemblance au fait qu'il s'agiſſoit d'établir.

Heureux, ſi je pouvois, dans l'ardeur qui me preſſe,
Au lieu d'Aſtyanax, lui ravir ma princeſſe!
Car enfin, n'attends pas que mes feux redoublés,
Des périls les plus grands, puiſſent être troublés.
Puiſqu'après tant d'efforts ma réſiſtance eſt vaine,
Je me livre, en aveugle, au tranſport qui m'entraîne. 1)
J'aime: je viens chercher Hermione en ces lieux,
La fléchir, l'enlever, ou mourir à ſes yeux.
Toi qui connois Pyrrhus, que penſes-tu qu'il faſſe?
Dans ſa cour, dans ſon cœur, dis-moi ce qui ſe paſſe.
Mon Hermione encor le tient-elle aſſervi? 2)
Me rendra-t-il, Pylade, un bien qu'il m'a ravi? 3)

PYLADE.

Je vous abuſerois, ſi j'oſois vous promettre
Qu'entre vos mains, Seigneur, il voulût la remettre.
Non que de ſa conquête il paroiſſe flatté;
Pour la veuve d'Hector ſes feux ont éclaté;

---

1) *Je me livre, en aveugle, au tranſport qui m'entraîne.*]
Racine avoit mis d'abord:
» Je me livre, en aveugle, au deſtin qui m'entraîne ».

2) *Mon Hermione encor le tient-elle aſſervi?*]
On ne diroit point aujourd'hui *mon Hermione, ma Zaïre.*

3) *Me rendra-t-il, Pylade, un bien qu'il m'a ravi?*]

VARIANTE.

» Me rendra-t-il, Pylade, un cœur qu'il m'a ravi?

Il l'aime : mais enfin, cette veuve inhumaine 1)
N'a payé jusqu'ici son amour que de haine ;
Et chaque jour encore on lui voit tout tenter
Pour fléchir sa captive, ou pour l'épouvanter.
De son fils, qu'il lui cache, il menace la tête ; 2)
Et fait couler des pleurs qu'aussi-tôt il arrête.
Hermione elle-même a vu, plus de cent fois,
Cet amant irrité revenir sous ses loix ;
Et de ses vœux troublés lui rapportant l'hommage,
Soupirer à ses pieds, moins d'amour que de rage.
Ainsi, n'attendez pas que l'on puisse aujourd'hui
Vous répondre d'un cœur si peu maître de lui.
Il peut, Seigneur, il peut, dans ce désordre extrême,
Épouser ce qu'il hait, & perdre ce qu'il aime. 3)

---

1) *Il l'aime : mais enfin cette veuve inhumaine.*]

Ici le sens & la grammaire, dit M. l'abbé d'Olivet, *ne s'accordent point, car le sens veut que ce* lui *du troisieme vers soit rapporté à Pyrrhus, & la grammaire, qu'il le soit à cette veuve inhumaine.* Mais le sens est trop clair, pour qu'il y ait ici la moindre équivoque.

2) *De son fils, qu'il lui cache, il menace la tête.*]

On peut voir, dans cette réponse de Pylade, tous les sentiments qui animent les acteurs de la piece.

Il y avoit dans la premiere édition :

» Il lui cache son fils, il menace sa tête ».

3) *Épouser ce qu'il hait, & perdre ce qu'il aime.*]

Avec quel art Pylade insinue à Oreste que Pyrrhus peut

ORESTE.

Mais, dis-moi, de quel œil Hermione peut voir
Son hymen différé, ses charmes sans pouvoir? 1)

PYLADE.

Hermione, Seigneur, au moins en apparence,
Semble de son amant dédaigner l'inconstance,
Et croit que, trop heureux de fléchir sa rigueur, 2)
Il la viendra presser de reprendre son cœur;

épouser ce qu'il hait, & perdre ce qu'il aime. Ainsi Oreste flotte toujours entre l'espérance & la crainte.

VARIANTE.

» Épouser ce qu'il hait, & punir ce qu'il aime ».

1) *Mais, dis-moi, de quel œil Hermione peut voir*
Son hymen différé, ses charmes sans pouvoir?]

Ces vers sont ainsi dans les premieres éditions:

» Mais, dis-moi, de quels yeux Hermione peut voir
» Ses attraits offensés, & ses yeux sans pouvoir »?

Subligny reprit, *de quels yeux Hermione peut voir ses yeux.* Racine sentit sa faute, & changea ces deux vers. Le vrai talent est docile à la critique.

2) *Et croit que, trop heureux de fléchir sa rigueur,*
Il la viendra presser de reprendre son cœur.]

Il faut remarquer ici, que les caracteres des quatre principaux personnages sont annoncés dans cette premiere scene. Pyrrhus tentera tout pour *fléchir* une *veuve inhumaine, ou pour l'épouvanter.* Oreste sera toujours incertain s'il doit *chercher la vie ou la mort.* Hermione dédaignée, se flattera toujours que Pyrrhus *la viendra presser de reprendre son cœur;*

Mais je l'ai vue enfin me confier ses larmes :
Elle pleure en secret le mépris de ses charmes ;
Toujours prête à partir, & demeurant toujours,
Quelquefois elle appelle Oreste à son secours.

ORESTE.

Ah ! si je le croyois, j'irois bientôt, Pylade,
Me jetter.....

PYLADE.

Achevez, Seigneur, votre ambassade.
Vous attendez le roi. Parlez, & lui montrez
Contre le fils d'Hector tous les Grecs conjurés.
Loin de leur accorder ce fils de sa maîtresse,
Leur haine ne fera qu'irriter sa tendresse.
Plus on les veut brouiller, plus on va les unir.
Pressez. Demandez tout, pour ne rien obtenir.
Il vient.

ORESTE.

Hé bien, va donc disposer la cruelle 1)
A revoir un amant qui ne vient que pour elle.

& l'on verra que les caracteres une fois annoncés, ne se démentiront point dans la piece.

On lit ainsi le premier de ces deux vers dans la premiere édition :

» Et croit que, trop heureux d'appaiser sa rigueur, *&c.* »

1) *Hé bien, va donc disposer la cruelle.*]

Les acteurs ne viennent & ne s'en vont point sans sujet ; ils sont même chargés de soins qui les occupent hors de la scene.

SCENE II.

PYRRHUS, ORESTE, PHŒNIX.

ORESTE.

AVANT que tous les Grecs vous parlent par ma voix,
Souffrez que j'ose ici me flatter de leur choix ; 1)
Et qu'à vos yeux, Seigneur, je montre quelque joie
De voir le fils d'Achille & le vainqueur de Troye.
Oui, comme ses exploits, nous admirons vos coups :
Hector tomba sous lui, Troye expira sous vous ; 2)
Et vous avez montré, par une heureuse audace,
Que le fils seul d'Achille a pu remplir sa place.
Mais ce qu'il n'eût point fait, la Grece, avec douleur,
Vous voit du sang Troyen relever le malheur ;

1) *Souffrez que j'ose ici me flatter de leur choix.*]
Ce vers étoit ainsi dans la premiere édition :
» Souffrez que je me flatte en secret de leur choix ».
Subligny reprocha à Racine que cet *en secret* étoit un galimatias ; il demanda aussi à qui se rapportoit le mot de *choix*. Racine profita de la premiere observation, & dédaigna la seconde.

2) *Hector tomba sous lui, Troye expira sous vous.*]
Subligny vouloit qu'on mît : *Hector expira sous lui, Troye tomba sous vous*. Il ne sentit pas que c'étoit par cette heureuse transposition que l'on donnoit de la vie à la poésie.

Et

Et vous laiſſant toucher d'une pitié funeſte,
D'une guerre ſi longue entretenir le reſte.
Ne vous ſouvient-il plus, Seigneur, quel fut Hector ? 1)
Nos peuples affoiblis s'en ſouviennent encor.
Son nom ſeul fait frémir nos veuves & nos filles ;
Et, dans toute la Grece, il n'eſt point de familles
Qui ne demandent compte à ce malheureux fils,
D'un pere, ou d'un époux, qu'Hector leur a ravis.
Et qui ſçait ce qu'un jour ce fils peut entreprendre ? 2)
Peut-être dans nos ports nous le verrons deſcendre,

---

1) *Ne vous ſouvient-il plus, Seigneur, quel fut Hector?* &c.] Séneque, dans ſa Troade, fait ainſi parler Ulyſſe : *Je ne ſuis*, dit-il, *que l'interprete de la volonté des Grecs, qui demandent la mort du fils d'Hector, arrêtée depuis long-temps par les décrets du deſtin ; tant qu'il vivra, ils ne croiront pas pouvoir compter ſur une paix durable. L'inquiétude les forcera d'être toujours ſur leurs gardes.* Acte III. ſcene 1.

2) *Et qui ſçait ce qu'un jour ce fils peut entreprendre ?*
Peut-être dans nos ports nous le verrons deſcendre, &c.]

Pradon, qui ſe félicitoit, dans ſes préfaces, d'avoir traité les *mêmes* ſujets que Racine, a beaucoup imité l'Andromaque de ce poëte dans ſa Troade. On y voit une ſcene entre Ulyſſe & Pyrrhus très-ſemblable à celle-ci. Ulyſſe dit à peu près les mêmes choſes qu'Oreſte. Dans cet endroit, par exemple :

Cet enfant peut un jour reſſembler à ſon pere ;
Tout ce qu'Hector a fait, ſon fils le pourroit faire.
C'eſt la crainte des Grecs ; ils demandent ce fils
Pour le ſacrifier au repos du pays.

Tel qu'on a vu son pere, embraser nos vaisseaux, 1)
Et, la flamme à la main, les suivre sur les eaux.
Oserai-je, Seigneur, dire ce que je pense ?
Vous-même, de vos soins craignez la récompense; 2)
Et que, dans votre sein, ce serpent élevé, 3)

Si nous ne craignions de fatiguer le lecteur, nous citerions encore la réponse de Pyrrhus, où les mêmes idées se rencontrent encore, défigurées par la touche barbare de ce misérable copiste.

1) *Tel qu'on a vu son pere, embraser nos vaisseaux,*
Et, la flamme à la main, les suivre sur les eaux.]

Idée empruntée de Virgile :

Hei mihi qualis erat ! quantùm mutatus ab illo
Hectore, qui redit exuvias indutus Achillis,
Vel Danaüm Phrygios jaculatus puppibus ignes !

Hélas, dans quel état je le voyois ! qu'il étoit différent de lui-même ! ce n'étoit plus cet Hector qui, vainqueur de Patrocle & chargé des dépouilles d'Achille, revenoit triomphant d'embraser la flotte des Grecs.

Séneque, dans sa Troade, *acte III. scene premiere*, a, suivant sa coutume, employé six vers pour rendre la même idée.

2) *Vous-même, de vos soins craignez la récompense.*]

Oreste sçait bien que ce n'est point par un sentiment de crainte qu'il peut gagner le fils d'Achille. *Il demande tout, pour ne rien obtenir.*

3) *Et que, dans votre sein, ce serpent élevé.*]

Image souvent employée, dont Eschyle paroît avoir fait usage le premier. *Clytemnestre croit en songe réchauffer dans son* sein *& allaiter un* serpent, *qui au lieu de lait, lui tire du sang.* Les Coëphores.

Ne vous puniſſe un jour de l'avoir conſervé.
Enfin, de tous les Grecs ſatisfaites l'envie ;
Aſſurez leur vengeance, aſſurez votre vie.
Perdez un ennemi d'autant plus dangereux,
Qu'il s'eſſaîra ſur vous à combattre contr'eux.

PYRRHUS.

La Grece en ma faveur eſt trop inquiétée.
De ſoins plus importants je l'ai crue agitée,
Seigneur ; & ſur le nom de ſon ambaſſadeur,
J'avois, dans ſes projets, conçu plus de grandeur.
Qui croiroit, en effet, qu'une telle entrepriſe
Du fils d'Agamemnon méritât l'entremiſe ?
Qu'un peuple tout entier, tant de fois triomphant,
N'*eût* daigné conſpirer que la mort d'un enfant ?
Mais à qui prétend-on que je le ſacrifie ?
La Grece a-t-elle encor quelque droit ſur ſa vie ?
Et, ſeul de tous les Grecs, ne m'eſt-il pas permis
D'ordonner d'un captif que le ſort m'a ſoumis ?
Oui, Seigneur, lorſqu'aux pieds des murs fumants de Troye,
Les vainqueurs, tout ſanglants, partagerent leur proie,
Le ſort, dont les arrêts furent alors ſuivis,
Fit tomber en mes mains Andromaque & ſon fils.
Hécube, près d'Ulyſſe, acheva ſa miſere ;
Caſſandre dans Argos a ſuivi votre pere.
Sur eux, ſur leurs captifs, ai-je étendu mes droits ?
Ai-je enfin diſpoſé du fruit de leurs exploits ?

On craint qu'avec Hector, Troye un jour ne renaisse
Son fils peut me ravir le jour que je lui laisse.
Seigneur, tant de prudence entraîne trop de soin; 1)
Je ne sçais point prévoir les malheurs de si loin.
Je songe quelle étoit autrefois cette ville, 2)
Si superbe en remparts, en héros si fertile,
Maîtresse de l'Asie; & je regarde, enfin,
Quel fut le sort de Troye, & quel est son destin.
Je ne vois que des tours que la cendre a couvertes,
Un fleuve teint de sang, des campagnes désertes,
Un enfant dans les fers; & je ne puis songer
Que Troye, en cet état, aspire à se venger.

---

1) *Seigneur, tant de prudence entraîne trop de soin,*
Je ne sçais point prévoir les malheurs de si loin.]

Pensée conforme à la doctrine des Grecs sur la fatalité. Dans Eschyle, Agamemnon dit à peu près la même chose: *En voulant pénétrer dans les profondeurs de l'avenir, on ne fait qu'accroître ses tourments.*

2) *Je songe quelle étoit autrefois cette ville.*]

Et les huit vers suivants.

L'idée de ce morceau paroît tirée de Séneque, *acte III. scene III.* C'est Andromaque qui parle: *Vous craignez*, dit-elle, *qu'Astianax ne releve les murs de Troye que vous avez embrasée; cette ville est sans espoir, si elle n'a point d'autre ressource que lui.*

Tout le raisonnement de Pyrrhus est de la plus grande force, & rien n'est dit avec plus de précision, plus d'élégance, plus d'harmonie, & avec des images plus vives.

Ah ! si du fils d'Hector la perte étoit jurée,
Pourquoi d'un an entier l'avons-nous différée ?
Dans le sein de Priam n'a-t-on pu l'immoler ?
Sous tant de morts, sous Troye, il falloit l'accabler ; 1)
Tout étoit juste alors. La vieillesse & l'enfance 2)
En vain, sur leur foiblesse, appuyoient leur défense.

---

1) *Sous tant de morts, sous Troye, il falloit l'accabler.*] Cette raison paroît un peu foible, elle gâte ce beau morceau, & pour sentir combien il est aisé à Oreste d'y répondre, il ne faut que se rappeller ces quatre vers :

» J'apprends que, pour ravir son enfant au supplice,
» Andromaque trompa l'ingénieux Ulysse ;
» Tandis qu'un autre enfant, arraché de vos bras,
» Sous le nom de son fils, fut conduit au trépas ».

2) *Tout étoit juste alors. La vieillesse & l'enfance*, &c.] Imitation de Séneque : *acte II. scene II.*

J'aurois, dit Agamemnon, *empêché la ruine de Troye, si la fureur qui nous animoit, & qu'irritoit encore l'ardeur avec laquelle on repoussoit nos coups, avoit pu recevoir le moindre frein. Mais comment user modérément d'une victoire qu'on a remportée dans la nuit ? Les cruautés que nous avons exercées sont le crime de la fortune & le triste effet des ténebres. Épargnons maintenant ce qui reste de Troye, notre vengeance doit être satisfaite. Je ne permettrai pas*, ajoutoit-il, *qu'on commette un nouveau crime, & qu'on immole de sang-froid la fille d'un roi, pour appaiser des cendres insensibles ; cet attentat retomberoit sur moi. C'est commettre le crime, que de ne pas s'y opposer lorsqu'on en a le pouvoir.*

La victoire & la nuit, plus cruelles que nous,
Nous excitoient au meurtre, & confondoient nos
coups.
Mon courroux aux vaincus ne fut que trop févere.
Mais que ma cruauté furvive à ma colere! 1)
Que, malgré la pitié dont je me fens faifir,
Dans le fang d'un enfant je me baigne à loifir!
Non, Seigneur, que les Grecs cherchent quelque
autre proie,
Qu'ils pourfuivent ailleurs ce qui refte de Troye:
De mes inimitiés le cours eft achevé;
L'Épire fauvera ce que Troye a fauvé.

ORESTE.

Seigneur, vous fçavez trop, avec quel artifice,
Un faux Aftyanax fut offert au fupplice
Où le feul fils d'Hector devoit être conduit:
Ce n'eft pas les Troyens, c'eft Hector qu'on pourfuit.
Oui, les Grecs, fur le fils, perfécutent le pere. 2)
Il a, par trop de fang, acheté leur colere.

---

1) *Mais que ma cruauté furvive à ma colere!*]

Quoique ce fentiment de générofité ne foit infpiré à Pyrrhus que par l'amour qu'il a pour Andromaque, il n'en fait pas moins de plaifir.

2) *Oui, les Grecs, fur le fils, perfécutent le pere.*

M. l'abbé d'Olivet reprend ce vers; il voudroit qu'il y eût *dans le fils*, au lieu de *fur le fils*: il a raifon au tribunal

Ce n'eſt que dans le ſien qu'elle peut expirer ;
Et juſques dans l'Épire il les peut attirer.
Prévenez-les.

PYRRHUS.

Non, non. J'y conſens avec joie.
Qu'ils cherchent dans l'Épire une ſeconde Troye.
Qu'ils confondent leur haine, & ne diſtinguent plus
Le ſang qui les fit vaincre, & celui des vaincus.
Auſſi bien ce n'eſt pas la premiere injuſtice,
Dont la Grece, d'Achille a payé le ſervice.
Hector en profita, Seigneur; &, quelque jour, 1)
Son fils en pourroit bien profiter à ſon tour.

ORESTE.

Ainſi la Grece, en vous, trouve un enfant rebelle.

PYRRHUS.

Et je n'ai donc vaincu que pour dépendre d'elle ?

---

de la grammaire ; mais ſi l'on aſtreint la poéſie dans les entraves les plus étroites des regles de la ſyntaxe, il faut renoncer à écrire en vers :

» Oui, les Grecs, dans le fils, perſécutent le pere »
nous choque davantage que :

» Oui, les Grecs, ſur le fils, perſécutent le pere ».

1) *Hector en profita, Seigneur ; &, quelque jour.*]
On lit dans la premiere édition :

» Hector en profita, Seigneur ; &, en ce jour ».

ORESTE.

Hermione, Seigneur, arrêtera vos coups;
Ses yeux s'oppoſeront entre ſon pere & vous.

PYRRHUS.

Hermione, Seigneur, peut m'être toujours chere;
Je puis l'aimer, ſans être eſclave de ſon pere;
Et je ſçaurai peut-être accorder quelque jour,
Les ſoins de ma grandeur, & ceux de mon amour.
Vous pouvez cependant voir la fille d'Hélene.
Du ſang qui vous unit je ſçais l'étroite chaîne.
Après cela, Seigneur, je ne vous retiens plus;
Et vous pourrez aux Grecs annoncer mon refus.

SCENE III.

PYRRHUS, PHŒNIX.

PHŒNIX.

AINSI vous l'envoyez aux pieds de ſa maîtreſſe? 1)

1) *Ainſi vous l'envoyez aux pieds de ſa maîtreſſe?*] Le caractere de Phœnix eſt la prévoyance; celui de Pyrrhus, au contraire, eſt la ſécurité: d'ailleurs, les craintes de Phœnix préparent inſenſiblement les ſpectateurs aux excès où ſe portera Oreſte. Racine ne fait point de ſcene inutile; & celle-ci, toute dénuée qu'elle paroît d'ornements, eſt eſſentielle à l'enſemble de la piece.

PYRRHUS.

On dit qu'il a long-temps brûlé pour la princesse.

PHŒNIX.

Mais si ce feu, Seigneur, vient à se rallumer,
S'il lui rendoit son cœur, s'il s'en faisoit aimer?

PYRRHUS.

Ah, qu'ils s'aiment, Phœnix! J'y consens. Qu'elle parte.
Que, charmés l'un de l'autre, ils retournent à Sparte;
Tous nos ports sont ouverts & pour elle & pour lui.
Qu'elle m'épargneroit de contrainte & d'ennui!

PHŒNIX.

Seigneur......

PYRRHUS.

Une autre fois je t'ouvrirai mon ame;
Andromaque paroît.

SCENE IV.

ANDROMAQUE, PYRRHUS, CÉPHISE, PHŒNIX.

PYRRHUS.

Me cherchiez-vous, Madame? 1)

---

1) *Me cherchiez-vous, Madame?*] Dans presque toutes nos tragédies, dont le sujet est grec ou romain, les acteurs s'appellent *Seigneur* ou *Madame*. C'est

Un eſpoir ſi charmant me ſeroit-il permis? 1)

ANDROMAQUE.

Je paſſois juſqu'aux lieux où l'on garde mon fils.
Puiſqu'une fois le jour vous ſouffrez que je voie
Le ſeul bien qui me reſte & d'Hector & de Troye; 2)

---

manquer au coſtume; les Grecs & les Romains ne connoiſſoient point cette maniere de parler, qui ne devroit être employée que dans un ſujet françois. Les perſonnages, chez Corneille, s'appellent le plus ſouvent par leurs noms.

On ſe reſſouviendra que dans les langues grecque & romaine tout le monde ſe tutoyoit. Nous n'avons conſervé cet uſage que pour la poéſie plus élevée. Dans une ode on dit fort bien *toi*, en s'adreſſant à dieu & au roi.

La Motte s'eſt ſervi aſſez ridiculement de cette façon de parler dans ce vers:

Taiſez-vous, me dis-tu, prince.

1) *Un eſpoir ſi charmant me ſeroit-il permis?*]

Il faut obſerver ici avec quel art Racine a ſçu conduire ſes pieces. Oreſte vient de preſſer Pyrrhus, au nom des Grecs, de livrer Aſtyanax; & ſa mere Andromaque arrive, & lui montre combien cet enfant lui eſt cher. Toutes ces ſituations paroiſſent combinées avec eſprit; elles ne ſont qu'une marche naturelle des paſſions.

2) *Puiſqu'une fois le jour vous ſouffrez que je voie*
Le ſeul bien qui me reſte & d'Hector & de Troye.]

Le caractere d'Andromaque eſt bien mieux développé chez Racine que dans Euripide. En rappellant ſans ceſſe le

J'allois, Seigneur, pleurer un moment avec lui.
Je ne l'ai point encore embraſſé d'aujourd'hui.

PYRRHUS.

Ah! Madame, les Grecs, ſi j'en crois leurs allarmes,
Vous donneront bientôt d'autres ſujets de larmes!

ANDROMAQUE.

Et quelle eſt cette peur dont leur cœur eſt frappé,
Seigneur? Quelque Troyen vous eſt-il échappé?

PYRRHUS.

Leur haine pour Hector n'eſt pas encore éteinte;
Ils redoutent ſon fils.

ſouvenir d'Hector & de Troye, elle déſeſpere Pyrrhus, & elle s'en fait aimer davantage. Tout ce qu'elle dit eſt admirable par la vérité, par le ſentiment, & par cette grace qui n'a été donnée qu'à Racine.

» Je ne l'ai point encore embraſſé d'aujourd'hui ».
C'eſt le ſentiment ſeul qui dicte de pareils vers. On applaudiſſoit avec tranſport à ceux où l'ame fiere & penſante de Corneille s'exprimoit en traits de feu; mais on ne connoiſſoit point encore ces vers tendres & touchants qui ſemblent, pour ainſi dire, couler du cœur. Nous ne liſons ſouvent Homere & Virgile, que parce qu'ils ſont les peintres des paſſions, & que les hommes de tous les temps & de tous les lieux ſe reconnoiſſent dans les images qu'ils ont tracées; au lieu qu'on lit très-peu Pindare & Lucain, parce que l'imagination flatte moins que le ſentiment.

ANDROMAQUE.

Digne objet de leur crainte ! 1)
Un enfant malheureux, qui ne ſçait pas encor
Que Pyrrhus eſt ſon maître, & qu'il eſt fils d'Hector.

PYRRHUS.

Tel qu'il eſt, tous les Grecs demandent qu'il périſſe.
Le fils d'Agamemnon vient hâter ſon ſupplice.

ANDROMAQUE.

Et vous prononcerez un arrêt ſi cruel !
Eſt-ce mon intérêt qui le rend criminel ?
Hélas ! on ne craint point qu'il venge un jour ſon pere ;
On craint qu'il n'eſſuyât les larmes de ſa mere. 2)

---

1) *Digne objet de leur crainte !*
Un enfant malheureux, &c.]

Andromaque répond, dans Séneque, à peu près la même choſe :

C'eſt donc là, dit-elle, *l'effroi de vos mille vaiſſeaux, un enfant.*

2) *Hélas ! on ne craint point qu'il venge un jour ſon pere ;*
On craint qu'il n'eſſuyât les larmes de ſa mere.]

Ces deux vers ſont très-beaux & pleins de ſentiments. Il eſt fâcheux que la contrainte du vers ait obligé Racine de mettre *eſſuyât* au lieu d'*eſſuye ;* c'eſt une regle de notre grammaire, que le verbe qui précede la conjonction *que* étant au préſent de l'indicatif, le verbe ſuivant doit être auſſi au préſent du ſubjonctif, & non à l'imparfait.

Racine fait dire ici à Andromaque tout le contraire de

Il m'auroit tenu lieu d'un pere & d'un époux;
Mais il me faut tout perdre, & toujours par vos coups.

PYRRHUS.

Madame, mes refus ont prévenu vos larmes.
Tous les Grecs m'ont déjà menacé de leurs armes.
Mais, duſſent-ils encore, en repaſſant les eaux,
Demander votre fils avec mille vaiſſeaux;
Coutât-il tout le ſang qu'Hélene a fait répandre;
Duſſai-je, après dix ans, voir mon palais en cendre,
Je ne balance point, je vole à ſon ſecours;
Je défendrai ſa vie aux dépens de mes jours.
Mais, parmi ces périls, où je cours pour vous plaire,
Me refuſerez-vous un regard moins ſévere?
Haï de tous les Grecs, preſſé de tous côtés,
Me faudra-t-il combattre encor vos cruautés? 1)
Je vous offre mon bras. Puis-je eſpérer encore
Que vous accepterez un cœur qui vous adore?
En combattant pour vous, me ſera-t-il permis
De ne vous point compter parmi mes ennemis?

---

ce qu'elle dit dans Euripide: *Il me reſtoit un fils, on me l'arrache, & on l'immole. On en veut moins à ma vie qu'à la ſienne; on craint ſa vengeance.*

1) *Me faudra-t-il encor combattre vos cruautés?*]
Ce vers ſe reſſent encore de la galanterie qui avoit tenu ſi long-temps ſur la ſcene la place de la véritable paſſion.

ANDROMAQUE.

Seigneur, que faites-vous? & que dira la Grece?
Faut-il qu'un ſi grand cœur montre tant de foibleſſe! 1)
Voulez-vous qu'un deſſein ſi beau, ſi généreux,
Paſſe pour le tranſport d'un eſprit amoureux?
Captive, toujours triſte, importune à moi-même,
Pouvez-vous ſouhaiter qu'Andromaque vous aime? 2)
Quels charmes ont pour vous des yeux infortunés,
Qu'à des pleurs éternels vous avez condamnés? 3)
Non, non, d'un ennemi reſpecter la miſere,
Sauver des malheureux, rendre un fils à ſa mere;
De cent peuples, pour lui, combattre la rigueur,
Sans me faire payer ſon ſalut de mon cœur;

---

1) *Faut-il qu'un ſi grand cœur montre tant de foibleſſe!*] Cette réponſe admirable intéreſſe vivement le ſpectateur en faveur d'Andromaque.

2) *Captive, toujours triſte, importune à moi-même,*
Pouvez-vous ſouhaiter qu'Andromaque vous aime?]
Captive, qui ſe rapporte à Andromaque, paroît être le nominatif de *vous*, qui ſe rapporte à Pyrrhus. Cette conſtruction n'eſt pas fort exacte aux yeux des grammairiens, mais elle a de la grace aux yeux des poëtes.

3) *Quels charmes ont pour vous des yeux infortunés,*
Qu'à des pleurs éternels vous avez condamnés?]
Ces vers étoient ainſi dans les premieres éditions:
» Que feriez-vous d'un cœur infortuné,
» Qu'à des pleurs éternels vous avez condamné »?

Malgré moi, s'il le faut, lui donner un asyle:
Seigneur, voilà des soins dignes du fils d'Achille.

PYRRHUS.

Hé quoi, votre courroux n'a-t-il pas eu son cours?
Peut-on haïr sans cesse, & punit-on toujours? 1)
J'ai fait des malheureux, sans doute; & la Phrygie
Cent fois, de votre sang, a vu ma main rougie.
Mais que vos yeux sur moi se sont bien exercés! 2)
Qu'ils m'ont vendu bien cher les pleurs qu'ils ont versés!

---

1) *Hé quoi, votre courroux n'a-t-il pas eu son cours?*
Peut-on haïr sans cesse, & punit-on toujours?]

Cette pensée, que Racine a si heureusement transportée dans la bouche de Pyrrhus, paroît lui avoir été suggérée par un passage de l'Ajax furieux de Sophocle. Il s'y agit de la sépulture de ce héros, sur laquelle les Grecs étoient partagés. Ulysse, qu'il avoit le plus offensé, prend son parti; il représente à Agamemnon que sa haine a assez duré, & qu'il est indigne d'un héros d'étendre le ressentiment d'une injure au-delà de la mort de son ennemi. *Je ne l'ai haï*, dit-il, *qu'autant que je l'ai pu faire sans crime.*

Séneque, dans son Hercule furieux, *acte II. scene III.* a tourné cette idée en maxime.

2) *Mais que vos yeux sur moi se sont bien exercés!*
Qu'ils m'ont vendu bien cher les pleurs qu'ils ont versés!]

Des yeux qui se sont bien exercés sur quelqu'un, & qui vendent bien cher les pleurs qu'ils ont versés: on sent combien toutes ces idées sont précieuses.

De combien de remords m'ont-ils rendu la proie!
Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troye. 1)
Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
Brûlé de plus de feux que je n'en allumai, 2)
Tant de soins, tant de pleurs, tant d'ardeurs inquietes...
Hélas! fus-je jamais si cruel que vous l'êtes?
Mais enfin, tour à tour, c'est assez nous punir;
Nos ennemis communs devroient nous réunir,
Madame; dites-moi seulement que j'espere, 3)
Je vous rends votre fils, & je lui sers de pere.

---

1) *De combien de remords m'ont-ils rendu la proie?*
Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troye.]

L'amour peut bien exagérer, mais il ne peut comparer ses tourments à ceux d'une ville embrasée; & cette idée, si peu naturelle, est continuée dans les deux vers suivants, que l'on a toujours justement repris comme un *concetto* indigne de la majesté de la tragédie & du goût excellent de Racine.

2) *Brûlé de plus de feux que je n'en allumai.*]

Le mot de *feux* est ici au propre & au figuré; il n'y a aucun rapport entre les *feux* réels & les *feux* imaginaires de l'amour.

3) *Madame; dites-moi seulement que j'espere,*
Je vous rends votre fils, & je lui sers de pere.]

Les douze vers qui précédent ne nous paroissent pas dignes de ceux qui les suivent; il semble que le poëte y ait plus cherché l'esprit que le sentiment; nous croyons que

Je

Je l'inſtruirai moi-même à venger les Troyens.
J'irai punir les Grecs, de vos maux & des miens.
Animé d'un regard, je puis tout entreprendre.
Votre Ilion encor peut ſortir de ſa cendre;
Je puis, en moins de temps que les Grecs ne l'ont pris,
Dans ſes murs relevés, couronner votre fils. 1)

ANDROMAQUE.

Seigneur, tant de grandeurs ne nous touchent plus guere;
Je les lui promettois tant qu'a vécu ſon pere.
Non, vous n'eſpérez plus de nous revoir encor,
Sacrés murs, que n'a pu conſerver mon Hector!
A de moindres faveurs des malheureux prétendent;
Seigneur, c'eſt un exil que mes pleurs vous demandent.
Souffrez que, loin des Grecs, & même loin de vous,
J'aille cacher mon fils, & pleurer mon époux;

---

ce couplet eût été plus ſimple & plus noble, ſi après ce vers,

» Peut-on haïr ſans ceſſe, & punit-on toujours »?

Pyrrhus eût continué:

» Madame, dites-moi ſeulement que j'eſpere »;

en retranchant les autres qui ne diſent rien: le ſens ne ſeroit point interrompu.

1) *Dans ſes murs relevés, couronner votre fils.*]
Le fils d'Achille *relever les murs* de Troye! Tel eſt le délire des paſſions.

Votre amour contre nous allume trop de haine.
Retournez, retournez à la fille d'Hélene.

PYRRHUS.

Et le puis-je, Madame? Ah, que vous me gênez! 1)
Comment lui rendre un cœur que vous me retenez?
Je ſçais que de mes vœux on lui promit l'empire. 2)
Je ſçais que, pour régner, elle vint dans l'Épire.
Le ſort vous y voulut l'une & l'autre amener,
Vous pour porter des fers, elle pour en donner.
Cependant ai-je pris quelque ſoin de lui plaire?
Et ne diroit-on pas, en voyant, au contraire,
Vos charmes tout-puiſſants, & les ſiens dédaignés,
Qu'elle eſt ici captive, & que vous y régnez.
Ah, qu'un ſeul des ſoupirs, que mon cœur vous envoie,
S'il s'échappoit vers elle, y porteroit de joie!

---

1) *Et le puis-je, Madame? Ah, que vous me gênez!*]
M. de Voltaire a ſouvent repris dans Corneille de ſemblables expreſſions. Cette réponſe eſt encore ſur le même ton que la précédente. Les beaux vers que débite Andromaque ne font que mieux ſentir le défaut de ces douceurs amoureuſes qui rempliſſent le rôle de Pyrrhus; ne pourroit-on pas dire que ce prince parle un peu en petit-maître dans ces deux vers:

» Ah, qu'un ſeul des ſoupirs, que mon cœur vous envoie,
» S'il s'échappoit vers elle, y porteroit de joie »!

2) *Je ſçais que de mes vœux on lui promit l'empire.*]
L'empire de mes vœux eſt un peu obſcur.

ANDROMAQUE.

Et pourquoi vos ſoupirs ſeroient-ils repouſſés ?
Auroit-elle oublié vos ſervices paſſés ?
Troye, Hector, contre vous révoltent-ils ſon ame ?
Aux cendres d'un époux doit-elle enfin ſa flamme ?
Et quel époux encore! Ah, ſouvenir cruel!
Sa mort ſeule a rendu votre pere immortel.
Il doit au ſang d'Hector tout l'éclat de ſes armes;
Et vous n'êtes tous deux connus que par mes larmes.

PYRRHUS.

Hé bien, Madame, hé bien, il faut vous obéir.
Il faut vous oublier, ou plutôt vous haïr.
Oui, mes vœux ont trop loin pouſſé leur violence,
Pour ne plus s'arrêter que dans l'indifférence. 1)
Songez-y bien. Il faut déſormais que mon cœur,
S'il n'aime avec transport, haïſſe avec fureur.
Je n'épargnerai rien dans ma juſte colere.
Le fils me répondra des mépris de la mere;
La Grece le demande; & je ne prétends pas
Mettre toujours ma gloire à ſauver des ingrats.

---

1) *Pour ne plus s'arrêter que dans l'indifférence.*]
Cette note eſt purement grammaticale : mais il eſt néceſſaire d'obſerver qu'on ne s'arrête pas *dans* un ſentiment, *dans* une penſée, *dans* un deſir; mais *à* un ſentiment, *à* une penſée, *&c.*

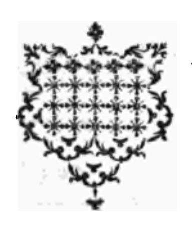
ANDROMAQUE.

Hélas! il mourra donc. Il n'a, pour sa défense,
Que les pleurs de sa mere, & que son innocence;
Et peut-être, après tout, en l'état où je suis,
Sa mort avancera la fin de mes ennuis.
Je prolongeois pour lui ma vie & ma misere;
Mais enfin, sur ses pas, j'irai revoir son pere.
Ainsi, tous trois, Seigneur, par vos soins réunis,
Nous vous......

PYRRHUS.

Allez, Madame, allez voir votre fils.
Peut-être, en le voyant, votre amour plus timide
Ne prendra pas toujours sa colere pour guide.
Pour sçavoir nos destins, j'irai vous retrouver;
Madame, en l'embrassant, songez à le sauver.

Fin du premier acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE. 1)

HERMIONE, CLÉONE.

HERMIONE.

Je fais ce que tu veux. Je consens qu'il me voie ;
Je lui veux bien encore accorder cette joie. 2)
Pylade va bientôt conduire ici ses pas ;
Mais, si je m'en croyois, je ne le verrois pas. 3)

1) C'est dans cette scene que la duplicité d'action se fait sentir. Jusqu'à présent il n'a été question que d'Andromaque & de son fils, & maintenant c'est de l'amour d'Oreste, de Pyrrhus & d'Hermione qu'il s'agit.

2) *Je fais ce que tu veux. Je consens qu'il me voie ;*
Je lui veux bien encore accorder cette joie.]
Le spectateur desire avec impatience de voir comment Hermione recevra Oreste ; cette réception va se faire devant lui. Voilà le grand art d'un poëte tragique, de faire desirer au spectateur des scenes qui servent à développer une situation difficile à traiter.

3) *Mais, si je m'en croyois, je ne le verrois pas.*]
Ce vers est une adroite préparation à la catastrophe.

CLÉONE.

Et qu'eſt-ce que ſa vue a pour vous de funeſte ?
Madame, n'eſt-ce pas toujours le même Oreſte,
Dont vous avez cent fois ſouhaité le retour,
Et dont vous regrettiez la conſtance & l'amour ?

HERMIONE.

C'eſt cet amour, payé de trop d'ingratitude,
Qui me rend, en ces lieux, ſa préſence ſi rude.
Quelle honte pour moi, quel triomphe pour lui,
De voir mon infortune égaler ſon ennui !
Eſt-ce là, dira-t-il, cette fiere Hermione ? 1)
Elle me dédaignoit, un autre l'abandonne.
L'ingrate, qui mettoit ſon cœur à ſi haut prix,
Apprend donc, à ſon tour, à ſouffrir des mépris ?
Ah, Dieux !

CLÉONE.

Ah ! diſſipez ces indignes allarmes.
Il a trop bien ſenti le pouvoir de vos charmes.
Vous croyez qu'un amant vienne vous inſulter ? 2)

---

1) *Eſt-ce là, dira-t-il, cette fiere Hermione ?* &c.]
Hermione eſt ici, comme dans Euripide, fiere, emportée & jalouſe. Elle ne craint de voir Oreſte, que parce qu'il ſera témoin de ſon humiliation ; & ſa fierté s'imagine encore que Pyrrhus reviendra à elle *la preſſer de reprendre ſon cœur.*

2) *Vous croyez qu'un amant vienne vous inſulter ?*]
On lit ainſi ce vers dans pluſieurs éditions. Il eſt clair

Il vous rapporte. un cœur qu'il n'a pu vous ôter.
Mais vous ne dites point ce que vous mande un pere ?

HERMIONE.

Dans ſes retardements ſi Pyrrhus perſévere,
A la mort du Troyen s'il ne veut conſentir,
Mon pere, avec les Grecs, m'ordonne de partir.

CLÉONE.

Hé bien, Madame, hé bien, écoutez donc Oreſte.
Pyrrhus a commencé; faites au moins le reſte. 1)
Pour bien faire, il faudroit que vous le prévinſſiez.
Ne m'avez-vous pas dit que vous le haïſſiez ?

HERMIONE.

Si je le hais, Cléone! Il y va de ma gloire,
Après tant de bontés, dont il perd la mémoire,
Lui, qui me fut ſi cher, & qui m'a pu trahir!
Ah! je l'ai trop aimé pour ne le point haïr!

CLÉONE.

Fuyez-le donc, Madame, & puiſqu'on vous adore.....

---

que, pour ôter une faute de grammaire qui s'y trouveroit, il faut mettre une interrogation, & dire:

» Croyez-vous qu'un amant vienne vous inſulter ? »

1) *Pyrrhus a commencé; faites au moins le reſte.*
Pour bien faire, il faudroit que vous le prévinſſiez.]
La Motte a repris ce dernier vers comme indigne du dialogue tragique, même dans la bouche d'une confidente. *Faites au moins le reſte*, a le même défaut.

HERMIONE.

Ah ! laiſſe à ma fureur le temps de croître encore ! 1)
Contre mon ennemi laiſſe-moi m'aſſurer ;
Cléone, avec horreur, je m'en veux ſéparer.
Il n'y travaillera que trop bien l'infidelle !

CLÉONE.

Quoi ! vous en attendez quelque injure nouvelle ?
Aimer une captive, & l'aimer à vos yeux,
Tout cela n'a donc pu vous le rendre odieux ?
Après ce qu'il a fait, que ſçauroit-il donc faire ?
Il vous auroit déplu, s'il pouvoit vous déplaire.

HERMIONE.

Pourquoi veux-tu, cruelle, irriter mes ennuis ?
Je crains de me connoître en l'état où je ſuis.
De tout ce que tu vois, tâche de ne rien croire ;
Crois que je n'aime plus. Vante-moi ma victoire.
Crois que, dans ſon dépit, mon cœur eſt endurci ;
Hélas ! Et, s'il ſe peut, fais-le-moi croire auſſi.
Tu veux que je le fuie. Hé bien, rien ne m'arrête.
Allons, n'envions plus ſon indigne conquête.

---

1) *Ah ! laiſſe à ma fureur le temps de croître encore !*] Voilà de ces fineſſes de ſentiment que Racine ſeul a exprimées ; & que tout le monde ſent. Ce délai, qu'Hermione demande, peint bien une amante qui craint de ſe venger à l'inſtant même qu'elle menace.

Que ſur lui ſa captive étende ſon pouvoir.
Fuyons... Mais ſi l'ingrat rentroit dans ſon devoir; 1)
Si la foi, dans ſon cœur, retrouvoit quelque place;
S'il venoit, à mes pieds, me demander ſa grace;
Si ſous mes loix, Amour! tu pouvois l'engager,
S'il vouloit... Mais l'ingrat ne veut que m'outrager.
Demeurons toutefois pour troubler leur fortune.
Prenons quelque plaiſir à leur être importune;
Ou, le forçant de rompre un nœud ſi ſolemnel,
Aux yeux de tous les Grecs rendons-le criminel.
J'ai déjà ſur le fils attiré leur colere.
Je veux qu'on vienne encor lui demander la mere.
Rendons-lui les tourments qu'elle me fait ſouffrir;
Qu'elle le perde, ou bien qu'il la faſſe périr.

---

1) *Fuyons.... Mais ſi l'ingrat rentroit dans ſon devoir;*
Si la foi, dans ſon cœur, retrouvoit quelque place;
S'il venoit, à mes pieds, me demander ſa grace;
Si ſous mes loix, Amour! &c.]

Hermione, dans toutes ſes irréſolutions, ne perd rien de ſa fierté.

Ce tour eſt emprunté de Corneille; mais il eſt bien ſupérieur à ce qui lui a ſervi de modele.

Ariſtie, en parlant de Pompée, dit à Sertorius:

Vous ſçavez à quel point mon courage eſt bleſſé;
Mais s'il ſe dédiſoit d'un outrage forcé,
S'il chaſſoit Emilie, & me rendoit ma place.

Act. I. ſcen. II.

CLÉONE.

Vous penſez que des yeux, toujours ouverts aux larmes,
Se plaiſent à troubler le pouvoir de vos charmes? 1)
Et qu'un cœur accablé de tant de déplaiſirs,
De ſon perſécuteur ait brigué les ſoupirs?
Voyez ſi ſa douleur en paroît ſoulagée.
Pourquoi donc les chagrins où ſon ame eſt plongée?
Contre un amant qui plaît, pourquoi tant de fierté? 2)

HERMIONE.

Hélas! pour mon malheur, je l'ai trop écouté! 3)

---

1) *Vous penſez que des yeux, toujours ouverts aux larmes,*
Se plaiſent à troubler le pouvoir de vos charmes?]

VARIANTE.

» Penſez-vous que des yeux, toujours ouverts aux larmes,
» Songent à balancer le pouvoir de vos charmes »?

Dans Euripide, Hermione reproche à Andromaque d'employer des philtres pour lui enlever le cœur de ſon époux. La réponſe de Cléone eſt la même que celle d'Andromaque chez le poëte grec.

On peut encore remarquer que Racine a mis plus de nobleſſe qu'Euripide dans les hauteurs d'Hermione.

2) *Contre un amant qui plaît, pourquoi tant de fierté?*]
On liſoit dans la premiere édition:

» Pourquoi tant de froideur? pourquoi cette fierté »?

3) *Hélas! pour mon malheur, je l'ai trop trop écouté!*]
Hermione ne fait point attention à ce que dit ſa confidente,

Je n'ai point du ſilence affecté le myſtere.
Je croyois, ſans péril, pouvoir être ſincere;
Et, ſans armer mes yeux d'un moment de rigueur,
Je n'ai, pour lui parler, conſulté que mon cœur.
Et qui ne ſe ſeroit, comme moi, déclarée
Sur la foi d'une amour ſi ſaintement jurée? 1)
Me voyoit-il de l'œil qu'il me voit aujourd'hui?
Tu t'en ſouviens encor, tout conſpiroit pour lui.
Ma famille vengée, & les Grecs dans la joie,
Nos vaiſſeaux tout chargés des dépouilles de Troye,
Les exploits de ſon pere effacés par les ſiens,
Ses feux que je croyois plus ardents que les miens,
Mon cœur.....Toi-même enfin de ſa gloire éblouie,
Avant qu'il me trahît, vous m'avez tous trahie. 2)
Mais c'en eſt trop, Cléone; &, quel que ſoit Pyrrhus,
Hermione eſt ſenſible, Oreſte a des vertus:

---

elle ne ſuit que ſa paſſion; elle ne voit que Pyrrhus, & Pyrrhus infidelle.

1) *Sur la foi d'une amour ſi ſaintement jurée?*]
Racine fait ſouvent *amour* du féminin; l'uſage contraire a prévalu.

2) *Avant qu'il me trahît, vous m'avez tous trahie.*]
Tous ces nominatifs accumulés ſont le véritable langage de la paſſion, Quelle force! quelle vivacité! C'eſt le ſentiment qui a droit d'enfanter des tours auſſi hardis. Malheur à ceux qui ne cherchent que l'exactitude, lorſqu'ils doivent ſentir!

Il sçait aimer du moins, & même sans qu'on l'aime;
Et peut-être il sçaura se faire aimer lui-même.
Allons. Qu'il vienne enfin.

CLÉONE.

Madame, le voici.

HERMIONE.

Ah! je ne croyois pas qu'il fût si près d'ici!

SCENE II.

ORESTE, HERMIONE, CLÉONE.

HERMIONE.

Le croirai-je, Seigneur, qu'un reste de tendresse
Vous fasse ici chercher une triste princesse? 1)
Ou ne dois-je imputer qu'à votre seul devoir,
L'heureux empressement qui vous porte à me voir?

ORESTE.

Tel est de mon amour l'aveuglement funeste,
Vous le sçavez, Madame; & le destin d'Oreste
Est de venir sans cesse adorer vos attraits,
Et de jurer toujours qu'il n'y viendra jamais.

1) *Vous fasse ici chercher une triste princesse?*]

On trouve dans la premiere édition, à la place de ce vers, celui-ci:

» Ait suspendu les soins dont vous charge la Grece ».

Je sçais que vos regards vont r'ouvrir mes blessures,
Que tous mes pas vers vous sont autant de parjures: 1)
Je le sçais, j'en rougis. Mais j'atteste les dieux,
Témoins de la fureur de mes derniers adieux,
Que j'ai couru par-tout, où ma perte certaine
Dégageoit mes serments, & finissoit ma peine.
J'ai mendié la mort chez des peuples cruels, 2)
Qui n'appaisent leurs dieux que du sang des mortels;
Ils m'ont fermé leur temple 3); & ces peuples barbares,
De mon sang prodigué, sont devenus avares.
Enfin je viens à vous; & je me vois réduit 4)
A chercher, dans vos yeux, une mort qui me fuit.

---

1) *Que tous mes pas vers vous sont autant de parjures.*]

Cette pensée nous semble un peu tirée. Les six vers suivants sont admirables.

2) *J'ai mendié la mort chez des peuples cruels.*]

Allusion au danger qu'Oreste courut d'être immolé en Tauride par sa sœur Iphigénie.

3) *Ils m'ont fermé leur temple.*

Racine, selon nous, auroit dû s'arrêter là. Les deux vers suivants ne sont qu'un jeu de mots puérile, qui n'ajoute rien aux précédents.

Le reste de ce couplet se ressent de ce ton langoureux & fade, maintenant banni de la tragédie.

4) *Enfin je viens à vous; & je me vois réduit*
A chercher, dans vos yeux, une mort qui me fuit, &c.]

On ne peut s'empêcher de convenir que, dans cette piece, Oreste ne joue un rôle fort désagréable. C'est sans doute à

Mon déſeſpoir n'attend que leur indifférence :
Ils n'ont qu'à m'interdire un reſte d'eſpérance ;
Ils n'ont, pour avancer cette mort où je cours,
Qu'à me dire une fois ce qu'ils m'ont dit toujours.
Voilà, depuis un an, le ſeul ſoin qui m'anime.
Madame, c'eſt à vous de prendre une victime,
Que les Scythes auroient dérobée à vos coups,
Si j'en avois trouvé d'auſſi cruels que vous.

---

la ſituation où il ſe trouve, qu'on doit attribuer les plaintes peu naturelles qu'il fait à Hermione dans cette premiere entrevue. Il s'exhale en jeux d'eſprit, qui ne reſſemblent point au ſentiment. Il a déjà dit :

» Je ſçais
» Que tous mes pas vers vous ſont autant de parjures.

Il dit ici :

» Je me vois réduit
» A chercher dans vos yeux une mort qui me fuit.
» Mon déſeſpoir n'attend que leur indifférence.

. . . .

» Madame, c'eſt à vous de prendre une victime,
» Que les Scythes auroient dérobée à vos coups,
» Si j'en avois trouvé d'auſſi cruels que vous ».

Ces vers ſont dans le goût de Séneque. Ce n'étoit pas ainſi que devoit s'exprimer *le furieux Oreſte.*

Ces traits de faux bel-eſprit ont toujours défiguré nos anciennes tragédies. Corneille les accrédita ; & Racine, quoique né pour ſentir l'heureuſe ſimplicité des Grecs, fut entraîné par l'exemple.

HERMIONE.

Quittez, Seigneur, quittez ce funeste langage; 1)
A des soins plus pressants la Grece vous engage.
Que parlez-vous du Scythe, & de mes cruautés?
Songez à tous ces rois que vous représentez.
Faut-il que d'un transport leur vengeance dépende?
Est-ce le sang d'Oreste enfin qu'on vous demande?
Dégagez-vous des soins dont vous êtes chargé.

ORESTE.

Les refus de Pyrrhus m'ont assez dégagé,
Madame; il me renvoie; & quelque autre puissance
Lui fait du fils d'Hector embrasser la défense.

HERMIONE.

L'infidelle!

---

1) *Quittez, Seigneur, quittez ce funeste langage;*
A des soins, &c.]

A la place de ce vers & des trois suivants, on lisoit dans la premiere édition:

» Non, non, ne pensez pas qu'Hermione dispose
» D'un sang sur qui la Grece aujourd'hui se repose.
» Mais, vous-même, est-ce ainsi que vous exécutez
» Les voeux de tant d'États que vous représentez?
» Faut-il que d'un transport, *&c.* »

Subligny objecta qu'on *n'exécutoit* pas des *vœux*, & Racine fit cet heureux changement.

ORESTE.

Ainſi donc, tout prêt à le quitter, 1)
Sur mon propre deſtin je viens vous conſulter.
Déjà même je crois entendre la réponſe,
Qu'en ſecret, contre moi, votre haine prononce.

HERMIONE.

Hé quoi, toujours injuſte en vos triſtes diſcours,
De mon inimitié vous plaindrez-vous toujours?
Quelle eſt cette rigueur tant de fois alléguée?
J'ai paſſé dans l'Épire où j'étois reléguée;
Mon pere l'ordonnoit. Mais qui ſçait ſi, depuis,
Je n'ai point, en ſecret, partagé vos ennuis?
Penſez-vous avoir ſeul éprouvé des allarmes?
Que l'Épire jamais n'ait vu couler mes larmes?

---

1) *Ainſi donc, tout prêt à le quitter,* &c.]
Au lieu de ce vers & des ſuivants, Racine en avoit fait quatre autres, qui joignoient au défaut de l'obſcurité, celui d'être une ſuite inſoutenable d'antitheſes & de jeux de mots:

» Ainſi donc, il ne me reſte rien
» Qu'à venir prendre ici la place du Troyen.
» Nous ſommes ennemis, lui des Grecs, moi le vôtre;
» Pyrrhus protege l'un, & je vous livre l'autre ».

Hermione reprenoit ainſi dans la premiere édition:

» Hé quoi, dans vos chagrins, ſans raiſon affermi,
» Vous croirez-vous toujours, Seigneur, mon ennemi?
» Quelle eſt cette rigueur, &c. »

Enfin,

Enfin, qui vous a dit que, malgré mon devoir,
Je n'ai pas quelquefois souhaité de vous voir?

ORESTE.

Souhaité de me voir! Ah! divine princesse!...
Mais, de grace, est-ce à moi que ce discours s'adresse?
Ouvrez vos yeux, songez qu'Oreste est devant vous;
Oreste, si long-temps l'objet de leur courroux.

HERMIONE.

Oui, c'est vous, dont l'amour naissant avec leurs charmes,
Leur apprit le premier le pouvoir de leurs armes; 1)
Vous, que mille vertus me forçoient d'estimer;
Vous, que j'ai plaint; enfin que je voudrois aimer.

ORESTE.

Je vous entends. Tel est mon partage funeste:
Le cœur est pour Pyrrhus, & les vœux pour Oreste. 2)

---

1) *Oui, c'est vous, dont l'amour naissant avec leurs charmes,*
Leur apprit le premier le pouvoir de leurs armes.]
Hermione doit-elle parler ainsi d'elle-même? que veut dire *le pouvoir des armes de mes yeux?* Cette expression précieuse est échappée à Racine dans la chaleur de la composition.

2) *Le cœur est pour Pyrrhus, & les vœux pour Oreste.*]
Il faudroit, *les vœux sont pour Oreste;* mais Racine ne manque à la grammaire, ni par ignorance, ni par distraction; c'est une noble liberté qui le fait s'élever au dessus des regles.

HERMIONE.

Ah! ne ſouhaitez pas le deſtin de Pyrrhus!
Je vous haïrois trop.

ORESTE.

Vous m'en aimeriez plus.
Ah! que vous me verriez d'un regard bien contraire!
Vous me voulez aimer, & je ne puis vous plaire;
Et l'amour ſeul alors ſe faiſant obéir,
Vous m'aimeriez, Madame, en me voulant haïr.
O Dieux! tant de reſpects, une amitié ſi tendre;
Que de raiſons pour moi, ſi vous vouliez m'entendre!
Vous ſeule, pour Pyrrhus, diſputez aujourd'hui,
Peut-être malgré vous, ſans doute malgré lui.
Car enfin il vous hait. 1) Son ame, ailleurs épriſe,
N'a plus ......

HERMIONE.

Qui vous l'a dit, Seigneur, qu'il me mépriſe?
Ses regards, ſes diſcours vous l'ont-ils donc appris?
Jugez-vous que ma vue inſpire des mépris?
Qu'elle allume en un cœur des feux ſi peu durables?
Peut-être d'autres yeux me ſont plus favorables.

Ces hardieſſes donnent plus de préciſion, de vivacité, & de force à la phraſe.

1) *Car enfin il vous hait.*]
Le diſcours d'Oreſte nous ſemble un peu dur.

ORESTE.

Pourſuivez. Il eſt beau de m'inſulter ainſi,
Cruelle! c'eſt donc moi qui vous mépriſe ici!
Vos yeux n'ont pas aſſez éprouvé ma conſtance! 1)
Je ſuis donc un témoin de leur peu de puiſſance!
Je les ai mépriſés! Ah! qu'ils voudroient bien voir
Mon rival, comme moi, mépriſer leur pouvoir!

HERMIONE.

Que m'importe, Seigneur, ſa haine ou ſa tendreſſe?
Allez contre un rebelle armer toute la Grece;
Rapportez-lui le prix de ſa rebellion;
Qu'on faſſe de l'Épire un ſecond Ilion.
Allez. Après cela, direz-vous que je l'aime?

ORESTE.

Madame, faites plus, & venez-y vous-même.

---

1) *Vos yeux n'ont pas aſſez éprouvé ma conſtance!*
Je ſuis donc un témoin de leur peu de puiſſance!]

La *puiſſance* des *yeux*, la *conſtance* d'un amant : ces expreſſions ne trouvent guere place que dans l'élégie, ou quelquefois dans le madrigal.

Nous trouvons qu'Oreſte en veut un peu trop aux *beaux yeux* d'Hermione. Il a déjà dit qu'il *cherchoit* la *mort dans ſes yeux*, que les yeux d'Hermione *éprouvoient ſa conſtance*, que ces mêmes *yeux* voudroient *bien voir* Pyrrhus *mépriſer leur pouvoir comme* Oreſte, c'eſt-à-dire, auſſi peu qu'Oreſte. En mettant ainſi en proſe les beaux vers de Racine, c'eſt quelquefois le moyen d'appercevoir des négligences que déroboit la magie du ſtyle.

Voulez-vous demeurer pour ôtage en ces lieux ?
Venez dans tous les cœurs faire parler vos yeux. 1)
Faisons de notre haine une commune attaque.

HERMIONE.

Mais, Seigneur, cependant, s'il épouse Andromaque ?

ORESTE.

Eh, Madame !

HERMIONE.

Songez quelle honte pour nous,
Si d'une Phrygienne il devenoit l'époux. 2)

ORESTE.

Et vous le haïssez ? Avouez-le, Madame,
L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en une ame.
Tout nous trahit, la voix, le silence, les yeux ;
Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.

---

1) *Venez dans tous les cœurs faire parler vos yeux.*]

Faire parler des *yeux*. Les *faire parler dans tous les cœurs* ; voilà des hardiesses, sans doute : le grammairien les condamne, le sentiment les justifie.

2) *Songez quelle honte pour nous,*
Si d'une Phrygienne il devenoit l'époux.]

Dès qu'Oreste paroît embrasser le parti qu'Hermione lui propose, elle trouve des obstacles à son exécution ; à mesure qu'Oreste détruit ses raisons, elle en fait naître d'autres plus fortes. Chaque scene doit conduire par gradation à la fin de l'acte, & chaque acte à la fin de la piece ; mais dans chaque scene il faut encore une gradation particuliere, qui consiste dans la force des raisons & des sentiments.

HERMIONE.

Seigneur, je le vois bien, votre ame prévenue
Répand fur mes difcours le venin qui la tue; 1)
Toujours dans mes raifons cherche quelque détour,
Et croit qu'en moi la haine eft un effort d'amour.
Il faut donc m'expliquer. Vous agirez enfuite.
Vous fçavez qu'en ces lieux mon devoir m'a conduite:
Mon devoir m'y retient; & je n'en puis partir,
Que mon pere ou Pyrrhus ne m'en faffent fortir.
De la part de mon pere, allez lui faire entendre
Que l'ennemi des Grecs ne peut être fon gendre.
Du Troyen ou de moi faites-le décider;
Qu'il fonge qui des deux il veut rendre, ou garder.
Enfin, qu'il me renvoie, ou bien qu'il vous le livre. 2)
Adieu. S'il y confent, je fuis prête à vous fuivre.

---

1) *Seigneur, je le vois bien, votre ame prévenue*
Répand fur mes difcours le venin qui la tue.]
Une *ame prévenue* qui *répand fur* des *difcours le venin qui la tue.* On voit aifément ce que l'auteur a voulu dire; mais la maniere dont fon idée eft exprimée, eft à la fois obfcure & de mauvais goût.

2) *Enfin, qu'il me renvoie, ou bien qu'il vous le livre.*]
Comment Orefte va-t-il fe tirer de ce pas difficile? Comme amant, il eft intéreffé à prendre un parti qu'il doit rejetter comme ambaffadeur.

SCENE III.

ORESTE *seul.*

OUI, oui, vous me ſuivrez, n'en doutez nullement;
Je vous réponds déjà de ſon conſentement.
Je ne crains pas enfin que Pyrrhus la retienne.
Il n'a devant les yeux que ſa chere Troyenne; 1)
Tout autre objet le bleſſe; & peut-être aujourd'hui
Il n'attend qu'un prétexte à l'éloigner de lui.
Nous n'avons qu'à parler. C'en eſt fait. Quelle joie
D'enlever à l'Épire une ſi belle proie!
Sauve tout ce qui reſte & de Troye & d'Hector,
Garde ſon fils, ſa veuve, & mille autres encor;
Épire: c'eſt aſſez qu'Hermione rendue
Perde à jamais tes bords & ton prince de vue.
Mais un heureux deſtin le conduit en ces lieux.
Parlons. A tant d'attraits, Amour! ferme ſes yeux.

---

1) *Il n'a devant les yeux que ſa chere Troyenne.*]
Sa chere Troyenne eſt une de ces expreſſions fades, dont Racine fait trop ſouvent uſage.

Ce monologue, qui ne paroît pas intéreſſant par lui-même, ſert à faire ſortir davantage la ſcene ſuivante.

SCENE IV.

PYRRHUS, ORESTE, PHŒNIX.

PYRRHUS.

Je vous cherchois, Seigneur. Un peu de violence
M'a fait de vos raiſons combattre la puiſſance,
Je l'avoue; & depuis que je vous ai quitté,
J'en ai ſenti la force, & connu l'équité.
J'ai ſongé, comme vous, qu'à la Grece, à mon pere,
A moi-même, en un mot, je devenois contraire;
Que je relevois Troye, & rendois imparfait
Tout ce qu'a fait Achille, & tout ce que j'ai fait.
Je ne condamne plus un courroux légitime;
Et l'on vous va, Seigneur, livrer votre victime. 1)

ORESTE.

Seigneur, par ce conſeil prudent & rigoureux,
C'eſt acheter la paix du ſang d'un malheureux.

PYRRHUS.

Oui, mais je veux, Seigneur, l'aſſûrer davantage.

---

1) *Et l'on vous va, Seigneur, livrer votre victime.*]
Quelle révolution pour Oreſte! C'eſt là un vrai coup de théâtre, non tel que ceux qu'on admire aujourd'hui, mais tel que le génie ſeul peut en inventer, & dont la ſcene ſe paſſe dans le cœur.

D'une éternelle paix Hermione est le gage,
Je l'épouse. Il sembloit qu'un spectacle si doux
N'attendît en ces lieux qu'un témoin tel que vous. 1)
Vous y représentez tous les Grecs & son pere,
Puisqu'en vous Ménélas voit revivre son frere.
Voyez la donc. Allez. Dites-lui que demain
J'attends, avec la paix, son cœur de votre main.

ORESTE, *à part.*

Ah, Dieux!

---

1) *Il sembloit qu'un spectacle si doux*
N'attendît en ces lieux qu'un témoin tel que vous.]

Pyrrhus ne peut ignorer l'amour d'Oreste pour Hermione. Il a dit, dans la troisieme scene du premier acte:

» On dit qu'il a long-tems brûlé pour la princesse ».

&, quelques vers plus loin:

» Ah, qu'ils s'aiment, Phœnix! J'y consens. Quelle parte.
» Que, charmés l'un de l'autre, ils retournent à Sparte ».

Ici, ce prince brave Oreste sans aucune raison, sans aucun intérêt. L'ironie qu'il emploie n'est pas moins déplacée qu'elle n'est amere: il paroît que le poëte n'a eu égard qu'à l'effet de la situation, sans s'attacher aux convenances.



SCENE V.

PYRRHUS, PHŒNIX.

PYRRHUS.

Hé bien, Phœnix, l'amour est-il le maître ? 1)
Tes yeux refusent-ils encor de me connoître ?

1) *Hé bien, Phœnix, l'amour est-il le maître ?*] Rien de plus naturel & de mieux imaginé que cette irrésolution de Pyrrhus, qui croit avoir triomphé de sa passion : ces dépits, ces retours de tendresse, cette indifférence si mal déguisée ; tout cela est une excellente analyse d'un cœur amoureux. Cependant nous remarquerons que le développement de cette scene & des sentiments de Pyrrhus n'est souvent pas assez noble.

Louis Racine rapporte que Boileau lui avoua un jour qu'*il avoit long-temps admiré cette scene, & qu'il avoit depuis changé de sentiment, ayant reconnu qu'elle ne s'accordoit point avec la majesté du cothurne.*

Rousseau, qui étoit le disciple de Boileau, dit à peu près la même chose dans une de ses lettres à M. Brossette : *J'ai toujours*, dit-il, *condamné cette scene en l'admirant, parce que, quelque belle qu'elle soit, elle est plutôt dans le genre comique ennobli, que dans le genre tragique.* Nous seroit-il permis d'opposer notre avis au sentiment de ces deux grands hommes ? N'est-il pas un point où les deux genres se touchent, & même se confondent ? N'est-il pas des occasions où la

PHŒNIX.

Ah ! je vous reconnois ; & ce juſte courroux, 1)
Ainſi qu'à tous les Grecs, Seigneur, vous rend à vous.
Ce n'eſt plus le jouet d'une flamme ſervile,
C'eſt Pyrrhus, c'eſt le fils & le rival d'Achille,

---

comédie s'éleve au ton de la tragédie ? (La ſcene où le Miſantrope revient aux pieds de ſa maîtreſſe eſt digne de la majeſté du cothurne.) N'eſt-il point des ſituations où la tragédie s'abaiſſe au point où la comédie s'éleve ? Il eſt vrai que dans le tragique il faut que tout ſoit noble ; mais cette nobleſſe conſiſte alors dans le choix des expreſſions. Par exemple, lorſque Phœnix dit, *pag. 77, vers 4 :*

» Commencez donc, Seigneur, à ne m'en parler plus ». le parterre ſourit ordinairement, parce que cette réflexion, ainſi exprimée, jette du ridicule ſur l'opiniâtreté de Pyrrhus à parler toujours de celle qu'il veut oublier. Mais lorſque ce même Phœnix dit :

» Quoi ! toujours Andromaque occupe votre eſprit » ! on ne rit plus, parce que le confident n'a point ici l'air de railler Pyrrhus. Au ſurplus, ce n'eſt qu'un doute que nous offrons au public, c'eſt à lui à décider.

1) *Ah ! je vous reconnois ; & ce juſte courroux.*] Racine a retranché ici les quatre vers ſuivants :

» Et qui l'auroit penſé, qu'une ſi noble audace,
» D'un long abaiſſement prendroit ſi-tôt la place ;
» Que l'on pût ſi-tôt vaincre un poiſon ſi charmant ?
» Mais Pyrrhus, quand il veut, ſçait vaincre en un moment.
» Ce n'eſt plus, *&c.*

Que la gloire à la fin ramene sous ses loix,
Qui triomphe de Troye une seconde fois.

PYRRHUS.

Dis plutôt qu'aujourd'hui commence ma victoire.
D'aujourd'hui seulement je jouis de ma gloire;
Et mon cœur, aussi fier que tu l'as vu soumis,
Croit avoir en l'amour vaincu mille ennemis. 1)
Considere, Phœnix, les troubles que j'évite,
Quelle foule de maux l'amour traîne à sa suite,
Que d'amis, de devoirs j'allois sacrifier,
Quels périls!..... Un regard m'eût tout fait oublier.
Tous les Grecs conjurés fondoient sur un rebelle.
Je trouvois du plaisir à me perdre pour elle.

PHŒNIX.

Oui, je bénis, Seigneur, l'heureuse cruauté
Qui vous rend......

PYRRHUS.

Tu l'as vu: comme elle m'a traité!
Je pensois, en voyant sa tendresse allarmée,
Que son fils me la dût renvoyer désarmée.

---

1) *Et mon cœur, aussi fier que tu l'as vu soumis,*
Croit avoir en l'amour vaincu mille ennemis.]
Un *cœur aussi fier* qu'on l'a *vu soumis*, qui *croit avoir vaincu mille ennemis* dans *l'amour*, offre plutôt en cet endroit une subtilité qu'un sentiment.

J'allois voir le ſuccès de ſes embraſſements ;
Je n'ai trouvé que pleurs mêlés d'emportements.
Sa miſere l'aigrit ; &, toujours plus farouche,
Cent fois le nom d'Hector eſt ſorti de ſa bouche.
Vainement à ſon fils j'aſſûrois mon ſecours :
C'eſt Hector, diſoit-elle, en l'embraſſant toujours ;
Voilà ſes yeux, ſa bouche, & déjà ſon audace ; 1)
C'eſt lui-même, c'eſt toi, cher époux, que j'embraſſe.
Et quelle eſt ſa penſée ? Attend-elle en ce jour,
Que je lui laiſſe un fils pour nourrir ſon amour ?

PHŒNIX.

Sans doute, c'eſt le prix que vous gardoit l'ingrate.
Mais laiſſez la, Seigneur.

PYRRHUS.

Je vois ce qui la flatte.
Sa beauté la raſſûre ; &, malgré mon courroux,
L'orgueilleuſe m'attend encore à ſes genoux.

---

1) *C'eſt Hector, diſoit-elle, en l'embraſſant toujours ;*
Voilà ſes yeux, ſa bouche, & déjà ſon audace, &c.]
Vers imités de Virgile :

O mihi ſola mei ſuper Aſtyanactis imago !
Sic oculos, ſic ille manus, ſic ora ferebat.

On trouve la même imitation dans Pradon ; mais pour faire juger de la façon dont elle eſt rendue, nous ne citerons que ce vers :

Je voyois . . .
Mon Hector tout entier éclater ſur ſon front.

Je la verrois aux miens, Phœnix, d'un œil tranquille.
Elle eſt veuve d'Hector, & je ſuis fils d'Achille.
Trop de haine ſépare Andromaque & Pyrrhus.

PHŒNIX.

Commencez donc, Seigneur, à ne m'en parler plus.
Allez voir Hermione; &, content de lui plaire,
Oubliez, à ſes pieds, juſqu'à votre colere.
Vous-même à cet hymen venez la diſpoſer.
Eſt-ce ſur un rival qu'il s'en faut repoſer?
Il ne l'aime que trop. 1)

PYRRHUS.

Crois-tu, ſi je l'épouſe,
Qu'Andromaque en ſon cœur n'en ſera pas jalouſe?

PHŒNIX.

Quoi! toujours Andromaque occupe votre eſprit?
Que vous importe, ô Dieux! ſa joie ou ſon dépit?
Quel charme, malgré vous, vers elle vous attire?

PYRRHUS.

Non, je n'ai pas bien dit tout ce qu'il faut lui dire.

---

1) *Il ne l'aime que trop.*]

Voilà, ſelon nous, un trait de génie. Pyrrhus, rebuté par les rigueurs d'Andromaque, ſe détermine à épouſer Hermione. Son confident ſoupçonne qu'Oreſte en eſt aimé. Pyrrhus ne l'écoute point, il ne voit qu'Andromaque, il n'eſt occupé que de l'impreſſion que peut faire ſur elle ſon mariage avec Hermione.

Ma colere, à ſes yeux, n'a paru qu'à demi.
Elle ignore à quel point je ſuis ſon ennemi.
Retournons-y. Je veux la braver à ſa vue,
Et donner à ma haine une libre étendue.
Viens voir tous ſes attraits, Phœnix, humiliés.
Allons.

PHŒNIX.

Allez, Seigneur, vous jetter à ſes pieds.
Allez, en lui jurant que votre ame l'adore,
A de nouveaux mépris l'encourager encore.

PYRRHUS.

Je le vois bien, tu crois que, prêt à l'excuſer,
Mon cœur court après elle, & cherche à s'appaiſer.

PHŒNIX.

Vous aimez, c'eſt aſſez.

PYRRHUS.

Moi l'aimer? Une ingrate
Qui me hait d'autant plus que mon amour la flatte.
Sans parents, ſans amis, ſans eſpoir que ſur moi;
Je puis perdre ſon fils, peut-être je le dois.....
Étrangere... que dis-je? eſclave dans l'Épire,
Je lui donne ſon fils, mon ame, mon empire;
Et je ne puis gagner, dans ſon perfide cœur,
D'autre rang que celui de ſon perſécuteur?
Non, non, je l'ai juré; ma vengeance eſt certaine.
Il faut bien une fois juſtifier ſa haine.

J'abandonne son fils. Que de pleurs vont couler !
De quel nom sa douleur me va-t-elle appeller ?
Quel spectacle pour elle aujourd'hui se dispose !....
Elle en mourra, Phœnix, & j'en serai la cause ;
C'est lui mettre moi-même un poignard dans le sein.

PHŒNIX.

Et pourquoi donc en faire éclater le dessein ?
Que ne consultiez-vous tantôt votre foiblesse ?

PYRRHUS.

Je t'entends. Mais excuse un reste de tendresse.
Crains-tu pour ma colere un si foible combat ? 1)
D'un amour qui s'éteint c'est le dernier éclat.

---

1) *Crains-tu pour ma colere un si foible combat ?* &c.]
Nous remarquerons que cette scene est le pendant de la premiere de cet acte. Hermione montre à sa confidente les mêmes sentiments que Pyrrhus fait voir à Phœnix. Nous allons les rapprocher.

HERMIONE *a dit :*

» Si je le hais, Cléone ! il y va de ma gloire.

& PYRRHUS *dit :*

» Moi, l'aimer ? Une ingrate,
» Qui me hait d'autant plus que mon amour la flatte.

HERMIONE.

» Ah ! laisse à ma fureur le temps de croître encore.
» Contre mon ennemi laisse-moi m'assurer.

PYRRHUS.

» Non, je n'ai pas bien dit tout ce qu'il faut lui dire.

Allons; à tes conseils, Phœnix, je m'abandonne.
Faut-il livrer son fils? faut-il voir Hermione? 1)

PHŒNIX.

Oui; voyez la, Seigneur; &, par des vœux soumis,
Protestez-lui ......

PYRRHUS.

Faisons tout ce que j'ai promis.

» Ma colere à ses yeux n'a paru qu'à demi.
» Elle ignore à quel point je suis son ennemi, &c.

HERMIONE.

» Crois que je n'aime plus. Vante-moi ma victoire.
» Crois que, dans son dépit, mon cœur est endurci;
» Hélas! &, s'il se peut, fais-le moi croire aussi.

PYRRHUS.

» Dis plutôt qu'aujourd'hui commence ma victoire.
» D'aujourd'hui seulement je jouis de ma gloire;
» Et mon cœur, aussi fier que tu l'as vu soumis,
» Croit avoir en l'amour vaincu mille ennemis, &c. »

Quelle fécondité d'imagination il faut avoir pour revêtir de nuances si différentes des sentiments qui sont les mêmes pour le fond!

1) *Faut-il livrer son fils? Faut-il voir Hermione?*]

Pyrrhus vient de dire: *j'abandonne son fils;* & maintenant il hésite à le faire. Ces flux & reflux sont le vrai caractere des passions violentes, & conséquemment le vrai ressort de la tragédie.

Fin du second acte.

ACTE



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PYLADE.

PYLADE.

MODÉREZ donc, Seigneur, cette fureur extrême.
Je ne vous connois plus. Vous n'êtes plus vous-même.
Souffrez ......

ORESTE.

Non, tes conſeils ne ſont plus de ſaiſon,
Pylade; je ſuis las d'écouter la raiſon.
C'eſt traîner trop long-temps ma vie & mon ſupplice.
Il faut que je l'enleve, ou bien que je périſſe. 1)
Le deſſein en eſt pris, je le veux achever.
Oui, je le veux.

PYLADE.

Hé bien, il la faut enlever,

1) *Il faut que je l'enleve, ou bien que je périſſe.*]
Voilà un vers bien tragique, il annonce un dénouement ſanglant.

J'y consens. Mais songez cependant où vous êtes.
Que croira-t-on de vous, à voir ce que vous faites ?
Dissimulez. Calmez ce transport inquiet. 1)
Commandez à vos yeux de garder le secret.
Ces gardes, cette cour, l'air qui nous environne,
Tout dépend de Pyrrhus, & sur-tout d'Hermione.
A ses regards, sur-tout, cachez votre courroux.
O Dieux ! en cet état pourquoi la cherchiez-vous ?

ORESTE.

Que sçais-je ? De moi-même étois-je alors le maître ?
La fureur m'emportoit, & je venois peut-être
Menacer à la fois l'ingrate & son amant.

PYLADE.

Et quel étoit le fruit de cet emportement ? 2)

ORESTE.

Et quelle ame, dis-moi, ne seroit éperdue
Du coup dont ma raison vient d'être confondue ?
Il épouse, dit-il, Hermione demain ;
Il veut, pour m'honorer, la tenir de ma main.

---

1) *Dissimulez. Calmez ce transport inquiet.*]
On lisoit d'abord :
» Faites taire, Seigneur, ce transport inquiet ».

2) *Et quel étoit le fruit de cet emportement ?*]
VARIANTE.
» Et quel étoit le fruit de son emportement » ?

Ah ! plutôt cette main dans le ſang du barbare !....

PYLADE.

Vous l'accuſez, Seigneur, de ce deſtin biſarre ;
Cependant, tourmenté de ſes propres deſſeins,
Il eſt peut-être à plaindre autant que je vous plains.

ORESTE.

Non, non, je le connois, mon déſeſpoir le flatte.
Sans moi, ſans mon amour, il dédaignoit l'ingrate.
Ses charmes juſques-là n'avoient pu le toucher.
Le cruel ne la prend que pour me l'arracher.
Ah, Dieux ! c'en étoit fait. Hermione gagnée,
Pour jamais de ſa vue alloit être éloignée.
Son cœur, entre l'amour & le dépit confus,
Pour ſe donner à moi n'attendoit qu'un refus.
Ses yeux s'ouvroient, Pylade ; elle écoutoit Oreſte,
Lui parloit, le plaignoit.... un mot eût fait le reſte.

PYLADE.

Vous le croyez.

ORESTE.

Hé quoi ! ce courroux enflammé
Contre un ingrat......

PYLADE.

Jamais il ne fut plus aimé.
Penſez-vous, quand Pyrrhus vous l'auroit accordée,
Qu'un prétexte tout prêt ne l'eût point retardée ?

M'en croirez-vous ? Laſſé de ſes trompeurs attraits, 1)
Au lieu de l'enlever, fuyez la pour jamais.
Quoi ! votre amour ſe veut charger d'une furie,
Qui vous déteſtera ; qui, toute votre vie,
Regrettant un hymen tout prêt à s'achever,
Voudra ......

ORESTE.

C'eſt pour cela que je veux l'enlever.
Tout lui riroit, Pylade ; & moi, pour mon partage,
Je n'emporterois donc qu'une inutile rage ?
J'irois loin d'elle encor tâcher de l'oublier ?
Non, non, à mes tourments je veux l'aſſocier.
C'eſt trop gémir tout ſeul. Je ſuis las qu'on me plaigne.
Je prétends qu'à mon tour, l'inhumaine me craigne ;
Et que ſes yeux cruels, à pleurer condamnés,
Me rendent tous les noms que je leur ai donnés. 2)

---

1) *Laſſé de ſes trompeurs attraits,*
Au lieu de l'enlever, fuyez la pour jamais.]
» Laſſé de ſes trompeurs attraits,
» Au lieu de l'enlever, Seigneur, je la fuirois ».
L'hémiſtiche du premier vers eſt un peu dur. Cette remarque doit ſervir à montrer combien on doit être ſur ſes gardes en écrivant, puiſque Racine, le poëte le plus exact, a quelquefois laiſſé échapper des incorrections.

2) *Et que ſes yeux cruels, à pleurer condamnés,*
Me rendent tous les noms que je leur ai donnés.]
Comment des *yeux* peuvent-ils *rendre* des *noms* qu'on *leur* a *donnés* ?

PYLADE.

Voilà donc le ſuccès qu'aura votre ambaſſade !
Oreſte raviſſeur !

ORESTE.

Et qu'importe, Pylade ?
Quand nos États vengés jouiront de mes ſoins,
L'ingrate de mes pleurs jouira-t-elle moins ?
Et que me ſervira que la Grece m'admire,
Tandis que je ſerai la fable de l'Épire ?
Que veux-tu ? Mais, s'il faut ne te rien déguiſer,
Mon innocence enfin commence à me peſer. 1)
Je ne ſçais, de tout temps, quelle injuſte puiſſance
Laiſſe le crime en paix, & pourſuit l'innocence.
De quelque part ſur moi que je tourne les yeux,
Je ne vois que malheurs qui condamnent les dieux.
Méritons leur courroux, juſtifions leur haine,
Et que le fruit du crime en précede la peine.
Mais toi, par quelle erreur veux-tu toujours ſur toi
Détourner un courroux qui ne cherche que moi ?
Aſſez & trop long-temps mon amitié t'accable.
Évite un malheureux, abandonne un coupable.

---

1) *Mon innocence enfin commence à me peſer.*]
Ce vers, & les deux ſuivants, peignent bien Oreſte en proie à une ſombre mélancolie, toujours occupé de deſſeins funeſtes, & prévenu qu'un mauvais deſtin le pourſuit. De plus, ces vers préparent très-bien la cataſtrophe.

Cher Pylade, crois-moi, ta pitié te ſéduit. 1)
Laiſſe-moi des périls dont j'attends tout le fruit.
Porte aux Grecs cet enfant que Pyrrhus m'abandonne,
Va-t-en.

PYLADE.

Allons, Seigneur, enlevons Hermione;
Au travers des périls, un grand cœur ſe fait jour.
Que ne peut l'amitié conduite par l'amour!
Allons de tous vos Grecs encourager le zele. 2)
Nos vaiſſeaux ſont tout prêts, & le vent nous appelle.
Je ſçais de ce palais tous les détours obſcurs;
Vous voyez que la mer en vient battre les murs;
Et cette nuit, ſans peine, une ſecrette voie
Juſqu'en votre vaiſſeau conduira votre proie.

ORESTE.

J'abuſe, cher ami, de ton trop d'amitié:
Mais pardonne à des maux dont toi ſeul as pitié.

---

1) *Cher Pylade, crois-moi, ta pitié te ſéduit.*]

VARIANTE.

» Cher Pylade, crois-moi, mon tourment me ſuffit ».

2) *Allons de tous vos Grecs encourager le zele.*]

Ce vers annonce ce qui doit occuper Pylade juſqu'à la fin de la piece, lequel ne reviendra qu'à la derniere ſcene du cinquieme acte, pour dire, *il faut partir;* & alors Pyrrhus ſera aſſaſſiné. Racine a très-bien fait d'éloigner Pylade; ſa préſence n'auroit fait que refroidir les belles ſcenes entre Hermione & Oreſte.

Excuſe un malheureux qui perd tout ce qu'il aime;
Que tout le monde hait, & qui ſe hait lui-même.
Que ne puis-je, à mon tour, dans un ſort plus heureux!..

PYLADE.

Diſſimulez, Seigneur; c'eſt tout ce que je veux.
Gardez qu'avant le coup votre deſſein n'éclate.
Oubliez juſques-là qu'Hermione eſt ingrate;
Oubliez votre amour. Elle vient, je la vois.

ORESTE.

Va-t-en. Réponds-moi d'elle, & je réponds de moi.

SCENE II.

HERMIONE, ORESTE, CLÉONE,

ORESTE.

Hé bien, mes ſoins vous ont rendu votre conquête.
J'ai vu Pyrrhus, Madame, & votre hymen s'apprête.

HERMIONE.

On le dit; & de plus, on vient de m'aſſurer
Que vous ne me cherchiez que pour m'y préparer. 1)

---

1) *Que vous ne me cherchiez que pour m'y préparer.*]
Hermione n'a point à ſe plaindre d'Oreſte; la réponſe qu'elle lui fait eſt une ironie ſanglante & inutile.

ORESTE.

Et votre ame à ses vœux ne sera point rebelle?

HERMIONE.

Qui l'eût cru que Pyrrhus ne fût pas infidelle?
Que sa flamme attendroit si tard pour éclater?
Qu'il reviendroit à moi, quand je l'allois quitter? 1)
Je veux croire, avec vous, qu'il redoute la Grece;
Qu'il suit son intérêt plutôt que sa tendresse;
Que mes yeux sur votre ame étoient plus absolus.

ORESTE.

Non, Madame, il vous aime, & je n'en doute plus.
Vos yeux ne font-ils pas tout ce qu'ils veulent faire?
Et vous ne vouliez pas, sans doute, lui déplaire.

HERMIONE.

Mais que puis-je, Seigneur? On a promis ma foi.
Lui ravirai-je un bien qu'il ne tient pas de moi?
L'amour ne regle pas le sort d'une princesse.
La gloire d'obéir est tout ce qu'on nous laisse.
Cependant je partois, & vous avez pu voir
Combien je relâchois, pour vous, de mon devoir.

---

1) *Que sa flamme attendroit si tard pour éclater?*
Qu'il reviendroit à moi, quand je l'allois quitter?]
Hermione n'écoute point Oreste, & cependant elle ne laisse point de lui répondre indirectement.

ORESTE.

Ah! que vous sçaviez bien, cruelle... Mais, Madame, 1)
Chacun peut, à son choix, disposer de son ame.
La vôtre étoit à vous. J'espérois..... Mais enfin
Vous l'avez pu donner sans me faire un larcin.
Je vous accuse aussi bien moins que la fortune;
Et pourquoi vous lasser d'une plainte importune?
Tel est votre devoir, je l'avoue; & le mien
Est de vous épargner un si triste entretien.

SCENE III.

HERMIONE, CLÉONE.

HERMIONE.

ATTENDOIS-TU, Cléone, un courroux si modeste?

CLÉONE.

La douleur qui se tait n'en est que plus funeste.
Je le plains d'autant plus, qu'auteur de son ennui,
Le coup qui l'a perdu n'est parti que de lui.

---

1) *Ah! que vous sçaviez bien, cruelle... Mais, Madame.*] A travers cette réponse modérée, la fureur d'Oreste n'en perce pas moins, mais avec la décence la plus réguliere; s'il s'emportoit devant Hermione, le spectateur se révolteroit contre lui. Les désespoirs amoureux ne réussissent au théâtre que dans les rôles de femme.

Comptez depuis quel temps votre hymen ſe prépare.
Il a parlé, Madame, & Pyrrhus ſe déclare.

HERMIONE.

Tu crois que Pyrrhus craint? Et que craint-il encor?
Des peuples qui, dix ans, ont fui devant Hector;
Qui, cent fois, effrayés de l'abſence d'Achille,
Dans leurs vaiſſeaux brûlants ont cherché leur aſyle;
Et qu'on verroit encor, ſans l'appui de ſon fils,
Redemander Hélene aux Troyens impunis?
Non, Cléone, il n'eſt point ennemi de lui-même;
Il veut tout ce qu'il fait; & s'il m'épouſe, il m'aime.
Mais qu'Oreſte, à ſon gré, m'impute ſes douleurs;
N'avons-nous d'entretien que celui de ſes pleurs?
Pyrrhus revient à nous; hé bien, chere Cléone,
Conçois-tu les tranſports de l'heureuſe Hermione?
Sçais-tu quel eſt Pyrrhus? T'es-tu fait raconter 1)
Le nombre des exploits?... Mais qui les peut compter!

---

1) *T'es-tu fait raconter*
Le nombre des exploits?... Mais qui les peut compter!]
Quoique cette réticence ne faſſe pas un grand effet, elle n'eſt pas ici repréhenſible; nous croyons cependant devoir remarquer qu'on haſarde trop cette figure dans nos tragédies modernes, où ſouvent elle n'eſt rien moins qu'une beauté. Elle doit être néceſſaire, & non amenée par la contrainte du vers ou la gêne de la rime. Virgile en a uſé modérément, & ces figures ſont toujours chez lui très-bien placées. On connoît le *Quos ego*.... Racine lui-même en a fait de fort

Intrépide, & par-tout ſuivi de la victoire,
Charmant, fidele : enfin rien ne manque à ſa gloire.
Songe . . . . . .

CLÉONE.

Diſſimulez. Votre rivale en pleurs
Vient à vos pieds, ſans doute, apporter ſes douleurs.

HERMIONE.

Dieux ! ne puis-je à ma joie abandonner mon ame ?
Sortons. Que lui dirois-je ?

SCENE IV.

ANDROMAQUE, HERMIONE, CLÉONE, CÉPHISE,

ANDROMAQUE.

Où fuyez-vous, Madame ?
N'eſt-ce pas à vos yeux un ſpectacle aſſez doux,
Que la veuve d'Hector pleurant à vos genoux ?
Je ne viens point ici, par de jalouſes larmes,
Vous envier un cœur qui ſe rend à vos charmes.

---

belles, entr'autres celle où Monime dit à Mithridate, en parlant de Xipharès :

Nous nous aimions . . . Seigneur, vous changez de viſage.
Acte IV. ſcene V.

Par une main cruelle, hélas ! j'ai vu percer
Le ſeul où mes regards prétendoient s'adreſſer. 1)
Ma flamme par Hector fut jadis allumée ;
Avec lui dans la tombe elle s'eſt enfermée. 2)
Mais il me reſte un fils. Vous ſçaurez quelque jour,
Madame, pour un fils juſqu'où va notre amour : 3)

---

1) *Par une main cruelle, hélas ! j'ai vu percer*
Le ſeul où mes regards prétendoient s'adreſſer.)

VARIANTE.

» Par les mains de ſon pere, hélas ! j'ai vu percer
» Le ſeul où mes regards prétendoient s'adreſſer ».

Ces vers ſont très-beaux par le ſentiment qui y regne, mais ils pechent par l'expreſſion. Que ſignifie *un cœur où des regards prétendent s'adreſſer ?*

2) *Ma flamme par Hector fut jadis allumée ;*
Avec lui dans la tombe elle s'eſt enfermée.]

Ces vers ſont imités de Virgile :

Ille meos, primus qui me ſibi junxit, amores
Abſtulit, ille habeat ſecum, ſervetque ſepulchro.

Le premier à qui mon ſort fut uni a emporté mes amours dans le tombeau, qu'elles y reſtent enfermées avec lui, & qu'il les y conſerve à jamais. Liv. IV. vers 28, *traduction de l'abbé Desfontaines.* Mais l'imitation eſt élégante, facile, naturelle ; perſonne n'a eu, comme Racine, le talent de traduire, ou plutôt de s'approprier les idées d'autrui.

3) *Mais il me reſte un fils. Vous ſçaurez quelque jour,*
Madame, pour un fils juſqu'où va notre amour.]

Ces vers ſont une eſpece d'imitation des Trachiniennes de Sophocle ; Déjanire répond aux jeunes Trachiniennes :

Mais vous ne ſçaurez pas, du moins je le ſouhaite,
En quel trouble mortel ſon intérêt nous jette,
Lorſque de tant de biens, qui pouvoient nous flatter,
C'eſt le ſeul qui nous reſte, & qu'on veut nous l'ôter.
Hélas! lorſque, laſſés de dix ans de miſere,
Les Troyens en courroux menaçoient votre mere,
J'ai ſçu de mon Hector lui procurer l'appui;
Vous pouvez ſur Pyrrhus ce que j'ai pu ſur lui.
Que craint-on d'un enfant qui ſurvit à ſa perte?
Laiſſez-moi le cacher en quelque iſle déſerte.
Sur les ſoins de ſa mere on peut s'en aſſurer.
Et mon fils, avec moi, n'apprendra qu'à pleurer.

HERMIONE.

Je conçois vos douleurs: mais un devoir auſtere,
Quand mon pere a parlé, m'ordonne de me taire.
C'eſt lui qui de Pyrrhus fait agir le courroux.
S'il faut fléchir Pyrrhus, qui le peut mieux que vous?
Vos yeux aſſez long-temps ont régné ſur ſon ame.
Faites-le prononcer, j'y ſouſcrirai, Madame.

Vous ignorez les chagrins que traîne après ſoi l'hyménée. Votre âge ne vous permet pas encore de les connoître; mais vous ſçaurez un jour, par votre propre expérience, les allarmes qu'excitent dans le cœur d'une tendre épouſe l'abſence d'un mari qu'elle aime, & la crainte de perdre des enfants chéris.



SCENE V.

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

ANDROMAQUE.

QUEL mépris la cruelle attache à ſes refus!

CÉPHISE.

Je croirois ſes conſeils, & je verrois Pyrrhus.
Un regard confondroit Hermione & la Grece......
Mais lui-même il vous cherche.

SCENE VI.

PYRRHUS, ANDROMAQUE, PHŒNIX, CÉPHISE.

PYRRHUS, *à Phœnix.*

Où donc eſt la princeſſe? 1)
Ne m'avois-tu pas dit qu'elle étoit en ces lieux?

---

1) *Où donc eſt la princeſſe?*] *La princeſſe* eſt Hermione. Pyrrhus feint de chercher la fille d'Hélene, quoiqu'il voie Andromaque. Cette feinte appartient à la comédie.

PHŒNIX.

Je le croyois.

ANDROMAQUE, *à Céphise*

Tu vois le pouvoir de mes yeux. 1)

PYRRHUS.

Que dit-elle, Phœnix ?

ANDROMAQUE.

Hélas ! tout m'abandonne !

PHŒNIX.

Allons, Seigneur, marchons ſur les pas d'Hermione.

CÉPHISE.

Qu'attendez-vous ? Rompez ce ſilence obſtiné. 2)

ANDROMAQUE.

Il a promis mon fils.

CÉPHISE.

Il ne l'a pas donné.

---

1) *Tu vois le pouvoir de mes yeux.*] Ce vers ne peut échapper à Andromaque que par un mouvement de coquetterie, indigne également de ſon caractere & de la tragédie.

2) *Qu'attendez-vous ? Rompez ce ſilence obſtiné.*]

VARIANTE.

» Qu'attendez-vous ? Forcez ce ſilence obſtiné ».

ANDROMAQUE.

Non, non, j'ai beau pleurer; ſa mort eſt réſolue.

PYRRHUS.

Daigne-t-elle ſur nous tourner au moins la vue?
Quel orgueil!

ANDROMAQUE.

Je ne fais que l'irriter encor.
Sortons.

PYRRHUS.

Allons aux Grecs livrer le fils d'Hector. 1)

ANDROMAQUE, *ſe jettant aux pieds de Pyrrhus.*

Ah, Seigneur, arrêtez! Que prétendez-vous faire?
Si vous livrez le fils, livrez-leur donc la mere.
Vos ſerments m'ont tantôt juré tant d'amitié;
Dieux! ne pourrai-je au moins toucher votre pitié? 2)

---

1) *Allons aux Grecs livrer le fils d'Hector.*] Ce vers n'eſt qu'une feinte de la part de Pyrrhus, mais elle eſt à la fois petite & cruelle; elle dégrade le caractere de Pyrrhus, qui ne doit pas, de ſang-froid, inſulter au malheur d'Andromaque.

2) *Vos ſerments m'ont tantôt juré tant d'amitié;*
Dieux! ne pourrai-je au moins toucher votre pitié?]
On liſoit d'abord:
» Vos ſerments m'ont tantôt juré tant d'amitié;
» Dieu! n'en reſte-t-il pas du moins quelque pitié »?

Sans

Sans espoir de pardon, m'avez-vous condamnée? 1)

PYRRHUS.

Phœnix vous le dira; ma parole est donnée. 2)

ANDROMAQUE.

Vous qui braviez, pour moi, tant de périls divers?

PYRRHUS.

J'étois aveugle alors, mes yeux se sont ouverts.
Sa grace à vos desirs pouvoit être accordée;
Mais vous ne l'avez pas seulement demandée.
C'en est fait.

ANDROMAQUE.

Ah, Seigneur! vous entendiez assez
Des soupirs qui craignoient de se voir repoussés.
Pardonnez, à l'éclat d'une illustre fortune, 3)

---

1) *Sans espoir de pardon, m'avez-vous condamnée?*]
M. l'abbé d'Olivet trouve que cette phrase est louche, en disant que cet *espoir de pardon* regarde Andromaque; & que *vous m'avez condamnée* regarde Pyrrhus. Nous pensons que c'est par ce mêlange heureux de tours hardis que Racine a pu rendre notre langue poétique.

2) *Phœnix vous le dira; ma parole est donnée.*]
Le premier hémistiche est un peu trop familier, il tient trop de la conversation. Racine, à force d'être naturel, tombe quelquefois dans ce défaut.

3) *Pardonnez, à l'éclat d'une illustre fortune*, &c.]
Quels vers enchanteurs! quelle harmonie! & en même temps quelle noblesse!

Ce reste de fierté qui craint d'être importune.
Vous ne l'ignorez pas : Andromaque, sans vous,
N'auroit jamais d'un maître embrassé les genoux. 1)

PYRRHUS.

Non, vous me haïssez ; & dans le fond de l'ame,
Vous craignez de devoir quelque chose à ma flamme.
Ce fils même, ce fils, l'objet de tant de soins,
Si je l'avois sauvé, vous l'en aimeriez moins.
La haine, le mépris, contre moi tout s'assemble ;
Vous me haïssez plus que tous les Grecs ensemble.
Jouissez à loisir d'un si noble courroux.
Allons, Phoenix.

ANDROMAQUE.

Allons rejoindre mon époux.

CÉPHISE.

Madame . . . . . .

---

1) *Andromaque, sans vous,*
N'auroit jamais d'un maître embrassé les genoux.]

Situation touchante, imaginée par Euripide, & copiée depuis par Séneque :

Je tombe à vos pieds, dit Andromaque à Ulysse, *je les presse avec mes mains, ce que je n'ai jamais fait pour personne.*

Troade, *acte III. scene 1.*

Racine est ici supérieur à ces deux poëtes, en ce qu'il releve cette situation par la maniere noble & naturelle dont elle est rendue.

ANDROMAQUE, *à Céphise*

Et que veux-tu que je lui dise encore ?
Auteur de tous mes maux, crois-tu qu'il les ignore ?
(*à Pyrrhus.*)
Seigneur, voyez l'état où vous me réduisez.
J'ai vu mon pere mort, & nos murs embrasés : 1)
J'ai vu trancher les jours de ma famille entiere,
Et mon époux sanglant, traîné sur la poussiere ;
Son fils, seul avec moi, réservé pour les fers.
Mais que ne peut un fils ! Je respire, je sers.
J'ai fait plus : je me suis quelquefois consolée
Qu'ici, plutôt qu'ailleurs, le sort m'eût exilée ; 2)

---

1) *J'ai vu mon pere mort, & nos murs embrasés :* &c.]

Tableau dont on trouve encore l'esquisse dans Séneque, qui lui-même l'avoit emprunté d'Euripide ou de Virgile :

J'ai vu, dit Mégare, *des fils qui devoient un jour venger la mort de leur pere, périr sous le glaive meurtrier d'un barbare, & le dernier rejetton du sang de Cadmus entrer avec eux dans la nuit du tombeau.* Hercule furieux, *acte II. scene 1.*

Andromaque semble faire entendre que son pere a été tué par Pyrrhus ; c'est une adresse du poëte, pour rendre moins praticable l'hymen de cette princesse avec son vainqueur.

2) *Je me suis quelquefois consolée*
Qu'ici, plutôt qu'ailleurs, le sort m'eût exilée.]

Avec quel art, & pourtant avec quelle noblesse Andromaque s'efforce d'attendrir son maître ! Elle a trouvé le secret de flatter Pyrrhus sans bassesse, & sans trahir son époux.

Il n'y eut que Racine qui fût capable de ces finesses.

Qu'heureux, dans ſon malheur, le fils de tant de rois,
Puiſqu'il devoit ſervir, fût tombé ſous vos loix.
J'ai cru que ſa priſon deviendroit ſon aſyle.
Jadis Priam ſoumis fut reſpecté d'Achille.
J'attendois, de ſon fils, encor plus de bonté.
Pardonne, cher Hector, à ma crédulité!
Je n'ai pu ſoupçonner ton ennemi d'un crime;
Malgré lui-même, enfin, je l'ai cru magnanime.
Ah! s'il l'étoit aſſez, pour nous laiſſer du moins
Au tombeau qu'à ta cendre ont élevé mes ſoins;
Et que, finiſſant là ſa haine & nos miſeres,
Il ne ſéparât point des dépouilles ſi cheres!

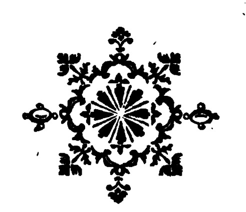
PYRRHUS.

Va m'attendre, Phœnix. 1)

---

1) *Va m'attendre, Phœnix.*]

Pyrrhus avoit dit à ſon confident qu'il *verroit* Andromaque *à ſes pieds d'un œil tranquille;* il va bientôt ſe jetter aux ſiens: il ne veut pas que Phœnix ſoit témoin de ſa foibleſſe.



SCENE VII.

PYRRHUS, ANDROMAQUE, CÉPHISE.

PYRRHUS.

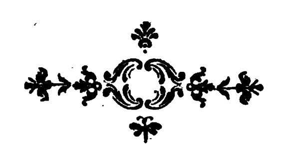
MADAME, demeurez.
On peut vous rendre encor ce fils que vous pleurez.
Oui, je sens à regret, qu'en excitant vos larmes,
Je ne fais contre moi que vous donner des armes.
Je croyois apporter plus de haine en ces lieux.
Mais, Madame, du moins, tournez vers moi les yeux.
Voyez si mes regards sont d'un juge sévere,
S'ils sont d'un ennemi qui cherche à vous déplaire.
Pourquoi me forcez-vous vous-même à vous trahir ?
Au nom de votre fils, cessons de nous haïr.
A le sauver enfin, c'est moi qui vous convie.
Faut-il que mes soupirs vous demandent sa vie ?
Faut-il qu'en sa faveur j'embrasse vos genoux ?
Pour la derniere fois, sauvez-le, sauvez-vous.
Je sçais de quels serments je romps pour vous les
chaînes,
Combien je vais sur moi faire éclater de haines.
Je renvoie Hermione, & je mets sur son front,
Au lieu de ma couronne, un éternel affront.
Je vous conduis au temple où son hymen s'apprête ;

Je vous ceins du bandeau préparé pour ſa tête.
Mais ce n'eſt plus, Madame, une offre à dédaigner;
Je vous le dis, il faut ou périr, ou régner. 1)
Mon cœur, déſeſpéré d'un an d'ingratitude,
Ne peut plus de ſon ſort ſouffrir l'incertitude.
C'eſt craindre, menacer, & gémir trop long-temps.
Je meurs ſi je vous perds, mais je meurs ſi j'attends.
Songez-y, je vous laiſſe; & je viendrai vous prendre
Pour vous mener au temple où ce fils doit m'attendre;
Et là, vous me verrez ſoumis, ou furieux,
Vous couronner, Madame, ou le perdre à vos yeux.

---

1) *Mais ce n'eſt plus, Madame, une offre à dédaigner;*
Je vous le dis, il faut ou périr, ou régner.]

Ces détails honteux & aviliſſants de la paſſion du fils d'Achille, donnerent lieu à plusieurs perſonnes, & même au grand Condé, de dire que *Pyrrhus étoit un malhonnête homme.* En effet, il ne tenoit qu'au poëte de faire faillir Pyrrhus avec un peu moins de réflexion. Ce ſont ſur-tout les foibleſſes préméditées qui révoltent dans un grand perſonnage, parce qu'alors elles tiennent de la baſſeſſe.



SCENE VIII.

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

Je vous l'avois prédit, qu'en dépit de la Grece, 1)
De votre sort encor vous seriez la maîtresse.

ANDROMAQUE.

Hélas ! de quel effet tes discours sont suivis !
Il ne me restoit plus qu'à condamner mon fils.

CÉPHISE.

Madame, à votre époux c'est être assez fidelle.
Trop de vertu pourroit vous rendre criminelle.
Lui-même il porteroit votre ame à la douceur.

ANDROMAQUE.

Quoi ! je lui donnerois Pyrrhus pour successeur ? 2)

---

1) *Je vous l'avois prédit, qu'en dépit de la Grece.*]

VARIANTE.

» Hé bien, je vous l'ai dit, qu'en dépit de la Grece ».

2) *Quoi ! je lui donnerois Pyrrhus pour successeur ?*]
Dans l'Hercule furieux de Séneque, Mégare dit à peu près la même chose : *Je serois unie par l'hyménée au meurtrier de mon pere.* Acte II. scene III.

CÉPHISE.

Ainſi le veut ſon fils que les Grecs vous raviſſent.
Penſez-vous, qu'après tout, ſes mânes en rougiſſent?
Qu'il mépriſât, Madame, un roi victorieux,
Qui vous fait remonter au rang de vos aïeux;
Qui foule aux pieds, pour vous, vos vainqueurs en colere;
Qui ne ſe ſouvient plus qu'Achille étoit ſon pere;
Qui dément ſes exploits, & les rend ſuperflus?

ANDROMAQUE.

Dois-je les oublier, s'il ne s'en ſouvient plus?
Dois-je oublier Hector privé de funérailles,
Et traîné, ſans honneur, autour de nos murailles?
Dois-je oublier mon pere, à mes pieds renverſé,
Enſanglantant l'autel qu'il tenoit embraſſé? 1)
Songe, ſonge, Céphiſe, à cette nuit cruelle, 2)
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle.

---

1) *Dois-je oublier mon pere, à mes pieds renverſé,*
Enſanglantant l'autel qu'il tenoit embraſſé?]
Image empruntée de Virgile:

Priamumque per aras
Sanguine fœdantem quos ipſe ſacraverat ignes.

Je vis, dit Énée, *le malheureux Priam couvrir de ſon ſang l'autel ſur lequel il avoit allumé le feu ſacré.* Liv. II. v. 501.

2) *Songe, ſonge, Céphiſe, à cette nuit cruelle,*
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle.]
Ce morceau admirable eſt imité du ſecond livre de Virgile, lorſque Pyrrhus, la hache à la main, enfonce les portes

Figure-toi Pyrrhus, les yeux étincelants,
Entrant à la lueur de nos palais brûlants;
Sur tous mes freres morts se faisant un passage,
Et, de sang tout couvert, échauffant le carnage.
Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des
mourants,
Dans la flamme étouffés, sous le fer expirants.
Peins-toi, dans ces horreurs, Andromaque éperdue.
Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vue: 1)
Voilà par quels exploits il sçut se couronner:
Enfin, voilà l'époux que tu me veux donner.
Non, je ne serai point complice de ses crimes.
Qu'il nous prenne, s'il veut, pour dernieres victimes.
Tous mes ressentiments lui seroient asservis!

CÉPHISE.

Hé bien, allons donc voir expirer votre fils.
On n'attend plus que vous...Vous frémissez, Madame!

---

du palais embrasé de Priam, & fait tomber sous ses coups toute la famille du roi des Troyens. Rien n'approche de cette description de Racine; quel groupe d'images!

1) *Peins-toi, dans ces horreurs, Andromaque éperdue.*
Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vue.]

Dans ce tableau, dit M. Marmontel, *les yeux d'Andromaque ne se détachent point de Pyrrhus. Elle ne distingue que lui. Tout le reste est confus & vague. C'est ainsi que tout doit être relatif & subordonné à l'intérêt qui domine dans le moment de la narration.* Poëtique Françoise, *tome II. page 127.*

ANDROMAQUE.

Ah ! de quel ſouvenir viens-tu frapper mon ame !
Quoi, Céphiſe ! j'irai voir expirer encor
Ce fils, ma ſeule joie, & l'image d'Hector ?
Ce fils, que de ſa flamme il me laiſſa pour gage ?
Hélas, il m'en ſouvient ! le jour que ſon courage 1)
Lui fit chercher Achille, ou plutôt le trépas,
Il demanda ſon fils, & le prit dans ſes bras :
Chere épouſe, dit-il, en eſſuyant mes larmes,
J'ignore quel ſuccès le ſort garde à mes armes ;
Je te laiſſe mon fils pour gage de ma foi ;
S'il me perd, je prétends qu'il me retrouve en toi.
Si d'un heureux hymen la mémoire t'eſt chere,
Montre au fils à quel point tu chériſſois le pere.
Et je puis voir répandre un ſang ſi précieux ?
Et je laiſſe avec lui périr tous ſes ayeux ?
Roi barbare, faut-il que mon crime l'entraîne ?
Si je te hais, eſt-il coupable de ma haine ?

---

1) *Hélas ! il m'en ſouvient, le jour que ſon courage*
Lui fit chercher Achille, ou plutôt le trépas,
Il demanda ſon fils, &c.]

Racine, qui ſçavoit profiter de tout, n'a pas manqué de placer ici le tableau que trace Homere des adieux d'Hector & d'Andromaque ; mais il conſulta moins ſon modele, que ſon propre ſujet.

On liſoit d'abord :

» Hélas, je m'en ſouviens ! le jour que ſon courage,

T'a-t-il de tous les ſiens reproché le trépas?
S'eſt-il plaint, à tes yeux, des maux qu'il ne ſent pas? 1)
Mais cependant, mon fils, tu meurs, ſi je n'arrête
Le fer que le cruel tient levé ſur ta tête.
Je l'en puis détourner, & je t'y vais offrir:
Non, tu ne mourras point, je ne le puis ſouffrir.
Allons trouver Pyrrhus. Mais, non... Chere Céphiſe,
Va le trouver pour moi.

CÉPHISE.

Que faut-il que je diſe?

ANDROMAQUE.

Dis-lui que de mon fils l'amour eſt aſſez fort....
Crois-tu que, dans ſon cœur, il ait juré ſa mort?
L'amour peut-il ſi loin pouſſer ſa barbarie?

CÉPHISE.

Madame, il va bientôt revenir en furie.

ANDROMAQUE.

Hé bien, va l'aſſurer......

CÉPHISE.

De quoi? De votre foi?

---

1) *S'eſt-il plaint, à tes yeux, des maux qu'il ne ſent pas?*] Cette image touchante eſt due à Séneque, qui ſuppoſe pareillement qu'Aſtyanax eſt trop jeune pour ſentir l'horreur du trépas qui le menace.

ANDROMAQUE.

Hélas! pour la promettre eſt-elle encore à moi?
O cendres d'un époux! ô Troyens! ô mon pere! 1)
O mon fils, que tes jours coûtent cher à ta mere!
Allons.

CÉPHISE.

Où donc, Madame, & que réſolvez-vous?

ANDROMAQUE.

Allons, ſur ſon tombeau, conſulter mon époux. 2)

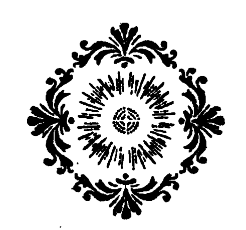
---

1) *O cendres d'un époux! ô Troyens! ô mon pere!*] Ceci eſt imité de l'Andromaque d'Euripide.

Le pere d'Andromaque étoit Eetion, roi de Thèbes en Cilicie, qui fut tué de la main d'Achille.

2) *Allons, ſur ſon tombeau, conſulter mon époux.*] C'eſt par ce coup de l'art que Racine a ſçu reculer encore la cataſtrophe que le ſpectateur attend avec impatience, & qu'il croyoit être prête à ſe faire.

Fin du troiſieme acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

Ah, je n'en doute point ! C'eſt votre époux, Madame,
C'eſt Hector qui produit ce miracle en votre ame.
Il veut que Troye encor ſe puiſſe relever,
Avec cet heureux fils qu'il vous fait conſerver.
Pyrrhus vous l'a promis. Vous venez de l'entendre,
Madame; il n'attendoit qu'un mot pour vous le rendre.
Croyez-en ſes tranſports. Pere, ſceptre, alliés,
Content de votre cœur, il met tout à vos pieds.
Sur lui, ſur tout ſon peuple, il vous rend ſouveraine.
Eſt-ce là ce vainqueur digne de tant de haine ?
Déjà contre les Grecs, plein d'un noble courroux,
Le ſoin de votre fils le touche autant que vous;
Il prévient leur fureur; il lui laiſſe ſa garde;
Pour ne pas l'expoſer, lui-même il ſe haſarde.
Mais tout s'apprête au temple; & vous avez promis...

ANDROMAQUE.

Oui, je m'y trouverai. Mais allons voir mon fils.

CÉPHISE.

Madame, qui vous presse? Il suffit que sa vue
Désormais à vos yeux ne soit plus défendue.
Vous lui pourrez bientôt prodiguer vos bontés;
Et vos embrassements ne seront plus comptés.
Quel plaisir d'élever un enfant qu'on voit croître, 1)
Non plus comme un esclave élevé pour son maître,
Mais pour voir avec lui renaître tant de rois!

ANDROMAQUE.

Céphise, allons le voir pour la derniere fois.

CÉPHISE.

Que dites-vous? O Dieux!

ANDROMAQUE.

O, ma chere Céphise!
Ce n'est point avec toi que mon cœur se déguise.
Ta foi, dans mon malheur, s'est montrée à mes yeux;

---

1) *Quel plaisir d'élever un enfant qu'on voit croître!*]
Si l'on prononce *croître*, en faisant sentir l'*o*, ce mot ne peut rimer avec *maître;* il faut donc nécessairement prononcer *craître*, comme s'il étoit écrit par un *a;* & alors on sent combien il est ridicule de prononcer d'une façon & d'écrire d'une autre.

Mais j'ai cru qu'à mon tour tu me connoiſſois mieux. 1)
Quoi donc! as-tu penſé qu'Andromaque infidelle
Pût trahir un époux qui croit revivre en elle;
Et que de tant de morts réveillant la douleur,
Le ſoin de mon repos me fît troubler le leur?
Eſt-ce là cette ardeur tant promiſe à ſa cendre?
Mais ſon fils périſſoit, il l'a fallu défendre.
Pyrrhus, en m'épouſant, s'en déclare l'appui;
Il ſuffit. Je veux bien m'en repoſer ſur lui.
Je ſçais quel eſt Pyrrhus. Violent, mais ſincere,
Céphiſe, il fera plus qu'il n'a promis de faire.
Sur le courroux des Grecs je m'en repoſe encor;
Leur haine va donner un pere au fils d'Hector.
Je vais donc, puiſqu'il faut que je me ſacrifie,
Aſſurer à Pyrrhus le reſte de ma vie.
Je vais, en recevant ſa foi ſur les autels,
L'engager à mon fils par des nœuds immortels.
Mais auſſi-tôt ma main, à moi ſeule funeſte,
D'une infidelle vie abrégera le reſte;
Et, ſauvant ma vertu, rendra ce que je dois
A Pyrrhus, à mon fils, à mon époux, à moi.

---

1) *Mais j'ai cru qu'à mon tour tu me connoiſſois mieux.*] Il faut, ou *mais à mon tour j'ai cru*, ou *mais j'ai cru qu'à ton tour.* Nous croyons même que cette derniere façon eſt la plus naturelle; mais Racine a voulu vraiſemblablement éviter cette cacophonie, *j'ai cru qu'à ton tour tu.*

Voilà de mon amour l'innocent ſtratagême, 1)
Voilà ce qu'un époux m'a commandé lui-même.
J'irai ſeule rejoindre Hector & mes aïeux.
Céphiſe, c'eſt à toi de me fermer les yeux. 2)

CÉPHISE.

Ah! ne prétendez pas que je puiſſe ſurvivre....

ANDROMAQUE.

Non, non, je te défends, Céphiſe, de me ſuivre.
Je confie à tes ſoins mon unique tréſor;

---

1) *Voilà de mon amour l'innocent ſtratagême.*]

Le ſpectateur auroit vu avec peine Andromaque, cette veuve ſi fidelle, épouſer Pyrrhus, le deſtructeur de tous les ſiens; mais il falloit qu'elle ſauvât ſon fils. Racine s'étoit engagé dans un labyrinthe dont il n'eſt ſorti que par une fauſſe iſſue. Comment penſer que Pyrrhus deviendra l'appui d'Aſtyanax, uniquement parce qu'il a épouſé ſa mere, quand il verra que cette femme, qu'il a recherchée avec tant de fureur, a mieux aimé ſe donner la mort que de partager ſa couronne? Racine, qui connoiſſoit ſon talent pour le pathétique, a plus viſé à l'effet qu'à la vérité; il a cru que la fauſſeté du moyen échapperoit aux yeux du ſpectateur attendri.

2) *Céphiſe, c'eſt à toi de me fermer les yeux.*]

C'étoit un devoir qu'on rendoit chez les Grecs & les Romains; on en chargeoit ordinairement celui ou celle qu'on aimoit davantage, & en qui on avoit plus de confiance.

Si

Si tu vivois pour moi, vis pour le fils d'Hector,
De l'espoir des Troyens seule dépositaire,
Songe à combien de rois tu deviens nécessaire.
Veille auprès de Pyrrhus; fais-lui garder sa foi.
S'il le faut, je consens qu'on lui parle de moi. 1)
Fais-lui valoir l'hymen où je me suis rangée; 2)
Dis-lui, qu'avant ma mort je lui fus engagée;
Que ses ressentiments doivent être effacés,
Qu'en lui laissant mon fils, c'est l'estimer assez.
Fais connoître à mon fils les héros de sa race; 3)
Autant que tu pourras, conduis-le sur leur trace.
Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté;
Plutôt ce qu'ils ont fait, que ce qu'ils ont été. 4)

---

1) *S'il le faut, je consens qu'on lui parle de moi.*]

VARIANTE.

» S'il le faut, je consens que tu parles de moi ».

2) *Fais-lui valoir l'hymen où je me suis rangée.*]

Où je me suis rangée est le mot propre, & ne dit ni plus ni moins que ce qu'il doit dire.

3) *Fais connoître à mon fils les héros de sa race*, &c.]

Racine enchérit sur son modele. Andromaque dit ici à sa confidente, ce que dans le grec elle adresse à Molossus: *O mon fils*, lui dit-elle, *c'est pour toi que je me sacrifie; si la pitié te laisse vivre, souviens-toi d'une mere; & si tu revois un pere, raconte-lui, en arrosant son visage de pleurs, jusqu'où j'ai porté la tendresse pour toi.*

4) *Plutôt ce qu'ils ont fait, que ce qu'ils ont été.* &c.]

Ce vers est imité de Virgile, qui, à son tour, l'a pris

Parle-lui tous les jours des vertus de ſon pere ;
Et, quelquefois auſſi, parle-lui de ſa mere.
Mais qu'il ne ſonge plus, Céphiſe, à nous venger ;
Nous lui laiſſons un maître, il le doit ménager. 1)

---

dans l'Ajax de Sophocle. On nous a confié deux exemplaires de ce poëte grec, où Racine a écrit de ſa main pluſieurs obſervation. Dans un de ces exemplaires, on trouve ces deux vers, qui rendent la penſée de Sophocle & de Virgile :

O mon fils ! ſois un jour plus heureux que ton pere !
Du reſte avec honneur tu lui peux reſſembler.

Le pere Brumoy prétend que ces vers ſont imités de l'Andromaque d'Euripide, nous n'y voyons qu'une reſſemblance très-indirecte ; que Racine les ait imités ou non, ils n'en ſont pas moins heureux ; perſonne avant lui n'écrivoit avec cette élégance continue, & nous doutons qu'il vienne quelqu'un qui puiſſe l'égaler. Il n'y a ici ni figures, ni épithetes ; ce ſont des ſentiments exprimés de la maniere la plus ſimple & la plus élégante.

1) *Nous lui laiſſons un maître, il le doit ménager.*]

Motifs touchants empruntés de la Troade de Séneque, & que Longepierre a traduits preſque littéralement dans ſa Médée, lorſqu'il lui fait dire, en parlant à ſes enfants :

Soumettons-nous, mes fils, cédons à la fortune :
Quittez cette fierté, près des rois importune ;
Votre ſort eſt changé, changez auſſi de vœux ;
L'abaiſſement, mes fils, convient aux malheureux.
Oubliez votre ſang, oubliez vos ancêtres ;
Eſclaves, apprenez à ménager des maîtres.

Ces vers, tout beaux qu'ils ſont, ne ſçauroient ſoutenir la comparaiſon avec ceux de Racine.

Qu'il ait de ſes aïeux un ſouvenir modeſte;
Il eſt du ſang d'Hector, mais il en eſt le reſte;
Et pour ce reſte enfin, j'ai moi-même, en un jour,
Sacrifié mon ſang, ma haine & mon amour.

CÉPHISE.

Hélas!

ANDROMAQUE.

Ne me ſuis point, ſi ton cœur, en allarmes,
Prévoit qu'il ne pourra commander à tes larmes.
On vient. Cache tes pleurs, Céphiſe; & ſouviens-toi
Que le ſort d'Andromaque eſt commis à ta foi.
C'eſt Hermione. Allons, fuyons ſa violence.

SCENE II. 1)

HERMIONE, CLÉONE.

CLÉONE.

NON, je ne puis aſſez admirer ce ſilence.
Vous vous taiſez, Madame; & ce cruel mépris
N'a pas du moindre trouble agité vos eſprits!

1) Il eſt à remarquer que la ſcene ne reſte point vuide, quoique les acteurs ſortent & viennent ſans ſe parler, parce que la ſortie d'Andromaque eſt motivée & forcée par l'arrivée d'Hermione.

Vous ſoutenez, en paix, une ſi rude attaque,
Vous qu'on voyoit frémir au ſeul nom d'Andromaque!
Vous qui, ſans déſeſpoir, ne pouviez endurer
Que Pyrrhus d'un regard la voulût honorer!
Il l'épouſe. Il lui donne, avec ſon diadême,
La foi que vous veniez de recevoir vous-même;
Et votre bouche, encor muette à tant d'ennui, 1)
N'a pas daigné s'ouvrir pour ſe plaindre de lui?
Ah! que je crains, Madame, un calme ſi funeſte! 2)
Et qu'il vaudroit bien mieux......

HERMIONE.

Fais-tu venir Oreſte? 3)

---

1) *Et votre bouche, encor muette à tant d'ennui.*]

Muette à tant d'ennui. Le poëte a voulu dire, *qui garde le ſilence après tant de malheurs;* mais ſon expreſſion ne rend point ſon idée aſſez clairement.

2) *Ah! que je crains, Madame, un calme ſi funeſte!*]

C'eſt une répétition du ſentiment déjà exprimé dans la troiſieme ſcene du troiſieme acte, où le poëte fait dire par Cléone:

» La douleur qui ſe tait n'en eſt que plus funeſte ».

M. de Voltaire a appliqué avec génie cette même penſée à la politique, dans ce beau vers:

Rien n'eſt ſi dangereux que Céſar qui ſe tait.

trait caractériſtique & ſublime, qui prouve à quel point on peut être original en imitant.

3) *Fais-tu venir Oreſte?*

Cette femme ſi emportée, ſi jalouſe, qui, ſur les moindres

CLÉONE.

Il vient, Madame, il vient; & vous pouvez juger
Que bientôt à vos pieds il alloit ſe ranger,
Prêt à ſervir toujours ſans eſpoir de ſalaire.
Vos yeux ne ſont que trop aſſurés de lui plaire.
Mais il entre.

SCENE III.

ORESTE, HERMIONE, CLÉONE.

ORESTE.

Ah, Madame! eſt-il vrai qu'une fois,
Oreſte, en vous cherchant, obéiſſe à vos loix?
Ne m'a-t-on point flatté d'une fauſſe eſpérance?
Avez-vous, en effet, ſouhaité ma préſence?
Croirai-je que vos yeux, à la fin déſarmés,
Veulent......

HERMIONE.

Je veux ſçavoir, Seigneur, ſi vous m'aimez.

ſoupçons, éclatoit en reproches contre Pyrrhus; qui triomphoit avec tant d'audace lorſqu'elle ſe flattoit de l'épouſer, garde un morne ſilence lorſqu'il s'apprête à s'unir pour jamais avec Andromaque. Mais que ſon ſilence eſt éloquent! c'eſt le comble de la douleur & de la rage.

ORESTE.

Si je vous aime? O Dieux! Mes ferments, mes parjures,
Ma fuite, mon retour, mes refpects, mes injures,
Mon défefpoir, mes yeux de pleurs toujours noyés;
Quels témoins croirez-vous, fi vous ne les croyez?

HERMIONE.

Vengez-moi, je crois tout. 1)

ORESTE.

Hé bien, allons, Madame.
Mettons encore un coup toute la Grece en flamme. 2)
Prenons, en fignalant mon bras & votre nom,
Vous, la place d'Hélene, & moi, d'Agamemnon.
De Troye en ce pays réveillons les miferes;
Et qu'on parle de nous ainfi que de nos peres.
Partons, je fuis tout prêt.

---

1) *Vengez-moi, je crois tout.*]
Ce difcours vif & coupé convient parfaitement à l'agitation d'Hermione.

2) *Mettons encore un coup toute la Grece en flamme.*]
Encore un coup ne s'emploie plus guere que d'une maniere abfolue & par forme de parenthefe, pour fignifier *je vous le répete, je vous le dis encore.* Ici cette expreffion fignifie *une feconde fois*, & ne forme point de fens à part dans la phrafe; enforte que le fens grammatical de ce vers eft, *mettre la Grece en flamme encore un coup*, ce qui ne fe dit point.

HERMIONE.

Non, Seigneur, demeurons.
Je ne veux pas si loin porter de tels affronts.
Quoi! de mes ennemis couronnant l'insolence,
J'irois attendre ailleurs une lente vengeance?
Et je m'en remettrois au destin des combats,
Qui peut-être, à la fin, ne me vengeroit pas?
Je veux qu'à mon départ toute l'Épire pleure: 1)
Mais, si vous me vengez, vengez-moi dans une heure.
Tous vos retardements sont pour moi des refus.
Courez au temple. Il faut immoler......

ORESTE.

Qui?

HERMIONE.

Pyrrhus.

ORESTE.

Pyrrhus, Madame?

HERMIONE.

Hé quoi, votre haine chancelle?
Ah! courez, & craignez que je ne vous rappelle.
N'alléguez point des droits que je veux oublier;
Et ce n'est pas à vous à le justifier.

---

1) *Je veux qu'à mon départ toute l'Épire pleure.*] Ce vers n'est point harmonieux. Quel poëte cependant l'est plus que Racine!

ORESTE.

Moi, je l'excuſerois? Ah! vos bontés, Madame,
Ont gravé trop avant ſes crimes dans mon ame!
Vengeons-nous, j'y conſens, mais par d'autres
chemins;
Soyons ſes ennemis, & non ſes aſſaſſins.
Faiſons de ſa ruine une juſte conquête.
Quoi! pour réponſe aux Grecs porterai-je ſa tête?
Et n'ai-je pris ſur moi le ſoin de tout l'État,
Que pour m'en acquitter par un aſſaſſinat?
Souffrez, au nom des dieux, que la Grece s'explique,
Et qu'il meure chargé de la haine publique.
Souvenez-vous qu'il règne, & qu'un front couronné...

HERMIONE.

Ne vous ſuffit-il pas que je l'ai condamné? 1)
Ne vous ſuffit-il pas que ma gloire offenſée,
Demande une victime à moi ſeule adreſſée;
Qu'Hermione eſt le prix d'un tyran opprimé;
Que je le hais; enfin, Seigneur, que je l'aimai?
Je ne m'en cache point: l'ingrat m'avoit ſçu plaire,
Soit qu'ainſi l'ordonnât mon amour, ou mon pere;

---

1) *Ne vous ſuffit-il pas que je l'ai condamné?*]
Quel orgueil! Hermione croit accorder une grace à Oreſte en le choiſiſſant pour aſſaſſiner Pyrrhus. En proſe il faudroit, *que je l'aie condamné.*

N'importe. Mais enfin, réglez-vous là-dessus.
Malgré mes vœux, Seigneur, honteusement déçus,
Malgré la juste horreur que son crime me donne,
Tant qu'il vivra, craignez que je ne lui pardonne.
Doutez, jusqu'à sa mort, d'un courroux incertain;
S'il ne meurt aujourd'hui, je puis l'aimer demain.

ORESTE.

Hé bien, il faut le perdre, & prévenir sa grace. 1)
Il faut.... Mais cependant, que faut-il que je fasse?
Comment puis-je si-tôt servir votre courroux?
Quel chemin jusqu'à lui peut conduire mes coups?
A peine suis-je encore arrivé dans l'Épire,
Vous voulez, par mes mains, renverser un empire.
Vous voulez qu'un roi meure, &, pour son châtiment,
Vous ne donnez qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment.
Aux yeux de tout son peuple, il faut que je l'opprime,
Laissez-moi vers l'autel conduire ma victime.
Je ne m'en défends plus. Et je ne veux qu'aller
Reconnoître la place où je dois l'immoler.
Cette nuit je vous sers, cette nuit je l'attaque.

HERMIONE.

Mais cependant, ce jour, il épouse Andromaque.

---

1) *Hé bien, il faut le perdre, & prévenir sa grace.*
Il faut... Mais cependant, que faut-il que je fasse?]
Grace, qui est long, ne peut rimer avec *fasse*, qui est bref.



Dans le temple déjà le trône eſt élevé ;
Ma honte eſt confirmée, & ſon crime achevé.
Enfin, qu'attendez-vous ? Il vous offre ſa tête.
Sans gardes, ſans défenſe, il marche à cette fête.
Autour du fils d'Hector il les fait tous ranger.
Il s'abandonne au bras qui me voudra venger.
Voulez-vous, malgré lui, prendre ſoin de ſa vie ?
Armez, avec vos Grecs, tous ceux qui m'ont ſuivie.
Soulevez vos amis. Tous les miens ſont à vous.
Il me trahit, vous trompe, & nous mépriſe tous. 1)
Mais quoi ! déjà leur haine eſt égale à la mienne ;
Elle épargne à regret l'époux d'une Troyenne.
Parlez. Mon ennemi ne vous peut échapper,
Ou plutôt il ne faut que les laiſſer frapper.
Conduiſez, ou ſuivez une fureur ſi belle ;
Revenez tout couvert du ſang de l'infidelle ;
Allez ; en cet état, ſoyez ſûr de mon cœur.

ORESTE.

Mais, Madame, ſongez......

HERMIONE.

Ah, c'en eſt trop, Seigneur !

---

1) *Il me trahit, vous trompe, & nous mépriſe tous.*]
Cet *il* veut dire Pyrrhus. Hermione, occupée de ſa paſſion, ne voit que celui qui en eſt l'objet ; elle ne ſe donne point la peine de le nommer ; elle s'imagine que tout le monde a le même intérêt qu'elle.

Tant de raiſonnements offenſent ma colere.
J'ai voulu vous donner les moyens de me plaire,
Rendre Oreſte content. Mais enfin, je vois bien
Qu'il veut toujours ſe plaindre, & ne mériter rien.
Partez. Allez ailleurs vanter votre conſtance,
Et me laiſſez ici le ſoin de ma vengeance.
De mes lâches bontés mon courage eſt confus;
Et c'eſt trop, en un jour, eſſuyer de refus.
Je m'en vais ſeule au temple, où leur hymen s'apprête,
Où vous n'oſez aller mériter ma conquête.
Là, de mon ennemi je ſçaurai m'approcher;
Je percerai le cœur que je n'ai pu toucher;
Et mes ſanglantes mains, ſur moi-même tournées,
Auſſi-tôt, malgré lui, joindront nos deſtinées;
Et, tout ingrat qu'il eſt, il me ſera plus doux
De mourir avec lui, que de vivre avec vous.

ORESTE.

Non, je vous priverai de ce plaiſir funeſte,
Madame. Il ne mourra que de la main d'Oreſte. 1)
Vos ennemis, par moi, vont vous être immolés,
Et vous reconnoîtrez mes ſoins, ſi vous voulez.

---

1) *Madame. Il ne mourra que de la main d'Oreſte.*]
Oreſte ſent très-bien qu'il feroit un crime, mais Oreſte eſt paſſionné, & la paſſion ne raiſonne pas; il eſt à la fois tyranniſé par ſa maîtreſſe, & par les deſtins qui le conduiſent dans le crime.

HERMIONE.

Allez. De votre ſort laiſſez-moi la conduite,
Et que tous vos vaiſſeaux ſoient prêts pour notre fuite.

SCENE IV.

HERMIONE, CLÉONE.

CLÉONE.

Vous vous perdez, Madame, & vous devez ſonger...

HERMIONE.

Que je me perde, ou non, je ſonge à me venger. 1)
Je ne ſçais même encor, quoi qu'il m'ait pu promettre,
Sur d'autres que ſur moi, ſi je dois m'en remettre.
Pyrrhus n'eſt pas coupable à ſes yeux comme aux miens;
Et je tiendrois mes coups bien plus ſûrs que les ſiens.

---

1) *Que je me perde, ou non, je ſonge à me venger.*] Cléone diſoit ici dans les premieres éditions:

» Mais que dis-je? Eh! plutôt permettez que j'eſpere;
» Excuſez un amant que trouble ſa miſere,
» Qui, tout prêt d'être heûreux, envie encor le ſort
» D'un ingrat condamné par vous-même à la mort ».

HERMIONE *reprenoit.*

» Je ne ſçais, &c. ».

Quel plaisir de venger moi-même mon injure,
De retirer mon bras teint du sang du parjure;
Et, pour rendre sa peine & mes plaisirs plus grands,
De cacher ma rivale à ses regards mourants! 1)
Ah! si du moins, Oreste, en punissant son crime,
Lui laissoit le regret de mourir ma victime!
Va le trouver. Dis-lui qu'il apprenne à l'ingrat,
Qu'on l'immole à ma haine, & non pas à l'État.
Chere Cléone, cours. Ma vengeance est perdue,
S'il ignore, en mourant, que c'est moi qui le tue.

CLÉONE.

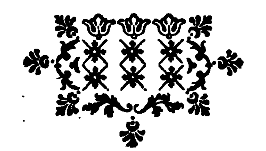
Je vous obéirai. Mais qu'est-ce que je vois?
O Dieux! qui l'auroit cru, Madame? C'est le roi.

HERMIONE.

Ah! cours après Oreste; & dis-lui, ma Cléone,
Qu'il n'entreprenne rien sans revoir Hermione.

---

1) *De cacher ma rivale à ses regards mourants!*]
Ce vers est admirable, selon nous. Racine a eu l'art de faire frémir avec une petite ruse de coquette.



SCENE V.

PY RHUS, HERMIONE, PHŒNIX.

PYRRHUS.

Vous ne m'attendiez pas, Madame; & je vois bien
Que mon abord ici trouble votre entretien. 1)
Je ne viens point, armé d'un indigne artifice, 2)
D'un voile d'équité couvrir mon injuſtice.

---

1) *Vous ne m'attendiez pas, Madame, & je vois bien*
Que mon abord ici trouble votre entretien.]

Voilà de ces coups de théâtre admirables. Pyrrhus arrive à l'inſtant qu'Hermione a ordonné qu'on l'aſſaſſinât: que vont-ils ſe dire? c'eſt ce que le ſpectateur va entendre. Quelque belles que ſoient de pareilles ſituations, un homme médiocre peut les trouver, & l'on voit ſouvent des tragédies modernes avoir quelque ſuccès en faveur d'une, ou de deux ſituations brillantes: mais il n'appartient qu'à un génie du premier ordre, qu'à un grand maître comme Racine, de les amener avec art, & de les traiter avec cette force, avec cette vérité, avec cette éloquence, qui font encore plus de plaiſir à la lecture, que la ſituation n'en a fait au théâtre.

2) *Je ne viens point, armé d'un indigne artifice.*]

Quand Pyrrhus a eu le deſſein d'épouſer Hermione, il ne s'eſt point donné la peine de le lui apprendre: c'eſt de la voix publique qu'elle en a été inſtruite; & lorſqu'il veut

Il ſuffit que mon cœur me condamne tout bas ;
Et je ſoutiendrois mal ce que je ne crois pas.
J'épouſe une Troyenne. Oui, Madame, & j'avoue
Que je vous ai promis la foi que je lui voue.
Un autre vous diroit que, dans les champs Troyens,
Nos deux peres, ſans nous, formerent ces liens,
Et que, ſans conſulter ni mon choix ni le vôtre,
Nous fûmes, ſans amour, attachés l'un à l'autre ;
Mais c'eſt aſſez pour moi que je me ſois ſoumis :
Par mes ambaſſadeurs mon cœur vous fut promis ;
Loin de les révoquer, je voulus y ſouſcrire.
Je vous vis avec eux arriver en Épire ;
Et, quoique d'un autre œil l'éclat victorieux
Eût déja prévenu le pouvoir de vos yeux,
Je ne m'arrêtai point à cette ardeur nouvelle ;
Je voulus m'obſtiner à vous être fidelle.
Je vous reçus en reine ; &, juſques à ce jour,
J'ai cru que mes ſerments me tiendroient lieu d'amour ;

---

la renvoyer, il vient lui-même lui annoncer la rupture de ſes ſerments. Il y auroit un peu d'inhumanité dans ce procédé, s'il venoit pour la braver ; mais il vient avouer ſes torts avec la candeur & la franchiſe d'une belle ame.

M. de Voltaire prétend que c'eſt de la Pertharite de Corneille que Racine a pris l'idée des ſcenes de Pyrrhus & d'Andromaque, d'Oreſte & d'Hermione. *Nouveaux mélanges philoſophiques, III. partie ; lettre de M. de Voltaire à M. l'abbé d'Olivet.*

Mais cet amour l'emporte, &, par un coup funeste,
Andromaque m'arrache un cœur qu'elle déteste.
L'un par l'autre entraînés, nous courons à l'autel,
Nous jurer, malgré nous, un amour immortel.
Après cela, Madame, éclatez contre un traître,
Qui l'est avec douleur, & qui pourtant veut l'être.
Pour moi, loin de contraindre un si juste courroux,
Il me soulagera peut-être autant que vous.
Donnez-moi tous les noms destinés aux parjures;
Je crains votre silence, & non pas vos injures:
Et mon cœur, soulevant mille secrets témoins, 1)
M'en dira d'autant plus, que vous m'en direz moins.

HERMIONE.

Seigneur, dans cet aveu dépouillé d'artifice,
J'aime à voir que du moins vous vous rendiez justice;
Et que, voulant bien rompre un nœud si solemnel,
Vous vous abandonniez au crime en criminel.
Est-il juste, après tout, qu'un conquérant s'abaisse
Sous la servile loi de garder sa promesse? 2)

---

1) *Et mon cœur, soulevant mille secrets témoins,*
M'en dira d'autant plus, que vous m'en direz moins.]
Ces deux vers, où paroît la prétention au bel-esprit, gâtent un peu cette belle tirade.

2) *Est-il juste, après tout, qu'un conquérant s'abaisse*, &c.]
Racine est le seul tragique, après Corneille dans Nicomede, qui se soit servi de l'ironie; mais il nous semble

Non,

Non, non, la perfidie a de quoi vous tenter ;
Et vous ne me cherchez que pour vous en vanter.
Quoi ! ſans que ni ſerment ni devoir vous retienne,
Rechercher une Grecque, amant d'une Troyenne ?
Me quitter, me reprendre, & retourner encor
De la fille d'Hélene à la veuve d'Hector ?
Couronner tour à tour l'eſclave & la princeſſe,
Immoler Troye aux Grecs, au fils d'Hector la Grece ?
Tout cela part d'un cœur toujours maître de ſoi,
D'un héros qui n'eſt point eſclave de ſa foi.
Pour plaire à votre épouſe, il vous faudroit peut-être
Prodiguer les doux noms de parjure & de traître.
Vous veniez de mon front obſerver la pâleur, 1)
Pour aller, dans ſes bras, rire de ma douleur.
Pleurante après ſon char vous voulez qu'on me voie ;
Mais, Seigneur, en un jour, ce ſeroit trop de joie.

---

qu'on pourroit en tirer un grand parti. Peut-être cette figure n'a-t-elle pas aſſez de nobleſſe, mais c'eſt au poëte à lui donner de la dignité. Celle-ci eſt, ſelon nous, ſanglante, & on ne peut pas plus tragique.

1) *Vous veniez de mon front obſerver la pâleur,*
Pour aller, dans ſes bras, rire de ma douleur.
Pleurante après ſon char vous voulez qu'on me voie ; &c.]

On liſoit d'abord :

» Votre grand cœur, ſans doute, attend après mes pleurs,
» Pour aller, dans ſes bras, jouir de mes douleurs ;
» Chargé de tant d'honneur, il veut qu'on le revoie, *&c.* »

Et, ſans chercher ailleurs des titres empruntés,
Ne vous ſuffit-il pas de ceux que vous portez?
Du vieux pere d'Hector la valeur abattue 1)
Aux pieds de ſa famille expirante à ſa vue;
Tandis que dans ſon ſein votre bras enfoncé,
Cherche un reſte de ſang que l'âge avoit glacé;
Dans des ruiſſeaux de ſang, Troye ardente plongée;
De votre propre main Polyxene égorgée 2)
Aux yeux de tous les Grecs indignés contre vous;
Que peut-on refuſer à ces généreux coups?

---

1) *Du vieux pere d'Hector la valeur abattue*, &c.]

A ce morceau ſublime de poéſie, ſi l'on veut encore comparer quelques vers de Pradon qui paroiſſent imités de Racine, on croira en voir la parodie:

Mais, Seigneur, vous devez en ſçavoir davantage:
Le meurtre de Priam fut votre apprentiſſage;
Et bien loin d'ignorer tout ce que nous ſçavons,
Je parle à qui pourroit m'en donner des leçons.

Troade, acte II. ſcene III.

2) *Dans des ruiſſeaux de ſang, Troye ardente plongée;*
De votre propre main Polyxene égorgée.]

Quand Hermione a cru que Pyrrhus revenoit à elle, elle ne l'a peint que du côté le plus beau. Elle a dit plus haut:

» Sçais-tu quel eſt Pyrrhus? T'es-tu fait raconter
» Le nombre des exploits?... Mais qui les peut compter!
» Intrépide, & par-tout ſuivi de la victoire,
» Charmant, fidelle: enfin rien ne manque à ſa gloire».

A préſent ce n'eſt plus cela; Hermione vient à bout de réduire tous les exploits de Pyrrhus à deux ou trois lâchetés.

PYRRHUS.

Madame, je sçais trop à quels excès de rage
La vengeance d'Hélene emporta mon courage.
Je puis me plaindre à vous du sang que j'ai versé;
Mais enfin, je consens d'oublier le passé.
Je rends graces au ciel, que votre indifférence
De mes heureux soupirs m'apprenne l'innocence.
Mon cœur, je le vois bien, trop prompt à se gêner,
Devoit mieux vous connoître, & mieux s'examiner.
Mes remords vous faisoient une injure mortelle;
Il faut se croire aimé, pour se croire infidelle.
Vous ne prétendiez point m'arrêter dans vos fers.
Je crains de vous trahir, peut-être je vous sers.
Nos cœurs n'étoient point faits dépendants l'un de
l'autre;
Je suivois mon devoir, & vous cédiez au vôtre.
Rien ne vous engageoit à m'aimer en effet.

HERMIONE.

Je ne t'ai point aimé, cruel? Qu'ai-je donc fait?
J'ai dédaigné, pour toi, les vœux de tous nos princes:
Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provinces;
J'y suis encor, malgré tes infidélités,
Et malgré tous les Grecs, honteux de mes bontés.
Je leur ai commandé de cacher mon injure.
J'attendois en secret le retour d'un parjure.
J'ai cru que tôt ou tard, à ton devoir rendu,

Tu me rapporterois un cœur qui m'étoit dû.
Je t'aimois inconſtant, qu'aurois-je fait fidelle ? 1)
Et même, en ce moment, où ta bouche cruelle
Vient ſi tranquillement m'annoncer le trépas,
Ingrat, je doute encor ſi je ne t'aime pas.
Mais, Seigneur, s'il le faut, ſi le ciel en colere
Réſerve à d'autres yeux la gloire de vous plaire,
Achevez votre hymen, j'y conſens. Mais du moins,
Ne forcez pas mes yeux d'en être les témoins.
Pour la derniere fois je vous parle peut-être;
Différez-le d'un jour, demain vous ſerez maître.
Vous ne répondez point ! Perfide, je le vois, 2)
Tu comptes les moments que tu perds avec moi. 3)

---

1) *Je t'aimois inconſtant, qu'aurois-je fait fidelle ?*]

On a toujours excuſé cette inexactitude grammaticale, en faveur de la vivacité du ſentiment & de l'énergie de l'expreſſion. En effet, la phraſe eût été languiſſante, s'il avoit fallu mettre, *qu'aurois-je fait, ſi tu euſſes été fidelle ?* Il eſt certain qu'on ne peut briſer plus heureuſement les entraves étroites dont la langue françoiſe enchaîne la poéſie.

2) *Vous ne répondez point ! Perfide, je le vois.*]

Tantôt Hermione tutoye Pyrrhus, tantôt elle lui dit *vous*; ces différentes variations donnent beaucoup de vivacité à ſa paſſion.

3) *Tu comptes les moments que tu perds avec moi.*]

L'adieu de Médée à Jaſon, dans Euripide, eſt à peu près ſemblable:

Va, dit-elle, *retrouver ta nouvelle épouſe ; je le vois, tu*

Ton cœur, impatient de revoir ta Troyenne,
Ne souffre qu'à regret qu'une autre t'entretienne !
Tu lui parles du cœur 1), tu la cherches des yeux.
Je ne te retiens plus, sauve-toi de ces lieux.
Va lui jurer la foi que tu m'avois jurée ;
Va profaner des dieux la majesté sacrée.
Ces dieux, ces justes dieux n'auront pas oublié
Que les mêmes serments avec moi t'ont lié.
Porte aux pieds des autels ce cœur qui m'abandonne.
Va, cours. Mais crains encor d'y trouver Hermione. 2)

---

languis en son absence, & je t'arrête trop. Va, cours à l'autel, & hâte un hymen, qui, graces aux dieux, te coûtera plus d'un repentir.

1) *Tu lui parles du cœur.*]

Expression neuve & hardie, dont Racine a embelli la langue.

2) *Va, cours. Mais crains encor d'y trouver Hermione.*]

La menace d'Hermione est assez positive pour engager Pyrrhus à se méfier d'une amante en fureur ; mais uniquement occupé d'Andromaque, il n'entend rien, il ne voit rien.



SCENE VI.

PYRRHUS, PHŒNIX.

PHŒNIX.

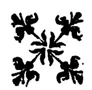
SEIGNEUR, vous l'entendez. Gardez de négliger
Une amante en fureur, qui cherche à se venger.
Elle n'est en ces lieux que trop bien appuyée;
La querelle des Grecs à la sienne est liée.
Oreste l'aime encore; & peut-être à ce prix...

PYRRHUS.

Andromaque m'attend. Phœnix, garde son fils. 1)

1) *Andromaque m'attend. Phœnix, garde son fils.*] Voilà le quatrieme acte fini. Ce que nous y admirons le plus, c'est la maniere avec laquelle le trouble va toujours croissant de scene en scene. Andromaque, à laquelle on s'intéresse, n'a consenti à donner sa main à Pyrrhus, que pour s'immoler aussi-tôt: Hermione a chargé Oreste du meurtre de Pyrrhus. Voilà deux acteurs dans le plus grand danger, que vont-ils devenir?

Fin du quatrieme acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HERMIONE *seule.*

Où suis-je ! Qu'ai-je fait ! Que dois-je faire encore !
Quel transport me saisit ! 1) Quel chagrin me dévore !
Errante, & sans dessein, je cours dans ce palais.
Ah ! ne puis-je sçavoir si j'aime, ou si je hais ?
Le cruel ! de quel œil il m'a congédiée !
Sans pitié, sans douleur au moins étudiée ! 2)

---

1) *Où suis-je ! qu'ai-je fait ! que dois-je faire encore !*
Quel transport me saisit ! &c.]

Ce cinquieme acte découvre le défaut de la piece, la duplicité d'intrigue & d'intérêt : on y oublie presqu'entierement Andromaque. Hermione seule emporte les derniers sentiments des spectateurs ; & les mouvements violents qu'elle fait naître, semblent effacer l'impression qu'avoit laissée la douleur plus tranquille de la veuve d'Hector.

2) *Sans pitié, sans douleur au moins étudiée.*]

Quelque vérité qu'il y ait dans cette expression, peut-être la trouvera-t-on trop subtile & trop fine pour la tragédie, & sur-tout pour la situation violente d'Hermione.

Ai-je vu ses regards se troubler un moment? 1)
En ai-je pu tirer un seul gémissement?
Muet à mes soupirs 2), tranquille à mes allarmes,
Sembloit-il seulement qu'il eût part à mes larmes?
Et je le plains encore! Et, pour comble d'ennui, 3)
Mon cœur, mon lâche cœur s'intéresse pour lui!
Je tremble au seul penser du coup qui le menace. 4)

---

1) *Ai-je vu ses regards se troubler un moment?* &c.]
Didon dit de même dans l'Énéide, *liv. IV. vers 369*:

Num fletu ingemuit nostro? num lumina flexit?
Num lachrymas victus dedit?

Le barbare a-t-il été touché de mes pleurs? a-t-il versé quelques larmes? a-t-il daigné regarder son amante?

On lisoit dans premiere édition:

» L'ai-je vu se troubler & me plaindre un moment »?

2) *Muet à mes soupirs.*]

Expression hardie & heureuse. Un poëte médiocre auroit mis *sourd à mes soupirs*; mais Racine va plus loin, non-seulement Hermione veut que Pyrrhus entende ses soupirs, mais encore qu'il y réponde.

3) *Et pour comble d'ennui.*]

Ennui se prenoit autrefois pour *douleur*, pour *peines*, &c.

» Quel triomphe pour lui,
» De voir mon infortune égaler son ennui »!

on ne s'en sert plus aujourd'hui en ce sens.

4) *Je tremble au seul penser du coup qui le menace.*]

Penser, substantif, n'est plus d'usage; nous n'en voyons pas la raison. La difficulté de faire entrer en vers les synonymes de ce mot, auroit dû le faire conserver.

Et, prêt à me venger, je lui fais déjà grace !
Non, ne révoquons point l'arrêt de mon courroux.
Qu'il périsse. Aussi bien il ne vit plus pour nous.
Le perfide triomphe, & se rit de ma rage.
Il pense voir en pleurs dissiper cet orage. 1)
Il croit que, toujours foible, & d'un cœur incertain,
Je parerai d'un bras les coups de l'autre main.
Il juge encor de moi par mes bontés passées.
Mais plutôt le perfide a bien d'autres pensées.
Triomphant dans le temple, il ne s'informe pas
Si l'on souhaite ailleurs sa vie ou son trépas.
Il me laisse, l'ingrat, cet embarras funeste.
Non, non, encore un coup; laissons agir Oreste.
Qu'il meure 2), puisqu'enfin il a dû le prévoir,
Et puisqu'il m'a forcée enfin à le vouloir.

---

1) *Il pense voir en pleurs dissiper cet orage.*]

Voilà un des grands mérites de Racine : il fait parler ses acteurs poétiquement, & jamais le poëte ne paroît; il n'est point déclamateur lorsqu'il veut être éloquent; il est toujours vrai, toujours naturel; ses images naissent toujours de la passion; ses maximes sont toujours fondues dans le sentiment.

2) *Qu'il meure.*]

Cet *il*, selon l'ordre grammatical, se rapporte à Oreste; mais selon le sens, c'est à Pyrrhus. Ce sens se présente si naturellement à l'esprit, qu'on ne peut en soupçonner un autre. C'est Pyrrhus seul qui occupe Hermione, c'est Pyrrhus seul qui doit mourir.

A le vouloir! Hé quoi! c'eſt donc moi qui l'ordonne!
Sa mort ſera l'effet de l'amour d'Hermione!
Ce prince, dont mon cœur ſe faiſoit autrefois,
Avec tant de plaiſir, redire les exploits;
A qui même en ſecret je m'étois deſtinée,
Avant qu'on eût conclu ce fatal hyménée!
Je n'ai donc traverſé tant de mers, tant d'États, 1)
Que pour venir ſi loin préparer ſon trépas!
L'aſſaſſiner, le perdre! Ah, devant qu'il expire!... 2)

---

1) *Je n'ai donc traverſé tant de mers, tant d'États.*)

On a déjà remarqué que les monologues n'avoient rien de naturel lorſqu'ils étoient un peu longs : celui d'Hermione eſt dans ce cas. Sa douleur eſt trop vive pour lui permettre tant de diſcours : on pourroit encore lui reprocher des détails trop ſpirituels.

2) *Ah, devant qu'il expire!....*

Autrefois *devant* & *avant* s'employoient indifféremment l'un pour l'autre; mais aujourd'hui on les diſtingue, *avant* eſt relatif au tems (comme le remarque M. l'abbé d'Olivet); on dit *avant votre départ*, & non *devant votre départ. Devant* eſt relatif au lieu; *j'ai paru devant le roi*, mais on ne fait pas ſuivre la propoſition *devant* du *que* comme celle d'*avant*. Racine n'a point fait une faute ici, parce que cette maniere de parler étoit en uſage de ſon temps.



SCENE II.

HERMIONE, CLÉONE

HERMIONE.

Ah ! qu'ai-je fait, Cléone, & que viens-tu me dire ?
Que fait Pyrrhus ?

CLÉONE.

Il eſt au comble de ſes vœux ;
Le plus fier des mortels, & le plus amoureux.
Je l'ai vu vers le temple, où ſon hymen s'apprête,
Mener, en conquérant, ſa nouvelle conquête ; 1)
Et d'un œil, où brilloient ſa joie & ſon eſpoir, 2)
S'enivrer, en marchant, du plaiſir de la voir.

---

1) *Je l'ai vu*
Mener, en conquérant, ſa nouvelle conquête.]
Cette ſorte de jeux de mots n'eſt pas dans le goût de Racine.

2) *Et d'un œil, où brilloient ſa joie & ſon eſpoir.*]
Dans la premiere édition ce vers étoit ainſi :
» Et d'un œil qui déjà dévoroit ſon eſpoir »,
Subligny remarqua qu'*un œil ne dévoroit point ſon eſpoir*, & Racine y ſubſtitua ce vers, qui laiſſe une belle image du triomphe de Pyrrhus.

Andromaque, au travers de mille cris de joie,
Porte jusqu'aux autels le souvenir de Troye;
Incapable toujours d'aimer & de haïr,
Sans joie & sans murmure, elle semble obéir.

HERMIONE.

Et l'ingrat, jusqu'au bout il a poussé l'outrage!
Mais as-tu bien, Cléone, observé son visage?
Goûte-t-il des plaisirs tranquilles & parfaits?
N'a-t-il point détourné ses yeux vers le palais?
Dis-moi, ne t'es-tu point présentée à sa vue?
L'ingrat a-t-il rougi, lorsqu'il t'a reconnue?
Son trouble avouoit-il son infidélité?
A-t-il jusqu'à la fin soutenu sa fierté?

CLÉONE.

Madame, il ne voit rien. Son salut & sa gloire
Semblent être, avec vous, sortis de sa mémoire.
Sans songer qui le suit, ennemis ou sujets,
Il poursuit seulement ses amoureux projets.
Autour du fils d'Hector il a rangé sa garde, 1)
Et croit que c'est lui seul que le péril regarde.

---

1) *Autour du fils d'Hector il a rangé sa garde.*]
Ces petits détails ne sont point inutiles; ils apprennent au spectateur que Pyrrhus se livre tranquillement à la fureur d'Hermione, & au fer d'Oreste.

Phœnix même en répond, qui l'a conduit exprès 1)
Dans un fort éloigné du temple & du palais.
Voilà, dans ses transports, le seul soin qui lui reste.

HERMIONE.

Le perfide ! Il mourra..... Mais que t'a dit Oreste ?

CLÉONE.

Oreste, avec ses Grecs, dans le temple est entré.

HERMIONE.

Hé bien, à me venger n'est-il pas préparé ?

CLÉONE.

Je ne sçais.

HERMIONE.

Tu ne sçais ! Quoi donc, Oreste encore...
Oreste me trahit !

CLÉONE.

Oreste vous adore;
Mais de mille remords son esprit combattu, 2)
Croit tantôt son amour, & tantôt sa vertu.

---

1) *Phœnix même en répond, qui l'a conduit exprès.*]
Il faudroit, pour l'exactitude de la construction, *Phœnix même, qui l'a conduit* (Astyanax) *exprès dans un fort éloigné du temple & du palais, en repond.*

2) *Mais de mille remords son esprit combattu.*]
Cette incertitude rend Oreste moins odieux, elle rend aussi le spectateur & Hermione inquiets sur ce qui doit arriver.

Il respecte, en Pyrrhus, l'honneur du diadême;
Il respecte, en Pyrrhus, Achille & Pyrrhus même.
Il craint les Grecs, il craint l'univers en courroux; 1)
Mais il se craint, dit-il, soi-même plus que tous. 2)
Il voudroit, en vainqueur, vous apporter sa tête.
Le seul nom d'assassin l'épouvante & l'arrête.
Enfin il est entré, sans sçavoir, dans son cœur,
S'il en devoit sortir coupable ou spectateur.

HERMIONE.

Non, non, il les verra triompher sans obstacle;
Il se gardera bien de troubler ce spectacle.
Je sçais de quels remords son courage est atteint.
Le lâche craint la mort, & c'est tout ce qu'il craint.
Quoi! sans qu'elle employât une seule priere, 3)

---

1) *Il craint les Grecs, il craint l'univers en courroux.*]
Il y avoit d'abord:
» Il craint la Grece, il craint l'univers en courroux «.

2) *Mais il se craint, dit-il, soi-même plus que tous.*]
Quoique plusieurs bons auteurs emploient souvent indifféremment *soi* ou *lui*, nous pensons, avec M. l'abbé d'Olivet, que c'est une faute, & que l'on dit très-bien *soi*, quand le sens présente un sens vague & indéfini, comme dans *le danger chacun ne craint que pour soi*, & que *lui* est mieux employé quand le sens est déterminé.

Un cœur noble est content de ce qu'il trouve en lui.

3) *Quoi! sans qu'elle employât une seule priere.*]
Ce tour est imité du discours de Junon dans le premier livre de l'Énéide:

Ma mere en sa faveur arma la Grece entiere :
Ses yeux, pour leur querelle, en dix ans de combats,
Virent périr vingt rois qu'ils ne connoissoient pas!
Et moi, je ne prétends que la mort d'un parjure,
Et je charge un amant du soin de mon injure;
Il peut me conquérir à ce prix, sans danger;
Je me livre moi-même, & ne puis me venger!
Allons; c'est à moi seule à me rendre justice.
Que de cris de douleur le temple retentisse.
De leur hymen fatal troublons l'événement;
Et qu'ils ne soient unis, s'il se peut, qu'un moment.
Je ne choisirai point dans ce désordre extrême;
Tout me sera Pyrrhus, fût-ce Oreste lui-même.
Je mourrai. Mais au moins ma mort me vengera;
Je ne mourrai pas seule, & quelqu'un me suivra.

Mene incœpto desistere victam ?
Nec posse Italiâ Teucrorum avertere regem ?
Pallas ne exurere classem
Argivûm, atque ipsos potuit submergere Ponto,
Unius ob noxam & furias Ajacis Oilei.
Ast ego, *&c.*

Faudra-t-il que j'abandonne mon entreprise? & le chef des Troyens abordera-t-il, malgré moi, en Italie?... Pallas aura pu embraser la flotte des Grecs, ou la disperser, pour punir le seul Ajax qui l'avoit irritée. Et moi, &c.



SCÈNE III. 1)

ORESTE, HERMIONE, CLÉONE.

ORESTE.

MADAME, c'en eſt fait, & vous êtes ſervie.
Pyrrhus rend à l'autel ſon infidelle vie.

1) Racine a ſupprimé dans cette ſcene les rôles de Cèphiſe & d'Andromaque, qu'Oreſte préſentoit enchaînée à Hermione; il a bien ſenti qu'en faiſant commettre à ce prince une cruauté déplacée, la préſence d'Andromaque ne pouvoit manquer auſſi de diminuer l'intérêt qui réſulte du récit qu'il fait, & de l'accueil étrange qu'il reçoit d'Hermione.
Cette ſcene commençoit ainſi dans la premiere édition:
» Madame, c'en eſt fait. Partons en diligence;
» Venez, dans mes vaiſſeaux, goûter votre vengeance.
» Voyez cette captive; elle peut, mieux que moi,
» Vous apprendre qu'Oreſte a dégagé ſa foi.

HERMIONE.

» O dieux! c'eſt Andromaque!

ANDROMAQUE.

» Oui, c'eſt cette princeſſe,
» Deux fois veuve, & deux fois l'eſclave de la Grece,
» Mais qui, juſques dans Sparte, ira vous braver tous,
» Puiſqu'elle voit ſon fils à couvert de vos coups.
» Du crime de Pyrrhus complice manifeſte,
» J'attends ſon châtiment: car je vois bien qu'Oreſte,

HERMIONE.

HERMIONE.

Il eſt mort! 1)

ORESTE.

Il expire. Et nos Grecs irrités
Ont lavé, dans ſon ſang, ſes infidélités.

» Engagé par votre ordre à cet aſſaſſinat,
» Vient de ce triſte exploit vous céder tout l'éclat.
» Je ne m'attendois pas que le ciel en colere
» Pût, ſans perdre mon fils, accroître ma miſere,
» Et gardât à mes yeux quelque ſpectacle encor,
» Qui fît couler mes pleurs pour un autre qu'Hector.
» Vous avez trouvé ſeule une ſanglante voie,
» De ſuſpendre en mon cœur le ſouvenir de Troye.
» Plus barbare aujourd'hui qu'Achille & que ſon fils,
» Vous me faites pleurer mes plus grands ennemis;
» Et ce que n'avoient pu priere ni menace,
» Pyrrhus de mon Hector ſemble avoir pris la place.
» Je n'ai que trop, Madame, éprouvé ſon courroux;
» J'aurois plus de ſujet de m'en plaindre que vous.
» Pour derniere rigueur, ton amitié cruelle,
» Pyrrhus, à mon époux me rendoit infidelle;
» Je t'en allois punir: mais le ciel m'eſt témoin
» Que je ne pouſſois pas ma vengeance ſi loin;
» Et, ſans verſer ton ſang, ni cauſer tant d'allarmes,
» Il ne t'en eût coûté peut-être que des larmes, *&c.* »

1) *Il eſt mort!*]
Cette exclamation ſombre & ténébreuſe rappelle l'endroit ſublime de Boſſuet, qui s'écrie, dans ſon oraiſon funebre d'Henriette d'Angleterre: *Madame eſt morte*..... & peint de

Je vous l'avois promis; &, quoique mon courage
Se fît de ce complot une funeste image,
J'ai couru vers le temple, où nos Grecs dispersés
Se sont jusqu'à l'autel dans la foule glissés.
Pyrrhus m'a reconnu: mais, sans changer de face, 1)
Il sembloit que ma vue excitât son audace;
Que tous les Grecs, bravés en leur ambassadeur,
Dussent de son hymen relever la splendeur.
Enfin, avec transport, prenant son diadême,
Sur le front d'Andromaque il l'a posé lui-même:
Je vous donne, a-t-il dit, *ma couronne & ma foi*,
Andromaque, régnez sur l'Épire & sur moi.
Je voue à votre fils une amitié de pere;
J'en atteste les dieux, je le jure à sa mere.
Pour tous mes ennemis je déclare les siens,
Et je le reconnois pour le roi des Troyens.
A ces mots, qui du peuple attiroient le suffrage,
Nos Grecs n'ont répondu que par un cri de rage;

---

même une consternation profonde. Dans la premiere édition, Hermione disoit:

» Quoi! Pyrrhus est donc mort?

ORESTE.

» Oui, nos Grecs irrités, &c. »

1) *Pyrrhus m'a reconnu: mais, sans changer de face.*] *Face* ne se dit plus dans le genre noble; nous ne sçavons pas trop pourquoi. Notre langue n'est déjà pas assez riche, sans chercher encore à l'appauvrir.

L'infidelle s'eſt vu par-tout envelopper, 1)
Et je n'ai pu trouver de place pour frapper.
Chacun ſe diſputoit la gloire de l'abattre. 2)
Je l'ai vu dans leurs bras quelque temps ſe débattre;
Tout ſanglant, à leurs coups vouloir ſe dérober;
Mais enfin à l'autel il eſt allé tomber. 3)
Du peuple épouvanté j'ai traverſé la preſſe,
Pour venir de ces lieux enlever ma princeſſe;

---

1) *L'infidelle s'eſt vu par-tout envelopper.*]

Ce n'eſt point Oreſte qui va lâchement aſſaſſiner Pyrrhus qui eſt ſans défenſe; ce ſont les *Grecs* qui, indignés de l'outrage que Pyrrhus leur fait en épouſant une Troyenne, veuve d'Hector & mere d'Aſtyanax, fondent ſur lui & le percent de coups. L'adreſſe que le poëte montre ici, rend Oreſte plus excuſable; il n'eſt pourtant pas innocent de ſon meurtre; car, comme il le dit lui-même:

» C'eſt moi, dont l'ardeur leur a ſervi d'exemple ».

2) *Chacun ſe diſputoit la gloire de l'abattre.*]

Racine a emprunté d'Euripide l'idée de ce morceau: il y a ſupprimé des détails, qui n'auroient été d'aucun effet.

3) *Mais enfin à l'autel il eſt allé tomber.*]

Racine a retranché ici les vers ſuivants:

» Le Troyen eſt ſauvé. Mais partons, le tems preſſe;
» L'Épire tôt ou tard ſatisfera la Grece.
» Cependant j'ai voulu qu'Andromaque aujourd'hui
» Honorât mon triomphe, & répondît de lui.
» Du peuple épouvanté la foule fugitive
» M'a laiſſé ſans obſtacle enlever ma captive,

Et regagner le port, où bientôt nos amis
Viendront, couverts du ſang que je vous ai promis.

HERMIONE.

Qu'ont-ils fait!

ORESTE.

Pardonnez à leur impatience,
Ils ont, je le vois bien, trahi votre vengeance.
Vous vouliez que ma main portât les premiers coups;
Qu'il ſentît, en mourant, qu'il expiroit pour vous.
Mais c'eſt moi, dont l'ardeur leur a ſervi d'exemple;
Je les ai, pour vous ſeule, entraînés dans le temple,
Madame; & vous pouvez juſtement vous flatter
D'une mort que leurs bras n'ont fait qu'exécuter.
Vous ſeule avez pouſſé les coups......

HERMIONE.

Tais-toi, perfide,
Et n'impute qu'à toi ton lâche parricide.
Va faire, chez tes Grecs, admirer ta fureur;
Va, je la déſavoue, & tu me fais horreur.
Barbare, qu'as-tu fait? Avec quelle furie
As-tu tranché le cours d'une ſi belle vie?
Avez-vous pu, cruels, l'immoler aujourd'hui,
Sans que tout votre ſang ſe ſoulevât pour lui?

» Et regagner ces lieux, où bientôt nos amis
» Viendront, couverts du ſang que je vous ai promis ».

Mais, parle : de ſon ſort qui t'a rendu l'arbitre ?
Pourquoi l'aſſaſſiner ? Qu'a-t-il fait ? A quel titre ? 1)
Qui te l'a dit ?

ORESTE.

O Dieux ! Quoi ! ne m'avez-vous pas
Vous-même ici tantôt ordonné ſon trépas ?

HERMIONE.

Ah ! falloit-il en croire une amante inſenſée ?
Ne devois-tu pas lire au fond de ma penſée ?
Et ne voyois-tu pas, dans mes emportements,
Que mon cœur démentoit ma bouche à tous moments ?
Quand je l'aurois voulu, falloit-il y ſouſcrire ?
N'as-tû pas dû cent fois te le faire redire ?
Toi-même, avant le coup, me venir conſulter,
Y revenir encore, ou plutôt m'éviter ?
Que ne me laiſſois-tu le ſoin de ma vengeance ?
Qui t'amene en des lieux où l'on fuit ta préſence ?
Voilà de ton amour le déteſtable fruit ;
Tu m'apportois, cruel, le malheur qui te ſuit.
C'eſt toi, dont l'ambaſſade, à tous les deux fatale,
L'a fait, pour ſon malheur, pencher vers ma rivale.

---

1) *Pourquoi l'aſſaſſiner ? Qu'a-t-il fait ? A quel titre ?* &c.] Quelle vivacité ! que d'interrogations entaſſées ! Cette femme qui craignoit qu'on ne différât ſa vengeance, qui vouloit elle-même l'exécuter, change tout à coup de penſée lorſqu'on a accompli ſes deſſeins, & regarde comme un *monſtre* celui qu'elle en a chargé.

Nous le verrions encor nous partager ses soins;
Il m'aimeroit peut-être, il le feindroit du moins. 1)
Adieu. Tu peux partir. Je demeure en Épire;
Je renonce à la Grece, à Sparte, à son empire;
A toute ma famille. Et c'est assez pour moi,
Traître, qu'elle ait produit un monstre tel que toi. 1)

---

1) *Il m'aimeroit peut-être, il le feindroit du moins.*]

On trouve ce même vers dans *le Mari sans femme*, comédie de Montfleury, représentée en 1663.

2) *Et c'est assez pour moi,*
Traître, qu'elle ait produit un monstre tel que toi.]

Racine a encore supprimé quelques vers en cet endroit. On lisoit d'abord:

» Et c'est assez pour moi,
» Traître, qu'elle ait produit un monstre comme toi.

Hermione ajoutoit:

» Allons, Madame, allons; c'est moi qui vous délivre.
» Pyrrhus ainsi l'ordonne, & vous pouvez me suivre;
» De nos derniers devoirs allons nous dégager;
» Montrons qui de nous deux sçaura mieux le venger».

Ces vers font mieux sentir le défaut de cette scene, en ce que la situation d'Andromaque forçoit Hermione d'avoir pour elle un procédé totalement contraire à la fierté, à la haine & à la jalousie de la fille d'Hélene.



SCENE IV.

ORESTE *seul.*

QUE vois-je? Est-ce Hermione? Et que viens-je d'entendre?
Pour qui coule le sang que je viens de répandre?
Je suis, si je l'en crois, un traître, un assassin.
Est-ce Pyrrhus qui meurt? Et suis-je Oreste enfin?
Quoi! j'étouffe en mon cœur la raison qui m'éclaire;
J'assassine à regret un roi que je révere;
Je viole en un jour les droits des souverains,
Ceux des ambassadeurs & tous ceux des humains;
Ceux même des autels, où ma fureur l'assiege;
Je deviens parricide, assassin, sacrilége: 1)
Pour qui? Pour une ingrate à qui je le promets,
Qui même, s'il ne meurt, ne me verra jamais,
Dont j'épouse la rage. Et, quand je l'ai servie,
Elle me redemande & son sang & sa vie!
Elle l'aime, & je suis un monstre furieux!
Je la vois pour jamais s'éloigner de mes yeux!
Et l'ingrate, en fuyant, me laisse, pour salaire,
Tous les noms odieux que j'ai pris pour lui plaire.

1) *Je deviens parricide, assassin, sacrilége.*]
L'épithete d'*assassin* est moins odieuse que celle de *parricide;* ainsi ce vers, qui renferme une accumulation d'images, peche contre la regle ordinaire des gradations.

SCENE DERNIERE.

PYLADE, ORESTE, *Soldats d'Oreste.*

PYLADE.

Il faut partir, Seigneur. Sortons de ce palais,
Ou bien résolvons-nous de n'en sortir jamais.
Nos Grecs, pour un moment, en défendent la porte.
Tout le peuple assemblé nous poursuit à main forte.
Aux ordres d'Andromaque ici tout est soumis,
Ils la traitent en reine, & nous comme ennemis.
Andromaque elle-même, à Pyrrhus si rebelle,
Lui rend tous les devoirs d'une veuve fidelle,
Commande qu'on le venge; & peut-être qu'encor
Elle poursuit sur nous la vengeance d'Hector. 1)
Allons. N'attendons pas que l'on nous environne;
Nos Grecs nous rejoindront. Et, tandis qu'Hermione
Tient encore le peuple autour d'elle arrêté,
Voilà notre chemin, marchons de ce côté.

1) *Commande qu'on le venge; & peut-être qu'encor*
Elle poursuit sur nous la vengeance d'Hector.]
On lit dans quelques éditions:
» Commande qu'on le venge; & peut-être sur nous
» Veut venger Troye encore, & son premier époux ».

ORESTE.

Non, non, c'est Hermione, amis, que je veux suivre,
A son dernier arrêt je ne puis plus survivre. 1)
Partez; j'ai fait le crime, & je vais l'expier.

PYLADE.

Hermione, Seigneur, il la faut oublier.
Quoi! toujours l'instrument & l'objet de sa rage,
Cherchez-vous chez les morts quelque nouvel outrage?
Et, parce qu'elle meurt, faut-il que vous mouriez?

ORESTE.

Elle meurt! Dieux! qu'entends-je?

PYLADE.

Hé quoi, vous l'ignoriez?
En rentrant dans ces lieux, nous l'avons rencontrée,
Qui couroit vers le temple, inquiete, égarée.
Elle a trouvé Pyrrhus, porté par des soldats,
Que son sang excitoit à venger son trépas.
Sans doute, à cet objet sa rage s'est émue;
Mais, du haut de la porte, enfin nous l'avons vue,

---

1) *Non, non, c'est Hermione, amis, que je veux suivre,*
A son dernier arrêt je ne puis plus survivre.]

VARIANTE.

» Non, non, c'est Hermione, amis, que je veux suivre,
» A son dernier courroux je ne puis plus survivre ».

Un poignard à la main, ſur Pyrrhus ſe courber, 1)
Lever les yeux au ciel, ſe frapper, & tomber.

ORESTE.

Grace aux dieux, mon malheur paſſe mon eſpérance! 2)
Oui, je te loue, ô ciel! de ta perſévérance.
Appliqué ſans relâche au ſoin de me punir,
Au comble des douleurs tu m'as fait parvenir.
Ta haine a pris plaiſir à former ma miſere;
J'étois né pour ſervir d'exemple à ta colere,
Pour être du malheur un modele accompli.
Hé bien, je meurs content, & mon ſort eſt rempli.
Où ſont ces deux amants? Pour couronner ma joie,
Dans leur ſang, dans le mien, il faut que je me noie;
L'un & l'autre, en mourant, je les veux regarder.
Réuniſſons trois cœurs qui n'ont pu s'accorder.....
Mais quelle épaiſſe nuit tout à coup m'environne! 3)

---

1) *Un poignard à la main, ſur Pyrrhus ſe courber*, &c.] La maniere dont Racine fait mourir Hermione eſt imitée des Phéniciennes d'Euripide, comme on l'a obſervé dans les remarques ſur la Thébaïde.

2) *Grace aux dieux, mon malheur paſſe mon eſpérance!* *Eſpérance* eſt mis ici pour *attente*. Le mot d'*eſpérance* ne ſe prend jamais en mauvaiſe part.

3) *Mais quelle épaiſſe nuit tout à coup m'environne!*] Virgile avoit dit:

Furiis agitatus Oreſtes.

Voilà ce qui a donné lieu à ce morceau de Racine. Les

De quel côté sortir ? D'où vient que je frissonne ?
Quelle horreur me saisit ? Grace au ciel, j'entrevois...
Dieux ! quels ruisseaux de sang coulent autour de moi?

PYLADE.

Ah, Seigneur !

---

fureurs d'Oreste dans l'Électre de Crébillon nous semblent plus naturelles ; il vient de tuer sa mere, & c'est le moment où il doit être agité par les furies : cependant Crébillon paroît avoir été guidé par Racine dans cet endroit. Ses images sont à peu près les mêmes ; le lecteur sera bien aise de les comparer :

Racine.

» Mais quelle épaisse nuit tout à coup m'environne !

Crébillon.

» Mais quoi ! quelle vapeur vient obscurcir les airs !

Racine.

» Grace au ciel, j'entrevois, *&c.*

Crébillon.

» Grace au ciel, on m'entrouvre un chemin aux enfers !

Racine.

» Venez-vous m'enlever dans l'éternelle nuit ?

Crébillon.

» Cachons-nous dans l'horreur de l'éternelle nuit.

Racine.

» Quoi, Pyrrhus, je te rencontre encore !

. . . .

ORESTE.

Quoi, Pyrrhus, je te rencontre encore!
Trouverai-je par-tout un rival que j'abhorre?
Percé de tant de coups, comment t'es-tu ſauvé?
Tiens, tiens, voilà le coup que je t'ai réſervé.
Mais que vois-je! A mes yeux Hermione l'embraſſe!
Elle vient l'arracher au coup qui le menace!
Dieux, quels affreux regards elle jette ſur moi!
Quels démons, quels ſerpents traîne-t-elle après ſoi?
Hé bien, filles d'enfer, vos mains ſont-elles prêtes? 1)

» Tiens, tiens, voilà le coup que je t'ai réſervé.
. . . .
» Mais que vois-je! à mes yeux Hermione l'embraſſe.
. . . .
» Dieux! quels affreux regards elle jette ſur moi!

Crébillon.

» Égyſthe, c'en eſt trop... il faut qu'à ma colere...
» Que vois-je! dans ſes mains la tête de ma mere!
. . . .
» Quels regards! où fuirai-je »!

1) *Hé bien, filles d'enfer, vos mains ſont-elles prêtes?*] Ces fureurs ſont imitées de l'Oreſte d'Euripide. Boileau en a traduit ce morceau:

Mere cruelle, arrête! éloigne de mes yeux
Ces filles de l'enfer, ces ſpectres odieux.
Ils viennent. Je les vois. Mon ſupplice s'apprête.
Quels horribles ſerpents leur ſifflent ſur la tête!

Pour qui ſont ces ſerpents qui ſifflent ſur vos têtes? 2)
A qui deſtinez-vous l'appareil qui vous ſuit?
Venez-vous m'enlever dans l'éternelle nuit?
Venez, à vos fureurs Oreſte s'abandonne.
Mais non, retirez-vous, laiſſez faire Hermione;
L'ingrate, mieux que vous, ſçaura me déchirer,
Et je lui porte enfin mon cœur à dévorer.

PYLADE.

Il perd le ſentiment. Amis, le temps nous preſſe;
Ménageons les moments que ce tranſport nous laiſſe.
Sauvons-le. Nos efforts deviendroient impuiſſants,
S'il reprenoit ici ſa rage avec ſes ſens.

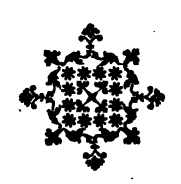
---

2) *Pour qui ſont ces ſerpents qui ſifflent ſur vos têtes?*]
Racine a eu en vue, pour l'harmonie imitative, ce vers de Virgile :

Luctantes ventos tempeſtateſque ſonoras.

Le ſon de l'*s* multiplié exprime parfaitement dans le vers latin le ſifflement des vents, & celui des ſerpents dans le vers françois.

FIN.



EXAMEN
D'ANDROMAQUE.

Depuis un fiecle, on ne ceffe de répéter, dans tous les pays lettrés, qu'Andromaque eft un chef-d'œuvre. Voyons en quoi cette piece mérite un titre fi glorieux.

Le Cid, comme nous l'avons déjà obfervé, eft la premiere piece où l'amour parut entouré du véritable cortége de la tragédie; Andromaque eft la feconde. Tout ce que les fituations théâtrales ont de plus intéreffant, tout ce que les replis du cœur ont de plus caché, tout ce que le choc des paffions a de plus déchirant, ne peut être développé avec plus de force, & mis en oppofition avec plus d'art, & en même temps avec plus de naturel & de vérité.

La tragédie d'Andromaque, toute belle qu'elle eft, n'eft pas cependant fans défaut. La duplicité d'action s'y fait quelquefois appercevoir. Dans le commencement de la piece, le fpectateur n'eft occupé que de fçavoir fi Andromaque, cette femme fi fidelle, époufera Pyrrhus, le meurtrier de fa famille. Mais au cinquieme acte on oublie prefque

totalement cette veuve, pour ne s'occuper que de la ſituation violente d'Hermione; on ne voit plus que l'infidélité de Pyrrhus, & les fureurs de cette princeſſe, qui trouve dans Oreſte un amant prêt à la venger. Racine avoit ſenti d'abord qu'on oublioit trop long-temps la veuve d'Hector; dans la premiere édition il la faiſoit revenir, au cinquieme acte, enchaînée par Oreſte. Mais en voulant éviter une faute, il tomboit dans une autre; puiſque, d'un ſeul trait, il rendoit Oreſte plus odieux, & forçoit Hermione à un procédé généreux envers ſa rivale. Quoi qu'il en ſoit, parmi les chef-d'œuvres de Racine, il n'en eſt point dont la marche ſoit plus rapide, & où les paſſions aient un jeu plus vif & plus tragique.

Euripide s'eſt contenté de faire venir Oreſte à la cour de Pyrrhus pour enlever Hermione; & le fils d'Agamemnon, qui n'a point été annoncé, arrive au quatrieme acte, dans l'inſtant où cette princeſſe eſt prête à ſe donner la mort. Racine n'eſt point tombé dans ce défaut, il ſçavoit trop bien qu'un perſonnage qui doit concourir au dénouement d'une action, doit avoir eu part à ſes développements. A l'exemple du poëte grec, il fait venir Oreſte en Épire, mais l'arrivée de ce prince y eſt mieux motivée, & le deſſein qu'il a formé d'enlever Hermione, eſt couvert du prétexte apparent d'une ambaſſade: par-là Racine a répandu l'intérêt le plus

important sur toute la piece, & a rendu la situation d'Oreste beaucoup plus tragique; ce prince, ainsi que nous l'avons déjà dit, étant obligé, comme ambassadeur, de solliciter la perte d'Astyanax, qu'il craint d'obtenir comme amant. Racine, dans cette piece, s'est encore écarté d'Euripide : le poëte françois peint la veuve d'Hector résistant à Pyrrhus, & celui-ci traitant sa captive avec respect; & chez le poëte grec, le fils d'Achille a expliqué ses desirs en maître impérieux, & a forcé Andromaque à y répondre sans résistance. Ce fut, sans doute, pour se conformer à nos mœurs, que Racine imagina ce changement.

Une vertu douce & constante, une fermeté inébranlable, une fidélité à toute épreuve, une tendresse vive & touchante, forment le caractere d'Andromaque, qui est, tout à la fois, le modele des épouses & des meres. Que le rôle de cette veuve infortunée est intéressant! Que sa tendresse, sa douceur & sa candeur contrastent bien avec les fureurs, la jalousie & les emportements d'Hermione!

Si Andromaque intéresse par les plaintes les plus touchantes, Hermione n'en plaît pas moins par la chaleur & la vivacité de ses discours; c'est la violence de Médée. Mais le crime de la fille d'Hélene est une suite de sa foiblesse, car elle n'a pas plutôt ordonné d'assassiner Pyrrhus, qu'elle s'en repent;

au

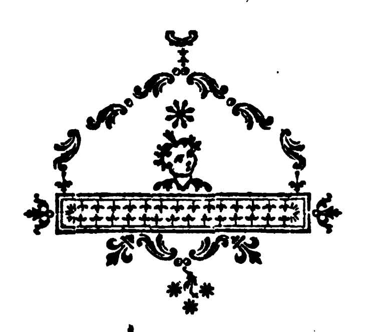
au lieu que Médée commet, de ſang-froid, une action atroce, & triomphe après l'avoir commiſe.

Des critiques ont trouvé que Pyrrhus étoit trop emporté, trop farouche; mais ces critiques ne connoiſſoient pas les égarements & la puiſſance des paſſions violentes; ils oublioient d'ailleurs que le fils d'Achille devoit être, comme ſon pere, fier, emporté & ſuperbe. Si ce caractere peche par quelqu'endroit, ce n'eſt que par les propos doucereux qu'il tient ſouvent à Andromaque.

Oreſte, chez Racine, eſt tel que nous l'ont peint les anciens; triſte, ſombre, livré à une noire mélancolie, & commettant le crime par foibleſſe ou par déſeſpoir, plutôt que par ſcélérateſſe ou par lâcheté. Qu'Oreſte, égaré par ſa paſſion, entraîné par ſon deſtin, tyranniſé par Hermione, conſente à aſſaſſiner Pyrrhus, cela paroît vraiſemblable; mais comment Pylade, cet homme ſi vertueux, ſi dévoué à Oreſte, peut-il ſouffrir, de ſang-froid, que ſon ami exécute un meurtre auſſi lâche que dangereux?

Le ſtyle de cette piece eſt bien au deſſus de tout ce qui avoit paru juſqu'alors; perſonne n'avoit encore écrit la tragédie avec autant de vérité, de naturel, de grace, de ſentiment, de paſſion & d'harmonie; & ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que tous ces mérites ſe trouvent réunis, ſans ſe nuire: car la grace, l'élégance & l'harmonie des vers

ne diminuent rien de la force, de la vérité & de la ſimplicité des ſentiments. C'eſt dans cette piece que Racine a déployé cette magie de ſtyle, qui l'a fait regarder comme le modele des verſificateurs. La langue prit dans ſes mains un degré de perfection, dont on ne la croyoit pas ſuſceptible ; & ſi Racine n'effaça pas ſon rival par ce qu'il fit penſer à ſes perſonnages, il l'emporta certainement ſur lui par la maniere dont il les fit s'exprimer.





H. Gravelot inven. *J. F. Rousseau Sculp.*

LES PLAIDEURS,

COMÉDIE.

1668.



PRÉFACE DES ÉDITEURS.

RACINE avoit obtenu le *Prieuré de l'Epinay*. Un régulier prétendant que ce bénéfice ne pouvoit être possédé que par un régulier, le lui disputa en justice, & l'emporta. C'est là, comme Racine le dit lui-même, le procès *que ni lui ni ses juges n'entendirent jamais*, & qui donna lieu à la comédie des Plaideurs que l'auteur fit pour se consoler.

Boileau, la Fontaine, Chapelle, Furetiere, & plusieurs autres personnes distinguées par leurs talents & leur naissance, se rassembloient souvent chez un traiteur. Dans une de ces assemblées, Racine communiqua à ses amis le dessein qu'il avoit d'ajuster les Guêpes d'Aristophane à notre théâtre. Chacun s'empressa de fournir à l'auteur les différents traits qui pouvoient avoir rapport à ce projet; & cette piece fut bientôt achevée.

La comédie des Plaideurs fut jouée pour la premiere fois au mois de novembre 1668, sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. On jugea avec sévérité ce qui n'étoit qu'un badinage; & la piece n'eut que deux représentations. Molière assista à la seconde; &, quoique brouillé avec Racine, il s'écria en sortant, que *tous ceux qui s'en moquoient, méritoient qu'on se moquât d'eux.* Un mois après, les comédiens étant à la cour, & ne sçachant quelle petite piece donner, risquerent cette comédie. Louis XIV, qui étoit naturellement sérieux, fut frappé de la maniere dont les ridicules des juges & des plaideurs étoient saisis; il y fit de grands éclats de rire; & la cour, qui n'eut pas besoin de complaisance pour l'imiter, confirma, par ses applaudissements, le jugement que Moliere avoit porté de cette comédie.

Les comédiens partirent de Saint-Germain à onze heures du soir. A peine furent-ils arrivés à Paris, qu'ils coururent annoncer à l'auteur le succès inespéré de sa piece. Racine logeoit alors à l'hôtel des Ursins; trois carrosses

après minuit dans une rue où l'on n'en avoit jamais tant vu enſemble, réveillerent tous les voiſins : on ſe mit aux fenêtres. Comme on vit que ces carroſſes étoient arrêtés à la porte de Racine, on ne douta point qu'on ne vînt l'enlever pour avoir mal parlé des magiſtrats dans ſa comédie. Le lendemain tout Paris le crut à la conciergerie. Ce qui contribua beaucoup à faire croire cette chimere, c'eſt qu'effectivement un vieux conſeiller des requêtes s'étoit plaint hautement de la liberté que Racine avoit priſe de railler les juges en plein théâtre.

Racine n'eſt point l'inventeur de ce genre ſingulier de comédie, qui n'a point encore été imité par aucun de nos auteurs ; les Guêpes d'Ariſtophane lui en ont fourni le modele. Avant de donner le précis de cette piece, il n'eſt peut-être pas inutile de faire connoître en peu de mots cet auteur, appellé *le comique par excellence*, parce qu'il porta chez les Grecs la vieille comédie à ſa perfection. Platon, ſon contemporain, lui donne les plus grands éloges ; il dit même que les graces,

cherchant un aſyle digne d'elles, l'avoient trouvé chez Ariſtophane. Plutarque, qui vivoit plus de cinq ſiecles après lui, en parle d'une maniere tout à fait différente ; il prétend que ſes ouvrages ſont moins faits pour les honnêtes gens que pour la vile populace, ou des hommes ſans mœurs & perdus de débauches. A ne juger du génie d'Ariſtophane que ſur les ouvrages qui nous reſtent de lui, on peut très-bien aſſurer que ſon fiel eſt amer, que ſes plaiſanteries ſont ſanglantes & indignes d'un honnête homme, que ſes portraits ſont des ſatyres cruelles, & ſes ſaillies des jeux de mots bas & burleſques. Ce qu'on peut dire pour ſa juſtification, c'eſt qu'ayant écrit dans un temps où les loix avoient abandonné la ſcene comique à la licence la plus effrénée, la néceſſité où il ſe trouva de plaire à un peuple vain, jaloux, inconſtant & railleur, doit faire excuſer les moyens dont il s'eſt ſervi pour y réuſſir.



PRÉCIS DES GUÊPES
D'ARISTOPHANE.

PHILOCLÉON eſt un juge à qui la manie de vouloir toujours juger, & ſur-tout condamner, a fait tourner la tête. Ses folies ont déterminé Bdélycléon ſon fils à le faire garder par ſes eſclaves. Les autres juges, déguiſés en guêpes, arrivent ſur la ſcene dans l'attirail le plus groteſque; ſurpris de ne point voir avec eux Philocléon, ils l'appellent par leurs cris. Ce juge inſenſé leur apprend, par les fentes de ſa porte, qu'il eſt retenu priſonnier par ſon fils. Ses confreres lui conſeillent de s'échapper pendant que ſon fils dort, ils lui ſuggerent même des expédients dont il profite. Bdélycléon apprend que ſon pere eſt deſcendu par la fenêtre, il accourt après lui, ſuivi de ſes eſclaves. Ceci donne lieu à un combat riſible entre les juges & les valets du fils de Philocléon, & à un très-grand nombre de traits ſatyriques qui font tout le plaiſant de cette ſcene. Bdélycléon eſt contraint de ſe

juſtifier ſur les violences qu'il fait à ſon pere; il prétend que c'eſt pour le rendre plus heureux qu'il veut l'empêcher d'aller juger. Cette diſcuſſion ſe convertit en une eſpece de plaidoyer; le pere exalte les avantages de ſa profeſſion, le fils combat ſes raiſons par des raiſons plus fortes, enfin le chœur lui donne gain de cauſe. Philocléon, convaincu que ſa profeſſion n'eſt pas auſſi excellente qu'il ſe l'étoit perſuadé, n'en eſt pas plus diſpoſé à renoncer à ſa manie de juger. Le fils lui propoſe de la ſatisfaire ſans ſortir de chez lui; le pere, après quelques éclairciſſements, y conſent. Dans le même inſtant on crie après un chien qui emporte un fromage de Sicile; Philocléon ſaiſit cette occaſion pour exercer l'office de juge. Deux chiens paroiſſent, l'un eſt accuſateur, l'autre ſe défend. Bdélycléon ſe fait l'avocat du chien accuſé; il commence par un exorde ſérieux & comique, & continue ſur le même ton, en imitant ſans doute quelqu'orateur du temps. Le juge demande les témoins; ce ſont les uſtenſiles de la cuiſine; enfin on préſente au juge les petits du coupa-

ble : Philocléon feint d'être attendri, il demande cependant le vase de condamnation ; mais, trompé par celui qui le lui apporte, & qui lui donne l'un pour l'autre, il absout le coupable en croyant le condamner. Honteux & désespéré de cette méprise, il en demande pardon aux dieux, & renonce à sa profession. Philocléon s'abandonne ensuite aux excès de la débauche la plus crapuleuse, & devient enfin un criminel digne des châtiments qu'il prononçoit contre les autres.

Ce tissu n'est qu'une satyre allégorique contre le gouvernement d'Athenes. Il n'y a pas un trait, presque pas un mot dans cette piece, qui ne soit une allusion aux plus illustres personnages de la Grece. La satyre qui n'est que personnelle, perd tout son mérite, lorsque ceux qui en sont l'objet n'existent plus. Racine n'a point imité cette licence d'Aristophane ; il s'est contenté de prendre le caractere du juge entêté de sa profession : il a cru que ce caractere, présenté avec de certains ménagements, pourroit paroître aussi ridicule à Paris qu'il l'avoit paru à Athenes.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

QUAND je lus les Guêpes d'Ariſtophane, je ne ſongeois guere que j'en duſſe faire les Plaideurs. J'avoue qu'elles me divertirent beaucoup, & j'y trouvai quantité de plaiſanteries qui me tenterent d'en faire part au public; mais c'étoit en les mettant dans la bouche des Italiens, à qui je les avois deſtinées, comme une choſe qui leur appartenoit de plein droit. Le juge qui ſaute par les fenêtres, le chien criminel, & les larmes de ſa famille, me ſembloient autant d'incidents dignes de la gravité de Scaramouche. Le départ de cet acteur interrompit mon deſſein, & fit naître l'envie à quelques-uns de mes amis de voir ſur notre théâtre un échantillon d'Ariſtophane. Je ne me rendis pas à la premiere propoſition qu'ils m'en firent; je leur dis que, quelqu'eſprit que je trouvaſſe dans cet auteur, mon inclination ne me porteroit pas à le prendre pour modele, ſi j'avois à faire une comédie; & que j'aimerois beaucoup mieux imiter la régularité de Ménandre & de Térence, que la liberté de Plaute & d'Ariſtophane. On me répondit que ce n'étoit pas une comédie qu'on me demandoit, & qu'on vouloit

ſeulement voir ſi les bons mots d'Ariſtophane auroient quelque grace dans notre langue. Ainſi, moitié en m'encourageant, moitié en mettant eux-mêmes la main à l'œuvre, mes amis me firent commencer une piece qui ne tarda guere à être achevée.

Cependant la plupart du monde ne ſe ſoucie point de l'intention ni de la diligence des auteurs. On examina d'abord mon amuſement comme on auroit fait une tragédie. Ceux même qui s'y étoient le plus divertis, eurent peur de n'avoir pas ri dans les regles, & trouverent mauvais que je n'euſſe pas ſongé plus ſérieuſement à les faire rire. Quelques autres s'imaginerent qu'il étoit bienſéant à eux de s'y ennuyer, & que les matieres de palais ne pouvoient pas être un ſujet de divertiſſement pour les gens de cour. La piece fut bientôt après jouée à Verſailles; on ne fit point de ſcrupule de s'y réjouir, & ceux qui avoient cru ſe deshonorer de rire à Paris, furent peut-être obligés de rire à Verſailles pour ſe faire honneur.

Ils auroient tort, à la vérité, s'ils me réprochoient d'avoir fatigué leurs oreilles de trop de chicane. C'eſt une langue qui m'eſt plus étrangere qu'à perſonne, & je n'en ai employé que quelques mots barbares, que je puis avoir appris dans le cours d'un procès que ni mes juges ni moi n'avons jamais bien entendu.

Si j'appréhende quelque chose, c'eſt que des perſonnes un peu ſérieuſes ne traitent de badineries le procès du chien, & les extravagances du juge. Mais enfin je traduis Ariſtophane, & l'on doit ſe ſouvenir qu'il avoit affaire à des ſpectateurs aſſez difficiles. Les Athéniens ſçavoient apparemment ce que c'étoit que le ſel attique : & ils étoient bien ſûrs, quand ils avoient ri d'une choſe, qu'ils n'avoient pas ri d'une ſottiſe.

Pour moi, je trouve qu'Ariſtophane a eu raiſon de pouſſer les choſes au-delà du vraiſemblable. Les juges de l'Aréopage n'auroient pas peut-être trouvé bon qu'il eût marqué au naturel leur avidité de gagner, les bons tours de leurs ſecrétaires, & les forfanteries de leurs avocats. Il étoit à propos d'outrer un peu les perſonnages pour les empêcher de ſe reconnoître. Le public ne laiſſoit pas de diſcerner le vrai au travers du ridicule, & je m'aſſure qu'il vaut mieux avoir occupé l'impertinente éloquence de deux orateurs autour d'un chien accuſé, que ſi l'on avoit mis ſur la ſellette un véritable criminel, & qu'on eût intéreſſé les ſpectateurs à la vie d'un homme.

Quoi qu'il en ſoit, je puis dire que notre ſiecle n'a pas été de plus mauvaiſe humeur que le ſien; & que ſi le but de ma comédie étoit de faire rire, jamais comédie n'a mieux attrapé ſon but. Ce n'eſt

pas que j'attende un grand honneur d'avoir aſſez long-temps réjoui le monde ; mais je me ſçais quelque gré de l'avoir fait, ſans qu'il m'en ait coûté une ſeule de ces ſales équivoques, & de ces malhonnêtes plaiſanteries, qui coûtent maintenant ſi peu à la plupart de nos écrivains, & qui font retomber le théâtre dans la turpitude, d'où quelques auteurs plus modeſtes l'avoient tiré.



ACTEURS.

DANDIN 1), juge.

LÉANDRE, fils de Dandin.

CHICANEAU, bourgeois.

ISABELLE, fille de Chicaneau.

LA COMTESSE.

PETIT-JEAN, portier.

L'INTIMÉ, ſecretaire.

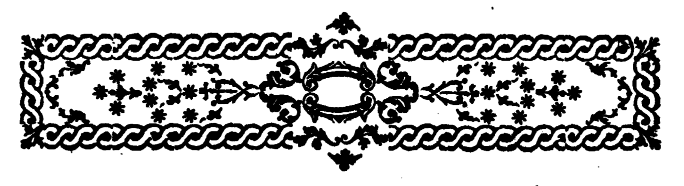
LE SOUFFLEUR.

La ſcene eſt dans une ville de baſſe Normandie.

---

1) On trouve dans Rabelais un *Perrin Dandin qui appointoit*, dit-il, *plus de procès, qu'il n'en étoit vuidé dans tout le palais de Poitiers.* Pantagruel, *liv. III. chap. 39.*

LES



LES PLAIDEURS.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PETIT-JEAN, *traînant un gros ſac de procès.*

MA foi, ſur l'avenir bien fou qui ſe fiera: 1)
Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera.
Un juge, l'an paſſé, me prit à ſon ſervice;
Il m'avoit fait venir d'Amiens, pour être ſuiſſe.

1) *Ma foi, ſur l'avenir bien fou qui ſe fiera :* &c.] Le ridicule des gens qui ne parlent que par proverbes, n'étoit point échappé à Cervantes, non plus qu'à Moliere. Ce ſtyle eſt aſſez commun parmi le petit peuple, chez qui les proverbes tiennent lieu d'érudition. Les Picards, ſurtout, ſont pour l'ordinaire entêtés & ſententieux.

Tous ces Normands vouloient se divertir de nous;
On apprend à hurler, dit l'autre, avec les loups.
Tout Picard que j'étois, j'étois un bon apôtre,
Et je faisois claquer mon fouet tout comme un autre.
Tout les plus gros Monsieurs me parloient chapeau bas.
Monsieur de Petit-Jean, ah! gros comme le bras.
Mais, sans argent, l'honneur n'est qu'une maladie.
Ma foi, j'étois un franc portier de comédie;
On avoit beau heurter, & m'ôter son chapeau,
On n'entroit point chez nous, sans graisser le marteau.
Point d'argent, point de suisse, & ma porte étoit close.
Il est vrai qu'à Monsieur j'en rendois quelque chose.
Nous comptions quelquefois. On me donnoit le soin
De fournir la maison de chandelle & de foin;
Mais je n'y perdois rien. Enfin, vaille que vaille,
J'aurois, sur le marché, fort bien fourni la paille.
C'est dommage: il avoit le cœur trop au métier;
Tous les jours le premier aux plaids, & le dernier; 1)
Et bien souvent, tout seul, si l'on l'eût voulut croire,

---

1) *Tous les jours le premier aux plaids, & le dernier;* &c.] *Aux plaids.* Vieux mots qui se disoit pour *audiences*, & dont on se sert encore dans quelques provinces.

Dans les Guêpes d'Aristophane, Xanthias, l'un des esclaves de Bdélycléon, rend le même compte du caractere de son maître: *il a tellement*, dit-il, *la manie de juger, qu'il est désolé s'il n'est pas arrivé le premier au tribunal.*

Il s'y seroit couché sans manger & sans boire. 1)
Je lui disois par fois : Monsieur Perrin Dandin,
Tout franc, vous vous levez tous les jours trop matin.
Qui veut voyager loin ménage sa monture ;
Buvez, mangez, dormez, & faisons feu qui dure.
Il n'en a tenu compte. Il a si bien veillé,
Et si bien fait, qu'on dit que son timbre est brouillé.
Il nous veut tous juger les uns après les autres.
Il marmote toujours certaines patenôtres
Où je ne comprends rien. Il veut, bon gré, malgré,
Ne se coucher qu'en robe, & qu'en bonnet quarré. 2)

---

1) *Il s'y seroit couché sans manger & sans boire.*]

Dans toutes les éditions antérieures à celle de 1760, on trouve :

» Il y seroit couché sans manger & sans boire ».

Il y seroit couché n'est pas françois, *pour signifier*, il y auroit passé la nuit. *On dit en des sens très-différents*, coucher & se coucher. *Le premier est tantôt actif, tantôt neutre, & prend toujours l'auxiliaire* avoir. *Le second est réciproque, ou neutre, ou passif, & prend l'auxiliaire* être.

Cette note de M. l'abbé d'Olivet porte sur un principe très-vrai, mais nous croyons qu'ici la faute regarde plutôt l'imprimeur que le poëte.

2) *Il veut, bon gré, malgré,*
Ne se coucher qu'en robe, & qu'en bonnet quarré.]

Xanthias dit de même de Philocléon, qu'*il s'étoit plusieurs fois endormi contre les colonnes où se rendoient les jugements, & qu'il y restoit attaché comme l'huître à sa roche.*

Il fit couper la tête à ſon coq, de colere, 1.)
Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire;
Il diſoit qu'un plaideur, dont l'affaire alloit mal,
Avoit graiſſé la patte à ce pauvre animal.
Depuis ce bel arrêt, le pauvre homme a beau faire,
Son fils ne ſouffre plus qu'on lui parle d'affaire.
Il nous le fait garder jour & nuit, & de près;
Autrement ſerviteur, & mon homme eſt aux plaids.
Pour s'échapper de nous, Dieu ſçait s'il eſt alegre. 2)
Pour moi, je ne dors plus. Auſſi je deviens maigre,
C'eſt pitié. Je m'étends, & ne fais que bâiller.
Mais veille qui voudra, voici mon oreiller.

---

1) *Il fit couper la tête à ſon coq, de colere*, &c.]

Cette plaiſanterie eſt priſe mot pour mot d'Ariſtophane; mais elle eſt ici rendue ſi naturellement, qu'on la croit originale:

N'ayant entendu chanter ſon coq que ſur le ſoir, il ſoutint qu'un coupable avoit ſéduit cet animal pour l'éveiller plus tard que de coutume. Guêpes d'Ariſtophane.

2) *Pour s'échapper de nous, Dieu ſçait s'il eſt alegre.*]

Ariſtophane fait faire à Xanthias le récit le plus plaiſant des moyens que Philocléon a mis en œuvre pour tromper la vigilance de ſes ſurveillants. Il lui fait dire que Philocléon a fait entrer dans la muraille des eſpeces de piquets, *& qu'il ſaute de l'un à l'autre comme un geai.* Cette idée reparoît ailleurs ſous une autre forme; le poëte ſuppoſe ce vieillard attaché ſous le ventre d'un âne, & ſuſpendu, comme Ulyſſe au bélier du Cyclope.

Ma foi, pour cette nuit, il faut que je m'en donne.
Pour dormir dans la rue, on n'offenſe perſonne.
Dormons. 1) (*Il ſe couche par terre.*)

SCENE II.

L'INTIMÉ, PETIT-JEAN.

L'INTIMÉ.

Ay... Petit-Jean, Petit-Jean.

PETIT-JEAN.

L'Intimé!
Il a déjà bien peur de me voir enrhumé.

L'INTIMÉ.

Que diable! Si matin que fais-tu dans la rue?

PETIT-JEAN.

Eſt-ce qu'il faut toujours faire le pied de grue?
Garder toujours un homme, & l'entendre crier?
Quelle gueule! Pour moi, je crois qu'il eſt ſorcier.

L'INTIMÉ.

Bon!

1) *Dormons.*]
Ce monologue paroît trop fait pour inſtruire le ſpectateur; il n'eſt point naturel que Petit-Jean tienne ſeul tous ces diſcours.

PETIT-JEAN.

Je lui disois donc, en me grattant la tête,
Que je voulois dormir. Présente ta requête
Comme tu veux dormir 1), m'a-t-il dit gravement.
Je dors, en te contant la chose, seulement.
Bon soir.

L'INTIMÉ.

Comment, bon soir? Que le diable m'emporte,
Si.... Mais j'entends du bruit au-dessus de la porte.

SCENE III.

DANDIN, L'INTIMÉ, PETIT-JEAN.

DANDIN *à la fenêtre.*

PETIT-JEAN. L'Intimé.

L'INTIMÉ, *à Petit-Jean.*

Paix.

---

1) *Présente ta requête*
Comme tu veux dormir.]
Du temps de Racine, il y avoit, dit Louis Racine, un président si amoureux de sa profession, qu'il l'exerçoit dans son domestique. Quand son fils lui demandoit un habit neuf, il répondoit gravement, *présente ta requête ;* & quand le fils avoit présenté sa requête, il y répliquoit par un *soit communiqué à ta mere.*

DANDIN.

Je suis seul ici.
Voilà mes guichetiers en défaut, dieu merci. 1)
Si je leur donne temps, ils pourront comparoître.
Çà, pour nous élargir, sautons par la fenêtre.
Hors de cour.

L'INTIMÉ.

Comme il saute!

PETIT-JEAN.

Oh, Monsieur! je vous tien. 2)

DANDIN.

Au voleur! au voleur!

---

1) *Je suis seul ici.*
Voilà mes guichetiers en défaut, dieu merci.]
Un juge, dont la fureur est de toujours *juger*, ne doit point se servir d'autres termes que de ceux du barreau. S'il est gardé, ce n'est que par des *guichetiers;* si on le quitte un moment, ces *guichetiers* sont *en défaut*, il ne veut point *leur donner* le *temps* de *comparoître;* & s'il *saute par la fenêtre*, ce n'est que pour s'*élargir* & mettre les parties *hors de cour*.

2) *Oh, Monsieur! je vous tien.*]
Il faudroit une *s* au mot *tien*, c'est une licence dont se servoient jadis les poëtes; nous ne voyons pas la raison pour laquelle on n'oseroit plus la prendre. On supprime encore très-bien l'*s* dans je *crois*, je *vois*, &c. pourquoi ne le feroit-on pas aussi bien dans les autres verbes?

PETIT-JEAN.

Oh, nous vous tenons bien.

L'INTIMÉ.

Vous avez beau crier.

DANDIN.

Main forte! L'on me tue!

SCENE IV.

LÉANDRE, DANDIN, L'INTIMÉ, PETIT-JEAN.

LÉANDRE.

VÎTE un flambeau! j'entends mon pere dans la rue.
Mon pere, si matin qui vous fait déloger?
Où courez-vous la nuit?

DANDIN.

Je veux aller juger.

LÉANDRE.

Et qui juger? Tout dort.

PETIT-JEAN.

Ma foi, je ne dors gueres.

LÉANDRE.

Que de ſacs! Il en a juſques aux jarretieres. 1)

DANDIN.

Je ne veux de trois mois rentrer dans la maiſon.
De ſacs & de procès j'ai fait proviſion.

LÉANDRE.

Et qui vous nourrira?

DANDIN.

Le buvetier, je penſe.

LÉANDRE.

Mais, où dormirez-vous, mon pere?

DANDIN.

A l'audience. 2)

LÉANDRE.

Non, mon pere; il vaut mieux que vous ne ſortiez pas.
Dormez chez vous; chez vous faites tous vos repas.

---

1) *Que de ſacs! Il en a juſques aux jarretieres.*]
Ariſtophane repréſente de même les juges d'Athenes chargés de ſacs de procès: *O mon cher petit ſac! ne m'étois-tu donc qu'un vain ornement?*

2) *A l'audience.*]
Il n'eſt pas beſoin de relever l'excellence de cette plaiſanterie.

*

Souffrez que la raiſon enfin vous perſuade.
Et, pour votre ſanté....

DANDIN.

Je veux être malade.

LÉANDRE.

Vous ne l'êtes que trop. Donnez-vous du repos;
Vous n'avez tantôt plus que la peau ſur les os. 1)

DANDIN.

Du repos? Ah! ſur toi tu veux régler ton pere.
Crois-tu qu'un juge n'ait qu'à faire bonne chere,
Qu'à battre le pavé comme un tas de galans,
Courir le bal la nuit, & le jour les brelans?
L'argent ne nous vient pas ſi vîte que l'on penſe.
Chacun de tes rubans me coûte une ſentence. 2)

---

1) *Donnez-vous du repos;*
Vous n'avez tantôt plus que la peau ſur les os.]
Le juge, dans la comédie des Guêpes, exagere lui-même *ſa maigreur* d'une maniere très-comique. Il eſſaie de ſe ſauver par la cheminée du four: comme on lui demande, *qui va là?* il répond: *je ſuis la fumée qui ſort.*

2) *L'argent ne nous vient pas ſi vîte que l'on penſe.*
Chacun de tes rubans me coûte une ſentence.]
On portoit encore des rubans au temps de Racine: c'étoit un reſte de l'ancien habillement déchiqueté. Aujourd'hui les comédiens ſubſtituent au mot de *rubans* celui de *boutons.*

Ma robe vous fait honte : un fils de juge ! Ah, fi !
Tu fais le gentilhomme. Hé, Dandin, mon ami,
Regarde dans ma chambre, & dans ma garderobe,
Les portraits des Dandins. Tous ont porté la robe ;
Et c'eſt le bon parti 1). Compare, prix pour prix,
Les étrennes d'un juge à celles d'un marquis.
Attends que nous ſoyons à la fin de décembre.
Qu'eſt-ce qu'un gentilhomme ? Un pilier d'antichambre.
Combien en as-tu vus, je dis des plus huppés,
A ſouffler dans leurs doigts dans ma cour occupés,
Le manteau ſur le nez, ou la main dans la poche ;
Enfin, pour ſe chauffer, venir tourner ma broche.
Voilà comme on les traite. Hé, mon pauvre garçon,
De ta défunte mere eſt-ce là la leçon ?
La pauvre Babonnette ! Hélas ! lorſque j'y penſe,
Elle ne manquoit pas une ſeule audience.
Jamais, au grand jamais, elle ne me quitta,
Et Dieu ſçait bien ſouvent ce qu'elle en rapporta :
Elle eût du buvetier emporté les ſerviettes,

---

1) *Hé, Dandin, mon ami,*
Regarde dans ma chambre, & dans ma garderobe,
Les portraits des Dandins. Tous ont porté la robe ;
Et c'eſt le bon parti.]

Le caractere de ce juge amoureux de ſa profeſſion, comme la plus lucrative de toutes, eſt entiérement pris dans les Guêpes d'Ariſtophane.

Plutôt que de rentrer au logis les mains nettes. 1)
Et voilà comme on fait les bonnes maiſons. Va,
Tu ne feras qu'un ſot.

LÉANDRE.

Vous vous morfondez là,
Mon pere. Petit-Jean, remenez votre maître:
Couchez-le dans ſon lit; fermez porte, fenêtre;
Qu'on barricade tout 2), afin qu'il ait plus chaud.

PETIT-JEAN.

Faîtes donc mettre au moins des garde-fous là-haut.

DANDIN.

Quoi! l'on me menera coucher ſans autre forme?
Obtenez un arrêt comme il faut que je dorme.

---

1) *Elle eût du buvetier emporté les ſerviettes,*
Plutôt que de rentrer au logis les mains nettes.]

Racine, en cet endroit, avoit en vue Madame Tardieu, femme d'un lieutenant criminel, célebre par ſon avarice, & par le portrait qu'en a tracé Boileau dans ſa dixieme ſatyre:

L'un & l'autre dès-lors vécut à l'aventure,
Des préſents, qu'à l'abri de la magiſtrature,
Le mari quelquefois des plaideurs extorquoit,
Ou de ce que la femme aux voiſins eſcroquoit.

on prétend en effet que Madame Tardieu avoit *pris quelques ſerviettes chez le buvetier.*

2) *Fermez porte, fenêtre;*
Qu'on barricade tout.]

Fermez, dit Bdélycléon à ſon eſclave, *la fenêtre, les volets; barricadez tout.* Guêpes d'Ariſtophane.

LÉANDRE.

Hé, par provision, mon pere, couchez-vous.

DANDIN.

J'irai: mais je m'en vais vous faire enrager tous.
Je ne dormirai point.

LÉANDRE.

Hé bien, à la bonne heure.
Qu'on ne le quitte pas. Toi, l'Intimé, demeure.

SCENE V.

LÉANDRE, L'INTIMÉ.

LÉANDRE.

Je veux t'entretenir un moment sans témoin.

L'INTIMÉ.

Quoi! vous faut-il garder?

LÉANDRE.

J'en aurois bon besoin.
J'ai ma folie, hélas! aussi bien que mon pere.

L'INTIMÉ.

Oh! vous voulez juger?

LÉANDRE, *montrant le logis d'Isabelle.*

Laissons-là le mystere.
Tu connois ce logis.

L'INTIMÉ.

Je vous entends enfin.
Diantre, l'amour vous tient au cœur de bon matin.
Vous me voulez parler, ſans doute, d'Iſabelle.
Je vous l'ai dit cent fois, elle eſt ſage, elle eſt belle;
Mais vous devez ſonger que Monſieur Chicaneau
De ſon bien en procès conſume le plus beau.
Qui ne plaide-t-il point? Je crois qu'à l'audience
Il fera, s'il ne meurt, venir toute la France.
Tout auprès de ſon juge il s'eſt venu loger;
L'un veut plaider toujours, l'autre toujours juger. 1)
Et c'eſt un grand haſard, s'il conclut votre affaire,
Sans plaider le curé, le gendre & le notaire. 2)

LÉANDRE.

Je le ſçais comme toi. Mais, malgré tout cela,
Je meurs pour Iſabelle.

L'INTIMÉ.

Hé bien, épouſez-la.
Vous n'avez qu'à parler, c'eſt une affaire prête.

---

1) *L'un veut plaider toujours, l'autre toujours juger.*]
Le caractere du juge eſt d'Ariſtophane; celui du plaideur, de l'invention de Racine, qui couvre par-là du même ridicule & la manie des procès, & l'entêtement de les juger.

2) *Sans plaider le curé, le gendre & le notaire.*]
Plaider quelqu'un, ſtyle de chicane. Dans la converſation, auſſi bien qu'en écrivant, il faut dire *plaider contre quelqu'un.*

LÉANDRE.

Hé, cela ne va pas si vîte que ta tête.
Son pere est un sauvage à qui je ferois peur.
A moins que d'être huissier, sergent, ou procureur,
On ne voit point sa fille; & la pauvre Isabelle,
Invisible & dolente 1), est en prison chez elle.
Elle voit dissiper sa jeunesse en regrets,
Mon amour en fumée, & son bien en procès. 2)
Il la ruinera, si l'on le laisse faire.
Ne connoîtrois-tu pas quelque honnête faussaire
Qui servît ses amis, en le payant, s'entend,
Quelque sergent zelé?

L'INTIMÉ.

Bon, l'on en trouve tant.

LÉANDRE.

Mais encore.

---

1) *Invisible & dolente.*]

Dolente vouloit dire autrefois *triste*, *affligée;* aujourd'hui ce mot ne signifie plus qu'une personne *langoureuse*, *inanimée.*

2) *Elle voit dissiper sa jeunesse en regrets,*
Mon amour en fumée, & son bien en procès.]

Comment un *amour* peut-il se *dissiper en fumée?* Cette métaphore seroit plus supportable, si Racine avoit mis *mes feux.*

Pour que le mot *dissiper* convînt à tous les substantifs, il auroit fallu le faire précéder de *se;* alors on pourroit dire, *elle voit sa jeunesse se dissiper en regrets, mon amour en fumée, & son bien en procès.*

L'INTIMÉ.

Ah, Monſieur! ſi feu mon pauvre pere
Étoit encor vivant, c'étoit bien votre affaire.
Il gagnoit en un jour plus qu'un autre en ſix mois.
Ses rides ſur ſon front gravoient tous ſes exploits. 1)
Il vous eût arrêté le carroſſe d'un prince;
Il vous l'eût pris lui-même; &, ſi dans la province
Il ſe donnoit en tout vingt coups de nerf de bœuf,
Mon pere, pour ſa part, en embourſoit dix-neuf. 2)
Mais de quoi s'agit-il? Suis-je pas fils de maître?
Je vous ſervirai.

---

1) *Ses rides ſur ſon front gravoient tous ſes exploits.*]
Tout le monde ſçait que ce vers eſt parodié du Cid, & que Corneille trouva fort mauvais qu'un jeune homme ridiculiſât ainſi ſes vers. Corneille avoit raiſon, la parodie eſt le mérite aiſé des petits eſprits. Racine fut ſéduit, ſans doute, par l'exemple d'Ariſtophane, qui ne ménage point les beaux endroits d'Euripide, lorſqu'il peut les traveſtir d'une maniere plaiſante.

2) *Et ſi dans la province*
Il ſe donnoit en tout vingt coups de nerf de bœuf,
Mon pere, pour ſa part, en embourſoit dix-neuf.]
Cette plaiſanterie eſt due à Rabelais. Il dit d'un ſemblable perſonnage:

Si en tout le territoire n'étoient que quarante coups de bâton à gagner, il en embourſoit toujours vingt-huit & demi.

LÉANDRE.

LÉANDRE.

Toi?

L'INTIMÉ.

Mieux qu'un ſergent, peut-être.

LÉANDRE.

Tu porterois au pere un faux exploit?

L'INTIMÉ.

Hon, hon?

LÉANDRE.

Tu rendrois à la fille un billet?

L'INTIMÉ.

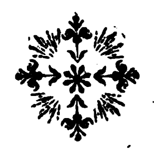
Pourquoi non?

Je ſuis des deux métiers.

LÉANDRE.

Viens, je l'entends qui crie.

Allons à ce deſſein rêver ailleurs.



SCENE VI.

CHICANEAU, PETIT-JEAN.

CHICANEAU, *allant & revenant.*

LA BRIE,
Qu'on garde la maiſon, je reviendrai bientôt:
Qu'on ne laiſſe monter aucune ame là haut: 1)
Fais porter cette lettre à la poſte du Maine:
Prends-moi dans mon clapier trois lapins de garenne,
Et chez mon procureur porte-les ce matin:
Si ſon clerc vient céans, fais lui goûter mon vin: ... 2)
Ah! donne-lui ce ſac qui pend à ma fenêtre:
Eſt-ce tout? Il viendra me demander peut-être

---

1) *Qu'on ne laiſſe monter aucune ame là haut.*]
Aucune ame eſt du ſtyle familier; *ame* eſt pris ici pour *perſonne.*

2) *Si ſon clerc vient céans, fais-lui goûter mon vin.*]
Tout ce que dit Chicaneau eſt la peinture la plus parfaite d'un plaideur, & Racine n'a cru pouvoir mieux le déſigner, que par le nom qu'il lui a donné. C'étoit alors l'uſage de jouer ſur le mot dans les noms des perſonnages qu'on mettoit ſur la ſcene : on appelloit un procureur *Monſieur Brigandeau*, une uſuriere *Madame la Reſſource :* cette maniere eſt maintenant abandonnée aux parades de la foire.

Un grand homme ſec, là, qui me ſert de témoin,
Et qui jure pour moi lorſque j'en ai beſoin;
Qu'il m'attende. Je crains que mon juge ne ſorte.
Quatre heures vont ſonner. Mais frappons à ſa porte.

PETIT-JEAN, *entr'ouvrant la porte.*

Qui va là?

CHICANEAU.

Peut-on voir Monſieur?

PETIT-JEAN, *fermant la porte.*

Non.

CHICANEAU, *frappant à la porte.*

Pourroit-on
Dire un mot à Monſieur ſon ſecretaire?

PETIT-JEAN, *fermant la porte.*

Non.

CHICANEAU, *frappant à la porte.*

Et Monſieur ſon portier?

PETIT-JEAN.

C'eſt moi-même.

CHICANEAU.

De grace,
Buvez à ma ſanté, Monſieur.

PETIT-JEAN, *prenant l'argent.*

(*fermant la porte.*) Grand bien vous faſſe.
Mais revenez demain.

CHICANEAU.

Hé, rendez donc l'argent.
Le monde eſt devenu, ſans mentir, bien méchant.
J'ai vu que les procès ne donnoient point de peine;
Six écus en gagnoient une demi-douzaine.
Mais aujourd'hui je crois que tout mon bien entier
Ne me ſuffiroit pas pour gagner un portier.
Mais j'apperçois venir Madame la comteſſe
De Pimbeſche. Elle vient pour affaire qui preſſe.

SCENE VII.

LA COMTESSE, CHICANEAU.

CHICANEAU.

MADAME, on n'entre plus.

LA COMTESSE.

Hé bien, l'ai-je pas dit?
Sans mentir, mes valets me font tourner l'eſprit.
Pour les faire lever, c'eſt en vain que je gronde;
Il faut que, tous les jours, j'éveille tout mon monde.

CHICANEAU.

Il faut abſolument qu'il ſe faſſe céler.

LA COMTESSE.

Pour moi, depuis deux jours, je ne lui puis parler.

CHICANEAU.

Ma partie eſt puiſſante, & j'ai lieu de tout craindre.

LA COMTESSE.

Après ce qu'on a fait, il ne faut plus ſe plaindre.

CHICANEAU.

Si pourtant, j'ai bon droit. 1)

LA COMTESSE.

Ah, Monſieur! quel arrêt!

CHICANEAU.

Je m'en rapporte à vous. Écoutez, s'il vous plaît.

LA COMTESSE.

Il faut que vous ſçachiez, Monſieur, la perfidie....

CHICANEAU.

Ce n'eſt rien dans le fond.

LA COMTESSE.

Monſieur, que je vous die....

CHICANEAU.

Voici le fait. Depuis quinze ou vingt ans en çà,
Au travers d'un mien pré certain ânon paſſa,

---

1) *Si pourtant, j'ai bon droit.*]

On peut remarquer que le *ſi* avec *pourtant* n'eſt plus d'uſage. Racine a encore employé cette expreſſion, *acte II. pag. 240.*

» Si, pourtant;
» Sur toute cette affaire, il faut que je le voie ».

S'y veautra, non ſans faire un notable dommage,
Dont je formai ma plainte au juge du village.
Je fais ſaiſir l'ânon. Un expert eſt nommé;
A deux bottes de foin le dégât eſtimé.
Enfin, au bout d'un an ſentence par laquelle
Nous ſommes renvoyés hors de cour. J'en appelle.
Pendant qu'à l'audience on pourſuit un arrêt,
Remarquez bien ceci, Madame, s'il vous plaît,
Notre ami Drolichon, qui n'eſt pas une bête,
Obtient, pour quelque argent, un arrêt ſur requête;
Et je gagne ma cauſe. A cela, que fait-on?
Mon chicaneur s'oppoſe à l'exécution.
Autre incident: tandis qu'au procès on travaille,
Ma partie en mon pré laiſſe aller ſa volaille;
Ordonné qu'il ſera fait rapport à la cour
Du foin que peut manger une poule en un jour.
Le tout joint au procès, enfin, & toute choſe
Demeurant en état, on appointe la cauſe,
Le cinquieme ou ſixieme avril cinquante-ſix.
J'écris ſur nouveaux frais. Je produis, je fournis
De dits, de contredits, enquêtes, compulſoires, 1)
Rapports d'experts, tranſports, trois interlocutoires,

---

1) *De dits, de contredits, enquêtes, compulſoires*, &c.] On demandera peut-être comment Racine avoit ſçu tous ces termes de barreau? Ce fut M. de Brilhac, conſeiller au parlement de Paris, qui les lui apprit.

Griefs & faits nouveaux, baux & procès-verbaux.
J'obtiens lettres royaux, & je m'inſcris en faux.
Quatorze appointements, trente exploits, ſix inſtances,
Six-vingt productions, vingt arrêts de défenſes,
Arrêt enfin. Je perds ma cauſe avec dépens,
Eſtimés environ cinq à ſix mille francs.
Eſt-ce là faire droit ? Eſt-ce là comme on juge
Après quinze ou vingt ans ? Il me reſte un refuge,
La requête civile eſt ouverte pour moi,
Je ne ſuis pas rendu. Mais vous, comme je vois,
Vous plaidez ?

LA COMTESSE.

Plût à Dieu !

CHICANEAU.

J'y brûlerai mes livres.

LA COMTESSE.

Je . . . . . .

CHICANEAU.

Deux bottes de foin cinq à ſix mille livres ! 1)

---

1) *Deux bottes de foin cinq à ſix mille livres !*] Ce trait paroît un peu outré, il n'eſt pas cependant ſans exemple ; il eſt rapporté dans l'éloge hiſtorique de M. Boivin, qu'il ſoutint un procès pour une redevance de vingt-quatre ſols, dont il prétendoit qu'une maiſon qu'il avoit achetée devoit être exempte. Ce procès, qu'il perdit, dura douze ans, & lui coûta douze mille livres de frais.

LA COMTESSE.

Monsieur, tous mes procès alloient être finis.
Il ne m'en restoit plus que quatre ou cinq petits;
L'un contre mon mari, l'autre contre mon pere,
Et contre mes enfants. Ah, Monsieur, la misere!
Je ne sçais quel biais ils ont imaginé,
Ni tout ce qu'ils ont fait. Mais on leur a donné
Un arrêt, par lequel, moi vêtue & nourrie,
On me défend, Monsieur, de plaider de ma vie. 1)

CHICANEAU.

De plaider?

LA COMTESSE.

De plaider.

CHICANEAU.

Certes, le trait est noir.
J'en suis surpris.

LA COMTESSE.

Monsieur, j'en suis au désespoir.

---

1) *Un arrêt, par lequel, moi vêtue & nourrie,*
On me défend, Monsieur, de plaider de ma vie.]
Aristophane fait dire à Philocléon, dans les Guêpes:
Mon fils, ô citoyens! ne peut souffrir que je juge; il ne me permet pas de faire le moindre mal dans Athenes: au surplus, il s'offre à me faire passer ma vie dans les festins; mais je n'ai garde d'en passer par des conditions si dures.

CHICANEAU.

Comment! lier les mains aux gens de votre ſorte?
Mais cette penſion, Madame, eſt-elle forte?

LA COMTESSE.

Je n'en vivrois, Monſieur, que trop honnêtement.
Mais vivre, ſans plaider, eſt-ce contentement?

CHICANEAU.

Des chicaneurs viendront nous manger juſqu'à l'ame,
Et nous ne dirons mot? Mais, s'il vous plaît, Madame,
Depuis quand plaidez-vous?

LA COMTESSE.

Il ne m'en ſouvient pas;
Depuis trente ans, au plus.

CHICANEAU.

Ce n'eſt pas trop.

LA COMTESSE.

Hélas!

CHICANEAU.

Et quel âge avez-vous? Vous avez bon viſage.

LA COMTESSE.

Hé, quelque ſoixante ans. 1)

---

1) *Hé, quelque ſoixante ans.*]
Dans la converſation, on ſe ſervoit jadis de *quelque* pour *environ*.

CHICANEAU.

Comment ! c'eſt le bel âge
Pour plaider.

LA COMTESSE.

Laiſſez faire, ils ne ſont pas au bout.
J'y vendrai ma chemiſe ; & je veux rien, ou tout.

CHICANEAU.

Madame, écoutez-moi. Voici ce qu'il faut faire.

LA COMTESSE.

Oui, Monſieur, je vous crois comme mon propre pere.

CHICANEAU.

J'irois trouver mon juge.

LA COMTESSE.

Oh, oui, Monſieur, j'irai.

CHICANEAU.

Me jetter à ſes pieds.

LA COMTESSE.

Oui, je m'y jetterai.
Je l'ai bien réſolu.

CHICANEAU.

Mais daignez donc m'entendre.

LA COMTESSE.

Oui, vous prenez la choſe ainſi qu'il la faut prendre.

CHICANEAU.

Avez-vous dit, Madame?

LA COMTESSE.

Oui.

CHICANEAU.

J'irois, ſans façon,

Trouver mon juge.

LA COMTESSE.

Hélas! que ce Monſieur eſt bon!

CHICANEAU.

Si vous parlez toujours, il faut que je me taiſe.

LA COMTESSE.

Ah, que vous m'obligez! je ne me ſens pas d'aiſe.

CHICANEAU.

J'irois trouver mon juge, & lui dirois....

LA COMTESSE.

Oui.

CHICANEAU.

Voi!

Et lui dirois: Monſieur....

LA COMTESSE.

Oui, Monſieur.

CHICANEAU.

Liez-moi.

LA COMTESSE.

Monſieur, je ne veux point être liée. 1)

---

1) *Je ne veux point être liée.*] Boileau avoit été témoin d'une ſcene pareille; il conſeilla à Racine de s'en ſervir, & Racine en profita : voici le fait, rapporté par Broſſette dans ſes remarques ſur Boileau.

La comteſſe de C***, plaideuſe de profeſſion, paſſoit toute ſa vie dans les procès. Le parlement de Paris, fatigué de ſon obſtination à plaider, lui défendit d'intenter aucun procès ſans l'avis, par écrit, de deux avocats qu'on lui déſigna. Cette interdiction de plaider la mit dans une fureur inconcevable. Après avoir laſſé de ſon déſeſpoir les juges, les avocats & ſon procureur, elle alla renouveller ſes plaintes à M. Boileau le greffier, frere de Deſpréaux, chez qui ſe trouva par haſard M. L***, neveu de Meſſieurs Boileau. Cet homme, qui croyoit avoir trouvé l'occaſion de ſe rendre utile, s'aviſa de donner des conſeils à cette plaideuſe : elle les écouta d'abord avec avidité; mais, par un mal entendu qui ſurvint entr'eux, elle crut qu'il vouloit l'inſulter, & l'accabla d'injures.

La premiere fois qu'on joua les Plaideurs, l'actrice qui repréſentoit la comteſſe de Pimbeſche, prit un habit couleur de roſe ſeche, & ſe mit un maſque ſur l'oreille; c'étoit l'ajuſtement ordinaire de la comteſſe de C***. Il étoit permis au poëte de prendre le caractere de cette plaideuſe, mais l'actrice étoit très-condamnable. On ne doit, dans la

CHICANEAU.

A l'autre.

LA COMTESSE.

Je ne la ferai point. 1)

CHICANEAU.

Quelle humeur est la vôtre !

LA COMTESSE.

Non.

CHICANEAU.

Vous ne sçavez pas, Madame, où je viendrai.

---

comédie, désigner ni le nom ni la figure de personne. La comédie est un bal masqué, où il est permis de se reconnoître réciproquement, mais où il est défendu de nommer les masques.

1) *Je ne la ferai point.*]

Quoi qu'en dise Louis Racine, il faut *je ne le ferai point.* Lorsqu'on demande à une femme, *êtes-vous veuve ?* elle doit répondre, *je la suis.* Mais si on lui demande *si elle est jeune*, *si elle est contente*, elle doit dire *je le suis.* C'est une regle certaine, l'article *la* ne se met que pour les substantifs, & l'article *le* pour les adjectifs.

Pour contredire cette regle, Louis Racine se fonde sur un exemple de la Théodore de Corneille, qui étant accusée d'être chrétienne, répond : *Oui je la suis.* Mais peut-on justifier une faute par une autre ?

LA COMTESSE.

Je plaiderai, Monſieur, ou bien je ne pourrai.

CHICANEAU.

Mais......

LA COMTESSE.

Mais je ne veux point, Monſieur, que l'on me lie.

CHICANEAU.

Enfin, quand une femme en tête a ſa folie....

LA COMTESSE.

Fou, vous-même.

CHICANEAU.

Madame!

LA COMTESSE.

Et pourquoi me lier?

CHICANEAU.

Madame.....

LA COMTESSE.

Voyez-vous; il ſe rend familier.

CHICANEAU.

Mais, Madame......

LA COMTESSE.

Un craſſeux, qui n'a que ſa chicane,
Veut donner des avis.

CHICANEAU.

Madame......

LA COMTESSE.

Avec ſon âne.

CHICANEAU.

Vous me pouſſez.

LA COMTESSE.

Bon homme, allez garder vos foins.

CHICANEAU.

Vous m'excédez.

LA COMTESSE.

Le ſot.

CHICANEAU.

Que n'ai-je des témoins! 1)

---

1) *Que n'ai-je des témoins!*] Cette ſcene eſt très-plaiſante par la vivacité du dialogue. Le ridicule des plaideurs eſt ſaiſi avec tant de naturel & de vérité, que cette diſpute doit faire rire & le peuple & les honnêtes gens.



SCENE VIII.

PETIT-JEAN, LA COMTESSE, CHICANEAU.

PETIT-JEAN.

VOYEZ, le beau ſabbat qu'ils font à notre porte.
Meſſieurs, allez plus loin tempêter de la ſorte.

CHICANEAU.

Monſieur, ſoyez témoin......

LA COMTESSE.

Que Monſieur eſt un ſot.

CHICANEAU.

Monſieur, vous l'entendez, retenez bien ce mot.

PETIT-JEAN, *à la Comteſſe.*

Ah! vous ne deviez pas lâcher cette parole.

LA COMTESSE.

Vraiment, c'eſt bien à lui de me traiter de folle.

PETIT-JEAN.

(*à Chicaneau.*)
Folle? Vous avez tort. Pourquoi l'injurier?

CHICANEAU.

On la conſeille.

PETIT-JEAN.

PETIT-JEAN.

Oh!

LA COMTESSE.

Oui, de me faire lier.

PETIT-JEAN.

Oh, Monſieur!

CHICANEAU.

Juſqu'au bout que ne m'écoute-t-elle?

PETIT-JEAN.

Oh, Madame!

LA COMTESSE.

Qui, moi! ſouffrir qu'on me querelle?

CHICANEAU.

Une crieuſe.

PETIT-JEAN.

Hé, paix.

LA COMTESSE.

Un chicaneur.

PETIT-JEAN.

Holà.

CHICANEAU.

Qui n'oſe plus plaider.

LA COMTESSE.

Que t'importe cela?
Qu'eſt-ce qui t'en revient, fauſſaire abominable?
Brouillon! voleur!

CHICANEAU.

Et bon, & bon, de par le diable,
Un ſergent! un ſergent!

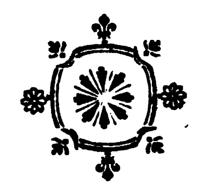
LA COMTESSE.

Un huiſſier! un huiſſier!

PETIT-JEAN *ſeul.*

Ma foi, juge & plaideurs, il faudroit tout lier.

Fin du premier acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LÉANDRE, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ.

MONSIEUR, encore un coup, je ne puis pas tout faire ;
Puiſque je fais l'huiſſier, faites le commiſſaire.
En robe, ſur mes pas, il ne faut que venir,
Vous aurez tout moyen de vous entretenir.
Changez en cheveux noirs votre perruque blonde.
Ces plaideurs ſongent-ils que vous ſoyez au monde ?
Hé, lorſqu'à votre pere ils vont faire leur cour,
A peine ſeulement ſçavez-vous s'il eſt jour.
Mais n'admirez-vous pas cette bonne Comteſſe,
Qu'avec tant de bonheur la fortune m'adreſſe ;
Qui, dès qu'elle me voit, donnant dans le panneau,
Me charge d'un exploit pour Monſieur Chicaneau ?
Et le fait aſſigner pour certaine parole,
Diſant qu'il la voudroit faire paſſer pour folle,
Je dis folle à lier ; & pour d'autres excès
Et blaſphêmes, toujours l'ornement des procès.

Mais vous ne dites rien de tout mon équipage ;
Ai-je bien d'un ſergent le port & le viſage ?

LÉANDRE.

Ah, fort bien !

L'INTIMÉ.

Je ne ſçais, mais je me ſens enfin
L'ame & le dos ſix fois plus durs que ce matin.
Quoi qu'il en ſoit, voici l'exploit & votre lettre ;
Iſabelle l'aura, j'oſe vous le promettre.
Mais pour faire ſigner le contrat que voici,
Il faut que ſur mes pas vous vous rendiez ici.
Vous feindrez d'informer ſur toute cette affaire,
Et vous ferez l'amour en préſence du pere.

LÉANDRE.

Mais ne va pas donner l'exploit pour le billet.

L'INTIMÉ.

Le pere aura l'exploit, la fille le poulet.
Rentrez.

(L'Intimé va frapper à la porte d'Iſabelle.)



SCENE II.

ISABELLE, L'INTIMÉ.

ISABELLE.

Qui frappe ?

L'INTIMÉ. (*à part.*)

Ami. C'eſt la voix d'Iſabelle.

ISABELLE.

Demandez-vous quelqu'un, Monſieur ?

L'INTIMÉ.

Mademoiſelle,
C'eſt un petit exploit, que j'oſe vous prier
De m'accorder l'honneur de vous ſignifier.

ISABELLE.

Monſieur, excuſez-moi, je n'y puis rien comprendre ;
Mon pere va venir, qui pourra vous entendre.

L'INTIMÉ.

Il n'eſt donc pas ici, Mademoiſelle ?

ISABELLE.

Non.

L'INTIMÉ.

L'exploit, Mademoiſelle, eſt mis ſous votre nom.

ISABELLE.

Monſieur, vous me prenez pour une autre, ſans doute.
Sans avoir de procès, je ſçais ce qu'il en coûte;
Et ſi l'on n'aimoit pas à plaider plus que moi,
Vos pareils pourroient bien chercher un autre emploi.
Adieu.

L'INTIMÉ.

Mais permettez......

ISABELLE.

Je ne veux rien permettre.

L'INTIMÉ.

Ce n'eſt pas un exploit.

ISABELLE.

Chanſon.

L'INTIMÉ.

C'eſt une lettre.

ISABELLE.

Encor moins.

L'INTIMÉ.

Mais liſez.

ISABELLE.

Vous ne m'y tenez pas.

L'INTIMÉ.

C'eſt de Monſieur......

ISABELLE.

Adieu.

L'INTIMÉ.

Léandre.

ISABELLE.

Parlez bas.

C'eſt de Monſieur?

L'INTIMÉ.

Que diable! on a bien de la peine
A ſe faire écouter, je ſuis tout hors d'haleine.

ISABELLE.

Ah, l'Intimé! pardonne à mes ſens étonnés!
Donne.

L'INTIMÉ.

Vous me deviez fermer la porte au nez.

ISABELLE.

Et qui t'auroit connu déguiſé de la ſorte?
Mais donne.

L'INTIMÉ.

Aux gens de bien ouvre-t-on votre porte?

ISABELLE.

Hé, donne donc.

L'INTIMÉ.

La peſte!.....

ISABELLE.

Oh, ne donnez donc pas.
Avec votre billet retournez ſur vos pas.

L'INTIMÉ.

Tenez. Une autre fois ne ſoyez pas ſi prompte.

SCENE III.

CHICANEAU, ISABELLE, L'INTIMÉ.

CHICANEAU.

Oui, je ſuis donc un ſot, un voleur, à ſon compte !
Un ſergent s'eſt chargé de la remercier ;
Et je lui vais ſervir un plat de mon métier.
Je ſerois bien fâché que ce fût à refaire,
Ni qu'elle m'envoyât aſſigner la premiere.
Mais un homme ici parle à ma fille. Comment !
Elle lit un billet ! Ah ! c'eſt de quelque amant.
Approchons.

ISABELLE.

Tout de bon, ton maître eſt-il ſincere ?
Le croirai-je ?

L'INTIMÉ.

Il ne dort non plus que votre pere.

(*appercevant Chicaneau.*)

Il se tourmente. Il vous..... fera voir aujourd'hui
Que l'on ne gagne rien à plaider contre lui.

ISABELLE, *appercevant Chicaneau.*

C'est mon pere !

(*à l'Intimé.*)

Vraiment vous leur pouvez apprendre
Que, si l'on nous poursuit, nous sçaurons nous défendre. (*déchirant le billet.*)
Tenez, voilà le cas qu'on fait de votre exploit.

CHICANEAU.

Comment! c'est un exploit que ma fille lisoit? 1)
Ah! tu feras un jour l'honneur de ta famille;
Tu défendras ton bien. Viens, mon sang, viens, ma fille. 2)

---

1) *Comment! c'est un exploit que ma fille lisoit?*]
Cette méprise est plaisante. *Lisoit*, qu'on prononce maintenant comme *lisait*, rime ici avec *exploit;* cette rime étoit bonne alors, parce qu'on prononçoit différemment.

2) *Viens, mon sang, viens, ma fille.*]
Ceci est encore une parodie du Cid. D. Diegue dit à son fils:

Viens, mon sang, viens, mon fils, viens réparer ma honte.
Acte III. scene IV.

Va, je t'acheterai le *Praticien françois*.
Mais, diantre, il ne faut pas déchirer les exploits.

ISABELLE, *à l'Intimé.*

Au moins, dites-leur bien que je ne les crains guere;
Ils me feront plaisir. Je les mets à pis faire.

CHICANEAU, *à Isabelle.*

Hé, ne te fâche point.

ISABELLE, *à l'Intimé.*

Adieu, Monsieur.

SCENE IV.

CHICANEAU, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ, *se mettant en état d'écrire.*

Or çà,
Verbalisons.

CHICANEAU.

Monsieur, de grace, excusez-la.
Elle n'est pas instruite. Et puis, si bon vous semble,
En voici les morceaux que je vais mettre ensemble.

L'INTIMÉ.

Non.

CHICANEAU.

Je le lirai bien.

L'INTIMÉ.

Je ne ſuis pas méchant.
J'en ai ſur moi copie.

CHICANEAU.

Ah ! le trait eſt touchant.
Mais je ne ſçais pourquoi, plus je vous enviſage,
Et moins je me remets, Monſieur, votre viſage.
Je connois force huiſſiers.

L'INTIMÉ.

Informez-vous de moi,
Je m'acquitte aſſez bien de mon petit emploi.

CHICANEAU.

Soit. Pour qui venez-vous ?

L'INTIMÉ.

Pour une brave Dame,
Monſieur, qui vous honore ; &, de toute ſon ame,
Voudroit que vous vinſſiez, à ma ſommation,
Lui faire un petit mot de réparation.

CHICANEAU.

De réparation ! Je n'ai bleſſé perſonne.

L'INTIMÉ.

Je le crois ; vous avez, Monſieur, l'ame trop bonne.

CHICANEAU.

Que demandez-vous donc?

L'INTIMÉ.

Elle voudroit, Monſieur,
Que, devant des témoins, vous lui fiſſiez l'honneur
De l'avouer pour ſage, & point extravagante.

CHICANEAU.

Parbleu! c'eſt ma Comteſſe.

L'INTIMÉ.

Elle eſt votre ſervante.

CHICANEAU.

Je ſuis ſon ſerviteur.

L'INTIMÉ.

Vous êtes obligeant.
Monſieur.

CHICANEAU.

Oui, vous pouvez l'aſſurer qu'un ſergent
Lui doit porter, pour moi, tout ce qu'elle demande.
Hé quoi donc! les battus, ma foi, paîront l'amende.
Voyons ce qu'elle chante. Hon.... *Sixieme janvier,*
Pour avoir fauſſement dit qu'il falloit lier,
Étant à ce porté par eſprit de chicane,
Haute & puiſſante dame, Yolande Cudaſne,
Comteſſe de Pimbeſche, Orbeſche, & cætera.
Il ſoit dit que ſur l'heure il ſe tranſportera

Au logis de la dame; & là, d'une voix claire,
Devant quatre témoins, assistés d'un notaire,
Zeste, *ledit Hiérome avouera hautement,*
Qu'il la tient pour sensée & de bon jugement.....
Le Bon. C'est donc le nom de votre seigneurie?

L'INTIMÉ.

(*à part.*)

Pour vous servir. Il faut payer d'effronterie.

CHICANEAU.

Le Bon? Jamais exploit ne fut signé *le-Bon.*
Monsieur *le Bon.*

L'INTIMÉ.

Monsieur.

CHICANEAU.

Vous êtes un frippon.

L'INTIMÉ.

Monsieur, pardonnez-moi, je suis fort honnête homme.

CHICANEAU.

Mais frippon le plus franc qui soit de Caën à Rome.

L'INTIMÉ.

Monsieur, je ne suis pas pour vous désavouer.
Vous aurez la bonté de me le bien payer.

CHICANEAU.

Moi, payer? En soufflets.

L'INTIMÉ.

Vous êtes trop honnête.
Vous me le paîrez bien.

CHICANEAU.

Oh, tu me romps la tête.
Tiens, voilà ton paîment.

L'INTIMÉ.

Un soufflet! Écrivons.
Lequel Hiérome, après plusieurs rebellions,
Auroit atteint, frappé moi sergent à la joue,
Et fait tomber, du coup, mon chapeau dans la boue.

CHICANEAU, *lui donnant un coup de pied.*

Ajoute cela.

L'INTIMÉ.

Bon, c'est de l'argent comptant;
J'en avois bien besoin. *Et, de ce non content,*
Auroit avec le pied réitéré ..... Courage.
Outre plus, le susdit seroit venu de rage
Pour lacérer ledit présent procès-verbal.
Allons, mon cher Monsieur, cela ne va pas mal.
Ne vous relâchez point.

CHICANEAU.

Coquin!

L'INTIMÉ.

Ne vous déplaiſe,
Quelques coups de bâton, & je ſuis à mon aiſe.

CHICANEAU, *tenant un bâton.*

Oui dà. Je verrai bien s'il eſt ſergent.

L'INTIMÉ, *en poſture d'écrire.*

Tôt donc,
Frappez. J'ai quatre enfants à nourrir.

CHICANEAU.

Ah, pardon !
Monſieur, pour un ſergent je ne pouvois vous prendre;
Mais le plus habile homme enfin peut ſe méprendre.
Je ſçaurai réparer ce ſoupçon outrageant,
Oui, vous êtes ſergent, Monſieur, & très-ſergent.
Touchez-là. Vos pareils ſont gens que je révere;
Et j'ai toujours été nourri, par feu mon pere,
Dans la crainte de Dieu, Monſieur, & des ſergents.

L'INTIMÉ.

Non, à ſi bon marché l'on ne bat point les gens.

CHICANEAU.

Monſieur, point de procès.

L'INTIMÉ.

Serviteur. Contumace,
Bâton levé, ſoufflet, coup de pied. Ah !

CHICANEAU.

De grace,
Rendez-les moi plutôt. 1)

L'INTIMÉ.

Suffit qu'ils ſoient reçus,
Je ne les voudrois pas donner pour mille écus. 2)

SCENE V.

LÉANDRE *en robe de commiſſaire*, CHICANEAU, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ.

VOICI fort à propos Monſieur le commiſſaire.
Monſieur, votre préſence eſt ici néceſſaire.

---

1) *Rendez-les moi plutôt.*]

Cette réponſe eſt plutôt d'un avare que d'un homme qui aime les procès.

2) *Suffit qu'ils ſoient reçus,*
Je ne les voudrois pas donner pour mille écus.]

Cette ſcene de l'huiſſier nous paroît imitée de la ſcene IV du Ve acte du Tartuffe, qui précéda d'une année la piece de Racine. La ſcene de celui-ci a quelque choſe de plus comique, en ce que Chicaneau exécute ſur le porteur de la ſommation une vengeance qu'Orgon & Damis ne font que deſirer.

Tel

Tel que vous me voyez, Monſieur ici préſent,
M'a, d'un fort grand ſoufflet, fait un petit préſent.

LÉANDRE.

A vous, Monſieur?

L'INTIMÉ.

A moi, parlant à ma perſonne.
Item, un coup de pied; plus les noms qu'il me donne.

LÉANDRE.

Avez-vous des témoins?

L'INTIMÉ.

Monſieur, tâtez plutôt,
Le ſoufflet ſur ma joue eſt encore tout chaud.

LÉANDRE.

Pris en flagrant délit, affaire criminelle.

CHICANEAU.

Foin de moi.

L'INTIMÉ.

Plus, ſa fille, au moins ſoi diſant telle,
A mis un mien papier en morceaux, proteſtant
Qu'on lui feroit plaiſir, & que, d'un œil content,
Elle nous défioit.

LÉANDRE, *à l'Intimé.*

Faites venir la fille.
L'eſprit de contumace eſt dans cette famille.

CHICANEAU, *à part.*

Il faut abſolument qu'on m'ait enſorcelé.
Si j'en connois pas un, je veux être étranglé. 1)

LÉANDRE.

Comment ! Battre un huiſſier ! Mais voici la rebelle.

SCENE VI.

ISABELLE, LÉANDRE, CHICANEAU, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ, *à Iſabelle.*

Vous le reconnoiſſez ?

LÉANDRE.

Hé bien, Mademoiſelle,
C'eſt donc vous qui tantôt braviez notre officier,
Et qui, ſi hautement, oſiez nous défier ?
Votre nom ?

ISABELLE.

Iſabelle.

LÉANDRE.

Écrivez. Et votre âge ?

1) *Si j'en connois pas un, je veux être étranglé.*] La négation *pas* eſt inutile.

ISABELLE.

Dix-huit ans.

CHICANEAU.

Elle en a quelque peu davantage,
Mais n'importe.

LÉANDRE.

Êtes-vous en pouvoir de mari?

ISABELLE.

Non, Monsieur.

LÉANDRE.

Vous riez? Écrivez qu'elle a ri. 1)

CHICANEAU.

Monsieur, ne parlons point de maris à des filles;
Voyez-vous, ce sont là des secrets de familles.

LÉANDRE.

Mettez qu'il interrompt.

CHICANEAU.

Hé, je n'y pensois pas.
Prends bien garde, ma fille, à ce que tu diras.

---

1) *Vous riez? Écrivez qu'elle a ri.*] Ce trait est un des plus charmants de la piece. Avoir sçu jetter de pareils agréments sur une scene d'interrogatoire, prouvoit chez Racine une imagination très-fleurie & très-enjouée.

LÉANDRE.

Là, ne vous troublez point. Répondez à votre aiſe.
On ne veut pas rien faire ici qui vous déplaiſe. 1)
N'avez-vous pas reçu, de l'huiſſier que voilà,
Certain papier tantôt ?

ISABELLE.

Oui, Monſieur.

CHICANEAU.

Bon cela.

LÉANDRE.

Avez-vous déchiré ce papier ſans le lire ? 2)

ISABELLE.

Monſieur, je l'ai lu.

---

1) *Répondez à votre aiſe.*
On ne veut pas rien faire ici qui vous déplaiſe.]
Louis Racine prétend que Léandre, déguiſé en commiſſaire, fait exprès la faute de *pas* mis avec *rien*. Cette apologie eſt d'autant plus puérile, que Léandre parle toujours correctement dans tout le reſte de cette ſcene. N'étoit-il pas plus naturel d'avouer que le poëte avoit fait une faute ?

2) *Avez-vous déchiré ce papier ſans le lire ?*]
La maniere dont Léandre interroge ſa maîtreſſe, & celle dont Iſabelle lui répond ſans détromper ſon pere, eſt du meilleur comique & digne de Moliere.

CHICANEAU.

Bon.

LÉANDRE, *à l'Intimé.*

(*à Isabelle.*) Continuez d'écrire.
Et pourquoi l'avez-vous déchiré?

ISABELLE.

J'avois peur
Que mon pere ne prît l'affaire trop à cœur,
Et qu'il ne s'échauffât le sang à sa lecture.

CHICANEAU.

Et tu fuis les procès? C'est méchanceté pure.

LÉANDRE.

Vous ne l'avez donc pas déchiré par dépit,
Ou par mépris de ceux qui vous l'avoient écrit?

ISABELLE.

Monsieur, je n'ai pour eux ni mépris ni colere.

LÉANDRE, *à l'Intimé.*

Écrivez.

CHICANEAU.

Je vous dis qu'elle tient de son pere;
Elle répond fort bien.

LÉANDRE.

Vous montrez cependant
Pour tous les gens de robe un mépris évident.

ISABELLE.

Une robe toujours m'avoit choqué la vue,
Mais cette averſion à préſent diminue.

CHICANEAU.

La pauvre enfant ! Va, va, je te marîrai bien,
Dès que je le pourrai, s'il ne m'en coûte rien.

LÉANDRE.

A la juſtice donc vous voulez ſatisfaire ?

ISABELLE.

Monſieur, je ferai tout pour ne vous pas déplaire.

L'INTIMÉ.

Monſieur, faites ſigner.

LÉANDRE.

Dans les occaſions
Soutiendrez-vous, au moins, vos dépoſitions ?

ISABELLE.

Monſieur, aſſûrez-vous qu'Iſabelle eſt conſtante.

LÉANDRE.

Signez. Cela va bien, la juſtice eſt contente.
Çà, ne ſignez-vous pas, Monſieur ?

CHICANEAU.

Oui dà, gaîment;
A tout ce qu'elle a dit, je ſigne aveuglément.

LÉANDRE, *bas à Isabelle.*

Tout va bien. A mes vœux le succès est conforme ;
Il signe un bon contrat écrit en bonne forme,
Et sera condamné tantôt sur son écrit.

CHICANEAU *à part.*

Que lui dit-il ? Il est charmé de son esprit.

LÉANDRE.

Adieu ; soyez toujours aussi sage que belle :
Tout ira bien. Huissier, remenez-la chez elle.
Et vous, Monsieur, marchez.

CHICANEAU.

Où, Monsieur ?

LÉANDRE.

Suivez-moi.

CHICANEAU.

Où donc ?

LÉANDRE.

Vous le sçaurez. Marchez, de par le roi.

CHICANEAU.

Comment !



SCENE VII.

LÉANDRE, CHICANEAU, PETIT-JEAN.

PETIT-JEAN.

HOLA, quelqu'un n'a-t-il point vu mon maître?
Quel chemin a-t-il pris, la porte ou la fenêtre?

LÉANDRE.

A l'autre.

PETIT-JEAN.

Je ne sçais qu'est devenu son fils;
Et pour le pere, il est où le diable l'a mis.
Il me redemandoit sans cesse ses épices,
Et j'ai tout bonnement couru dans les offices
Chercher la boîte au poivre 1); & lui, pendant cela,
Est disparu.

---

1) *Il me redemandoit sans cesse ses épices,*
Et j'ai tout bonnement couru dans les offices
Chercher la boîte au poivre.]

Cela s'appelle jouer sur le mot; ce n'est guere la coutume de Racine. Cette plaisanterie, qui est une pointe, nous paroît calquée sur une mauvaise épigramme de Saint-Amand, sur l'incendie du palais:

Certes l'on vit un triste jeu,
Quand à Paris dame Justice
Se mit le palais tout en feu,
Pour avoir trop mangé d'épice.

SCENE VIII.

DANDIN *à une lucarne du toît*, LÉANDRE, CHICANEAU, L'INTIMÉ, PETIT-JEAN.

DANDIN.

PAIX, paix, que l'on ſe taiſe là.

LÉANDRE.

Hé, grand Dieu!

PETIT-JEAN.

Le voilà, ma foi, dans les gouttieres.

DANDIN.

Quelles gens êtes-vous? Quelles ſont vos affaires?
Qui ſont ces gens en robe? Êtes-vous avocats?
Çà, parlez.

PETIT-JEAN.

Vous verrez qu'il va juger les chats.

DANDIN.

Avez-vous eu le ſoin de voir mon ſecretaire?
Allez lui demander ſi je ſçais votre affaire. 1)

---

1) *Allez lui demander ſi je ſçais votre affaire.*] Trait d'ingénuité échappé ſans doute à plus d'un homme en place.

LÉANDRE.

Il faut bien que je l'aille arracher de ces lieux.
Sur votre prisonnier, huissier, ayez les yeux.

PETIT-JEAN.

Ho, ho, Monsieur.

LÉANDRE.

Tais-toi sur les yeux de ta tête,
Et suis-moi. 1)

SCENE IX.

LA COMTESSE, DANDIN, CHICANEAU, L'INTIMÉ.

DANDIN.

DÉPÊCHEZ, donnez votre requête.

CHICANEAU.

Monsieur, sans votre aveu, l'on me fait prisonnier.

LA COMTESSE.

Hé, mon Dieu! j'apperçois Monsieur dans son grenier.
Que fait-il là?

---

1) *Tais-toi sur les yeux de ta tête.*] Sorte de pléonasme plaisant, qui sent assez la maniere de Plaute. Il est devenu proverbe.

L'INTIMÉ.

Madame, il y donne audience;
Le champ vous est ouvert.

CHICANEAU.

On me fait violence,
Monsieur, on m'injurie; & je venois ici
Me plaindre à vous.

LA COMTESSE.

Monsieur, je viens me plaindre aussi.

CHICANEAU & LA COMTESSE.

Vous voyez devant vous mon adverse partie.

L'INTIMÉ.

Parbleu, je veux me mettre aussi de la partie.

CHICANEAU, LA COMTESSE & L'INTIMÉ.

Monsieur, je viens ici pour un petit exploit.

CHICANEAU.

Hé, Messieurs, tour à tour exposons notre droit.

LA COMTESSE.

Son droit? Tout ce qu'il dit sont autant d'impostures. 1)

---

1) *Tout ce qu'il dit sont autant d'impostures.*] Il y a dans ce vers une petite faute de grammaire qu'il faut remarquer. *Tout* au singulier, quoique mot collectif, ne demande pas après lui le pluriel.

DANDIN.

Qu'eſt-ce qu'on vous a fait?

CHICANEAU, LA COMTESSE & L'INTIMÉ.

On m'a dit des injures.

L'INTIMÉ.

Outre un ſoufflet, Monſieur, que j'ai reçu plus qu'eux.

CHICANEAU.

Monſieur, je ſuis couſin de l'un de vos neveux.

LA COMTESSE.

Monſieur, pere Cordon vous dira mon affaire.

L'INTIMÉ.

Monſieur, je ſuis bâtard de votre apothicaire.

DANDIN.

Vos qualités?

LA COMTESSE.

Je ſuis comteſſe.

L'INTIMÉ.

Huiſſier.

CHICANEAU.

Bourgeois.

Meſſieurs ......

DANDIN, *se retirant de la lucarne du toît.*

Parlez toujours, je vous entends tous trois. 1)

CHICANEAU.

Monsieur ......

L'INTIMÉ.

Bon ! le voilà qui fausse compagnie.

LA COMTESSE.

Hélas !

CHICANEAU.

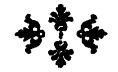
Hé quoi, déjà l'audience est finie ?
Je n'ai pas eu le temps de lui dire deux mots.

---

1) *Parlez toujours, je vous entends tous trois.*] S'ils parlent tous trois à la fois, comment pourra-t-il les entendre ?

Ce vers nous rappelle une épigramme de Baraton :

Huissiers, qu'on fasse silence,
Dit, en tenant audience,
Un président de Beaugé ;
C'est un bruit à tête fendre :
Nous avons déjà jugé
Dix causes sans les entendre.



SCENE X.

LÉANDRE *sans robe*, CHICANEAU, LA COMTESSE, L'INTIMÉ.

LÉANDRE.

MESSIEURS, voulez-vous bien nous laisser en repos?

CHICANEAU.

Monsieur, peut-on entrer?

LÉANDRE.

Non, Monsieur, ou je meure.

CHICANEAU.

Hé, pourquoi? J'aurai fait en une petite heure;
En deux heures, au plus.

LÉANDRE.

On n'entre point, Monsieur.

LA COMTESSE.

C'est bien fait de fermer la porte à ce crieur.
Mais moi......

LÉANDRE.

L'on n'entre point, Madame, je vous jure.

LA COMTESSE.

Ho, Monsieur, j'entrerai.

LÉANDRE.

Peut-être.

LA COMTESSE.

J'en suis sûre.

LÉANDRE.

Par la fenêtre donc.

LA COMTESSE.

Par la porte.

LÉANDRE.

Il faut voir.

CHICANEAU.

Quand je devrois ici demeurer jusqu'au soir.

SCENE XI.

LÉANDRE, CHICANEAU, LA COMTESSE, L'INTIMÉ, PETIT-JEAN.

PETIT-JEAN, *à Léandre.*

On ne l'entendra pas, quelque chose qu'il fasse.
Parbleu, je l'ai fourré dans notre salle basse,
Tout auprès de la cave.

LÉANDRE, *à la Comtesse & à Chicaneau.*

En un mot, comme en cent,
On ne voit point mon pere.

CHICANEAU.

Hé bien donc. Si, pourtant;
Sur toute cette affaire, il faut que je le voie.
(*Dandin paroît par le ſoupirail de la cave.*)
Mais que vois-je ! Ah ! c'eſt lui que le ciel nous renvoie.

LÉANDRE

Quoi ! par le ſoupirail ?

PETIT-JEAN.

Il a le diable au corps.

CHICANEAU, *ſaiſiſſant Dandin.*

Monſieur......

DANDIN.

L'impertinent ! Sans lui j'étois dehors.

CHICANEAU.

Monſieur......

DANDIN.

Retirez-vous, vous êtes une bête.

CHICANEAU.

Monſieur, voulez-vous bien......

DANDIN.

Vous me rompez la tête.

CHICANEAU.

Monſieur, j'ai commandé......

DANDIN.

DANDIN.

Taiſez-vous, vous dit-on.

CHICANEAU.

Que l'on portât chez vous......

DANDIN.

Qu'on le mene en priſon.

CHICANEAU.

Certain quartaut de vin.

DANDIN.

Hé, je n'en ai que faire.

CHICANEAU.

C'eſt de très-bon muſcat.

DANDIN.

Redites votre affaire.

LÉANDRE, *à l'Intimé.*

Il faut les entourer ici de tous côtés.

LA COMTESSE.

Monſieur, il va vous dire autant de fauſſetés.

CHICANEAU.

Monſieur, je vous dis vrai.

DANDIN.

Mon Dieu, laiſſez la dire.

LA COMTESSE.

Monſieur, écoutez-moi.

DANDIN.

Souffrez que je reſpire.

CHICANEAU.

Monſieur......

DANDIN.

Vous m'étranglez.

LA COMTESSE.

Tournez les yeux vers moi.

DANDIN.

Elle m'étrangle......Ay, ay.

CHICANEAU.

Vous m'entraînez, ma foi.
Prenez garde, je tombe.

PETIT-JEAN.

Ils ſont, ſur ma parole,
L'un & l'autre encavés.

LÉANDRE.

Vîte, que l'on y vole;
Courez à leur ſecours. Mais, au moins, je prétends
Que Monſieur Chicaneau, puiſqu'il eſt là-dedans,
N'en ſorte d'aujourd'hui. L'Intimé, prends-y garde.

L'INTIMÉ.

Gardez le ſoupirail.

LÉANDRE.

Va vîte, je le garde.

SCENE XII.

LA COMTESSE, LÉANDRE.

LA COMTESSE.

MISÉRABLE ! il s'en va lui prévenir l'eſprit :
(*par le ſoupirail de la cave.*)
Monſieur, ne croyez rien de tout ce qu'il vous dit,
Il n'a point de témoins ; c'eſt un menteur.

LÉANDRE.

Madame,
Que leur contez-vous là ? Peut-être ils rendent l'ame.

LA COMTESSE.

Il lui fera, Monſieur, croire ce qu'il voudra.
Souffrez que j'entre.

LÉANDRE.

Oh non, perſonne n'entrera.

LA COMTESSE.

Je le vois bien, Monſieur, le vin muſcat opere
Auſſi bien ſur le fils que ſur l'eſprit du pere.

Patience ; je vais protester comme il faut,
Contre Monsieur le juge, & contre le quartaut.

LÉANDRE.

Allez donc, & cessez de nous rompre la tête.
(*seul.*)
Que de fous ! Je ne fus jamais à telle fête.

SCENE XIII.

DANDIN, L'INTIMÉ, LÉANDRE.

L'INTIMÉ.

Monsieur, où courez-vous ? C'est vous mettre en danger,
Et vous boitez tout bas.

DANDIN.

Je veux aller juger.

LÉANDRE.

Comment, mon pere ! Allons, permettez qu'on vous panse :
Vîte, un chirurgien.

DANDIN.

Qu'il vienne à l'audience.

LÉANDRE.

Hé, mon pere, arrêtez......

DANDIN.

Oh, je vois ce que c'eſt!
Tu prétends faire ici de moi ce qu'il te plaît;
Tu ne gardes pour moi reſpect, ni complaiſance;
Je ne puis prononcer une ſeule ſentence:
Acheve, prends ce ſac, prends vîte. 1)

LÉANDRE.

Hé, doucement,
Mon pere! Il faut trouver quelque accommodement.
Si, pour vous, ſans juger, la vie eſt un ſupplice;
Si vous êtes preſſé de rendre la juſtice, 2)
Il ne faut point ſortir pour cela de chez vous.
Exercez le talent, & jugez parmi nous.

DANDIN.

Ne raillons point ici de la magiſtrature:
Vois-tu; je ne veux point être un juge en peinture.

---

1) *Acheve, prends ce ſac, prends vîte.*]
Dandin dit, *acheve* & *prends ce ſac*, du ton dont le pere de Rodrigue dit au comte de Gormas:

Acheve, & prends ma vie.
Act. I. ſcen. VI.

C'eſt encore une parodie du Cid.

2) *Si vous êtes preſſé de rendre la juſtice.*]
Dans Ariſtophane, Bdélycléon eſſaie de même de perſuader à ſon pere de renoncer à la manie qu'il a de juger. *Ceſſez*, dit-il, *d'aller prononcer des jugements; ou, puiſque vous y attachez tant de plaiſir, bornez-vous à être le juge de vos domeſtiques.*

LÉANDRE.

Vous ferez, au contraire, un juge sans appel,
Et juge du civil comme du criminel.
Vous pourrez, tous les jours, tenir deux audiences;
Tout vous sera chez vous matiere de sentences.
Un valet manque-t-il de rendre un verre net,
Condamnez-le à l'amende 1); ou, s'il le casse, au fouet.

DANDIN.

C'est quelque chose. Encor passe quand on raisonne:
Et mes vacations, qui les paîra? Personne? 2)

---

1) *Condamnez-le à l'amende; ou, s'il le casse, au fouet.*]
Voilà, dit M. l'abbé d'Olivet, *le seul exemple qui reste dans tout Racine, d'un* le, *pronom relatif, mis après son verbe, & devant un mot qui commence par une voyelle :* condamnez-le à l'amende. *Encore faut-il observer que cela se trouve dans une comédie. Mais dans les premieres éditions de sa Thébaïde & de son Alexandre, il y en avoit cinq ou six autres exemples..... Racine a senti que l'élision de cet article* le *blessoit entiérement l'oreille.*

Dans Aristophane, Bdélycléon indique de même à son pere les délits particuliers qui pourront être la matiere de ses jugements: *S'il arrive*, dit-il, *que votre servante ouvre votre porte à votre insçu, vous lui ferez porter la peine de ce crime.*

2) *C'est quelque chose. Encor passe quand on raisonne:
Et mes vacations, qui les paîra? Personne?*]
Je me rends à ces raisons, dit Philocléon, *mais tu ne dis point qui paiera mes honoraires? Je m'en charge*, répond le fils. *A la bonne heure*, reprend le pere. Guêpes d'Aristophane.

LÉANDRE.

Leurs gages vous tiendront lieu de nantissement.

DANDIN.

Il parle, ce me semble, assez pertinemment.

LÉANDRE.

Contre un de vos voisins ......

SCENE XIV.

PETIT-JEAN, L'INTIMÉ, DANDIN, LÉANDRE.

PETIT-JEAN.

ARRÊTE, arrête, attrape. 1)

LÉANDRE, *à l'Intimé.*

Ah! c'est mon prisonnier, sans doute, qui s'échappe!

L'INTIMÉ.

Non, non, ne craignez rien.

1) *Arrête, arrête, attrape.*] Chez Aristophane le chien ne vole point un chapon, mais un fromage : le poëte introduit pour cela un esclave, qui se contente de pester après cet animal, sans se mettre en peine de courir après lui : *Hélas! dit-il, pourquoi nourrir un pareil chien?* Le tour qu'a pris Racine est infiniment plus vif.

PETIT-JEAN.

Tout eſt perdu... Citron...
Votre chien... vient là-bas de manger un chapon : 1)
Rien n'eſt ſûr devant lui ; ce qu'il trouve il l'emporte. 2)

LÉANDRE.

Bon ! voilà pour mon pere une cauſe 3). Main forte.
Qu'on ſe mette après lui. Courez tous.

DANDIN.

Point de bruit,
Tout doux. Un amené ſans ſcandale ſuffit.

---

1) *Tout eſt perdu... Citron...*
Votre chien... vient là-bas de manger un chapon.]

Le même déſordre, & par conſéquent le même art regne dans le récit grec :

Eſt-ce que Labès... tout à l'heure... votre chien... n'a pas mangé un fromage entier de Sicile ?

2) *Rien n'eſt ſûr devant lui ; ce qu'il trouve il l'emporte.*]

Ce vers eſt une parodie de deux autres de Malherbe dans l'ode à Henri IV, où ce poëte dit, en parlant d'un fleuve:

Rien n'eſt ſûr en ſon paſſage,
Ce qu'il trouve il le ravage.

3) *Bon ! voilà pour mon pere une cauſe.*]

A peine Dandin a-t-il conſenti à la propoſition que ſon fils lui fait de juger, qu'il s'en préſente une occaſion.

Dans le poëte grec, le fils de Philocléon profite de la même circonſtance : il n'eſt pas plutôt inſtruit du vol commis par ſon chien, qu'il prend le parti *de dénoncer ce crime à ſon pere.*

LÉANDRE.

Çà, mon pere, il faut faire un exemple authentique,
Jugez séverement ce voleur domestique.

DANDIN.

Mais je veux faire au moins la chose avec éclat.
Il faut, de part & d'autre, avoir un avocat; 1)
Nous n'en avons pas un.

LÉANDRE.

Hé bien, il en faut faire.
Voilà votre portier & votre secretaire,
Vous en ferez, je crois, d'excellents avocats;
Ils sont fort ignorants. 2)

L'INTIMÉ.

Non pas, Monsieur, non pas.
J'endormirai Monsieur tout aussi bien qu'un autre.

PETIT-JEAN.

Pour moi, je ne sçais rien, n'attendez rien du nôtre.

---

1) *Il faut, de part & d'autre, avoir un avocat.*]
C'est d'Aristophane que Racine a pris encore cette idée.

2) *Vous en ferez, je crois, d'excellents avocats;*
Ils sont fort ignorants.]

Ces contre-vérités sentent le sel attique & la maniere d'Aristophane. La comédie du *Méchant* offre plusieurs traits de cette espece; & sur-tout celui où Cléon se promet qu'une noirceur qu'il médite, produira un effet

Bien scandaleux, bien bon.

LÉANDRE.

C'eſt ta premiere cauſe, & l'on te la fera.

PETIT-JEAN.

Mais je ne ſçais pas lire.

LÉANDRE.

Hé, l'on te ſoufflera. 1)

DANDIN.

Allons nous préparer. Çà, Meſſieurs, point d'intrigue.
Fermons l'œil aux préſents, & l'oreille à la brigue.
Vous, maître Petit-Jean, ſerez le demandeur.
Vous, maître l'Intimé, ſoyez le défendeur.

---

1) *Hé, l'on te ſoufflera.*] Racine a fait ici quelques retranchements. On liſoit d'abord :

PETIT-JEAN.

» Je vous entends, oui. Mais d'une premiere cauſe,
» Monſieur, à l'avocat revient-il quelque choſe?

LÉANDRE.

» Ah, fi ! garde-toi bien d'en vouloir rien toucher;
» C'eſt la cauſe d'honneur, on l'achete bien cher.
» On ſeme des billets par toute la famille;
» Et le petit garçon, & la petite fille,
» Oncle, tante, couſins, tout vient, juſques au chat,
» Dormir au plaidoyer de Monſieur l'avocat.

DANDIN.

» Allons nous préparer. *&c.* »

Fin du ſecond acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CHICANEAU, LÉANDRE, LE SOUFFLEUR.

CHICANEAU.

Oui, Monsieur, c'eſt ainſi qu'ils ont conduit l'affaire;
L'huiſſier m'eſt inconnu, comme le commiſſaire.
Je ne ments pas d'un mot.

LÉANDRE.

Oui, je crois tout cela;
Mais, ſi vous m'en croyez, vous les laiſſerez là.
En vain vous prétendez les pouſſer l'un & l'autre;
Vous troublerez bien moins leur repos que le vôtre.
Les trois quarts de vos biens ſont déjà dépénſés
A faire enfler des ſacs l'un ſur l'autre entaſſés.
Et dans une pourſuite à vous-même contraire.... 1)

1) *Et dans une pourſuite à vous-même contraire.....*] Racine a ſupprimé les vers ſuivants, qui ſe trouvent dans la premiere édition. Il y avoit d'abord:

» Et dans une pourſuite à vous-même funeſte,
» Vous en voulez encore abſorber tout le reſte.

CHICANEAU.

Vraîment vous me donnez un conſeil ſalutaire;
Et, devant qu'il ſoit peu, je veux en profiter;
Mais je vous prie au moins, de bien ſolliciter.
Puiſque Monſieur Dandin va donner audience,
Je vais faire venir ma fille en diligence.
On peut l'interroger, elle eſt de bonne foi,
Et même elle ſçaura mieux répondre que moi.

LÉANDRE.

Allez & revenez, l'on vous fera juſtice.

LE SOUFFLEUR.

Quel homme!

» Ne vaudroit-il pas mieux, ſans ſoucis, ſans chagrins,
» Et de vos revenus régalant vos voiſins,
» Vivre en pere jaloux du bien de ſa famille,
» Pour en laiſſer un jour le fonds à votre fille;
» Que de nourrir un tas d'officiers affamés,
» Qui moiſſonnent les champs que vous avez ſemés;
» Dont la main, toujours pleine, & toujours indigente,
» S'engraiſſe impunément de vos chapons de rente?
» Le beau plaiſir d'aller, tout mourant de ſommeil,
» A la porte d'un juge attendre ſon réveil;
» Et d'eſſuyer le vent qui vous ſouffle aux oreilles,
» Tandis que Monſieur dort, & cuve vos bouteilles!
» Ou bien, ſi vous entrez, de paſſer tout un jour
» A compter, en grondant, les carreaux de ſa cour.
» Hé, Monſieur, croyez-moi, quittez cette miſere, *&c.*»

SCENE II.

LÉANDRE, LE SOUFFLEUR.

LÉANDRE.

Je me sers d'un étrange artifice.
Mais mon pere est un homme à se désespérer ;
Et d'une cause en l'air il le faut bien leurrer.
D'ailleurs, j'ai mon dessein, & je veux qu'il condamne
Ce fou, qui réduit tout au pied de la chicane.
Mais voici tous nos gens qui marchent sur nos pas.

SCENE III.

DANDIN, L'INTIMÉ & PETIT-JEAN *en robe*, LÉANDRE, LE SOUFFLEUR.

DANDIN.

Ça, qu'êtes-vous ici ?

LÉANDRE.

Ce sont les avocats.

DANDIN, *au Souffleur.*

Vous ?

LE SOUFFLEUR.

Je viens ſecourir leur mémoire troublée.

DANDIN.

Je vous entends. Et vous?

LÉANDRE.

Moi? Je ſuis l'aſſemblée.

DANDIN.

Commencez donc.

LE SOUFFLEUR.

Meſſieurs.

PETIT-JEAN.

Oh, prenez-le plus bas;
Si vous ſoufflez ſi haut, l'on ne m'entendra pas.
Meſſieurs......

DANDIN.

Couvrez-vous.

PETIT-JEAN.

Oh! Meſ......

DANDIN.

Couvrez-vous, vous dis-je.

PETIT-JEAN.

Oh, Monſieur! je ſçais bien à quoi l'honneur m'oblige.

DANDIN.

Ne te couvre donc pas.

PETIT-JEAN, *se couvrant.*

Messieurs ... (*au Souffleur.*)
Vous, doucement.
Ce que je sçais le mieux, c'est mon commencement.
Messieurs, quand je regarde avec exactitude 1)
L'inconstance du monde, & sa vicissitude;
Lorsque je vois, parmi tant d'hommes différents,
Pas une étoile fixe, & tant d'astres errants.
Quand je vois les Césars, quand je vois leur fortune;
Quand je vois le soleil, & quand je vois la lune;
(*Babyloniens.*)
Quand je vois les États des Babyboniens
(*Persans.*) (*Macédoniens.*)
Transférés des Serpents aux Nacédoniens;
(*Romains.*) (*despotique.*)
Quand je vois les Lorrains, de l'état dépotique,
(*démocratique.*)
Passer au démocrite, & puis au monarchique;
Quand je vois le Japon.......

---

1) *Messieurs, quand je regarde avec exactitude*
L'inconstance du monde, & sa vicissitude; &c.]
Ce début est beaucoup plus simple dans la comédie des Guêpes, parce que les loix d'Athenes ne permettant point aux orateurs de s'écarter de leur sujet, ils ne pouvoient tomber dans le défaut que Racine reproche aux avocats de son temps.

L'INTIMÉ.

Quand aura-t-il tout vu ?

PETIT-JEAN.

Oh ! pourquoi celui-là m'a-t-il interrompu ?
Je ne dirai plus rien.

DANDIN.

Avocat incommode,
Que ne lui laissiez-vous finir sa période ?
Je suois sang & eau, pour voir si, du Japon, 1)
Il viendroit à bon port au fait de son chapon;
Et vous l'interrompez par un discours frivole.
Parlez donc, avocat.

PETIT-JEAN.

J'ai perdu la parole.

LÉANDRE.

Acheve, Petit-Jean, c'est fort bien débuté.
Mais que font là tes bras pendants à ton côté ?
Te voilà sur tes pieds droit comme une statue.
Dégourdis-toi. Courage. Allons, qu'on s'évertue.

PETIT-JEAN, *remuant les bras.*

Quand... je vois... Quand... je vois...

---

1) *Je suois sang & eau, pour voir si, du Japon.*] Ne peut-on pas observer qu'il y a un hiatus dans cet endroit; comme plus bas, *tant y a*, &c ?

LÉANDRE.

LÉANDRE.

Dis donc ce que tu vois.

PETIT-JEAN.

Oh, dame ! on ne court pas deux lievres à la fois.

LE SOUFFLEUR.

On lit...

PETIT-JEAN.

On lit...

LE SOUFFLEUR.

Dans la...

PETIT-JEAN.

Dans la...

LE SOUFFLEUR.

Métamorphose,

PETIT-JEAN.

Comment ?

LE SOUFFLEUR.

Que la métem...

PETIT-JEAN.

Que la métem...

LE SOUFFLEUR.

Psycose.

PETIT-JEAN.

Psycose.

LE SOUFFLEUR.

Hé, le cheval!

PETIT-JEAN.

Et le cheval.

LE SOUFFLEUR.

Encor?

PETIT-JEAN.

Encor.

LE SOUFFLEUR.

Le chien!

PETIT-JEAN.

Le chien.

LE SOUFFLEUR.

Le butor!

PETIT-JEAN.

Le butor.

LE SOUFFLEUR.

Peste de l'avocat!

PETIT-JEAN

Ah, peste de toi-même!
Voyez cet autre avec sa face de carême.
Va-t-en au diable.

DANDIN.

Et vous, venez au fait. Un mot
Du fait. 1)

PETIT-JEAN.

Hé, faut-il tant tourner autour du pot?
Ils me font dire aussi des mots longs d'une toise,
De grands mots qui tiendroient d'ici jusqu'à Pontoise:
Pour moi, je ne sçais point tant faire de façon,
Pour dire qu'un mâtin vient de prendre un chapon.
Tant y a qu'il n'est rien que votre chien ne prenne;
Qu'il a mangé là-bas un bon chapon du Maine;
Que la premiere fois que je l'y trouverai,
Son procès est tout fait, & je l'assommerai.

LÉANDRE.

Belle conclusion, & digne de l'exorde!

---

1) *Et vous, venez au fait. Un mot*
Du fait.]
Allusion à une anecdote du temps de Racine. Un avocat chargé de défendre la cause d'un homme, sur le compte duquel on vouloit mettre un enfant, se jettoit à dessein dans des digressions tout à fait étrangeres à son sujet. Le juge ne cessoit de lui dire, comme fait ici Dandin: *Au fait, avocat, au fait; un mot du fait.* Celui-ci, impatienté de la leçon, termina brusquement son plaidoyer, en disant: *Le fait est un enfant fait; celui qu'on dit l'avoir fait, nie le fait. Voilà le fait.*

PETIT-JEAN.

On l'entend bien toujours. Qui voudra mordre y morde.

DANDIN.

Appellez les témoins.

LÉANDRE.

C'eſt bien dit, s'il le peut.
Les témoins ſont fort chers, & n'en a pas qui veut.

PETIT-JEAN.

Nous en avons pourtant, & qui ſont ſans reproche.

DANDIN.

Faites-les donc venir.

PETIT-JEAN.

Je les ai dans ma poche.
Tenez: voilà la tête & les pieds du chapon;
Voyez-les, & jugez.

L'INTIMÉ.

Je les récuſe.

DANDIN.

Bon!
Pourquoi les récuſer?

L'INTIMÉ.

Monſieur, ils ſont du Maine.

DANDIN.

Il eſt vrai que du Mans il en vient par douzaine.

L'INTIMÉ.

Meſſieurs . . . . . .

DANDIN.

Serez-vous long, avocat, dites-moi? 1)

L'INTIMÉ.

Je ne réponds de rien.

DANDIN.

Il eſt de bonne foi.

L'INTIMÉ, *d'un ton finiſſant en fauſſet.*

Meſſieurs, tout ce qui peut étonner un coupable; 2)
Tout ce que les mortels ont de plus redoutable,

---

1) *Serez-vous long, avocat, dites-moi?*] Le premier préſident du parlement de Paris, demanda un jour à l'avocat Montauban, *s'il ſeroit long;* l'avocat répondit: *Oui. Du moins*, dit le premier préſident, *vous êtes de bonne foi.*

2) *Meſſieurs, tout ce qui peut étonner un coupable;* &c.] Racine a parodié ici un plaidoyer du célebre Patru, qui, dans la cauſe d'un pâtiſſier contre un boulanger, ſe ſervit de l'exorde de Ciceron, dans ſon oraiſon *pro Quintio*: *QUÆ RES in civitate duæ plurimum poſſunt, hæ contra nos ambæ faciunt in hoc tempore, ſumma gratia & eloquentia. Quarum alteram C. Aquili vereor, alteram metuo*, &c. L'acteur, chargé

Semble s'être assemblé contre nous par hasar,
Je veux dire la brigue & l'éloquence. Car,
D'un côté, le crédit du défunt m'épouvante,
Et, de l'autre côté, l'éloquence éclatante
De maître Petit-Jean m'éblouit.

DANDIN.

Avocat,
De votre ton vous-même adoucissez l'éclat.

L'INTIMÉ.

(*d'un ton ordinaire.*) (*du beau ton.*)
Oui dà, j'en ai plusieurs.... Mais quelque défiance
Que nous doive donner la susdite éloquence
Et le susdit crédit; ce néanmoins, Messieurs,
L'encre de vos bontés nous rassure. D'ailleurs,
Devant le grand Dandin l'innocence est hardie;
Oui, devant ce Caton de basse Normandie,
Ce soleil d'équité qui n'est jamais terni,
Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni. 1)

DANDIN.

Vraîment, il plaide bien.

---

du rôle de l'Intimé, imitoit, en plaidant, les inflexions de voix des avocats de ce temps-là.

1) *Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.*]

Ce vers est un des plus beaux de la Pharsale de Lucain; il signifie : *Les dieux se sont déclarés pour le parti des vainqueurs, mais Caton étoit du parti des vaincus.*

L'INTIMÉ.

Sans craindre aucune chofe,
Je prends donc la parole & je viens à ma caufe.
Ariftote, *primo*, peri-politicon, 1)
Dit fort bien......

DANDIN.

Avocat, il s'agit d'un chapon,
Et non point d'Ariftote & de fa politique, 2)

L'INTIMÉ.

Oui; mais l'autorité du péripatétique
Prouveroit que le bien & le mal......

---

1) *Ariftote*, primo, *peri-politicon.*]

Trait de critique qui, felon Louis Racine, fut fuggéré à fon pere par un difcours que fit le chancelier Bellievre à la reine Élifabeth, pour en obtenir la grace de Marie Stuard; l'orateur, après avoir épuifé tous les traits d'hiftoire qui avoient rapport à fon fujet, cite des paffages d'Homere, de Platon & de Callimaque. *De Thou, liv. LXXXVI.*

2) *Avocat, il s'agit d'un chapon,*
Et non point d'Ariftote & de fa politique.]

Ceci eft une imitation de l'épigramme 19 du livre VI de Martial, que M. de la Monnoye a traduit ainfi:

Pour trois moutons qu'on m'avoit pris,
J'avois un procès au bailliage.
Gui, le phénix des beaux efprits,
Plaidoit ma caufe, & faifoit rage.
Quand il eut dit un mot du fait,
Pour exagérer le forfait,

DANDIN.

Je prétends
Qu'Ariſtote n'a point d'autorité céans.
Au fait.

L'INTIMÉ.

Pauſanias, en ſes Corinthiaques...

DANDIN.

Au fait.

L'INTIMÉ.

Rebuffe...

DANDIN.

Au fait, vous dis-je.

L'INTIMÉ.

Le grand Jacques...

DANDIN.

Au fait, au fait, au fait.

L'INTIMÉ.

Harmenopul, in prompt...

DANDIN.

Oh, je te vais juger.

Il cita la fable & l'hiſtoire,
Les Ariſtotes, les Platons.
Gui, laiſſez-là tout ce grimoire,
Et retournez à vos moutons.

L'INTIMÉ.

(*vîte.*) Oh, vous êtes ſi prompt.
Voici le fait. Un chien vient dans une cuiſine,
Il y trouve un chapon, lequel a bonne mine.
Or celui pour lequel je parle eſt affamé;
Celui contre lequel je parle *autem* plumé.
Et celui pour lequel je ſuis, prend en cachette
Celui contre lequel je parle. L'on décrete.
On le prend. Avocat pour & contre appellé.
Jour pris. Je dois parler, je parle, j'ai parlé.

DANDIN.

Ta, ta, ta, ta. Voilà bien inſtruire une affaire.
Il dit fort poſément ce dont on n'a que faire,
Et court le grand galop quand il eſt à ſon fait.

L'INTIMÉ.

Mais le premier, Monſieur, c'eſt le beau.

DANDIN.

C'eſt le laid.
A-t-on jamais plaidé d'une telle méthode?
Mais qu'en dit l'aſſemblée?

LÉANDRE.

Il eſt fort à la mode.

L'INTIMÉ, *d'un ton véhément.*

Qu'arrive-t-il, Meſſieurs? On vient. Comment vient-on?

On pourſuit ma partie. On force une maiſon.
Quelle maiſon ? Maiſon de notre propre juge.
On briſe le cellier qui nous ſert de refuge.
De vol, de brigandage, on nous déclare auteurs.
On nous traîne, on nous livre à nos accuſateurs,
A maître Petit-Jean, Meſſieurs. Je vous atteſte :
Qui ne ſçait que la loi *Si quis canis*, digeſte
De vi, paragrapho, Meſſieurs, *Caponibus*, 1)
Eſt manifeſtement contraire à cet abus ?
Et quand il ſeroit vrai que Citron, ma partie,
Auroit mangé, Meſſieurs, le tout, ou bien partie
Dudit chapon : qu'on mette en compenſation
Ce que nous avons fait avant cette action.

---

1) *Qui ne ſçait que la loi* Si quis canis, *digeſte*,
De vi, *paragrapho*, *Meſſieurs*, Caponibus.]

Loi imaginaire & ſuppoſée plaiſamment par le poëte, auſſi bien que le paragraphe qu'il intitule *Caponibus*, c'eſt-à-dire, *des chapons*, dont le premier mot eſt cenſé être *Caponibus*. C'eſt une imitation de Moliere dans ſa comédie du Médecin malgré lui :

SGANARELLE.

Hippocrate dit.... que nous nous couvrions tous deux....

GÉRONTE.

Dans quel chapitre, s'il vous plaît ?

SGANARELLE.

Dans ſon chapitre.... des chapeaux.

Acte II. ſcene III.

Quand ma partie a-t-elle été réprimandée ?
Par qui votre maison a-t-elle été gardée ?
Quand avons-nous manqué d'aboyer au larron ?
Témoin, trois procureurs, dont icelui Citron 1)
A déchiré la robe. On en verra les pieces.
Pour nous justifier voulez-vous d'autres pieces ?

PETIT-JEAN.

Maître Adam......

L'INTIMÉ.

Laissez-nous.

PETIT-JEAN.

L'Intimé......

L'INTIMÉ.

Laissez-nous.

---

1) *Témoin, trois procureurs, dont icelui Citron A déchiré la robe.*]

Témoin n'est point un adverbe, mais un ablatif absolu, *testibus his & his*; & non pas *teste his & his*. Ainsi il est plus que probable que Racine avoit écrit *témoins* au pluriel. Cette remarque est d'autant plus importante, que ce poëte fait aujourd'hui autorité dans les questions sur la langue, & sur la pureté de la diction.

L'apologie que Racine fait ici du chien accusé, a quelque chose de plus piquant que celle d'Aristophane. *C'est*, dit-il, *le meilleur chien qui se puisse voir, excellent gardien de troupeaux... excellent même à chasser les loups.* Guêpes d'Aristophane,

PETIT-JEAN.

S'enroue.

L'INTIMÉ.

Hé, laiſſez-nous. Euh, euh.

DANDIN.

Repoſez-vous,

Et concluez.

L'INTIMÉ, *d'un ton peſant.*

Puis donc qu'on nous permet de prendre
Haleine, & que l'on nous défend de nous étendre;
Je vais, ſans rien omettre, & ſans prévariquer,
Compendieuſement énoncer, expliquer,
Expoſer à vos yeux l'idée univerſelle
De ma cauſe, & des faits renfermés en icelle.

DANDIN.

Il auroit plutôt fait de dire tout vingt fois,
Que de l'abréger une. Homme, ou, qui que tu ſois,
Diable, conclus, ou bien que le ciel te confonde!

L'INTIMÉ.

Je finis.

DANDIN.

Ah!

L'INTIMÉ.

Avant la naiſſance du monde...

DANDIN, *bâillant.*

Avocat, ah ! paſſons au déluge.

L'INTIMÉ.

Avant donc
La naiſſance du monde, & ſa création,
Le monde, l'univers, tout, la nature entiere
Étoit enſevelie au fond de la matiere.
Les éléments, le feu, l'air, & la terre & l'eau,
Enfoncés, entaſſés, ne faiſoient qu'un monceau,
Une confuſion, une maſſe ſans forme,
Un déſordre, un chaos, une cohue énorme.
Unus erat toto naturæ vultus in orbe,
Quem Græci dixere chaos, rudis indigeſtaque moles.

(*Dandin endormi ſe laiſſe tomber.*)

LÉANDRE.

Quelle chûte ! Mon pere !

PETIT-JEAN.

Ah, Monſieur ! Comme il dort !

LÉANDRE.

Mon pere, éveillez-vous.

PETIT-JEAN.

Monſieur, êtes-vous mort ?

LÉANDRE.

Mon pere !

DANDIN.

Hé bien, hé bien? Quoi? Qu'eſt-ce? Ah, ah, quel homme!
Certes, je n'ai jamais dormi d'un ſi bon ſomme.

LÉANDRE.

Mon pere, il faut juger.

DANDIN.

Aux galeres. 1)

---

1) *Aux galeres.*] Ce trait eſt auſſi naturel que plaiſant. Si l'on vouloit quelques exemples qui juſtifiaſſent la ſaillie de Racine, on pourroit citer ceux-ci:

Un juge avoit dormi pendant toute une audience, on lui demanda ſon avis, il répondit, en ſe frottant les yeux, *je ſuis de l'avis de Monſieur* ***, & ce Monſieur n'y étoit pas.

Un autre s'étoit aſſoupi pendant qu'on expoſoit la cauſe d'un homme qui avoit commis un délit dans un pré: *A quoi condamnez-vous*, lui dit-on, *le coupable? A être pendu*, s'écria-t-il en s'éveillant. *Comment*, lui dit-on, *il s'agit d'un pré? Qu'on le fauche.*

Dans la comédie des Guêpes, le juge veut pareillement envoyer le chien Labès *aux corbeaux*. C'étoient des poulies auxquelles on ſuſpendoit les eſclaves coupables, les mains attachées derriere le dos, pour leur donner les étrivieres.

LÉANDRE.

Un chien

Aux galeres ?

DANDIN.

Ma foi, je n'y connois plus rien.
De monde, de chaos, j'ai la tête troublée.
Hé, concluez.

L'INTIMÉ, *lui présentant des petits chiens.*

Venez, famille désolée !
Venez, pauvres enfants 1) ! qu'on veut rendre orphelins,
Venez faire parler vos esprits enfantins.
Oui, Messieurs, vous voyez ici notre misere ;
Nous sommes orphelins, rendez-nous notre pere,
Notre pere, par qui nous fûmes engendrés,
Notre pere, qui nous......

---

1) *Venez, famille désolée !*
Venez, pauvres enfants !]
Autre trait emprunté d'Aristophane. C'étoit l'usage chez les Grecs de faire monter auprès des juges les enfants des personnes en faveur desquelles on plaidoit. L'objet de cette coutume étoit d'émouvoir les juges en faveur des coupables. Quand les juges se sentoient attendris, ils leur disoient de descendre.

DANDIN.

Tirez, tirez, tirez. 1)

L'INTIMÉ.

Notre pere, Messieurs......

DANDIN.

Tirez donc. Quels vacarmes!
Ils ont pissé par-tout.

L'INTIMÉ.

Monsieur, voyez nos larmes.

DANDIN.

Ouf. Je me sens déjà pris de compassion.
Ce que c'est qu'à propos toucher la passion!
Je suis bien empêché. La vérité me presse.
Le crime est avéré, lui-même il le confesse.
Mais, s'il est condamné, l'embarras est égal,
Voilà bien des enfants réduits à l'hôpital. 2)
Mais je suis occupé; je ne veux voir personne.

---

1) *Tirez, tirez, tirez.*]

Dans Aristophane on apporte aussi les petits chiens au juge, & il ordonne de même qu'on les retire, en disant à trois différentes reprises: *descendez, descendez, descendez.*

2) *Voilà bien des enfants réduits à l'hôpital.*]

Racine continue la plaisanterie. Quoiqu'elle soit un peu farce, elle n'en produit pas moins un bon effet.

SCENE DERNIÈRE.

CHIÇANEAU, ISABELLE, DANDIN, LÉANDRE, L'INTIMÉ, PETIT-JEAN,

CHICANEAU.

MONSIEUR......

DANDIN, *à Petit-Jean & à l'Intimé.*

Oui, pour vous ſeuls l'audience ſe donne.
(*à Chicaneau.*)
Adieu. Mais, s'il vous plaît, quelle eſt cette enfant-là?

CHICANEAU.

C'eſt ma fille, Monſieur.

DANDIN.

Hé, tôt, rappellez-la.

ISABELLE.

Vous êtes occupé.

DANDIN, *à Chicaneau.*

Moi, je n'ai point d'affaire.
Que ne me diſiez-vous que vous étiez ſon pere?

CHICANEAU.

Monſieur......

DANDIN.

Elle ſçait mieux votre affaire que vous.
Dites. Qu'elle eſt jolie, & qu'elle a les yeux doux!
Ce n'eſt pas tout, ma fille, il faut de la ſageſſe.
Je ſuis tout réjoui de voir cette jeuneſſe.
Sçavez-vous que j'étois un compere autrefois?
On a parlé de nous.

ISABELLE.

Ah, Monſieur, je vous crois.

DANDIN.

Dis-nous, à qui veux-tu faire perdre la cauſe?

ISABELLE.

A perſonne.

DANDIN.

Pour toi je ferai toute choſe.
Parle donc.

ISABELLE.

Je vous ai trop d'obligation.

DANDIN.

N'avez-vous jamais vu donner la queſtion? 1)

---

1) *N'avez-vous jamais vu donner la queſtion?*]
Il n'eſt donné à perſonne d'enviſager ſa profeſſion du mauvais côté. Dandin s'eſt fait une douce habitude de voir *donner*

ISABELLE.

Non, & ne le verrai, que je crois, de ma vie.

DANDIN.

Venez, je vous en veux faire passer l'envie.

ISABELLE.

Hé, Monsieur, peut-on voir souffrir des malheureux?

DANDIN.

Bon, cela fait toujours passer une heure ou deux.

CHICANEAU.

Monsieur, je viens ici pour vous dire....

LÉANDRE.

Mon pere,
Je vous vais, en deux mots, dire toute l'affaire.
C'est pour un mariage; & vous sçaurez d'abord
Qu'il ne tient plus qu'à vous, & que tout est d'accord.
La fille le veut bien : son amant le respire; 1)

---

la question; ce spectacle cruel ne lui paroît qu'un passe-temps innocent, qu'une récréation honnête.

Thomas Diafoirus, dans le Malade imaginaire, fait une proposition de même espece à Angélique, en l'invitant à assister à une dissection. *Acte II. scene VI.*

1) *La fille le veut bien : son amant le respire.*]
M. l'abbé d'Olivet observe avec raison que le verbe *respirer*, pris au figuré, ne s'emploie gueres qu'avec la négative. On

Ce que la fille veut, le pere le desire.
C'est à vous de juger.

DANDIN, *se rasseyant.*

Mariez au plutôt;
Dès demain, si l'on veut; aujourd'hui, s'il le faut.

LÉANDRE.

Mademoiselle, allons, voilà votre beau-pere,
Saluez-le.

CHICANEAU.

Comment?

DANDIN.

Quel est donc ce mystere?

LÉANDRE.

Ce que vous avez dit, se fait de point en point.

DANDIN.

Puisque je l'ai jugé, je n'en reviendrai point.

CHICANEAU.

Mais on ne donne pas une fille sans elle.

LÉANDRE.

Sans doute; & j'en croirai la charmante Isabelle.

---

dit très-bien, *vous ne respirez que la guerre, les plaisirs;* mais on ne dit pas aussi bien, *vous respirez la guerre, les plaisirs.*

CHICANEAU.

Es-tu muette? Allons; c'eſt à toi de parler,
Parle.

ISABELLE.

Je n'oſe pas, mon pere, en appeller.

CHICANEAU.

Mais j'en appelle, moi.

LÉANDRE, *lui montrant un papier.*

Voyez cette écriture.
Vous n'appellerez pas de votre ſignature?

CHICANEAU.

Plaît-il?

DANDIN.

C'eſt un contrat en fort bonne façon.

CHICANEAU.

Je vois qu'on m'a ſurpris, mais j'en aurai raiſon;
De plus de vingt procès ceci ſera la ſource.
On a la fille, ſoit; on n'aura pas la bourſe.

LÉANDRE.

Hé, Monſieur, qui vous dit qu'on vous demande rien?
Laiſſez-nous votre fille, & gardez votre bien.

CHICANEAU.

Ah!

LÉANDRE.

Mon pere, êtes-vous content de l'audience?

DANDIN.

Oui dà. Que les procès viennent en abondance,
Et je passe avec vous le reste de mes jours.
Mais que les avocats soient désormais plus courts.
Et notre criminel?

LÉANDRE.

Ne parlons que de joie;
Grace, grace, mon pere.

DANDIN.

Hé bien, qu'on le renvoie;
C'est en votre faveur, ma bru, ce que j'en fais.
Allons nous délasser à-voir d'autres procès. 1)

---

1) *Allons nous délasser à voir d'autres procès.*] Le juge ne pouvoit finir par un trait qui achevât mieux la peinture de son caractere.

Le dernier vers de l'Irrésolu est aussi caractéristique:

J'aurois mieux fait, je crois, d'épouser Célimene.

FIN.





EXAMEN
DES PLAIDEURS.

A LA ſuite d'Andromaque, où Racine a fait mouvoir tous les reſſorts du plus grand tragique, on eſt ſurpris de voir la piece des Plaideurs, où l'auteur devient un modele dans la comédie, & s'éleve au deſſus d'Ariſtophane, qu'il s'eſt propoſé d'imiter. Le poëte grec, dans ſa comédie des Guêpes, ne tombe que ſur le ridicule du juge qui veut toujours juger. Racine, pour faire ſortir davantage ce caractere, y a ajouté la manie d'un homme qui croit qu'on ne peut vivre ſans plaider, & la ſottiſe des avocats de ſon temps, qui, dans les plus petites cauſes, faiſoient conſiſter l'éloquence en de grandes phraſes, & en une érudition déplacée. Ariſtophane eſt rempli d'alluſions qu'on ne peut ſentir aujourd'hui. Racine a pris, comme lui, ſes caracteres ſur des originaux de ſon temps qu'on ne connoît plus: mais ſans ſe permettre la licence de l'auteur grec, il a eu l'art de les mettre dans un jour ſi vrai, que ſes perſonnages ne ceſſeront de paroître ridicules dans tous les temps & dans tous les pays où l'on plaidera & où l'on jugera. Il a emprunté auſſi pluſieurs bons mots d'Ariſtophane, mais il les a adaptés à nos

S iv

manieres avec une si grande adresse, qu'en imitant il est devenu créateur; ses personnages ne font point un pas, ne disent pas un mot qui n'ajoute un trait comique à leur caractere. La scene entre la Comtesse & Chicaneau est du meilleur comique. Les deux premiers actes sont très-bien faits, & Moliere ne les auroit pas jugés indignes de lui; mais peut-être le dernier n'y répond-il pas : peut-être le dénouement est-il plus nécessaire que vraisemblable, & heureusement imaginé : peut-être les petits chiens sont-ils une charge trop basse; cependant on conviendra avec nous qu'ils n'en servent pas moins à achever la peinture du ridicule des juges. L'intrigue amoureuse, qui est peu de chose en elle-même, est conduite d'une maniere très-comique, & est liée à l'action principale avec beaucoup d'adresse. Le plaidoyer des deux avocats est d'autant plus plaisant, qu'il étoit très-difficile qu'il le fût.

Le style de cette piece est facile, naturel, élégant, correct & plein de saillies; le dialogue joint, à la vivacité la plus agréable, la vérité la plus frappante. Enfin nous croyons pouvoir appliquer, avec Louis Racine, à l'auteur des Plaideurs, ce qu'il a dit lui-même de Corneille qui avoit donné le Menteur : *Il étoit capable, quand il vouloit, & de descendre & de s'abaisser jusqu'aux plus simples naïvetés du comique, où il étoit encore inimitable.*



H. Gravelot Inv.   L. Lempereur Sculp.

BRITANNICUS,

TRAGÉDIE.

1669.



PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

APRÈS le ſuccès brillant d'Andromaque, Racine eut le chagrin de voir les Plaideurs & Britannicus, deux ouvrages qu'il avoit travaillés avec ſoin, ne pas réuſſir au gré de ſon attente. Britannicus n'eut, dans ſa nouveauté, que cinq repréſentations; il fut repréſenté le 11 novembre 1669, ſur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Racine fut très-ſenſible à cette derniere chûte. Dans le dépit qu'il en conçut, il compoſa contre ſes critiques une préface un peu vive, que nous croyons devoir remettre ſous les yeux du public; l'auteur y ſembloit montrer un peu d'humeur contre Corneille. Il la ſupprima dans la ſuite; il crut devoir ce ménagement à ſon rival, peut-être crut-il auſſi ſe le devoir à lui-même; il ſçavoit d'ailleurs que la préſomption n'eſt point le caractere du vrai

mérite. Perſonne n'étoit moins modeſte dans ſes préfaces que Pradon.

Ce qui cauſa la chûte de Britannicus, fut peut-être moins l'effet d'une cabale que la froideur même de la piece. Une tragédie où il n'y a pas de grands mouvements, où l'intérêt n'eſt vraiment tragique qu'au quatrieme acte, où les caracteres ſont plutôt marqués par des diſcours que par des actions, & dont tout le mérite eſt dans la nobleſſe du dialogue, dans la vérité de l'expreſſion, dans l'élégance du ſtyle & la beauté des vers, ne devroit pas produire de grands effets ſur la ſcene, où ce dernier mérite ſur-tout eſt le moins apperçu, & où l'on pardonne tout, pourvu qu'on ſoit attaché par une action naturelle, par une marche rapide & par des ſituations intéreſſantes.

Boileau rapporte, ſur cette piece, une anecdote. Le rôle de Néron étoit joué par un nommé Floridor, le meilleur comédien de ſon ſiecle; comme l'acteur étoit fort aimé du public, tout le monde ſouffrit avec peine de le voir repréſenter Néron. On

donna ce rôle à un acteur moins chéri des spectateurs, & la piece s'en trouva bien.

Nous remplissons ici le dessein que Racine avoit eu de faire un extrait des plus beaux endroits qu'il a imités de Tacite. On croit satisfaire par-là la curiosité du public.



A MONSEIGNEUR
LE DUC
DE CHEVREUSE.

MONSEIGNEUR,

VOUS serez peut-être étonné de voir votre nom à la tête de cet ouvrage ; & si je vous avois demandé la permission de vous l'offrir, je doute si je l'aurois obtenue. Mais ce seroit être en quelque sorte ingrat, que de cacher plus long-temps au monde les bontés dont vous m'avez toujours honoré. Quelle apparence qu'un homme qui ne

travaille que pour la gloire, se puisse taire d'une protection aussi glorieuse que la vôtre ?

Non, MONSEIGNEUR, il m'est trop avantageux que l'on sçache que mes amis même ne vous sont pas indifférents, que vous prenez part à tous mes ouvrages, & que vous m'avez procuré l'honneur de lire celui-ci devant un homme dont toutes les heures sont précieuses. Vous fûtes témoin avec quelle pénétration d'esprit il jugea de l'économie de la piece, & combien l'idée qu'il s'est formée d'une excellente tragédie est au-delà de tout ce que j'en ai pu concevoir.

Ne craignez pas, MONSEIGNEUR, que je m'engage plus avant ; & que, n'osant le louer en face, je m'adresse à vous pour le louer avec plus de liberté. Je sçais qu'il seroit dangereux de le fatiguer de ses louanges ; & j'ose dire que cette même modestie, qui vous est commune avec lui, n'est pas un des moindres liens qui vous attachent l'un à l'autre.

La modération n'est qu'une vertu ordinaire quand elle ne se rencontre qu'avec des qualités ordinaires. Mais qu'avec toutes les qualités & du cœur & de l'esprit, qu'avec un jugement qui, ce semble, ne devroit être le fruit que de l'expérience de plusieurs années, qu'avec

mille belles connoiſſances que vous ne ſçauriez cacher à vos amis particuliers, vous ayez encore cette ſage retenue que tout le monde admire en vous : c'eſt ſans doute une vertu rare en un ſiecle où l'on fait vanité des moindres choſes. Mais je me laiſſe emporter inſenſiblement à la tentation de parler de vous ; il faut qu'elle ſoit bien violente, puiſque je n'ai pu y réſiſter dans une lettre où je n'avois autre deſſein que de vous témoigner avec combien de reſpect je ſuis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéiſſant, & très-fidelle ſerviteur,
RACINE.

PREMIERE

PREMIERE PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

De tous les ouvrages que j'ai donnés au public, il n'y en a point qui m'ait attiré plus d'applaudissements ni plus de censeurs que celui-ci. Quelque soin que j'aie pris pour travailler cette tragédie, il semble qu'autant que je me suis efforcé de la rendre bonne, autant de certaines gens se sont efforcés de la décrier; il n'y a point de cabale qu'ils n'aient faite, point de critique dont ils ne se soient avisés. Il y en a qui ont pris même le parti de Néron contre moi; ils ont dit que je le faisois trop cruel. Pour moi, je croyois que le nom seul de Néron faisoit entendre quelque chose de plus que cruel. Mais peut-être qu'ils raffinent sur son histoire, & veulent dire qu'il étoit honnête homme dans ses premieres années: il ne faut qu'avoir lu Tacite, pour sçavoir que, s'il a été quelque temps un bon empereur, il a toujours été un très-méchant homme. Il ne s'agit point, dans ma tragédie, des affaires du dehors; Néron est ici dans son particulier & dans sa famille; & ils me dispenseront de leur rapporter tous les passages qui pourroient aisément leur prouver que je n'ai point de réparation à lui faire.

D'autres ont dit au contraire que je l'avois fait trop bon. J'avoue que je ne m'étois pas formé l'idée d'un bon homme en la perſonne de Néron; je l'ai toujours regardé comme un monſtre. Mais c'eſt ici un monſtre naiſſant. Il n'a pas encore mis le feu à Rome; » il n'a pas encore tué ſa mere, ſa femme, » ſes gouverneurs » : à cela près, il me ſemble qu'il lui échappe aſſez de cruautés, pour empêcher que perſonne ne le méconnoiſſe.

Quelques-uns ont pris l'intérêt de Narciſſe, & ſe ſont plaints que j'en euſſe fait un très-méchant homme, & le confident de Néron. Il ſuffit d'un paſſage pour leur répondre. » Néron, dit Tacite, » porta impatiemment la mort de Narciſſe, parce » que cet affranchi avoit une conformité merveil- » leuſe avec les vices du prince encore cachés: » *cujus abditis adhuc vitiis mirè congruebat* ». 1)

Les autres ſe ſont ſcandaliſés que j'euſſe choiſi un homme auſſi jeune que Britannicus pour le héros d'une tragédie. Je leur ai déclaré, dans la préface d'Andromaque, le ſentiment d'Ariſtote ſur le héros de la tragédie; & que, bien loin d'être parfait, il faut toujours qu'il ait quelque imperfection. Mais je leur dirai encore ici » qu'un jeune prince de dix-ſept

---

1) Racine a conſervé dans ſa ſeconde préface tout ce que nous avons marqué dans la premiere avec des guillemets.

» ans, qui a beaucoup de cœur, beaucoup d'amour,
» beaucoup de franchise & beaucoup de crédulité,
» qualités ordinaires d'un jeune homme », m'a semblé très-capable d'exciter la compassion. Je n'en veux pas davantage.

Mais, disent-ils, ce prince n'entroit que dans sa quinzieme année lorsqu'il mourut. On le fait vivre, lui & Narcisse, deux ans plus qu'ils n'ont vécu. Je n'aurois point parlé de cette objection, si elle n'avoit été faite avec chaleur par un homme qui s'est donné la liberté de faire régner vingt ans un empereur qui n'en a régné que huit, quoique ce changement soit bien plus considérable dans la chronologie, où l'on suppute les temps par les années des empereurs.

Junie ne manque pas non plus de censeurs. Ils disent que d'une vieille coquette, nommée Junia Silana, j'en ai fait une jeune fille très-sage. Qu'auroient-ils à me répondre, si je leur disois que cette Junie est un personnage inventé, comme l'Émilie de Cinna, comme la Sabine d'Horace ? Mais j'ai à leur dire que s'ils avoient bien lu l'histoire, ils y auroient trouvé une » Junia Calvina, de la famille
» d'Auguste, sœur de Silanus, à qui Claudius avoit
» promis Octavie. Cette Junie étoit jeune, belle, &,
» comme dit Séneque, *festivissima omnium puellarum.*
» Elle aimoit tendrement son frere; *& leurs ennemis*,

» dit Tacite, *les accuſerent tous deux d'inceſte, quoi-*
» qu'ils ne fuſſent coupables que d'un peu d'indiſcrétion ».
Si je la préſente plus retenue qu'elle n'étoit, je n'ai pas oui dire qu'il nous fût défendu de rectifier les mœurs d'un perſonnage, ſur-tout lorſqu'il n'eſt pas connu.

L'on trouve étrange qu'elle paroiſſe ſur le théâtre après la mort de Britannicus. Certainement la délicateſſe eſt grande de ne pas vouloir qu'elle diſe en quatre vers aſſez touchants qu'elle paſſe chez Octavie. Mais, diſent-ils, cela ne valoit pas la peine de la faire revenir, un autre l'auroit pu raconter pour elle. Ils ne ſçavent pas qu'une des regles du théâtre eſt de ne mettre en récit que les choſes qui ne ſe peuvent paſſer en action; & que tous les anciens font venir ſouvent ſur la ſcene des acteurs qui n'ont autre choſe à dire, ſinon qu'ils viennent d'un endroit, & qu'ils s'en retournent en un autre.

Tout cela eſt inutile, diſent mes cenſeurs; la piece eſt finie au récit de la mort de Britannicus, & l'on ne devroit point écouter le reſte. On l'écoute pourtant, & même avec autant d'attention qu'aucune fin de tragédie. Pour moi, j'ai toujours compris que la tragédie étant l'imitation d'une action complette, où pluſieurs perſonnes concourent, cette action n'eſt point finie, que l'on ne ſçache en quelle ſituation elle laiſſe ces mêmes perſonnes. C'eſt ainſi

que Sophocle en use presque par-tout : c'est ainsi que dans l'Antigone il emploie autant de vers à représenter la fureur d'Hémon & la punition de Créon après la mort de cette princesse, que je n'en ai employés aux imprécations d'Agrippine, à la retraite de Junie, à la punition de Narcisse, & au désespoir de Néron, après la mort de Britannicus.

Que faudroit-il faire pour contenter des juges si difficiles? La chose seroit aisée, pour peu qu'on voulût trahir le bon sens. Il ne faudroit que s'écarter du naturel pour se jetter dans l'extraordinaire. Au lieu d'une action simple, chargée de peu de matiere, telle que doit être une action qui se passe en un seul jour, & qui, s'avançant par degrés vers sa fin, n'est soutenue que par les intérêts, les sentiments & les passions des personnages; il faudroit remplir cette même action de quantité d'incidents qui ne se pourroient passer qu'en un mois, d'un grand nombre de jeux de théâtre d'autant plus surprenants qu'ils seroient moins vraisemblables, d'une infinité de déclamations où l'on feroit dire aux acteurs tout le contraire de ce qu'ils devroient dire. Il faudroit, par exemple, représenter quelque héros yvre, qui se voudroit faire haïr de sa maîtresse de gaîté de cœur, un Lacédémonien grand parleur 1), un conquérant

1) Lysander dans l'Agésilas de Corneille, & Agésilas lui-même.

qui ne débiteroit que des maximes d'amour 1), une femme 2) qui donneroit des leçons de fierté à des conquérants. Voilà ſans doute de quoi faire récrier tous ces Meſſieurs. Mais que diroit cependant le petit nombre de gens ſages auxquels je m'efforce de plaire ? De quel front oſerois-je me montrer, pour ainſi dire, aux yeux de ces grands hommes de l'antiquité que j'ai choiſis pour modeles ? Car, pour me ſervir de la penſée d'un ancien, voilà les véritables ſpectateurs que nous devons nous propoſer ; & nous devons ſans ceſſe nous demander : Que diroient Homere & Virgile, s'ils liſoient ces vers ? que diroit Sophocle, s'il voyoit repréſenter cette ſcene ? Quoi qu'il en ſoit, je n'ai point prétendu empêcher qu'on ne parlât contre mes ouvrages ; je l'aurois prétendu inutilement. *Quid de te alii loquantur ipſi videant*, dit Cicéron, *ſed loquentur tamen.*

Je prie ſeulement le lecteur de me pardonner cette petite préface que j'ai faite pour lui rendre raiſon de ma tragédie. Il n'y a rien de plus naturel que de ſe défendre, quand on ſe croit injuſtement attaqué. Je vois que Terence même ſemble n'avoir fait des

---

1) Céſar dans la Mort de Pompée, & Pompée dans Sertorius.

2) Viriate dans Sertorius, & Cornélie dans la Mort de Pompée.

prologues que pour ſe juſtifier contre les critiques d'un vieux poëte mal intentionné, *malevoli veteris poëtæ*, & qui venoit briguer des voix contre lui juſqu'aux heures où l'on repréſentoit ſes comédies.

Occepta eſt agi :

Exclamat, &c.

On me pouvoit faire une difficulté qu'on ne m'a point faite. Mais ce qui eſt échappé aux ſpectateurs pourra être remarqué par les lecteurs. C'eſt que je fais entrer Junie » dans les veſtales, où, ſelon Aulu- » Gelle, on ne recevoit perſonne au deſſous de ſix » ans, ni au deſſus de dix. Mais le peuple prend ici » Junie ſous ſa protection; & j'ai cru qu'en conſi- » dération de ſa naiſſance, de ſa vertu & de ſon mal- » heur, il pouvoit la diſpenſer de l'âge preſcrit par » les loix, comme il a diſpenſé de l'âge pour le con- » ſulat tant de grands hommes qui avoient mérité ce » privilége ».

Enfin, je ſuis très-perſuadé qu'on me peut faire bien d'autres critiques, ſur leſquelles je n'aurois d'autre parti à prendre que celui d'en profiter à l'avenir. Mais je plains fort le malheur d'un homme qui travaille pour le public. Ceux qui voient le mieux nos défauts, ſont ceux qui les diſſimulent le plus volontiers; ils nous pardonnent les endroits qui leur ont déplu, en faveur de ceux qui leur ont donné du plaiſir. Il n'y a rien au contraire de plus injuſte qu'un

ignorant ; il croit toujours que l'admiration eſt le partage des gens qui ne ſçavent rien ; il condamne toute une piece pour une ſcene qu'il n'approuve pas ; il s'attaque même aux endroits les plus éclatants, pour faire croire qu'il a de l'eſprit ; & pour peu que nous réſiſtions à ſes ſentiments, il nous traite de préſomptueux qui ne veulent croire perſonne, & ne ſonge pas qu'il tire quelquefois plus de vanité d'une critique fort mauvaiſe, que nous n'en tirons d'une aſſez bonne piece de théâtre.

Homine imperito numquam quidquam injuſtius.



SECONDE PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

VOICI celle de mes tragédies que je puis dire que j'ai le plus travaillée. Cependant j'avoue que le ſuccès ne répondit pas d'abord à mes eſpérances. A peine elle parut ſur le théâtre, qu'il s'éleva quantité de critiques qui ſembloient la devoir détruire. Je crus moi-même que ſa deſtinée ſeroit à l'avenir moins heureuſe que celle de mes autres tragédies. Mais enfin il eſt arrivé de cette piece ce qui arrivera toujours des ouvrages qui auront quelque bonté ; les critiques ſe ſont évanouies, la piece eſt demeurée. C'eſt maintenant celle des miennes que la cour & le public revoient le plus volontiers. Et ſi j'ai fait quelque choſe de ſolide, & qui mérite quelque louange, la plupart des connoiſſeurs demeurent d'accord que c'eſt ce même Britannicus.

A la vérité j'avois travaillé ſur des modeles qui m'avoient extrêmement ſoutenu dans la peinture que je voulois faire de la cour d'Agrippine & de Néron. J'avois copié mes perſonnages d'après le plus grand peintre de l'antiquité, je veux dire d'après Tacite, & j'étois alors ſi rempli de la lecture de cet excellent hiſtorien, qu'il n'y a preſque pas

un trait éclatant dans ma tragédie dont il ne m'ait donné l'idée. J'avois voulu mettre dans ce recueil un extrait des plus beaux endroits que j'ai tâché d'imiter. Mais j'ai trouvé que cet extrait tiendroit presqu'autant de place que la tragédie. Ainsi le lecteur trouvera bon que je le renvoie à cet auteur, qui aussi bien est entre les mains de tout le monde; & je me contenterai de rapporter ici quelques-uns de ses passages sur chacun des personnages que j'introduis sur la scene.

Pour commencer par Néron, il faut se souvenir qu'il est ici dans les premieres années de son regne, qui ont été heureuses, comme l'on sçait. Ainsi il ne m'a pas été permis de le représenter aussi méchant qu'il l'a été depuis. Je ne le représente pas non plus comme un homme vertueux, car il ne l'a jamais été. Il n'a pas encore tué sa mere, sa femme, ses gouverneurs, mais il a en lui les semences de tous ces crimes; il commence à vouloir secouer le joug; il les hait les uns & les autres; il leur cache sa haine sous de fausses caresses, *factus naturâ velare odium fallacibus blanditiis*. En un mot, c'est ici un monstre naissant, mais qui n'ose encore se déclarer, & qui cherche des couleurs à ses méchantes actions: *hactenus Nero flagitiis & sceleribus velamenta quæsivit*. Il ne pouvoit souffrir Octavie, princesse d'une bonté & d'une vertu exemplaire: *fato quodam*,

an quia prævalent illicita. Metuebaturque ne in ſtupra fæminarum illuſtrium prorumperet.

Je lui donne Narciſſe pour confident. J'ai ſuivi en cela Tacite, qui dit que Néron porta impatiemment la mort de Narciſſe, parce que cet affranchi avoit une conformité merveilleuſe avec les vices du prince encore cachés : *cujus abditis adhuc vitiis mirè congruebat.* Ce paſſage prouve deux choſes ; il prouve & que Néron étoit déjà vicieux, mais qu'il diſſimuloit ſes vices ; & que Narciſſe l'entretenoit dans ſes mauvaiſes inclinations.

J'ai choiſi Burrhus pour oppoſer un honnête homme à cette peſte de cour ; & je l'ai choiſi plutôt que Séneque ; en voici la raiſon : ils étoient tous deux gouverneurs de la jeuneſſe de Néron, l'un pour les armes, & l'autre pour les lettres ; & ils étoient fameux, Burrhus pour ſon expérience dans les armes & pour la ſévérité de ſes mœurs, *militaribus curis & ſeveritate morum ;* Séneque pour ſon éloquence & le tour agréable de ſon eſprit, *Seneca præceptis eloquentiæ & comitate honeſtâ.* Burrhus, après ſa mort, fut extrêmement regretté à cauſe de ſa vertu : *civitati grande deſiderium ejus manſit per memoriam virtutis.*

Toute leur peine étoit de réſiſter à l'orgueil & à la férocité d'Agrippine, *quæ cunctis malæ dominationis cupidinibus flagrans, habebat in partibus Pal-*

lantem. Je ne dis que ce mot d'Agrippine, car il y auroit trop de choses à en dire. C'est elle que je me suis sur-tout efforcé de bien exprimer, & ma tragédie n'est pas moins la disgrace d'Agrippine que la mort de Britannicus. Cette mort fut un coup de foudre pour elle; & il parut, dit Tacite, par sa frayeur & par sa consternation, qu'elle étoit aussi innocente de cette mort qu'Octavie. Agrippine perdoit en lui sa derniere espérance, & ce crime lui en faisoit craindre un plus grand : *sibi supremum auxilium ereptum, & parricidii exemplum intelligebat.*

L'âge de Britannicus étoit si connu, qu'il ne m'a pas été permis de le représenter autrement que comme un jeune prince qui avoit beaucoup de cœur, beaucoup d'amour, & beaucoup de franchise, qualités ordinaires d'un jeune homme. Il avoit quinze ans, & on dit qu'il avoit beaucoup d'esprit, soit qu'on dise vrai, ou que ses malheurs aient fait croire cela de lui, sans qu'il ait pu en donner des marques : *neque segnem ei fuisse indolem ferunt, sive verum, seu periculis commendatus retinuit famam sine experimento.*

Il ne faut pas s'étonner s'il n'a auprès de lui qu'un aussi méchant homme que Narcisse; car il y avoit long-temps qu'on avoit donné ordre qu'il n'y eût auprès de Britannicus que des gens qui n'eussent ni foi ni honneur. *Nam ut proximus quis-*

que Britannico neque fas neque fidem penſi haberet, olim proviſum erat.

Il me reſte à parler de Junie. Il ne la faut pas confondre avec une vieille coquette qui s'appelloit *Junia Silana.* C'eſt ici une autre Junie que Tacite appelle *Junia Calvina*, de la famille d'Auguſte, ſœur de Silanus, à qui Claudius avoit promis Octavie. Cette Junie étoit jeune, belle, &, comme dit Séneque, *feſtiviſſima omnium puellarum.* Son frere & elle s'aimoient tendrement; *& leurs ennemis*, dit Tacite, *les accuſerent tous deux d'inceſte, quoiqu'ils ne fuſſent coupables que d'un peu d'indiſcrétion.* Elle vécut juſqu'au regne de Veſpaſien.

Je la fais entrer dans les veſtales, quoique, ſelon Aulu-Gelle, on n'y reçût jamais perſonne au deſſous de ſix ans, ni au deſſus de dix. Mais le peuple prend ici Junie ſous ſa protection; & j'ai cru qu'en conſidération de ſa naiſſance, de ſa vertu & de ſon malheur, il pouvoit la diſpenſer de l'âge preſcrit par les loix, comme il a diſpenſé de l'âge pour le conſulat tant de grands hommes qui avoient mérité ce privilége.



A C T E U R S.

NÉRON, empereur, fils d'Agrippine.

BRITANNICUS, fils de Messaline & de l'empereur Claudius.

AGRIPPINE, veuve de Domitius Ænobardus, pere de Néron, & en secondes noces veuve de l'empereur Claudius.

JUNIE, amante de Britannicus.

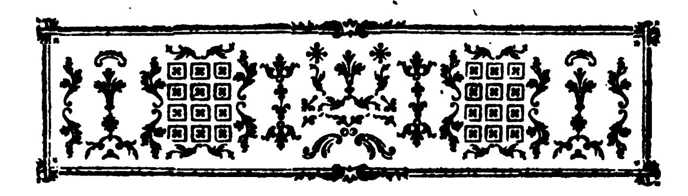
BURRHUS, gouverneur de Néron.

NARCISSE, gouverneur de Britannicus.

ALBINE, confidente d'Agrippine.

GARDES.

La scene est à Rome, dans une chambre du palais de Néron.



BRITANNICUS.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AGRIPPINE, ALBINE.

ALBINE.

QUOI ! tandis que Néron s'abandonne au ſommeil,
Faut-il que vous veniez attendre ſon réveil ?
Qu'errant dans le palais, ſans ſuite & ſans eſcorte,
La mere de Céſar veille ſeule à ſa porte ?
Madame, retournez dans votre appartement. 1)

1) *Madame, retournez dans votre appartement.*]
Ce vers eſt proſaïque, mais il eſt naturel. C'eſt ici le lieu de faire remarquer combien tout ce début eſt ſimple & pourtant noble.

AGRIPPINE.

Albine, il ne faut pas s'éloigner un moment.
Je veux l'attendre ici. Les chagrins qu'il me cause
M'occuperont assez tout le temps qu'il repose.
Tout ce que j'ai prédit n'est que trop assuré.
Contre Britannicus Néron s'est déclaré.
L'impatient Néron cesse de se contraindre;
Las de se faire aimer, il veut se faire craindre.
Britannicus le gêne, Albine; &, chaque jour,
Je sens que je deviens importune à mon tour. 1)

ALBINE.

Quoi! vous à qui Néron doit le jour qu'il respire, 2)
Qui l'avez appellé de si loin à l'empire;
Vous, qui déshéritant le fils de Claudius,
Avez nommé César l'heureux Domitius?
Tout lui parle, Madame, en faveur d'Agrippine;
Il vous doit son amour.

AGRIPPINE.

Il me le doit, Albine.

---

1) *Britannicus le gêne, Albine; &, chaque jour,*
Je sens que je deviens importune à mon tour.]
Ces deux vers annoncent le sujet de cette piece, la disgrace de Britannicus & celle d'Agrippine.

2) *Quoi! vous à qui Néron doit le jour qu'il respire.*]
Respirer le jour, expression impropre. On dit, *respirer l'air* & *jouir du jour*.

Tout,

Tout, s'il eſt généreux, lui preſcrit cette loi:
Mais tout, s'il eſt ingrat, lui parle contre moi.

ALBINE.

S'il eſt ingrat, Madame! Ah, toute ſa conduite
Marque dans ſon devoir une ame trop inſtruite!
Depuis trois ans entiers, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait,
Qui ne promette à Rome un empereur parfait? 1)
Rome, depuis trois ans, par ſes ſoins gouvernée,
Au temps de ſes conſuls croit être retournée;

---

1) *Depuis trois ans entiers, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait,*
Qui ne promette à Rome un empereur parfait?

Ce que dit Albine eſt conforme au récit de Suetone: Néron, ſelon lui, accompagna les commencements de ſon regne des plus grandes marques de modération, de générofité & de clémence; il fit des largeſſes au peuple; il aſſura des revenus aux ſénateurs, que le malheur des temps avoit réduits à l'indigence; il ſupprima les impôts, ou les réduiſit au quart; il s'éleva contre tous les abus, & fit les réglements les plus propres à les prévenir. *Liv. VI, 10.*

Cette conduite prévint ſi fort le ſénat en faveur du nouvel empereur, qu'il lui décerna les plus grands honneurs; Néron les accepta tous, à l'exception du titre de PERE DE LA PATRIE, que ſa grande jeuneſſe lui fit d'abord refuſer; *ibid. liv. VI, 8. Tacite, annal. liv. XII;* & qu'il prit enſuite avant la fin de la ſeconde année de ſon regne, comme on le voit par quelques anciennes médailles. *Goltzius, page* 44.

Il la gouverne en pere. Enfin, Néron naiſſant
A toutes les vertus d'Auguſte vieilliſſant. 1)

AGRIPPINE.

Non, non, mon intérêt ne me rend point injuſte.
Il commence, il eſt vrai, par où finit Auguſte; 2)
Mais crains que l'avenir, détruiſant le paſſé,
Il ne finiſſe ainſi qu'Auguſte a commencé.
Il ſe déguiſe en vain 3). Je lis ſur ſon viſage

---

1) *Enfin, Néron naiſſant*
A toutes les vertus d'Auguſte vieilliſſant.]

Idée empruntée du paſſage ſuivant de Séneque: *Comparare nemo manſuetudini tuæ audebit divum Auguſtum, etiamſi in certamen juvenilium annorum deduxerit ſenectutem pluſquam maturam.* De Clementia, lib. I, cap. II.

Néron n'avoit que dix-ſept ans lorſqu'il ſucceda à l'empereur Claude. Agrippine régna d'abord ſous ſon nom: elle le fit avec tant de ſageſſe que Trajan ſouhaita de pouvoir compter parmi les années de ſon regne les premieres années de celui de Néron.

2) *Il commence, il eſt vrai, par où finit Auguſte.*]

C'eſt par ces tours enchanteurs que Racine ſe fait relire toujours avec un nouveau plaiſir; ce ſont eux qui ſont diſtinguer les grands écrivains d'avec la foule des auteurs médiocres.

3) *Il ſe déguiſe en vain.*]

Agrippine a déjà dit plus haut:

» L'impatient Néron ceſſe de ſe contraindre ».

Néron commença de bonne heure à diſſimuler ſon ca-

Des fiers Domitius l'humeur triste & sauvage. 1)
Il mêle avec l'orgueil, qu'il a pris dans leur sang,
La fierté des Nérons qu'il puisa dans mon flanc. 2)
Toujours la tyrannie a d'heureuses prémices.
De Rome, pour un temps, Caïus fut les délices; 3)

---

ractere. *Il s'étudia*, selon. Tacite, *à déguiser son penchant pour le crime, sous les apparences de la vertu.* Annal. liv. XII. Ses discours ne respiroient que la clémence.

1) *Je lis sur son visage*
Des fiers Domitius l'humeur triste & sauvage.]

Le grand-pere & le pere de Néron se distinguerent par leur orgueil & leur cruauté, comme on le voit dans Suetone.

Il y avoit à Rome deux familles de Domitius; l'une avoit le surnom de *Calvinus*, & l'autre celui d'*Ænobarbus*. Néron étoit de cette derniere famille; elle s'étoit illustrée par sept consulats, deux triomphes, deux censures. *Liv. VI.*

2) *Il mêle avec l'orgueil, qu'il a pris dans leur sang,*
La fierté des Nérons qu'il puisa dans mon flanc.]

Agrippine étoit de la famille des Claudiens, qui avoient pris le surnom de Néron, nom qui signifioit en sabin, *fier* & *courageux*. Aulu-Gelle, liv. XIII, chap. 21. Suetone, vie de Tibere, liv. I.

3) *De Rome, pour un temps, Caïus fut les délices;*
Mais sa feinte bonté se tournant en fureur,
Les délices de Rome en devinrent l'horreur.]

Caïus César Caligula, dont il s'agit ici, étoit fils de Germanicus, & frere d'Agrippine. Ce prince, qui porta le nom de *Très-Desiré*, & qui se plut ensuite à se baigner

Mais ſa feinte bonté ſe tournant en fureur,
Les délices de Rome en devinrent l'horreur.
Que m'importe, après tout, que Néron plus fidelle,
D'une longue vertu laiſſe un jour le modele ?
Ai-je mis dans ſa main le timon de l'État,
Pour le conduire au gré du peuple & du ſénat ?
Ah ! que de la patrie il ſoit, s'il veut, le pere ;
Mais qu'il ſonge un peu plus qu'Agrippine eſt ſa mere.
De quel nom cependant pouvons-nous appeller
L'attentat que le jour vient de nous révéler ?
Il ſçait, car leur amour ne peut être ignorée,
Que de Britannicus Junie eſt adorée.
Et ce même Néron, que la vertu conduit,
Fait enlever Junie au milieu de la nuit !
Que veut-il ? Eſt-ce haine, eſt-ce amour qui l'inſpire ?
Cherche-t-il ſeulement le plaiſir de leur nuire ?
Ou plutôt n'eſt-ce point que ſa malignité
Punit ſur eux l'appui que je leur ai prêté ?

---

dans le ſang de ſes ſujets, fut d'abord un très-bon empereur ; il affecta au commencement de ſon regne une douceur & une clémence ſinguliere : il porta même la diſſimulation juſqu'à jetter au feu un libelle qu'on lui préſentoit, en diſant *qu'il ne prêteroit jamais l'oreille aux délateurs.* Il ne ſe contraignit pas long-temps. Suetone paſſe ainſi au récit des excès auxquels il ſe porta : *J'ai parlé*, dit-il, *juſqu'à préſent d'un prince, je vais maintenant parler d'un monſtre.* Liv. IV, ch. 22.

ALBINE.

Vous, leur appui, Madame ?

AGRIPPINE.

Arrête, chere Albine;
Je ſçais que j'ai moi ſeule avancé leur ruine;
Que du trône, où le ſang l'a dû faire monter,
Britannicus par moi s'eſt vu précipiter.
Par moi ſeule, éloigné de l'hymen d'Octavie,
Le frere de Junie abandonna la vie,
Silanus, ſur qui Claude avoit jetté les yeux,
Et qui comptoit Auguſte au rang de ſes aïeux. 1)
Néron jouit de tout; & moi, pour récompenſe,

---

1) *Par moi ſeule, éloigné de l'hymen d'Octavie,*
Le frere de Junie abandonna la vie,
Silanus, &c.

Lucius Silanus étoit fils d'Émilia Lépida, petite-fille de Julie, fille d'Auguſte & d'Appius Silanus, que Meſſaline fit périr pour ſe venger du refus qu'il lui avoit fait de ſe rendre à ſes ſollicitations inceſtueuſes. *Suetone, liv. V, 29, 38.* Il jouit d'abord de la faveur de Claude, & la perdit enſuite par les intrigues de Vitellius, ayant été accuſé d'avoir un commerce illicite avec ſa ſœur. Sur cette imputation, qui n'avoit aucun fondement, ce jeune Romain fut dégradé de la dignité de ſénateur, & forcé d'abdiquer la préture. Cette note d'infamie fit rompre le mariage qui devoit l'unir avec Octavie.

Tacite, annal. liv. XII.

Il faut qu'entr'eux & lui je tienne la balance; 1)
Afin que, quelque jour, par une même loi,
Britannicus la tienne entre mon fils & moi.

ALBINE.

Quel dessein!

AGRIPPINE.

Je m'assûre un port dans la tempête.
Néron m'échappera, si ce frein ne l'arrête.

ALBINE.

Mais prendre contre un fils tant de soins superflus?....

AGRIPPINE.

Je le craindrois bientôt, s'il ne me craignoit plus.

ALBINE.

Une injuste frayeur vous allarme peut-être.
Mais si Néron pour vous n'est plus ce qu'il doit être,

---

1) *Il faut qu'entr'eux & lui je tienne la balance.*] Voilà donc toute la politique d'Agrippine découverte; elle n'a conservé la vie à Britannicus que pour l'opposer à Néron, s'il devenoit ingrat.

Tacite observe à ce sujet qu'Agrippine ne parut fâchée de la mort de Britannicus que parce qu'elle crut avoir perdu le seul moyen qui lui restoit de conserver son crédit. *Annal. liv. XIII.* Le caractere de cette femme ambitieuse se développe dans cette scene avec beaucoup d'art & de naturel.

Du moins ſon changement ne vient pas juſqu'à nous;
Et ce ſont des ſecrets entre Céſar & vous.
Quelques titres nouveaux que Rome lui défere,
Néron n'en reçoit point qu'il ne donne à ſa mere. 1)
Sa prodigue amitié ne ſe réſerve rien.
Votre nom eſt, dans Rome, auſſi ſaint que le ſien. 2)
A peine parle-t-on de la triſte Octavie.
Auguſte, votre aïeul, honora moins Livie.
Néron, devant ſa mere, a permis le premier
Qu'on portât les faiſceaux couronnés de laurier.
Quels effets voulez-vous de ſa reconnoiſſance?

AGRIPPINE.

Un peu moins de reſpect, & plus de confiance.

---

1) *Quelques titres nouveaux que Rome lui défere,*
Néron n'en reçoit point qu'il ne donne à ſa mere.]
La premiere fois, dit Tacite, que le tribun vint prendre l'ordre de Néron, le nouvel empereur lui donna pour mot OPTIMA MATER, *très-bonne mere*, titre ſingulier qui ne pouvoit rien ajouter à celui d'*Auguſte* qu'Agrippine avoit porté du vivant même de Claude, mais bien propre à balancer dans ſon cœur le nom de PERE DE LA PATRIE, qu'on avoit donné à ſon fils. Le ſénat, dans le même temps, décerna à cette princeſſe deux licteurs, & d'autres marques de diſtinction. *Annal. liv. XIII.*

2) *Votre nom eſt, dans Rome, auſſi ſaint que le ſien.*]
C'eſt ce que Burrhus va bientôt dire à Agrippine:
» Ainſi que par Céſar, l'on jure par ſa mere ».

Tous ces présents, Albine, irritent mon dépit:
Je vois mes honneurs croître, & tomber mon crédit.
Non, non, le temps n'est plus que Néron, jeune encore,
Me renvoyoit les vœux d'une cour qui l'adore;
Lorsqu'il se reposoit sur moi de tout l'état;
Que mon ordre au palais assembloit le sénat; 1)
Et, que derriere un voile, invisible & présente,
J'étois de ce grand corps l'ame toute-puissante.
Des volontés de Rome, alors mal assuré,
Néron de sa grandeur n'étoit point enivré.
Ce jour, ce triste jour frappe encor ma mémoire, 2)
Où Néron fut lui-même ébloui de sa gloire,

---

1) *Non, non, le temps n'est plus*, &c.
Que mon ordre au palais assembloit le sénat;
Et que, derriere un voile, invisible & présente, &c.]
Agrippine, au rapport de Tacite, obtint, au commencement du regne de Néron, que le sénat s'assembleroit dans son palais; elle s'y tenoit cachée derriere une tapisserie pour entendre, sans être vue, tout ce qui se disoit. *Annal. liv. XIII.*

2) *Ce jour, ce triste jour frappe encor ma mémoire,*
Où Néron fut lui-même ébloui de sa gloire, &c.]
Ceci est encore emprunté de Tacite: Un jour que Néron donnoit audience aux ambassadeurs d'Arménie, Agrippine s'avança pour s'asseoir à ses côtés, & présider avec lui à cette cérémonie; Séneque conseilla à Néron d'aller au devant de sa mere, & sauva l'honneur de la république par cette apparence de respect. *Annal. liv. XIII.*

Quand les ambaſſadeurs de tant de rois divers
Vinrent le reconnoître au nom de l'univers,
Sur ſon trône, avec lui, j'allois prendre ma place:
J'ignore quel conſeil prépara ma diſgrace;
Quoi qu'il en ſoit, Néron, d'auſſi loin qu'il me vit,
Laiſſa ſur ſon viſage éclater ſon dépit.
Mon cœur même en conçut un malheureux augure.
L'ingrat, d'un faux reſpect colorant ſon injure,
Se leva par avance; &, courant m'embraſſer,
Il m'écarta du trône où je m'allois placer.
Depuis ce coup fatal, le pouvoir d'Agrippine
Vers ſa chûte, à grands pas, chaque jour s'achemine. 1)
L'ombre ſeule m'en reſte; & l'on n'implore plus
Que le nom de Séneque, & l'appui de Burrhus. 2)

---

1) *Depuis ce coup fatal, le pouvoir d'Agrippine*
Vers ſa chûte, à grands pas, chaque jour s'achemine.]
Tacite dit préciſément la même choſe: *Le crédit d'Agrippine commença dès-lors à diminuer, Néron ayant conçu une paſſion violente pour une affranchie nommée Acté.* Annal. liv. XIII.

2) *Et l'on n'implore plus*
Que le nom de Séneque, & l'appui de Burrhus.]
Les plaintes qu'Agrippine fit à Néron au ſujet de ſon amour pour l'affranchie Acté, ayant produit un effet tout contraire à celui qu'elle s'en étoit promis; Néron ceſſa, *dit Tacite*, d'avoir des égards pour ſa mere, & ſe livra entiérement aux conſeils de Séneque. *Annal. liv. XIII.*

ALBINE.

Ah! ſi de ce ſoupçon votre ame eſt prévenue,
Pourquoi nourriſſez-vous le venin qui vous tue?
Allez, avec Céſar, vous éclaircir du moins. 1)

AGRIPPINE.

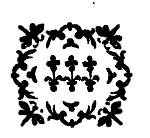
Céſar ne me voit plus, Albine, ſans témoins.
En public, à mon heure, on me donne audience.
Sa réponſe eſt dictée, & même ſon ſilence.
Je vois deux ſurveillants, ſes maîtres & les miens,
Préſider l'un ou l'autre à tous nos entretiens.
Mais je le pourſuivrai d'autant plus qu'il m'évite;
De ſon déſordre, Albine, il faut que je profite.
J'entends du bruit, on ouvre. Allons ſubitement
Lui demander raiſon de cet enlevement;
Surprenons, s'il ſe peut, les ſecrets de ſon ame.
Mais quoi, déjà Burrhus ſort de chez lui?

---

1) *Allez, avec Céſar, vous éclaircir du moins.*]

VARIANTE.

» Daignez, avec Céſar, vous éclaircir du moins ».



SCENE II.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

BURRHUS.

MADAME,
Au nom de l'empereur, j'allois vous informer
D'un ordre qui d'abord a pu vous allarmer,
Mais qui n'eſt que l'effet d'une ſage conduite,
Dont César a voulu que vous ſoyez inſtruite.

AGRIPPINE.

Puiſqu'il le veut, entrons, il m'en inſtruira mieux.

BURRHUS.

Céſar, pour quelque temps, s'eſt ſouſtrait à nos yeux.
Déjà par une porte au public moins connue,
L'un & l'autre conſul vous avoient prévenue,
Madame. Mais ſouffrez que je retourne exprès....

AGRIPPINE.

Non, je ne trouble point ſes auguſtes ſecrets.
Cependant voulez-vous qu'avec moins de contrainte
L'un & l'autre une fois nous nous parlions ſans feinte?

BURRHUS.

Burrhus pour le menſonge eut toujours trop d'horreur.

AGRIPPINE.

Prétendez-vous long-temps me cacher l'empereur?
Ne le verrai-je plus qu'à titre d'importune?
Ai-je donc élevé si haut votre fortune,
Pour mettre une barriere entre mon fils & moi?
Ne l'osez-vous laisser un moment sur sa foi?
Entre Séneque & vous, disputez-vous la gloire
A qui m'effacera plutôt de sa mémoire?
Vous l'ai-je confié pour en faire un ingrat;
Pour être, sous son nom, les maîtres de l'État?
Certes, plus je médite, & moins je me figure
Que vous m'osiez compter pour votre créature; 1)
Vous, dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition
Dans les honneurs obscurs de quelque légion. 2)
Et moi, qui sur le trône ai suivi mes ancêtres,
Moi, fille, femme, sœur & mere de vos maîtres: 3)

---

1) *Que vous m'osiez compter pour votre créature.*]

C'est peut-être la premiere fois que le mot de *créature* ait été employé en ce sens avec autant de noblesse.

2) *Vous, dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition*
Dans les honneurs obscurs de quelque légion.]

Laisser vieillir l'ambition dans les honneurs obscurs, quelle foule d'expressions heureuses! Toute cette tirade est écrite supérieurement; ce sont des pensées fortes, exprimées par des images & par les vers les plus élégants & les plus harmonieux.

3) *Moi, fille, femme, sœur & mere de vos maîtres.*]

Agrippine la jeune, fille de Germanicus associé à l'empire,

Que prétendez-vous donc ? Pensez-vous que ma voix
Ait fait un empereur pour m'en imposer trois ?
Néron n'est plus enfant. N'est-il pas temps qu'il regne ?
Jusqu'à quand voulez-vous que l'empereur vous craigne ?
Ne sçauroit-il rien voir qu'il n'emprunte vos yeux ? 1)
Pour se conduire enfin n'a-t-il pas ses aïeux ?
Qu'il choisisse, s'il veut, d'Auguste ou de Tibere,
Qu'il imite, s'il peut, Germanicus mon pere.
Parmi tant de héros je n'ose me placer ;
Mais il est des vertus que je lui puis tracer.
Je puis l'instruire, au moins, combien sa confidence,
Entre un sujet & lui, doit laisser de distance.

BURRHUS.

Je ne m'étois chargé, dans cette occasion,

---

sœur de Caligula, femme de Claude, & mere de Néron, *est, jusqu'à présent, le seul exemple d'une femme qui ait été fille, sœur, épouse & mere d'un empereur.* Tacite, annal, liv. XII.

On trouve ce vers de Racine imité, dans la comédie du Procureur arbitre, d'une maniere assez plaisante :

Moi, fille, femme, mere & sœur de procureur.

1) *Ne sçauroit-il rien voir qu'il n'emprunte vos yeux ?*
Pour se conduire enfin n'a-t-il pas ses aïeux ?]

Tacite fait dire à Agrippine que Néron pouvoit renoncer à ses maîtres, qu'il trouveroit dans la conduite de ses ancêtres des leçons bien plus propres à le former que les préceptes de Séneque & de Burrhus. *Annal. liv. XIII.*

Que d'excuſer Céſar d'une ſeule action.
Mais puiſque, ſans vouloir que je le juſtifie,
Vous me rendez garant du reſte de ſa vie,
Je répondrai, Madame, avec la liberté
D'un ſoldat qui ſçait mal farder la vérité.
Vous m'avez de Céſar confié la jeuneſſe;
Je l'avoue, & je dois m'en ſouvenir ſans ceſſe.
Mais vous avois-je fait ſerment de le trahir?
D'en faire un empereur qui ne ſçût qu'obéir?
Non. Ce n'eſt plus à vous qu'il faut que j'en réponde;
Ce n'eſt plus votre fils, c'eſt le maître du monde.
J'en dois compte, Madame, à l'empire romain,
Qui croit voir ſon ſalut ou ſa perte en ma main.
Ah! ſi dans l'ignorance il le falloit inſtruire,
N'avoit-on que Séneque & moi pour le ſéduire?
Pourquoi de ſa conduite éloigner les flatteurs?
Falloit-il dans l'exil chercher des corrupteurs?
La cour de Claudius, en eſclaves fertile,
Pour deux que l'on cherchoit, en eût préſenté mille,
Qui tous auroient brigué l'honneur de l'avilir;
Dans une longue enfance ils l'auroient fait vieillir. 1)

---

1) *Dans une longue enfance ils l'auroient fait vieillir.*] *Vieillir dans l'enfance*, expreſſion heureuſe qui appartient à Racine; ce qu'il a tourné d'une autre maniere dans Bajazet:

L'imbécille Ibrahim, ſans craindre ſa naiſſance,
Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance.

Acte I. ſcene I.

De quoi vous plaignez-vous, Madame ? On vous révere ;
Ainſi que par Céſar, on jure par ſa mere.
L'empereur, il eſt vrai, ne vient plus chaque jour
Mettre à vos pieds l'empire, & groſſir votre cour.
Mais le doit-il, Madame ? Et ſa reconnoiſſance
Ne peut-elle éclater que dans ſa dépendance ?
Toujours humble, toujours le timide Néron
N'oſe-t-il être Auguſte & Céſar que de nom ?
Vous le dirai-je enfin ? Rome le juſtifie.
Rome, à trois affranchis ſi long-temps aſſervie, 1)
A peine reſpirant du joug qu'elle a porté,
Du regne de Néron compte ſa liberté.
Que dis-je ? La vertu ſemble même renaître.
Tout l'empire n'eſt plus la dépouille d'un maître.
Le peuple, au champ de Mars, nomme ſes magiſtrats ;
Céſar nomme les chefs ſur la foi des ſoldats.
Thraſéas, au ſénat ; Corbulon, dans l'armée, 2)

---

1) *Rome, à trois affranchis, ſi long-temps aſſervie.*]
Ces affranchis étoient Pallas, Calliſtus & Narciſſe, qui eurent ſous Claude le plus grand crédit.

2) *Thraſéas, au ſénat ; Corbulon, dans l'armée.*]
Ce Thraſéas Pœtus étoit le plus honnête homme du ſénat. Son extrême franchiſe & ſa probité le rendirent ſuſpect ; Néron lui ſuſcita des accuſateurs ; il dédaigna d'y répondre, & ſe fit ouvrir les veines.

Corbulon ſe rendit célebre par ſes exploits & par la

Sont encore innocents, malgré leur renommée;
Les déserts, autrefois peuplés de sénateurs, 1)
Ne sont plus habités que par leurs délateurs.
Qu'importe que César continue à nous croire,
Pourvu que nos conseils ne tendent qu'à sa gloire;
Pourvu que, dans le cours d'un regne florissant,
Rome soit toujours libre, & César tout-puissant?
Mais, Madame, Néron suffit pour se conduire.
J'obéis, sans prétendre à l'honneur de l'instruire;
Sur ses aïeux, sans doute, il n'a qu'à se régler;
Pour bien faire, Néron n'a qu'à se ressembler.
Heureux si ses vertus, l'une à l'autre enchaînées,
Ramenent tous les ans ses premieres années!

AGRIPPINE.

Ainsi, sur l'avenir n'osant vous assurer,
Vous croyez que, sans vous, Néron va s'égarer.

---

discipline sévere qu'il rétablit parmi les troupes. Son mérite le rendit suspect à la cour de Claude. Il fut chef des troupes sous Néron. Entre autres actions d'éclat, Corbulon vainquit Tiridate, roi d'Arménie.

1) *Les déserts, autrefois peuplés de sénateurs;*
Ne sont plus habités que par leurs délateurs.]

Peut-on peindre avec des couleurs plus favorables les commencements du regne de Néron?

Ces deux vers sont une traduction du passage suivant du panégyrique de Trajan : *Insulas quas modo senatorum, jam delatorum turba compleverat.*

Mais

Mais vous, qui, jusqu'ici content de votre ouvrage,
Venez de ses vertus nous rendre témoignage,
Expliquez-nous pourquoi, devenu ravisseur,
Néron de Silanus fait enlever la sœur? 1)
Ne tient-il qu'à marquer de cette ignominie
Le sang de mes aïeux qui brille dans Junie?
De quoi l'accuse-t-il? Et par quel attentat,
Devient-elle en un jour criminelle d'État?
Elle qui, sans orgueil jusqu'alors élevée,
N'auroit point vu Néron, s'il ne l'eût enlevée?
Et qui même auroit mis au rang de ses bienfaits
L'heureuse liberté de ne le voir jamais?

BURRHUS.

Je sçais que d'aucun crime elle n'est soupçonnée;
Mais jusqu'ici César ne l'a point condamnée,
Madame. Aucun objet ne blesse ici ses yeux;
Elle est dans un palais tout plein de ses aïeux.
Vous sçavez que les droits qu'elle porte avec elle,
Peuvent de son époux faire un prince rebelle;
Que le sang de César ne se doit allier

---

1) *Expliquez-nous pourquoi, devenu ravisseur,*
Néron de Silanus fait enlever la sœur?]
C'étoit *Junia Calvina*, qui ne fut point enlevée par Néron, comme Racine l'a supposé; mais rappellée par cet empereur de l'exil où elle avoit été envoyée sous le regne de Claude. *Tacite, annal. liv. XII.*

Qu'à ceux à qui César le veut bien confier;
Et vous-même avoûrez qu'il ne feroit pas jufte
Qu'on difpofât, fans lui, de la niece d'Augufte. 1)

AGRIPPINE.

Je vous entends. Néron m'apprend par votre voix
Qu'en vain Britannicus s'affûre fur mon choix;
En vain, pour détourner fes yeux de fa mifere,
J'ai flatté fon amour d'un hymen qu'il efpere:
A ma confufion, Néron veut faire voir
Qu'Agrippine promet par-delà fon pouvoir.
Rome de ma faveur eft trop préoccupée;
Il veut, par cet affront, qu'elle foit détrompée;
Et que tout l'univers apprenne, avec terreur,
A ne confondre plus mon fils & l'empereur.
Il le peut. Toutefois j'ofe encore lui dire,
Qu'il doit, avant ce coup, affermir fon empire;
Et qu'en me réduifant à la néceffité
D'éprouver contre lui ma foible autorité,

---

1) *Et vous-même avoûrez qu'il ne feroit pas jufte*
Qu'on difpofât, fans lui, de la niece d'Augufte.]

Niece eft ici poétiquement pour arriere-petite-fille; car Junie ne pouvoit appartenir de plus près à Augufte qu'Agrippine, mere de Néron, qui n'étoit que la fille d'une petite-fille d'Augufte. Tacite dit expreffément que Silanus, frere de Junie, étoit arriere-petit-fils d'Augufte. *Divi Augufti ab-nepos.* Annal. liv. XI.

Il expose la sienne ; & que, dans la balance,
Mon nom peut-être aura plus de poids qu'il ne pense.

BURRHUS.

Quoi, Madame ! toujours soupçonner son respect ?
Ne peut-il faire un pas qui ne vous soit suspect ?
L'empereur vous croit-il du parti de Junie ?
Avec Britannicus vous croit-il réunie ?
Quoi ! de vos ennemis devenez-vous l'appui,
Pour trouver un prétexte à vous plaindre de lui ?
Sur le moindre discours qu'on pourra vous redire,
Serez-vous toujours prête à partager l'empire ?
Vous craindrez-vous sans cesse ? Et vos embrassements
Ne se passeront-ils qu'en éclaircissements ?
Ah ! quittez d'un censeur la triste diligence ;
D'une mere facile affectez l'indulgence ;
Souffrez quelques froideurs, sans les faire éclater ;
Et n'avertissez point la cour de vous quitter.

AGRIPPINE.

Et qui s'honoreroit de l'appui d'Agrippine, 1)
Lorsque Néron lui-même annonce ma ruine ?

---

1) *Et qui s'honoreroit de l'appui d'Agrippine,*
Lorsque Néron lui-même annonce ma ruine ?]
On lit ainsi le second vers dans quelques éditions :
» Lorsque Néron lui-même annonce sa ruine ».
Cet orgueil ambitieux d'Agrippine nous paroît ressembler

Lorſque de ſa préſence il ſemble me bannir,
Quand Burrhus à ſa porte oſe me retenir ?

BURRHUS.

Madame, je vois bien qu'il eſt temps de me taire,
Et que ma liberté commence à vous déplaire.
La douleur eſt injuſte ; & toutes les raiſons
Qui ne la flattent point, aigriſſent ſes ſoupçons.
Voici Britannicus. Je lui cede ma place.
Je vous laiſſe écouter & plaindre ſa diſgrace,
Et peut-être, Madame, en accuſer les ſoins
De ceux que l'empereur a conſultés le moins.

SCENE III.

BRITANNICUS, AGRIPPINE, NARCISSE, ALBINE.

AGRIPPINE.

Ah, Prince! Où courez-vous? Quelle ardeur inquiette
Parmi vos ennemis en aveugle vous jette ?
Que venez-vous chercher ?

---

aux tranſports de Junon dans Virgile, lorſqu'elle s'écrie avec indignation :

> Et quiſquam numen Junonis adoret
> Præterea, aut ſupplex aris imponat honorem ?
>
> *Enéide, liv. I.*

Qui voudra déſormais adorer Junon, encenſer ſes autels, & lui offrir des vœux ? Ce que Virgile a imité d'Homere.

BRITANNICUS.

Ce que je cherche ? Ah, Dieux !
Tout ce que j'ai perdu, Madame, eſt en ces lieux.
De mille affreux ſoldats Junie environnée,
S'eſt vue en ce palais indignement traînée.
Hélas ! de quelle horreur ſes timides eſprits,
A ce nouveau ſpectacle, auront été ſurpris !
Enfin on me l'enleve. Une loi trop ſévere
Va ſéparer deux cœurs qu'aſſembloit leur miſère.
Sans doute, on ne veut pas que, mêlant nos douleurs,
Nous nous aidions l'un l'autre à porter nos malheurs.

AGRIPPINE.

Il ſuffit. Comme vous je reſſens vos injures ;
Mes plaintes ont déjà précédé vos murmures :
Mais je ne prétends pas qu'un impuiſſant courroux
Dégage ma parole, & m'acquitte envers vous.
Je ne m'explique point. Si vous voulez m'entendre,
Suivez-moi chez Pallas, où je vais vous attendre. 1)

---

1) *Suivez-moi chez Pallas, où je vais vous attendre.*]
Racine a rendu ce Pallas néceſſaire à ſa piece ; mais il n'a pas voulu l'introduire ſur la ſcene, parce qu'il auroit rendu Agrippine auſſi mépriſable que l'étoit ce confident lui-même. Tacite s'exprime ainſi au ſujet des liaiſons de cette princeſſe avec cet affranchi :

Agrippina puellaribus annis ſtuprum cum Lepido, ſpe dominationis, admiſerat, pari cupidine uſque ad libita Pallantis provoluta. Annal. liv. XIII.

SCENE IV.

BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

La croirai-je, Narciffe 1)? Et dois-je, fur fa foi,
La prendre pour arbitre entre fon fils & moi?
Qu'en dis-tu? N'eft-ce pas cette même Agrippine
Que mon pere époufa jadis pour ma ruine;
Et qui, fi je t'en crois, a, de fes derniers jours,
Trop lents pour fes deffeins, précipité le cours?

---

1) *La croirai-je, Narciffe? Et dois-je, fur fa foi,*
La prendre pour arbitre entre fon fils & moi?]

Quelques critiques ont blâmé Racine d'avoir donné pour confident à Britannicus ce même Narciffe qui, felon Tacite, avoit fait poignarder, de fon propre mouvement, Meffaline, troifieme femme de Claude & mere de Britannicus; & nous croyons qu'il n'eft gueres poffible de le juftifier entiérement fur ce reproche. On pourroit cependant rapporter en fa faveur un paffage de Tacite, où il paroît que Narciffe avoit paru s'intéreffer au fort de Britannicus enfant, d'une maniere affez vive pour avoir droit à fa confiance dans un âge plus avancé. Narciffe, dit-il, ayant inutilement tâché de fauver Domitia Lépida, qu'Agrippine fit condamner à mort, fut fi fenfible à cette perte qu'il ne put s'empêcher d'en témoigner du regret à fes amis; au

NARCISSE.

N'importe. Elle se sent, comme vous, outragée.
A vous donner Junie elle s'est engagée.
Unissez vos chagrins, liez vos intérêts;
Ce palais retentit en vain de vos regrets.
Tandis qu'on vous verra, d'une voix suppliante, 1)
Semer ici la plainte & non pas l'épouvante,
Que vos ressentiments se perdront en discours;
Il n'en faut pas douter, vous vous plaindrez toujours.

BRITANNICUS.

Ah, Narcisse! tu sçais si de la servitude
Je prétends faire encore une longue habitude;

---

milieu des discours qu'il leur tenoit à ce sujet, il embrassoit Britannicus, & tantôt élevant les mains au ciel, tantôt les tendant vers le jeune prince, il lui disoit qu'il souhaitoit de le voir en âge de chasser de sa cour les ennemis de son pere, d'étendre même sa vengeance sur les meurtriers de sa mere. *Annal. liv. XII.* Mais ce qui nous paroît plus propre à excuser Racine, c'est que ce qui n'est pas vraisemblable pour l'historien, le devient pour le poëte; d'ailleurs l'histoire de Néron n'étoit pas assez récente pour qu'il n'ait pas été permis à l'auteur d'altérer la vérité dans un personnage subalterne. Depuis près de cent ans qu'on représente cette piece, aucun spectateur ne s'est plaint de cette altération.

1) *Tandis qu'on vous verra, d'une voix suppliante.*] On lisoit d'abord:

» Tant que l'on vous verra, d'une voix suppliante ».

Tu sçais si, pour jamais de ma chûte étonné,
Je renonce à l'empire où j'étois destiné. 1)
Mais je suis seul encor. Les amis de mon pere
Sont autant d'inconnus que glace ma misere. 2)
Et ma jeunesse même écarte loin de moi
Tous ceux qui, dans le cœur, me réservent leur foi.
Pour moi, depuis un an qu'un peu d'expérience
M'a donné de mon sort la triste connoissance,
Que vois-je autour de moi, que des amis vendus,
Qui sont de tous mes pas les témoins assidus;
Qui, choisis par Néron pour ce commerce infame,
Trafiquent avec lui des secrets de mon ame? 3)
Quoi qu'il en soit, Narcisse, on me vend tous les jours;
Il prévoit mes desseins, il entend mes discours,

---

1) *Je renonce à l'empire où j'étois destiné.*]

VARIANTE.

» Je renonce aux grandeurs où j'étois destiné.»

2) *Les amis de mon pere*
Sont autant d'inconnus que glace ma misere.
Et ma jeunesse même écarte loin de moi, &c.]

On trouve dans quelques éditions:

» Les amis de mon pere
» Sont autant d'inconnus qu'écarte ma misere.
» Et ma jeunesse même éloigne loin de moi, *&c.*»

3) *Trafiquent avec lui des secrets de mon ame?*]
Ce vers est très-beau pour l'expression, c'est le portrait de Narcisse, que Britannicus fait sans le sçavoir.

Comme toi, dans mon cœur il ſçait ce qui ſe paſſe.
Que t'en ſemble, Narciſſe ?

NARCISSE.

Ah, quelle ame aſſez baſſe !....
C'eſt à vous de choiſir des confidents diſcrets,
Seigneur, & de ne pas prodiguer vos ſecrets.

BRITANNICUS.

Narciſſe, tu dis vrai : mais cette défiance
Eſt toujours d'un grand cœur la derniere ſcience ;
On le trompe long-temps. Mais enfin, je te croi,
Ou plutôt je fais vœu de ne croire que toi.
Mon pere, il m'en ſouvient, m'aſſura de ton zele ;
Seul de ſes affranchis, tu m'es toujours fidelle ;
Tes yeux, ſur ma conduite inceſſamment ouverts,
M'ont ſauvé juſqu'ici de mille écueils couverts.
Va donc voir ſi le bruit de ce nouvel orage
Aura de nos amis excité le courage ;
Examine leurs yeux, obſerve leurs diſcours ;
Vois ſi j'en puis attendre un fidelle ſecours.
Sur-tout, dans ce palais, remarque, avec adreſſe,
Avec quel ſoin Néron fait garder la princeſſe.
Sçache ſi du péril ſes beaux yeux ſont remis, 1)
Et ſi ſon entretien m'eſt encore permis.

---

1) *Sçache ſi du péril ſes beaux yeux ſont remis.*]
Ses beaux yeux, il n'eſt pas auſſi commun de relever de pareilles expreſſions dans Britannicus que dans Andromaque.

Cependant de Néron je vais trouver la mere
Chez Pallas, comme toi, l'affranchi de mon pere.
Je vais la voir, l'aigrir, la ſuivre; &, s'il ſe peut, 1)
M'engager ſous ſon nom plus loin qu'elle ne veut.

---

1) *Je vais la voir, l'aigrir, la ſuivre; &, s'il ſe peut,*
M'engager ſous ſon nom plus loin qu'elle ne veut.]
Ce trait de politique aſſez fine eſt-il dans le caractere de Britannicus, qui ne montre dans toute la piece que beaucoup de candeur & de franchiſe?

Fin du premier acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

NÉRON, BURRHUS, NARCISSE, GARDES.

NÉRON.

N'EN doutez point, Burrhus; malgré ses injustices,
C'est ma mere 1), & je veux ignorer ses caprices.
Mais je ne prétends plus ignorer ni souffrir
Le ministre insolent qui les ose nourrir. 2)

1) *N'en doutez point, Burrhus, malgré ses injustices,*
C'est ma mere, &c.]

Ce début de Néron est une des plus belles entrées de Racine.

2) *Mais je ne prétends plus ignorer ni souffrir*
Le ministre insolent qui les ose nourrir.]

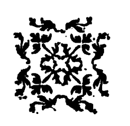
Le ministre insolent: c'étoit l'idée qu'on avoit à Rome de Pallas. Il étoit bien difficile que cet affranchi, qui avoit placé Néron sur le trône des Césars, ne s'enorgueillît pas de la part qu'il avoit à l'élévation de cet empereur; ses hauteurs & son arrogance souleverent contre lui tous les Romains; Néron lui-même ne fut point exempt de cette impression.... *Pallas tristi arrogantiâ, modum liberti ingressus, tædium sui moverat.* Annal. liv. XIII.

Pallas de ses conseils empoisonne ma mere;
Il séduit, chaque jour, Britannicus mon frere;
Ils l'écoutent lui seul; & qui suivroit leurs pas,
Les trouveroit peut-être assemblés chez Pallas.
C'en est trop. De tous deux il faut que je l'écarte.
Pour la derniere fois qu'il s'éloigne, qu'il parte:
Je le veux, je l'ordonne; & que la fin du jour
Ne le retrouve pas dans Rome, ou dans ma cour. 1)
Allez, cet ordre importe au salut de l'empire.
(*aux Gardes.*)
Vous, Narcisse, approchez. Et vous, qu'on se retire.

---

1) *Et que la fin du jour*
Ne le retrouve plus dans Rome ou dans ma cour.]
La cour est renfermée dans *Rome*, ainsi la seconde idée n'ajoute rien à la premiere, & même la rétrécit. La gradation est bien mieux observée dans ce vers de la troisieme scene de cet acte:

» J'ai parcouru des yeux la cour, Rome, l'empire».



SCENE II.

NÉRON, NARCISSE.

NARCISSE.

GRACES aux Dieux, Seigneur, Junie entre vos mains
Vous assure aujourd'hui du reste des Romains.
Vos ennemis, déchus de leur vaine espérance,
Sont allés chez Pallas pleurer leur impuissance.
Mais que vois-je? Vous-même, inquiet, étonné,
Plus que Britannicus paroissez consterné.
Que présage à mes yeux cette tristesse obscure,
Et ces sombres regards errants à l'aventure?
Tout vous rit. La fortune obéit à vos vœux.

NÉRON.

Narcisse, c'en est fait, Néron est amoureux. 1)

---

1) *Narcisse, c'en est fait, Néron est amoureux.*]
Le mot *amour* est noble, mais celui d'*amoureux* est presque toujours trivial; c'est sur-tout cette expression qui dépare ce vers.

La déclaration que fait ici Néron est un peu languissante, & paroît sortir du ton de la tragédie. Néron n'auroit dû dire qu'un mot de son amour, sans entrer dans de plus grands détails; la scene suivante avec Junie étoit plus que suffisante pour développer cette passion, & en instruire le spectateur.

NARCISSE.

Vous ?

NÉRON.

Depuis un moment ; mais pour toute ma vie.
J'aime, que dis-je aimer ? j'idolâtre Junie.

NARCISSE.

Vous l'aimez ?

NÉRON.

Excité d'un desir curieux,
Cette nuit je l'ai vue arriver en ces lieux,
Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes, 1)
Qui brilloient au travers des flambeaux & des armes ;
Belle sans ornement, dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.
Que veux-tu ? Je ne sçais si cette négligence,
Les ombres, les flambeaux, les cris & le silence,
Et le farouche aspect de ses fiers ravisseurs,
Relevoient de ses yeux les timides douceurs.

---

1) *Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes,*
Qui brilloient au travers des flambeaux & des armes.]
On désapprouvera sans doute ici *des yeux qui brillent au travers des flambeaux ;* ces expressions exagérées ne sont point le langage de la vraie passion ; d'ailleurs, tous ces amours subits n'intéressent point. Les vers suivants sont charmants, ils offrent l'image la plus voluptueuse & la plus honnête.

Quoi qu'il en ſoit, ravi d'une ſi belle vue,
J'ai voulu lui parler, & ma voix s'eſt perdue;
Immobile, ſaiſi d'un long étonnement,
Je l'ai laiſſé paſſer dans ſon appartement.
J'ai paſſé dans le mien. C'eſt là que, ſolitaire,
De ſon image en vain j'ai voulu me diſtraire.
Trop préſente à mes yeux, je croyois lui parler;
J'aimois juſqu'à ſes pleurs que je faiſois couler.
Quelquefois, mais trop tard, je lui demandois grace;
J'employois les ſoupirs, & même la menace.
Voilà comme, occupé de mon nouvel amour,
Mes yeux, ſans ſe fermer, ont attendu le jour.....
Mais je m'en fais peut-être une trop belle image;
Elle m'eſt apparue avec trop d'avantage;
Narciſſe, qu'en dis-tu?

NARCISSE.

Quoi, Seigneur! croira-t-on
Qu'elle ait pu ſi long-temps ſe cacher à Néron?

NÉRON.

Tu le ſçais bien, Narciſſe. Et ſoit que ſa colere
M'imputât le malheur qui lui ravit ſon frere;
Soit que ſon cœur, jaloux d'une auſtere fierté,
Enviât à nos yeux ſa naiſſante beauté,
Fidelle à ſa douleur, & dans l'ombre enfermée,
Elle ſe déroboit même à ſa renommée:
Et c'eſt cette vertu, ſi nouvelle à la cour,
Dont la perſévérance irrite mon amour.

Quoi, Narcisse ! tandis qu'il n'est point de Romaine
Que mon amour n'honore, & ne rende plus vaine;
Qui, dès qu'à ses regards elle ose se fier,
Sur le cœur de César ne les vienne essayer;
Seule, dans son palais, la modeste Junie
Regarde leurs honneurs comme une ignominie,
Fuit, & ne daigne pas peut-être s'informer
Si César est aimable, ou bien s'il sçait aimer?
Dis-moi, Britannicus l'aime-t-il?

NARCISSE.

Quoi! s'il l'aime,
Seigneur?

NÉRON.

Si jeune encor, se connoît-il lui-même?
D'un regard enchanteur connoît-il le poison?

NARCISSE.

Seigneur, l'amour toujours n'attend pas la raison.
N'en doutez point, il l'aime. Instruits par tant de charmes,
Ses yeux sont déjà faits à l'usage des larmes.
A ses moindres desirs il sçait s'accommoder;
Et peut-être déjà sçait-il persuader.

NÉRON.

Que dis-tu? Sur son cœur il auroit quelque empire?

NARCISSE.

Je ne sçais. Mais, Seigneur, ce que je puis vous dire,

Je

Je l'ai vu quelquefois s'arracher de ces lieux,
Le cœur plein d'un courroux qu'il cachoit à vos yeux;
D'une cour qui le fuit pleurant l'ingratitude;
Las de votre grandeur & de sa servitude;
Entre l'impatience & la crainte flottant:
Il alloit voir Junie, & revenoit content. 1)

NÉRON.

D'autant plus malheureux qu'il aura sçu lui plaire,
Narcisse; il doit plutôt souhaiter sa colere.
Néron impunément ne sera pas jaloux.

NARCISSE.

Vous? Et de quoi, Seigneur, vous inquiétez-vous?
Junie a pu le plaindre & partager ses peines;
Elle n'a vu couler de larmes que les siennes.
Mais aujourd'hui, Seigneur, que ses yeux dessillés,
Regardant de plus près l'éclat dont vous brillez,
Verront autour de vous les rois sans diadême,
Inconnus dans la foule, & son amant lui-même,
Attachés sur vos yeux, s'honorer d'un regard
Que vous aurez sur eux fait tomber au hasard;

---

1) *Il alloit voir Junie, & revenoit content.*]
Idée empruntée sans doute de l'éloge que fait Boileau de cet Empereur Romain

Qui rendit de son joug l'univers amoureux;
Qu'on n'alla jamais voir sans revenir heureux.

Epître I.

Quand elle vous verra, de ce degré de gloire,
Venir, en ſoupirant, avouer ſa victoire;
Maître (n'en doutez point) d'un cœur déjà charmé,
Commandez qu'on vous aime, & vous ſerez aimé.

NÉRON.

A combien de chagrins il faut que je m'apprête!
Que d'importunités!

NARCISSE.

Quoi donc? Qui vous arrête,
Seigneur?

NÉRON.

Tout. Octavie, Agrippine, Burrhus,
Séneque, Rome entiere, & trois ans de vertus. 1)
Non que pour Octavie un reſte de tendreſſe
M'attache à ſon hymen & plaigne ſa jeuneſſe.
Mes yeux, depuis long-temps, fatigués de ſes ſoins,
Rarement de ſes pleurs daignent être témoins.
Trop heureux, ſi bientôt la faveur d'un divorce
Me ſoulageoit d'un joug qu'on m'impoſa par force!
Le ciel même en ſecret ſemble la condamner:
Ses vœux, depuis quatre ans, ont beau l'importuner;

---

1) *Tout. Octavie, Agrippine, Burrhus,*
Séneque, Rome entiere, & trois ans de vertus.]
Néron commença ſon regne par être vertueux. L'action de cette piece eſt ſuppoſée ſe paſſer au moment où ſon cœur flotte entre le crime & la vertu.

Les dieux ne montrent point que ſa vertu les touche.
D'aucun gage, Narciſſe, ils n'honorent ſa couche;
L'empire vainement demande un héritier.

NARCISSE.

Que tardez-vous, Seigneur, à la répudier?
L'empire, votre cœur, tout condamne Octavie.
Auguſte, votre aïeul, ſoupiroit pour Livie; 1)
Par un double divorce ils s'unirent tous deux;
Et vous devez l'empire à ce divorce heureux.
Tibere, que l'hymen plaça dans ſa famille,
Oſa bien à ſes yeux répudier ſa fille. 2)
Vous ſeul, juſques ici contraire à vos deſirs,
N'oſez par un divorce aſſurer vos plaiſirs. 3)

---

1) *Auguſte, votre aïeul, ſoupiroit pour Livie.*]

Auguſte, pour épouſer Livie, répudia Scribonie; & Livie, quoique déjà enceinte de pluſieurs mois, ſe ſépara de Claude Tibere Néron, dont elle avoit déjà un fils; elle fit entrer, par ce mariage, la poſtérité des Nérons dans la famille des Octaviens.

2) *Tibere, que l'hymen plaça dans ſa famille,*
Oſa bien, à ſes yeux, répudier ſa fille.]

C'étoit la fameuſe Julie, fille d'Octavien, veuve d'Agrippa, & remariée à Tibere.

3) *Vous ſeul, juſques ici contraire à vos deſirs*, &c.]

Ce que Racine met dans la bouche de Narciſſe, Séneque le fait dire à Néron. *Octavie*, acte II. ſcene II.

Prohibebor unus facere quod cunctis licet.

Vers que Corneille a traduit ainſi:

Vous ſeul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire.

NÉRON.

Et ne connois-tu pas l'implacable Agrippine ?
Mon amour inquiet déjà ſe l'imagine,
Qui m'amene Octavie, & d'un œil enflammé,
Atteſte les ſaints droits d'un nœud qu'elle a formé;
Et portant à mon cœur des atteintes plus rudes,
Me fait un long récit de mes ingratitudes.
De quel front ſoutenir ce fâcheux entretien ?

NARCISSE.

N'êtes-vous pas, Seigneur, votre maître & le ſien ?
Vous verrons-nous toujours trembler ſous ſa tutelle ?
Vivez, régnez pour vous. C'eſt trop régner pour elle.
Craignez-vous.....? Mais, Seigneur, vous ne la craignez pas.
Vous venez de bannir le ſuperbe Pallas,
Pallas, dont vous ſçavez qu'elle ſoutient l'audace.

NÉRON.

Eloigné de ſes yeux, j'ordonne, je menace,
J'écoute vos conſeils, j'oſe les approuver;
Je m'excite contr'elle, & tâche à la braver:
Mais, je t'expoſe ici mon ame toute nue,
Si-tôt que mon malheur me ramene à ſa vue,
Soit que je n'oſe encor démentir le pouvoir
De ces yeux, où j'ai lu ſi long-temps mon devoir;
Soit qu'à tant de bienfaits ma mémoire fidelle
Lui ſoumette en ſecret tout ce que je tiens d'elle:

Mais enfin, mes efforts ne me servent de rien,
Mon génie étonné tremble devant le sien. 1)
Et c'est pour m'affranchir de cette dépendance,
Que je la fuis par-tout, que même je l'offense;
Et que, de temps en temps, j'irrite ses ennuis,
Afin qu'elle m'évite autant que je la fuis.
Mais je t'arrête trop, retire-toi, Narcisse;
Britannicus pourroit t'accuser d'artifice.

NARCISSE.

Non, non, Britannicus s'abandonne à ma foi:
Par son ordre, Seigneur, il croit que je vous voi,
Que je m'informe ici de tout ce qui le touche,
Et veut de vos secrets être instruit par ma bouche.
Impatient, sur-tout, de revoir ses amours, 2)
Il attend de mes soins ce fidelle secours.

NÉRON.

J'y consens; porte-lui cette douce nouvelle:
Il la verra.

---

1) *Mon génie étonné tremble devant le sien.*]
Cette expression présente une très-belle image, & paroît avoir été suggérée à Racine par Plutarque. On lit dans cet auteur, page 930, édition de Paris, qu'Antoine perdant toujours au jeu contre Octave, un devin lui dit: *Éloignez-vous de ce jeune homme, votre génie redoute le sien.*

2) *Impatient, sur-tout, de revoir ses amours.*]
Ses amours, mes amours, terme populaire, & qu'on ne pardonneroit plus à un auteur tragique.

NARCISSE.

Seigneur, banniſſez-le loin d'elle.

NÉRON.

J'ai mes raiſons, Narciſſe; & tu peux concevoir
Que je lui vendrai cher le plaiſir de la voir. 1)
Cependant vante-lui ton heureux ſtratagême;
Dis-lui qu'en ſa faveur on me trompe moi-même,
Qu'il la voit ſans mon ordre. On ouvre. La voici.
Va retrouver ton maître, & l'amener ici.

SCENE III.

NÉRON, JUNIE.

NÉRON.

Vous vous troublez, Madame, & changez de viſage!
Liſez-vous dans mes yeux quelque triſte préſage?

JUNIE.

Seigneur, je ne vous puis déguiſer mon erreur;
J'allois voir Octavie, & non pas l'empereur.

---

1) *J'ai mes raiſons, Narciſſe; & tu peux concevoir*
Que je lui vendrai cher le plaiſir de la voir.]
C'eſt ici que commence tout l'intérêt de la piece. Le ſpectateur n'eſt touché qu'à l'inſtant où Britannicus eſt en danger.

NÉRON.

Je le ſçais bien, Madame, & n'ai pu, ſans envie,
Apprendre vos bontés pour l'heureuſe Octavie.

JUNIE.

Vous, Seigneur?

NÉRON.

Penſez-vous, Madame, qu'en ces lieux,
Seule, pour vous connoître, Octavie ait des yeux?

JUNIE.

Et quel autre, Seigneur, voulez-vous que j'implore?
A qui demanderai-je un crime que j'ignore?
Vous qui le puniſſez, vous ne l'ignorez pas.
De grace, apprenez-moi, Seigneur, mes attentats.

NÉRON.

Quoi, Madame! eſt-ce donc une légere offenſe
De m'avoir ſi long-temps caché votre préſence?
Ces tréſors, dont le ciel voulut vous embellir,
Les avez-vous reçus pour les enſevelir?
L'heureux Britannicus verra-t-il, ſans allarmes,
Croître, loin de nos yeux, ſon amour & vos charmes?
Pourquoi de cette gloire exclus juſqu'à ce jour,
M'avez-vous, ſans pitié, relégué dans ma cour? 1)

---

1) *M'avez-vous, ſans pitié, relégué dans ma cour?*] L'expreſſion de *relégué dans ma cour*, eſt neuve; ſans cette fineſſe de tours, ſans cette élégance de ſtyle qui conſiſte dans le choix des mots, dans la vérité des ſentiments, toute cette ſcene, qui eſt très-peu de choſe, ſeroit languiſſante.

On dit plus : vous souffrez, sans en être offensée,
Qu'il vous ose, Madame, expliquer sa pensée;
Car je ne croirai point que, sans me consulter,
La sévere Junie ait voulu le flatter;
Ni qu'elle ait consenti d'aimer & d'être aimée,
Sans que j'en sois instruit que par la renommée.

JUNIE.

Je ne vous nîrai point, Seigneur, que ses soupirs
M'ont daigné quelquefois expliquer ses desirs. 1)
Il n'a point détourné ses regards d'une fille,
Seul reste du débris d'une illustre famille.
Peut-être il se souvient qu'en un temps plus heureux,
Son pere me nomma pour l'objet de ses vœux.
Il m'aime, il obéit à l'empereur son pere,
Et j'ose dire encore à vous, à votre mere;
Vos desirs sont toujours si conformes aux siens.....

NÉRON.

Ma mere a ses desseins, Madame, & j'ai les miens.

---

1) *Je ne vous nîrai point, Seigneur, que ses soupirs*
M'ont daigné quelquefois expliquer ses desirs, &c.]
Cette réponse ingénue est la cause de la perte de Britannicus : elle n'en intéresse pas moins pour Junie, qui se montre en cet endroit telle qu'elle est. On peut remarquer ici avec quel art Racine a sçu conserver à ses personnages le caractere qui leur est propre; il ne leur fait dire ni plus, ni moins, que ce qu'ils doivent dire.

Ne parlons plus ici de Claude & d'Agrippine ;
Ce n'eſt point par leur choix que je me détermine.
C'eſt à moi ſeul, Madame, à répondre de vous ;
Et je veux, de ma main, vous choiſir un époux.

JUNIE.

Ah, Seigneur ! ſongez-vous que toute autre alliance
Fera honte aux Céſars, auteurs de ma naiſſance ?

NÉRON.

Non, Madame, l'époux dont je vous entretiens,
Peut, ſans honte, aſſembler vos aïeux & les ſiens ;
Vous pouvez, ſans rougir, conſentir à ſa flamme.

JUNIE.

Et quel eſt donc, Seigneur, cet époux ?

NÉRON.

Moi, Madame.

JUNIE.

Vous ?

NÉRON.

Je vous nommerois, Madame, un autre nom,
Si j'en ſçavois quelque autre au deſſus de Néron.
Oui, pour vous faire un choix où vous puiſſiez ſouſcrire,
J'ai parcouru des yeux la cour, Rome, l'empire.
Plus j'ai cherché, Madame, & plus je cherche encor
En quelles mains je dois confier ce tréſor,

Plus je vois que César, digne ſeul de vous plaire,
En doit être lui ſeul l'heureux dépoſitaire,
Et ne peut dignement vous confier qu'aux mains
A qui Rome a commis l'empire des humains.
Vous-même, conſultez vos premieres années;
Claudius à ſon fils les avoit deſtinées;
Mais c'étoit en un temps, où de l'empire entier
Il croyoit, quelque jour, le nommer héritier.
Les dieux ont prononcé. Loin de leur contredire,
C'eſt à vous de paſſer du côté de l'empire.
En vain de ce préſent ils m'auroient honoré,
Si votre cœur devoit en être ſéparé;
Si tant de ſoins ne ſont adoucis par vos charmes;
Si, tandis que je donne aux veilles, aux allarmes,
Des jours toujours à plaindre, & toujours enviés,
Je ne vais quelquefois reſpirer à vos pieds.
Qu'Octavie à vos yeux ne faſſe point d'ombrage;
Rome, auſſi bien que moi, vous donne ſon ſuffrage,
Répudie Octavie, & me fait dénouer
Un hymen 1) que le ciel ne veut point avouer.
Songez-y donc, Madame, & peſez en vous-même
Ce choix digne des ſoins d'un prince qui vous aime,

---

1) *Et me fait dénouer*
Un hymen.]

C'eſt peut-être la premiere fois qu'on a dit *dénouer un hymen.* Cette expreſſion paroît haſardée.

Digne de vos beaux yeux trop long-temps captivés,
Digne de l'univers à qui vous vous devez. 1)

JUNIE.

Seigneur, avec raiſon je demeure étonnée. 2)
Je me vois, dans le cours d'une même journée,
Comme une criminelle amenée en ces lieux;
Et lorſqu'avec frayeur je parois à vos yeux,
Que ſur mon innocence à peine je me fie,
Vous m'offrez tout d'un coup la place d'Octavie.
J'oſe dire pourtant que je n'ai mérité
Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.
Et pouvez-vous, Seigneur, ſouhaiter qu'une fille,
Qui vit, preſque en naiſſant, éteindre ſa famille;
Qui, dans l'obſcurité nourriſſant ſa douleur,
S'eſt fait une vertu conforme à ſon malheur; 3)

---

1) *Digne de l'univers à qui vous vous devez.*]

VARIANTE.

» Digne de l'univers à qui vous les devez ».

2) *Seigneur, avec raiſon je demeure étonnée.*]
Cette réponſe de Junie eſt parfaitement bien écrite; rien de plus noble & de plus honnête.

3) *S'eſt fait une vertu conforme à ſon malheur.*]
Se faire une vertu conforme à ſon malheur : expreſſion neuve & heureuſe. Ce ſont ces tours enchanteurs qui diſtinguent les grands poëtes, & particulierement Racine. C'eſt ce charme inexprimable, qu'il répand ſur tout ce qu'il écrit, qui fait qu'on ne ſe laſſe point de la lecture de ſes ouvrages.

Paſſe ſubitement, de cette nuit profonde, 1)
Dans un rang qui l'expoſe aux yeux de tout le monde;
Dont je n'ai pu de loin ſoutenir la clarté,
Et dont une autre enfin remplit la majeſté.

NÉRON.

Je vous ai déjà dit que je la répudie.
Ayez moins de frayeur, ou moins de modeſtie.
N'accuſez point ici mon choix d'aveuglement;
Je vous réponds de vous, conſentez ſeulement;
Du ſang dont vous ſortez rappellez la mémoire,
Et ne préférez point à la ſolide gloire
Des honneurs dont Céſar prétend vous revêtir,
La gloire d'un refus, ſujet au repentir.

JUNIE.

Le ciel connoît, Seigneur, le fond de ma penſée;
Je ne me flatte point d'une gloire inſenſée;
Je ſçais de vos préſens meſurer la grandeur.
Mais plus ce rang ſur moi répandroit de ſplendeur,

---

1) *Paſſe ſubitement, de cette nuit profonde,*
Dans un rang qui l'expoſe aux yeux de tout le monde;
Dont je n'ai pu de loin ſoutenir la clarté,
Et dont une autre enfin remplit la majeſté.]

On dit à un roi, ſelon Louis Racine, *la majeſté*, *la ſplendeur de votre rang*, & non pas *la clarté*. Ici, ce mot, qui répond à *cette nuit profonde*, eſt amené ſi naturellement, qu'il paroît néceſſaire.

Plus il me feroit honte, & mettroit en lumiere
Le crime d'en avoir dépouillé l'héritiere.

NÉRON.

C'eſt de ſes intérêts prendre beaucoup de ſoin,
Madame, & l'amitié ne peut aller plus loin.
Mais ne nous flattons point, & laiſſons le myſtere;
La ſœur vous touche ici beaucoup moins que le frere;
Et pour Britannicus......

JUNIE.

Il a ſçu me toucher,
Seigneur, & je n'ai point prétendu m'en cacher.
Cette ſincérité, ſans doute, eſt peu diſcrete;
Mais toujours de mon cœur ma bouche eſt l'interprete.
Abſente de la cour, je n'ai pas dû penſer, 1)
Seigneur, qu'en l'art de feindre il fallût m'exercer.
J'aime Britannicus; je lui fus deſtinée,
Quand l'empire devoit ſuivre ſon hyménée.
Mais ces mêmes malheurs qui l'en ont écarté,
Ses honneurs abolis, ſon palais déſerté,
La fuite d'une cour que ſa chûte a bannie,
Sont autant de liens qui retiennent Junie.

---

1) *Abſente de la cour, je n'ai pas dû penſer.*]
Tout ce que dit Junie, eſt plein de grace, de candeur & de nobleſſe; Racine eſt le ſeul qui ait réuſſi à peindre l'ingénuité.

Tout ce que vous voyez conſpire à vos deſirs;
Vos jours, toujours ſereins, coulent dans les plaiſirs;
L'empire en eſt pour vous l'inépuiſable ſource:
Ou, ſi quelque chagrin en interrompt la courſe,
Tout l'univers, ſoigneux de les entretenir,
S'empreſſe à l'effacer de votre ſouvenir.
Britannicus eſt ſeul. Quelque ennui qui le preſſe,
Il ne voit, dans ſon ſort, que moi qui s'intéreſſe;
Et n'a pour tout plaiſir, Seigneur, que quelques pleurs,
Qui lui font quelquefois oublier ſes malheurs.

NÉRON.

Et ce ſont ces plaiſirs & ces pleurs que j'envie,
Que tout autre que lui me paîroit de ſa vie;
Mais je garde à ce prince un traitement plus doux.
Madame, il va bientôt paroître devant vous.

JUNIE.

Ah, Seigneur! vos vertus m'ont toujours raſſurée.

NÉRON.

Je pouvois de ces lieux lui défendre l'entrée;
Mais, Madame, je veux prévenir le danger
Où ſon reſſentiment le pourroit engager.
Je ne veux point le perdre; il vaut mieux que lui-même
Entende ſon arrêt de la bouche qu'il aime.
Si ſes jours vous ſont chers, éloignez-le de vous,
Sans qu'il ait aucun lieu de me croire jaloux.
De ſon banniſſement prenez ſur vous l'offenſe;

Et, ſoit par vos diſcours, ſoit par votre ſilence,
Du moins par vos froideurs, faites-lui concevoir
Qu'il doit porter ailleurs ſes vœux & ſon eſpoir. 1)

JUNIE.

Moi, que je lui prononce un arrêt ſi ſévère!
Ma bouche mille fois lui jura le contraire.
Quand même juſques-là je pourrois me trahir,
Mes yeux lui défendront, Seigneur, de m'obéir.

NÉRON.

Caché près de ces lieux, je vous verrai, Madame. 2)
Renfermez votre amour dans le fond de votre ame;
Vous n'aurez point pour moi de langages ſecrets;
J'entendrai des regards que vous croirez muets;
Et ſa perte ſera l'infaillible ſalaire
D'un geſte ou d'un ſoupir échappé pour lui plaire.

---

1) *Faites-lui concevoir*
Qu'il doit porter ailleurs ſes vœux & ſon eſpoir.]
Un autre que Néron auroit fait dire à Britannicus d'éviter la préſence de Junie; mais ce ne ſeroit point aſſez cruel pour lui, il veut que ce ſoit ſa maîtreſſe qui lui annonce un pareil arrêt.

2) *Caché près de ces lieux, je vous verrai, Madame.*]
Qu'un empereur aille ſe cacher pour écouter ſa maîtreſſe & ſon rival, eſt aſſûrément un très-petit moyen; mais quelle ſituation pour Britannicus qui croira ſa maîtreſſe infidelle, & pour ſa maîtreſſe qui ne pourra le détromper!

JUNIE.

Hélas ! ſi j'oſe encor former quelques ſouhaits,
Seigneur, permettez-moi de ne le voir jamais.

SCENE IV.

NÉRON, JUNIE, NARCISSE.

NARCISSE.

BRITANNICUS, Seigneur, demande la princeſſe; 1)
Il approche.

NÉRON.

Qu'il vienne.

JUNIE.

Ah, Seigneur !

NÉRON.

Je vous laiſſe.
Sa fortune dépend de vous plus que de moi.
Madame, en le voyant, ſongez que je vous voi.

---

1) *Britannicus, Seigneur, demande la princeſſe.*] Junie, témoin de ce que Narciſſe dit à Néron, avoit d'aſſez fortes raiſons pour ſoupçonner qu'ils étoient tous deux d'intelligence, & pour avertir dans le troiſieme acte ſon amant de ſe défier de Narciſſe.

SCENE

SCENE V.

JUNIE, NARCISSE.

JUNIE.

AH, cher Narcisse ! cours au devant de ton maître,
Dis lui... Je suis perdue, & je le vois paroître.

SCENE VI.

BRITANNICUS, JUNIE, NARCISSE.

BRITANNICUS.

MADAME, quel bonheur me rapproche de vous ?
Quoi ! je puis donc jouir d'un entretien si doux ?
Mais parmi ce plaisir, quel chagrin me dévore ? 1)
Hélas ! puis-je espérer de vous revoir encore ?
Faut-il que je dérobe, avec mille détours,
Un bonheur que vos yeux m'accordoient tous les jours ?

1) *Mais parmi ce plaisir, quel chagrin me dévore ?*] *Parmi* exige toujours après lui un pluriel ou un nom collectif, comme *parmi les plaisirs, parmi la foule ;* mais on ne peut pas dire avec exactitude, *parmi ce plaisir.*

Quelle nuit! Quel réveil! Vos pleurs, votre préſence,
N'ont point de ces cruels déſarmé l'inſolence?
Que faiſoit votre amant? Quel démon envieux
M'a refuſé l'honneur de mourir à vos yeux?
Hélas! dans la frayeur dont vous étiez atteinte,
M'avez-vous, en ſecret, adreſſé quelque plainte?
Ma princeſſe, avez-vous daigné me ſouhaiter? 1)
Songiez-vous aux douleurs que vous m'alliez coûter?
Vous ne me dites rien! Quel accueil! quelle glace!
Eſt-ce ainſi que vos yeux conſolent ma diſgrace?
Parlez; nous ſommes ſeuls. Notre ennemi trompé,
Tandis que je vous parle, eſt ailleurs occupé.
Ménageons les moments de cette heureuſe abſence.

JUNIE.

Vous êtes en des lieux tout pleins de ſa puiſſance;
Ces murs même, Seigneur, peuvent avoir des yeux;
Et jamais l'empereur n'eſt abſent de ces lieux.

BRITANNICUS.

Et depuis quand, Madame, êtes-vous ſi craintive?
Quoi! déjà votre amour ſouffre qu'on le captive?
Qu'eſt devenu ce cœur qui me juroit toujours
De faire à Néron même envier nos amours? 2)

---

1) *Ma princeſſe, avez-vous daigné me ſouhaiter?*]
Ma princeſſe paſſe maintenant pour une expreſſion fade.

2) *De faire à Néron même envier nos amours?*]
Tout ce que dit Britannicus va le perdre; Junie qui voit

Mais banniſſez, Madame, une inutile crainte;
La foi dans tous les cœurs n'eſt pas encore éteinte;
Chacun ſemble des yeux approuver mon courroux;
La mere de Néron ſe déclare pour nous.
Rome, de ſa conduite elle-même offenſée......

JUNIE.

Ah, Seigneur! vous parlez contre votre penſée.
Vous-même vous m'avez avoué mille fois
Que Rome le louoit d'une commune voix;
Toujours à ſa vertu vous rendiez quelque hommage.
Sans doute la douleur vous dicte ce langage.

BRITANNICUS.

Ce diſcours me ſurprend, il le faut avouer.
Je ne vous cherchois pas pour l'entendre louer.
Quoi! pour vous confier la douleur qui m'accable,
A peine je dérobe un moment favorable;
Et ce moment ſi cher, Madame, eſt conſumé
A louer l'ennemi dont je ſuis opprimé!
Qui vous rend à vous-même en un jour ſi contraire?
Quoi! même vos regards ont appris à ſe taire?
Que vois-je? Vous craignez de rencontrer mes yeux?
Néron vous plairoit-il? Vous ſerois-je odieux?

---

le danger où il s'engage, l'interrompt pour lui prêter des ſentiments qu'il n'a jamais eus. Quelques critiques ont trouvé ce détour un peu trop fin pour une jeune princeſſe, qui, comme elle le dit, *ne ſçait point feindre.*

Ah, si je le croyois !... Au nom des Dieux, Madame,
Éclaircissez le trouble où vous jettez mon ame ;
Parlez : ne suis-je plus dans votre souvenir ?

JUNIE.

Retirez-vous, Seigneur, l'empereur va venir.

BRITANNICUS.

Après ce coup, Narcisse, à quoi dois-je m'attendre ? 1)

SCENE VII.

NÉRON, JUNIE, NARCISSE.

NÉRON.

MADAME.....

JUNIE.

Non, Seigneur, je ne puis rien entendre. 2)
Vous êtes obéi. Laissez couler du moins
Des larmes dont ses yeux ne seront pas témoins.

---

1) *Après ce coup, Narcisse, à quoi dois-je m'attendre ?*] Cette scene est d'un rare artifice & d'un merveilleux intérêt ; tant qu'elle dure, des trois acteurs qui la composent, deux sont dans un continuel supplice ; il ne s'y profere pas un seul mot qui n'ajoute à la crise & à la situation.

2) *Non, Seigneur, je ne puis rien entendre.*] Il y a beaucoup d'adresse à ne point laisser Junie en scene avec Néron ; cette princesse n'auroit pu qu'éclater en re-

SCENE VIII.

NÉRON, NARCISSE.

NÉRON.

Hé bien, de leur amour tu vois la violence,
Narcisse ; elle a paru jusques dans son silence ;
Elle aime mon rival, je ne puis l'ignorer.
Mais je mettrai ma joie à le désespérer.
Je me fais de sa peine une image charmante ;
Et je l'ai vu douter du cœur de son amante.
Je la suis. Mon rival t'attend pour éclater :
Par de nouveaux soupçons, va, cours le tourmenter ;
Et, tandis qu'à mes yeux on le pleure, on l'adore,
Fais-lui payer bien cher un bonheur qu'il ignore. 1)

NARCISSE, *seul*.

La fortune t'appelle une seconde fois,
Narcisse ; voudrois-tu résister à sa voix ?

---

proches qui n'auroient produit d'autre effet que de démentir son caractere de douceur & d'honnêteté, & irriter Néron davantage.

1) *Et, tandis qu'à mes yeux on le pleure, on l'adore,*
Fais-lui payer bien cher un bonheur qu'il ignore.]
Ce rafinement de cruauté est digne de Néron.

Suivons jusques au bout ses ordres favorables;
Et, pour nous rendre heureux, perdons les misérables. 1)

---

1) *Et, pour nous rendre heureux, perdons les misérables.*] Nous avons toujours remarqué qu'à cet endroit l'acteur, chargé du rôle de Narcisse, ne peut se faire entendre à cause des murmures du spectateur indigné; c'est qu'on souffre toujours avec peine un homme qui n'est méchant que pour le plaisir de l'être. Que Néron amoureux soit cruel, on le supporte plus aisément, sa passion est une espece d'excuse; mais que Narcisse, dans l'espérance très-incertaine de s'élever, se détermine à faire périr deux infortunés, cela révolte. Il est bon d'observer ici avec quel art Racine a sçu lier ses scenes, & avec quelle impatience le spectateur attend l'acte suivant, pour apprendre le parti qu'auront pris Britannicus & Néron.

Fin du second acte.





ACTE III. 1)

SCENE PREMIERE.

NÉRON, BURRHUS.

BURRHUS.

PALLAS obéira, Seigneur.

NÉRON.

Et de quel œil
Ma mere a-t-elle vu confondre son orgueil?

1) Racine a supprimé, au commencement de cet acte, une scene entiere, dont Burrhus & Narcisse étoient les interlocuteurs; ce fut Boileau qui la lui fit retrancher. La voici:

BURRHUS.

» Quoi! Narcisse au palais obsédant l'empereur,
» Laisse Britannicus en proie à sa fureur?
» Narcisse qui devroit, d'une amitié sincere,
» Sacrifier au fils tout ce qu'il tient du pere?
» Qui devroit, en plaignant avec lui son malheur,
» Loin des yeux de César détourner sa douleur?
» Voulez-vous qu'accablé d'horreur, d'inquiétude,
» Pressé du désespoir qui suit la solitude,

BURRHUS.

Ne doutez point, Seigneur, que ce coup ne la frappe;
Qu'en reproches bientôt sa douleur ne s'échappe.
Ses transports dès long-temps commencent d'éclater;
A d'inutiles cris puissent-ils s'arrêter!

» Il avance sa perte en voulant l'éloigner,
» Et force l'empereur à ne plus l'épargner?
» Lorsque de Claudius l'impuissante vieillesse
» Laissa de tout l'empire Agrippine maîtresse,
» Qu'instruit du successeur que lui gardoient les dieux,
» Il vit déjà son nom écrit dans tous les yeux,
» Ce prince, à ses bienfaits mesurant votre zele,
» Crut laisser à son fils un gouverneur fidelle,
» Et qui, sans s'ébranler, verroit passer un jour,
» Du côté de Néron, la fortune & la cour.
» Cependant aujourd'hui sur la moindre menace,
» Qui de Britannicus présage la disgrace,
» Narcisse, qui devoit le quitter le dernier,
» Semble dans le malheur le plonger le premier.
» César vous voit par-tout attendre son passage.

NARCISSE.

» Avec tout l'univers je viens lui rendre hommage,
» Seigneur; c'est le dessein qui m'amene en ces lieux.

BURRHUS.

» Près de Britannicus vous le servirez mieux.
» Craignez-vous que César n'accuse votre absence?
» Sa grandeur lui répond de votre obéissance.

NÉRON.

Quoi ! de quelque dessein la croyez-vous capable ?

BURRHUS.

Agrippine, Seigneur, est toujours redoutable.
Rome, & tous vos soldats réverent ses aïeux ;
Germanicus son pere est présent à leurs yeux.

» C'est à Britannicus qu'il faut justifier
» Un soin dont ses malheurs se doivent défier.
» Vous pouvez, sans péril, respecter sa misere ;
» Néron n'a point juré la perte de son frere.
» Quelque froideur qui semble altérer leurs esprits,
» Votre maître n'est point au nombre des proscrits.
» Néron même, en son cœur, touché de votre zele,
» Vous en tiendroit peut-être un compte plus fidelle,
» Que de tous ces respects vainement assidus,
» Oubliés dans la foule aussi-tôt que rendus.

NARCISSE.

» Ce langage, Seigneur, est facile à comprendre ;
» Avec quelque bonté César daigne m'entendre ;
» Mes soins, trop bien reçus, pourroient vous irriter ;
» A l'avenir, Seigneur, je sçaurai l'éviter.

BURRHUS.

» Narcisse, vous réglez mes desseins sur les vôtres ;
» Ce que vous avez fait, vous l'imputez aux autres.
» Ainsi, lorsqu'inutile au reste des humains,
» Claude laissoit gémir l'empire entre vos mains,
» Le reproche éternel de votre conscience
» Condamnoit, devant lui, Rome entiere au silence.

Elle sçait son pouvoir; vous sçavez son courage;
Et ce qui me la fait redouter davantage,
C'est que vous appuyez vous-même son courroux,
Et que vous lui donnez des armes contre vous.

NÉRON.

Moi, Burrhus?

» Vous lui laissiez à peine écouter vos flatteurs;
» Le reste vous sembloit autant d'accusateurs,
» Qui, prêts à s'élever contre votre conduite,
» Alloient de nos malheurs développer la suite;
» Et lui portant les cris du peuple & du sénat,
» Lui demander justice au nom de tout l'État.
» Toutefois pour César je crains votre présence;
» Je crains, puisqu'il vous faut parler sans complaisance,
» Tous ceux qui, comme vous, flattant tous ses desirs,
» Sont toujours, dans son cœur, du parti des plaisirs.
» Jadis à nos conseils l'empereur plus docile,
» Affectoit pour son frere une bonté facile;
» Et de son rang, pour lui, modérant la splendeur,
» De sa chûte à ses yeux cachoit la profondeur.
» Quel soupçon aujourd'hui, quel desir de vengeance
» Rompt du sang des Césars l'heureuse intelligence?
» Junie est enlevée, Agrippine frémit;
» Jaloux & sans espoir, Britannicus gémit;
» Du cœur de l'empereur son épouse bannie,
» D'un divorce à toute heure attend l'ignominie:
» Elle pleure. Et voilà ce que leur a coûté
» L'entretien d'un flatteur qui veut être écouté.

BURRHUS.

Cet amour, Seigneur, qui vous possede...

NÉRON.

Je vous entends, Burrhus; le mal est sans remede.
Mon cœur s'en est plus dit que vous ne m'en direz;
Il faut que j'aime enfin.

NARCISSE.

» Seigneur, c'est un peu loin pousser la violence.
» Vous pouvez tout; j'écoute, & garde le silence.
» Mes actions, un jour, pourront vous repartir.
» Jusques-là......

BURRHUS.

» Puissiez-vous bientôt me démentir!
» Plût aux Dieux qu'en effet ce reproche vous touche!
» Je vous aiderai même à me fermer la bouche.
» Séneque, dont les soins devroient me soulager,
» Occupé loin de Rome, ignore ce danger.
» Réparons, vous & moi, cette absence funeste;
» Du sang de nos Césars réunissons le reste;
» Rapprochons-les, Narcisse, au plutôt dès ce jour,
» Tandis qu'ils ne sont point séparés sans retour ».

Lorsqu'on lit cette scene, on est presque tenté de la conserver : une attention plus sérieuse ramene au sentiment de Boileau. Burrhus en effet manquoit à la prudence, en faisant entrer dans sa confiance un traître qu'il ne pouvoit espérer de faire changer.

J'irai, n'en doutez point, le montrer à l'armée;
Plaindre aux yeux des soldats son enfance opprimée;
Leur faire, à mon exemple, expier leur erreur.
On verra d'un côté le fils d'un empereur,
Redemandant la foi jurée à sa famille;
Et de Germanicus on entendra la fille.
De l'autre, l'on verra le fils d'Ænobarbus,
Appuyé de Séneque & du tribun Burrhus,
Qui, tous deux de l'exil rappellés par moi-même,
Partagent à mes yeux l'autorité suprême.
De nos crimes communs je veux qu'on soit instruit;
On sçaura les chemins par où je l'ai conduit.
Pour rendre sa puissance & la vôtre odieuses,
J'avoûrai les rumeurs les plus injurieuses;

---

qui le rendoit propre à tout: qu'il étoit le vrai, le digne rejetton d'un sang qui lui donnoit droit de succéder à son pere dans l'administration d'un empire gouverné par un prince adoptif qui ne le devoit qu'aux crimes de sa mere: qu'elle ne pouvoit plus dissimuler les désastres de cette famille infortunée, son mariage incestueux, ses empoisonnements: que c'étoit par un effet de sa prudence & de la sagesse des dieux, qu'elle avoit eu le secret de conserver la vie à son beau-fils: qu'elle iroit le montrer à l'armée: qu'on entendroit d'un côté la fille de Germanicus, de l'autre Burrhus & Séneque qu'elle avoit rappellés de l'exil, prétendre tous deux à l'honneur de gouverner le genre humain; celui-là par quelques légeres blessures, & celui-ci par une frivole éloquence. Annal. liv. XIII.

Je confesserai tout, exils, assassinats,
Poison même...... 1)

BURRHUS.

Madame, ils ne vous croiront pas.
Ils sçauront récuser l'injuste stratagême
D'un témoin irrité qui s'accuse lui-même.
Pour moi, qui le premier secondai vos desseins,
Qui fis même jurer l'armée entre ses mains,
Je ne me repens point de ce zele sincere,
Madame; c'est un fils qui succede à son pere:
En adoptant Néron, Claudius par son choix,
De son fils & du vôtre a confondu les droits.
Rome l'a pu choisir. Ainsi, sans être injuste,
Elle choisit Tibere adopté par Auguste;

---

1) *Je confesserai tout, exils, assassinats,*
Poison même......]

C'est bien ici le lieu de dire avec Séneque, *muliebre est furere in ira; de Clementia, lib. I. cap. v.* Tant qu'Agrippine a regné sous le nom de son fils, elle n'a point pensé à dévoiler les moyens injustes qu'elle avoit mis en œuvre pour lui assurer l'empire; ce n'est que depuis qu'il a refusé de la faire entrer en partage de son autorité qu'elle a imaginé de faire usage de cet expédient.

La réponse de Burrhus est de toute beauté, elle fait d'autant plus de plaisir qu'on ne s'attend point à la maniere sublime dont il déconcerte Agrippine.

Et le jeune Agrippa, de ſon ſang deſcendu, 1)
Se vit exclus d'un rang vainement prétendu.
Sur tant de fondements ſa puiſſance établie,
Par vous-même aujourd'hui ne peut être affoiblie;
Et s'il m'écoute encor, Madame, ſa bonté
Vous en fera bientôt perdre la volonté.
J'ai commencé, je vais pourſuivre mon ouvrage.

SCENE IV.

AGRIPPINE, ALBINE.

ALBINE.

DANS quel emportement la douleur vous engage,
Madame! l'empereur puiſſe-t-il l'ignorer!

AGRIPPINE.

Ah, lui-même à mes yeux puiſſe-t-il ſe montrer!

ALBINE.

Madame, au nom des dieux, cachez votre colere.
Quoi! pour les intérêts de la ſœur ou du frere,

---

2) *Et le jeune Agrippa, de ſon ſang deſcendu*, &c.] C'étoit Julius Agrippa, fils poſthume du célebre Vipſanius Agrippa & de Julie, fille d'Auguſte; ſa jeuneſſe n'annonçant que des inclinations perverſes, Auguſte le relégua à Sorrento, & quelque temps après dans l'iſle de Planeſia, où il mourut.

Faut-il ſacrifier le repos de vos jours?
Contraindrez-vous Céſar juſques dans ſes amours?

AGRIPPINE.

Quoi! tu ne vois donc pas juſqu'où l'on me ravale,
Albine? C'eſt à moi qu'on donne une rivale. 1)
Bientôt, ſi je ne romps ce funeſte lien,
Ma place eſt occupée, & je ne ſuis plus rien.
Juſqu'ici d'un vain titre Octavie honorée,
Inutile à la cour, en étoit ignorée.
Les graces, les honneurs par moi ſeule verſés,
M'attiroient des mortels les vœux intéreſſés.
Une autre de Céſar a ſurpris la tendreſſe,
Elle aura le pouvoir d'épouſe & de maîtreſſe.
Le fruit de tant de ſoins, la pompe des Céſars,
Tout deviendra le prix d'un ſeul de ſes regards.
Que dis-je? L'on m'évite; & déjà délaiſſée......
Ah! je ne puis, Albine, en ſouffrir la penſée.
Quand je devrois du ciel hâter l'arrêt fatal,
Néron, l'ingrat Néron...... Mais voici ſon rival.

---

1) *Albine? C'eſt à moi qu'on donne une rivale.*] Tacite, & Suetone ſur-tout, écrivent qu'Agrippine ſongea même à profiter des charmes que lui trouvoit ſon fils, & à favoriſer le penchant inceſtueux qu'il ſe ſentoit pour elle, *liv. VI, 28;* mais que Séneque & Burrhus traverſerent ſes deſſeins en intimidant Néron, & en lui perſuadant qu'il auroit tout à craindre de l'ambition de ſa mere, s'il lui donnoit de nouveaux droits ſur ſon cœur.

SCENE V.

BRITANNICUS, AGRIPPINE, NARCISSE, ALBINE.

BRITANNICUS.

Nos ennemis communs ne ſont pas invincibles,
Madame; nos malheurs trouvent des cœurs ſenſibles.
Vos amis & les miens, juſqu'alors ſi ſecrets,
Tandis que nous perdions le temps en vains regrets,
Animés du courroux qu'allume l'injuſtice,
Viennent de confier leur douleur à Narciſſe.
Néron n'eſt pas encor tranquille poſſeſſeur
De l'ingrate qu'il aime au mépris de ma ſœur.
Si vous êtes toujours ſenſible à ſon injure,
On peut dans ſon devoir ramener le parjure;
La moitié du ſénat s'intéreſſe pour nous;
Sylla, Piſon, Plautus...... 1)

1) *Sylla, Piſon, Plautus......*]
Sylla & Plautus étoient les plus conſidérés d'entre les ſénateurs; Néron, ſous différents prétextes, les fit périr tous deux. Piſon, ainſi que Séneque & le poëte Lucain, périt dans l'avant-derniere conjuration qui fut faite contre Néron. Le projet de Piſon étoit de s'emparer de l'empire; mais le deſſein des conjurés étoit d'y élever Séneque, en tuant Piſon lui-même après la mort de Néron.

AGRIPPINE.

Prince, que dites-vous ?
Sylla, Pison, Plautus, les chefs de la noblesse !

BRITANNICUS.

Madame, je vois bien que ce discours vous blesse;
Et que votre courroux, tremblant, irrésolu,
Craint déjà d'obtenir tout ce qu'il a voulu.
Non, vous avez trop bien établi ma disgrace;
D'aucun ami pour moi ne redoutez l'audace:
Il ne m'en reste plus; & vos soins trop prudents
Les ont tous écartés, ou séduits dès long-temps.

AGRIPPINE.

Seigneur, à vos soupçons donnez moins de créance;
Votre salut dépend de notre intelligence.
J'ai promis, il suffit. Malgré vos ennemis,
Je ne révoque rien de ce que j'ai promis.
Le coupable Néron fuit en vain ma colere;
Tôt ou tard il faudra qu'il entende sa mere.
J'essaîrai, tour à tour, la force & la douceur;
Ou moi-même, avec moi, conduisant votre sœur,
J'irai semer par-tout ma crainte & ses allarmes,
Et ranger tous les cœurs du parti de ses larmes.
Adieu. J'assiégerai Néron de toutes parts;
Vous, si vous m'en croyez, évitez ses regards.



SCENE VI.

BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

NE m'as-tu pas flatté d'une fausse espérance?
Puis-je sur ton récit fonder quelque assurance,
Narcisse?

NARCISSE.

Oui. Mais, Seigneur, ce n'est pas en ces lieux
Qu'il faut développer ce mystere à vos yeux.
Sortons. Qu'attendez-vous?

BRITANNICUS.

Ce que j'attends, Narcisse?
Hélas!

NARCISSE.

Expliquez-vous.

BRITANNICUS.

Si, par ton artifice,
Je pouvois revoir......

NARCISSE.

Qui?

BRITANNICUS.

J'en rougis. Mais, enfin,
D'un cœur moins agité j'attendrois mon destin.

NARCISSE.

Après tous mes diſcours, vous la croyez fidelle ?

BRITANNICUS.

Non, je la crois, Narciſſe, ingrate, criminelle,
Digne de mon courroux. Mais je ſens, malgré moi,
Que je ne le crois pas autant que je le doi.
Dans ſes égarements, mon cœur opiniâtre
Lui prête des raiſons, l'excuſe, l'idolâtre;
Je voudrois vaincre enfin mon incrédulité;
Je la voudrois haïr avec tranquillité.
Et qui croira qu'un cœur, ſi grand en apparence,
D'une infidelle cour ennemi dès l'enfance,
Renonce à tant de gloire, &, dès le premier jour,
Trame une perfidie inouie à la cour ?

NARCISSE.

Et qui ſçait ſi l'ingrate, en ſa longue retraite,
N'a point de l'empereur médité la défaite ?
Trop ſûre que ſes yeux ne pouvoient ſe cacher,
Peut-être elle fuyoit pour ſe faire chercher;
Pour exciter Néron par la gloire pénible
De vaincre une fierté juſqu'alors invincible.

BRITANNICUS.

Je ne la puis donc voir ?

NARCISSE.

Seigneur, en ce moment,
Elle reçoit les vœux de ſon nouvel amant.

BRITANNICUS.

Hé bien, Narcisse, allons. Mais que vois-je ? C'est elle.

NARCISSE, *à part.*

Ah, Dieux ! A l'empereur portons cette nouvelle.

SCENE VII.

JUNIE, BRITANNICUS.

JUNIE.

RETIREZ-VOUS, Seigneur, & fuyez un courroux
Que ma persévérance allume contre vous.
Néron est irrité. Je me suis échappée,
Tandis qu'à l'arrêter sa mere est occupée.
Adieu. Réservez-vous, sans blesser mon amour,
Au plaisir de me voir justifier un jour.
Votre image sans cesse est présente à mon ame,
Rien ne l'en peut bannir.

BRITANNICUS.

Je vous entends, Madame.
Vous voulez que ma fuite assure vos desirs ;
Que je laisse un champ libre à vos nouveaux soupirs.
Sans doute, en me voyant, une pudeur secrette
Ne vous laisse goûter qu'une joie inquiette.
Hé bien, il faut partir.

JUNIE.

Seigneur, ſans m'imputer...

BRITANNICUS.

Ah! vous deviez du moins plus long-temps diſputer.
Je ne murmure point qu'une amitié commune
Se range du parti que flatte la fortune;
Que l'éclat d'un empire ait pu vous éblouir;
Qu'aux dépens de ma ſœur vous en vouliez jouir:
Mais que de ces grandeurs comme une autre occupée,
Vous m'en ayez paru ſi long-temps détrompée;
Non; je l'avoue encor; mon cœur déſeſpéré,
Contre ce ſeul malheur n'étoit point préparé.
J'ai vu ſur ma ruine élever l'injuſtice;
De mes perſécuteurs j'ai vu le ciel complice.
Tant d'horreurs n'avoient point épuiſé ſon courroux.
Madame, il me reſtoit d'être oublié de vous.

JUNIE.

Dans un temps plus heureux, ma juſte impatience 1)
Vous feroit repentir de votre défiance.
Mais Néron vous menace. En ce preſſant danger,
Seigneur, j'ai d'autres ſoins que de vous affliger.
Allez, raſſurez-vous, & ceſſez de vous plaindre;
Néron nous écoutoit, & m'ordonnoit de feindre.

---

1) *Dans un temps plus heureux, ma juſte impatience.*] *Impatience* pour *reſſentiment*, ne ſe diroit plus.

BRITANNICUS.

Quoi ! le cruel......

JUNIE.

Témoin de tout notre entretien,
D'un viſage ſévere examinoit le mien,
Prêt à faire ſur vous éclater la vengeance
D'un geſte confident de notre intelligence. 1)

BRITANNICUS.

Néron nous écoutoit, Madame ! Mais, hélas !
Vos yeux auroient pu feindre, & ne m'abuſer pas.
Ils pouvoient me nommer l'auteur de cet outrage.
L'amour eſt-il muet, ou n'a-t-il qu'un langage ?
De quel trouble un regard pouvoit me préſerver?
Il falloit......

JUNIE.

Il falloit me taire, & vous ſauver.
Combien de fois, hélas ! puiſqu'il faut vous le dire,
Mon cœur de ſon déſordre alloit-il vous inſtruire ?
De combien de ſoupirs interrompant le cours,
Ai-je évité vos yeux que je cherchois toujours ? 2)

---

1) *D'un geſte confident de notre intelligence.*]
Confident pour *interprête.*

2) *Ai-je évité vos yeux que je cherchois toujours ?*]
Ce vers, qui ne paroît d'abord qu'une antitheſe, peint parfaitement le ſentiment de Junie, obſervée par Néron pendant qu'elle parloit à Britannicus.

Quel tourment de ſe taire en voyant ce qu'on aime!
De l'entendre gémir, de l'affliger ſoi-même,
Lorſque par un regard on peut le conſoler!
Mais quels pleurs ce regard auroit-il fait couler!
Ah! dans ce ſouvenir, inquiete, troublée,
Je ne me ſentois pas aſſez diſſimulée.
De mon front effrayé je craignois la pâleur;
Je trouvois mes regards trop pleins de ma douleur.
Sans ceſſe il me sembloit que Néron en colere,
Me venoit reprocher trop de ſoin de vous plaire.
Je craignois mon amour vainement renfermé;
Enfin, j'aurois voulu n'avoir jamais aimé.
Hélas! pour ſon bonheur, Seigneur, & pour le nôtre,
Il n'eſt que trop inſtruit de mon cœur & du vôtre.
Allez, encore un coup, cachez-vous à ſes yeux;
Mon cœur plus à loiſir vous éclaircira mieux.
De mille autres ſecrets j'aurois compte à vous rendre. 1)

BRITANNICUS.

Ah! n'en voilà que trop. C'eſt trop me faire entendre,
Madame, mon bonheur, mon crime, vos bontés.
Et ſçavez-vous pour moi tout ce que vous quittez?
(*ſe jettant aux pieds de Junie.*)
Quand pourrai-je à vos pieds expier ce reproche?

---

1) *De mille autres ſecrets j'aurois compte à vous rendre.*]
Cette inverſion Marotique ne peut entrer dans le dialogue tragique.

JUNIE.

Que faites-vous ? Hélas ! votre rival s'approche.

SCENE VIII.

NÉRON, JUNIE, BRITANNICUS.

NÉRON.

PRINCE, continuez des transports si charmants. 1)
Je conçois vos bontés par ses remercîments,
Madame. A vos genoux je viens de le surprendre,
Mais il auroit aussi quelque grace à me rendre :
Ce lieu le favorise, & je vous y retiens
Pour lui faciliter de si doux entretiens.

BRITANNICUS.

Je puis mettre à ses pieds ma douleur ou ma joie,
Par-tout où sa bonté consent que je la voie ;
Et l'aspect de ces lieux où vous la retenez,
N'a rien dont mes regards doivent être étonnés.

---

1) *Prince, continuez des transports si charmants.*]

Néron, que Narcisse a couru avertir, paroît tout à coup ; quoique cette arrivée imprévue doive interdire Britannicus, il répond dans toute cette scene avec tant de fermeté & de grandeur d'ame, que Boileau n'a jamais pu penser ce qu'on lui fait dire dans le Bolæana, *que ce prince étoit trop petit devant Néron.* Œuv. de Boileau, Paris, 1747, t. V. p. 84.

NÉRON.

Et que vous montrent-ils qui ne vous avertisse
Qu'il faut qu'on me respecte & que l'on m'obéisse?

BRITANNICUS.

Ils ne nous ont pas vus l'un & l'autre élever,
Moi, pour vous obéir, & vous, pour me braver;
Et ne s'attendoient pas, lorsqu'ils nous virent naître,
Qu'un jour Domitius me dût parler en maître. 1)

NÉRON.

Ainsi par le destin nos vœux sont traversés;
J'obéissois alors, & vous obéissez.
Si vous n'avez appris à vous laisser conduire,
Vous êtes jeune encore, & l'on peut vous instruire.

BRITANNICUS.

Et qui m'en instruira?

NÉRON.

Tout l'empire à la fois,
Rome......

---

1) *Et ne s'attendoient pas, lorsqu'ils nous virent naître,*
Qu'un jour Domitius me dût parler en maître.]

Une remarque que cet endroit présente, c'est que Britannicus appelle ici Néron *Domitius*, espece de reproche que Tacite a fourni à Racine.

Néron, dit-il, *ayant rencontré Britannicus, le salua par son nom; Britannicus au contraire, l'appella* Domitius; cette dénomination, qui n'étoit pas la sienne, fut prise par Agrippine pour une injure. Annal. liv. XII.

BRITANNICUS.

Rome met-elle au nombre de vos droits,
Tout ce qu'a de cruel l'injuſtice & la force,
Les empriſonnements, le rapt, & le divorce?

NÉRON.

Rome ne porte point ſes regards curieux
Juſques dans des ſecrets que je cache à ſes yeux.
Imitez ſon reſpect.

BRITANNICUS.

On ſçait ce qu'elle en penſe.

NÉRON.

Elle ſe tait du moins, imitez ſon ſilence.

BRITANNICUS.

Ainſi Néron commence à ne ſe plus forcer.

NÉRON.

Néron de vos diſcours commence à ſe laſſer.

BRITANNICUS.

Chacun devoit bénir le bonheur de ſon regne.

NÉRON.

Heureux ou malheureux, il ſuffit qu'on me craigne. 1)

---

1) *Heureux ou malheureux, il ſuffit qu'on me craigne.*] Ce ſont les paroles d'un tyran dans une tragédie d'Ennius:

Oderint dum metuant.

BRITANNICUS.

Je connois mal Junie, ou de tels ſentiments
Ne mériteront pas ſes applaudiſſements.

NÉRON.

Du moins, ſi je ne ſçais le ſecret de lui plaire,
Je ſçais l'art de punir un rival téméraire.

BRITANNICUS.

Pour moi, quelque péril qui me puiſſe accabler,
Sa ſeule inimitié peut me faire trembler.

NÉRON.*

Souhaitez la; c'eſt tout ce que je vous puis dire.

BRITANNICUS.

Le bonheur de lui plaire eſt le ſeul où j'aſpire.

NÉRON.

Elle vous l'a promis, vous lui plairez toujours.

BRITANNICUS.

Je ne ſçais pas du moins épier ſes diſcours.
Je la laiſſe expliquer ſur tout ce qui me touche;
Et ne me cache point pour lui fermer la bouche.

NÉRON.

Je vous entends. Hé bien, Gardes.

Ou la traduction d'un paſſage de l'Octavie de Séneque:
Decet timeri Cæſarem.
Acte II. ſcene II.

JUNIE.

Que faites-vous ?
C'eſt votre frere. Hélas ! c'eſt un amant jaloux,
Seigneur ; mille malheurs perſécutent ſa vie :
Ah ! ſon bonheur peut-il exciter votre envie ?
Souffrez que de vos cœurs rapprochant les liens,
Je me cache à vos yeux, & me dérobe aux ſiens.
Ma fuite arrêtera vos diſcordes fatales ;
Seigneur, j'irai remplir le nombre des veſtales.
Ne lui diſputez plus mes vœux infortunés ;
Souffrez que les dieux ſeuls en ſoient importunés.

NÉRON.

L'entrepriſe, Madame, eſt étrange & ſoudaine.
Dans ſon appartement, Gardes, qu'on la remene ;
Gardez Britannicus dans celui de ſa ſœur.

BRITANNICUS.

C'eſt ainſi que Néron ſçait diſputer un cœur.

JUNIE.

Prince, ſans l'irriter, cédons à cet orage.

NÉRON.

Gardes, obéiſſez ſans tarder davantage. 1)

---

1) *Gardes, obéiſſez ſans tarder davantage.*]

Cette ſcene, où Néron trouve Britannicus aux genoux de Junie, préſente une ſituation de comédie qui eſt une ſuite du ſtratagême puérile de l'empereur. Racine, malgré tout

SCENE

SCENE IX.

NÉRON, BURRHUS.

BURRHUS.

QUE vois-je? O Ciel!

NÉRON, *sans voir Burrhus.*

Ainsi leurs feux sont redoublés;
Je reconnois la main qui les a rassemblés.
Agrippine ne s'est présentée à ma vue,
Ne s'est dans ses discours si long-temps étendue,
Que pour faire jouer ce ressort odieux.

(*appercevant Burrhus.*)

Qu'on sçache si ma mere est encore en ces lieux,
Burrhus; dans ce palais je veux qu'on la retienne,
Et qu'au lieu de sa garde on lui donne la mienne.

BURRHUS.

Quoi, Seigneur! sans l'ouir? Une mere? 1)

---

le talent qu'il a employé pour donner de la noblesse aux bravades des deux princes, n'a pu pallier entiérement le défaut de ces picoteries peu héroïques que M. de Voltaire a souvent relevées dans Corneille.

1) *Quoi, Seigneur! sans l'ouir? Une mere?*]

Dans les premiers mouvements de son indignation contre Agrippine, Néron, au rapport de Tacite, prit le parti de

NÉRON.

Arrêtez : 1)
J'ignore quel projet, Burrhus, vous méditez;
Mais, depuis quelques jours, tout ce que je desire
Trouve en vous un censeur prêt à me contredire.
Répondez-m'en, vous dis-je; ou, sur votre refus,
D'autres me répondront & d'elle & de Burrhus. 2)

---

la faire mourir; Burrhus le fit changer de résolution, en s'obligeant de lui en apporter la tête si elle étoit criminelle, mais en exigeant de lui qu'il lui accordât la liberté de se justifier. *Annal. liv. XIII.*

1) *Arrêtez:*
J'ignore quel projet, Burrhus, vous méditez.]
C'est à peu près ce que dit Néron dans l'Octavie de Séneque :

Desiste tandem jam gravis nimium mihi
Instare.

Cessez enfin, je souffre avec peine que vous insistiez.
Acte II. scene II.

2) *D'autres me répondront & d'elle & de Burrhus.*]
La maniere dont le caractere de Néron se développe est admirable ; c'est encore une partie où Racine excelle. Dans le second acte, Néron n'a fait que soupçonner sa mere & Britannicus; dans le troisieme, il les a fait arrêter ; ici, Burrhus est menacé du même traitement s'il s'oppose aux desseins de son maître.

Fin du troisieme acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AGRIPPINE, BURRHUS,

BURRHUS.

OUI, Madame, à loisir vous pourrez vous défendre.
César lui-même ici consent de vous entendre.
Si son ordre au palais vous a fait retenir,
C'est peut-être à dessein de vous entretenir.
Quoi qu'il en soit, si j'ose expliquer ma pensée,
Ne vous souvenez plus qu'il vous ait offensée;
Préparez-vous plutôt à lui tendre les bras;
Défendez-vous, Madame, & ne l'accusez pas.
Vous voyez, c'est lui seul que la cour envisage.
Quoiqu'il soit votre fils, & même votre ouvrage,
Il est votre empereur. Vous êtes, comme nous,
Sujette à ce pouvoir qu'il a reçu de vous.
Selon qu'il vous menace, ou bien qu'il vous caresse,
La cour autour de vous, ou s'écarte, ou s'empresse. 1)

1) *Selon qu'il vous menace, ou bien qu'il vous caresse,*
La cour autour de vous, ou s'écarte, ou s'empresse.]
Idée empruntée de Tacite. *On s'éloignoit,* dit-il, *de l'ap-*

C'eſt ſon appui qu'on cherche, en cherchant votre appui.
Mais voici l'empereur.

AGRIPPINE.

Qu'on me laiſſe avec lui.

SCENE II.

NÉRON, AGRIPPINE.

AGRIPPINE, *s'aſſeyant.*

APPROCHEZ-VOUS, Néron, & prenez votre place.
On veut ſur vos ſoupçons que je vous ſatisfaſſe;
J'ignore de quel crime on a pu me noircir,
De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.
Vous régnez. Vous ſçavez combien votre naiſſance
Entre l'empire & vous avoit mis de diſtance. 1)

---

partement d'Agrippine dès qu'elle n'étoit plus dans les bonnes graces de ſon fils; *on n'alloit point la voir, perſonne ne s'empreſſoit de la conſoler.* Annal. liv. XIII.

1) *Vous régnez. Vous ſçavez combien votre naiſſance*
Entre l'empire & vous avoit mis de diſtance, &c.]

La plus grande partie de cette ſcene eſt traduite preſqu'entiérement de Tacite; Racine y a ſçu joindre l'énergie de cet hiſtorien aux graces de la plus belle poéſie.

C'eſt ici que le caractere d'Agrippine ſe déploie dans

Les droits de mes aïeux, que Rome a consacrés,
Étoient même, sans moi, d'inutiles degrés.
Quand de Britannicus la mere condamnée,
Laissa de Claudius disputer l'hyménée; 1)
Parmi tant de beautés qui briguerent son choix,
Qui de ses affranchis mendierent les voix,
Je souhaitai son lit, dans la seule pensée
De vous laisser au trône où je serois placée.

---

toute sa force, c'est ici que son rôle est le plus intéressant: car ce personnage est assez inutile à la piece. Qu'importe au spectateur qui s'intéresse à Junie & à Britannicus, qu'Agrippine ait le premier crédit auprés de Néron? Mais Racine a si bien sçu lier ce personnage à l'action, la fierté de cette femme est peinte avec des couleurs si vraies & si énergiques, qu'on ne pourroit, sans regret, supprimer tout ce qu'elle dit. D'ailleurs c'est la peinture de la cour de Néron que l'auteur a voulu faire, & il étoit naturel que la mere de Néron, cette femme si artificieuse & si cruelle, y jouât un rôle.

1) *Quand de Britannicus la mere condamnée,*
Laissa de Claudius disputer l'hyménée, &c.]
Tacite commence ainsi le douzieme livre de ses Annales: *Cæde Messalinæ convulsa principis domus, orto apud libertos certamine, quis deligeret uxorem Claudio... Nec minore ambitu fœminæ exarserant, suam quæque nobilitatem, formam, opes, contendere, ac digna tanto matrimonio ostentare. Sed maximè ambigebatur inter Lolliam Paulinam... & Juliam Agrippinam Germanico genitam. Huic Pallas, illi Callistus fautores aderant... At Ælia Petina è familiâ Tuberonum, Narcisso fovebatur.*

Je fléchis mon orgueil; j'allai prier Pallas. 1)
Son maître, chaque jour caressé dans mes bras,
Prit insensiblement, dans les yeux de sa niece,
L'amour où je voulois amener sa tendresse.
Mais ce lien du sang qui nous joignoit tous deux,
Écartoit Claudius d'un lit incestueux: 2)
Il n'osoit épouser la fille de son frere.
Le sénat fut séduit. Une loi moins sévere
Mit Claude dans mon lit, & Rome à mes genoux.
C'étoit beaucoup pour moi, ce n'étoit rien pour vous.
Je vous fis, sur mes pas, entrer dans sa famille;

---

1) *Je fléchis mon orgueil; j'allai prier Pallas*, &c.]
Ceci est conforme au récit de Tacite & de Suétone:
Agrippine, dans les fréquentes visites qu'elle rendit à Claude, sçut si bien s'emparer de son esprit, qu'il la préféra à ses rivales. Sans avoir le titre de son épouse, elle en eut bientôt tous les droits. Annal. liv. XII. *Suétone*, liv. V. 26.

2) *Mais ce lien du sang qui nous joignoit tous deux,*
Écartoit Claudius d'un lit incestueux, &c.]
Ce fut, au rapport de Tacite, sous le consulat de C. Pompée & de Q. Veranius, que Claude épousa Agrippine. Un amour illicite serroit depuis long-temps les nœuds de ce mariage; ils n'osoient cependant ni l'un ni l'autre en faire la cérémonie publique, l'histoire de Rome n'offrant aucun exemple d'une niece qui eût épousé son oncle. *Annales, liv. XII.* Le sénat, à la sollicitation de L. Vitellius, publia un décret qui permit depuis ces sortes d'unions.

Je vous nommai ſon gendre, & vous donnai ſa fille. 1)
Silanus, qui l'aimoit, s'en vit abandonné,
Et marqua, de ſon ſang, ce jour infortuné. 2)
Ce n'étoit rien encore. Euſſiez-vous pu prétendre 3)
Qu'un jour Claude à ſon fils dût préférer ſon gendre?

---

1) *C'étoit beaucoup pour moi, ce n'étoit rien pour vous.*
Je vous fis, ſur mes pas, entrer dans ſa famille;
Je vous nommai ſon gendre, & vous donnai ſa fille.]

Dès qu'Agrippine, dit Tacite, fut aſſûrée de ſon mariage avec Claude, elle projetta de marier ſon fils Domitius avec Octavie, fille de Céſar; mariage qu'on ne pouvoit conſommer ſans crime, Octavie ayant été fiancée avec Silanus. *Annal. liv. XII.*

2) *Silanus, qui l'aimoit, s'en vit abandonné,*
Et marqua de ſon ſang ce jour infortuné.]

Le jour qu'Agrippine épouſa Claude, Silanus ſe donna la mort; ſoit qu'il penſât, dit Tacite, pouvoir prolonger juſques-là la durée de ſes jours, ou qu'il ſe fût flatté de rendre plus odieuſe la célébration de ce mariage. *Annal. liv. XII.*

3) *Ce n'étoit rien encore. Euſſiez-vous pu prétendre*, &c.]

Tout ce morceau eſt de la main d'un grand maître, tout y eſt vu en grand, tout eſt noble ſans être giganteſque: il ſemble que Racine ait voulu lutter ici contre le diſcours de Cléopâtre dans la tragédie de Rodogune par Corneille; mais, comme le dit M. de Voltaire, *la ſituation de Cléopâtre eſt bien plus frappante que celle d'Agrippine, l'intérêt eſt plus grand, & la ſcene bien autrement intéreſſante.* Remarques ſur Rodogune, *ſcene III.* Racine l'emporte du moins ſur Corneille par le charme de la diction.

De ce même Pallas j'implorai le secours:
Claude vous adopta, vaincu par ses discours,
Vous appella Néron, & du pouvoir suprême,
Voulut, avant le temps, vous faire part lui-même.
C'est alors 1) que chacun, rappellant le passé,
Découvrit mon dessein, déjà trop avancé;
Que de Britannicus la disgrace future,
Des amis de son pere excita le murmure.
Mes promesses aux uns éblouirent les yeux;
L'exil me délivra des plus séditieux.
Claude même, lassé de ma plainte éternelle,
Éloigna de son fils tous ceux de qui le zele,
Engagé dès long-temps à suivre son destin,
Pouvoit du trône encor lui r'ouvrir le chemin.

---

1) *C'est alors*, &c.
Que de Britannicus la disgrace future,
Des amis de son pere excita le murmure, &c.]

Traduction d'un passage de Tacite: *Il n'y avoit personne*, dit-il, *qui fût assez dépourvu de sentiment pour ne pas être affligé de l'infortune de Britannicus.* Annal. liv. XII.

Tacite ajoute que *Claude punit de mort & d'exil les gouverneurs de son fils les plus distingués par leurs vertus ..... on éloigna les centurions & les tribuns qui paroissoient prendre quelque part à sa fortune; on lui ôta toute espece de liaison avec les affranchis dont la fidélité ne s'étoit point démentie. Ce fut Agrippine qui choisit les personnes qui devoient les remplacer.* Ibid.

Je fis plus. Je choisis moi-même, dans ma suite,
Ceux à qui je voulois qu'on livrât sa conduite;
J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,
Des gouverneurs que Rome honoroit de sa voix.
Je fus sourde à la brigue, & crus la renommée;
J'appellai de l'exil, je tirai de l'armée
Et ce même Séneque, & ce même Burrhus,
Qui depuis....Rome alors estimoit leurs vertus.
De Claude en même temps, épuisant les richesses,
Ma main, sous votre nom, répandoit ses largesses;
Les spectacles, les dons, invincibles appas;
Vous attiroient les cœurs du peuple & des soldats,
Qui d'ailleurs, réveillant leur tendresse premiere,
Favorisoient en vous Germanicus mon pere.
Cependant Claudius penchoit vers son déclin; 1)
Ses yeux, long-temps fermés, s'ouvrirent à la fin.
Il connut son erreur. Occupé de sa crainte,
Il laissa, pour son fils, échapper quelque plainte;

---

1) *Cependant Claudius penchoit vers son déclin;*
Ses yeux, long-temps fermés, s'ouvrirent à la fin, &c.]
Suétone prétend que Claude ne put pas s'empêcher de faire connoître le regret qu'il avoit d'avoir épousé Agrippine, & adopté Néron. Ce repentir lui coûta la vie.

Au milieu de ces inquiétudes, dit Tacite, *la santé de Claude se dérangea. L'empereur se fit transporter à Sinuesse, pour la rétablir; Agrippine profita de cette occasion pour l'empoisonner.* Annal. liv. XII.

Et voulut, mais trop tard, aſſembler ſes amis.
Ses gardes, ſon palais, ſon lit m'étoient ſoumis.
Je lui laiſſai ſans fruit conſumer ſa tendreſſe;
De ſes derniers ſoupirs je me rendis maîtreſſe.
Mes ſoins, en apparence, épargnant ſes douleurs,
De ſon fils, en mourant, lui cacherent les pleurs. 1)
Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte.
J'arrêtai de ſa mort la nouvelle trop prompte;
Et tandis que Burrhus alloit ſecrétement 2)
De l'armée en vos mains exiger le ſerment,
Que vous marchiez au camp, conduit ſous mes auſpices;

---

1) *Mes ſoins, en apparence, épargnant ſes douleurs,*
De ſon fils, en mourant, lui cacherent les pleurs.]

De la maniere dont eſt placé le gérondif *en mourant*, on ne ſçait s'il ſe rapporte à Claude ou à ſon fils; le ſens eſt pour le premier, la conſtruction de la phraſe eſt pour le ſecond; Claude, qui n'eſt point dans cette phraſe, eſt trop éloigné de ce gérondif pour n'y pas jetter quelqu'obſcurité.

2) *Et tandis que Burrhus alloit ſecrétement*
De l'armée en vos mains exiger le ſerment, &c.]

C'eſt de Tacite que Racine a emprunté cette circonſtance. On ouvrit, dit-il, les portes du palais; & Néron, accompagné de Burrhus, chef des cohortes prétoriennes, s'avança vers les compagnies qui étoient de garde; &, mis dans une litiere,..... ce prince fut porté au camp; il y promit des récompenſes aux ſoldats, & fut ſalué empereur. Le ſénat ratifia cette élection, qui fut bientôt ſuivie de l'obéiſſance des provinces. *Annal. liv. XII.* Suétone, *liv. VI. 8.*

Dans Rome les autels fumoient de ſacrifices ; 1)
Par mes ordres trompeurs tout le peuple excité,
Du prince déjà mort demandoit la ſanté.
Enfin des légions l'entiere obéiſſance
Ayant de votre empire affermi la puiſſance,
On vit Claude ; & le peuple, étonné de ſon ſort,
Apprit en même temps votre regne & ſa mort.
C'eſt le ſincere aveu que je voulois vous faire. 2)
Voilà tous mes forfaits. En voici le ſalaire. 3)

---

1) *Dans Rome les autels fumoient de ſacrifices,*
Par mes ordres trompeurs tout le peuple excité,
Du prince déjà mort demandoit la ſanté.]

Autre trait emprunté de Tacite. Pendant que Claude étoit ſans vie, le ſénat s'aſſembloit, & faiſoit, conjointement avec les conſuls & les pontifes, les vœux les plus ardents pour le rétabliſſement de ſa ſanté ; on apportoit cependant des remedes à l'empereur, comme ſi il eût été encore en vie ; & tandis qu'on déroboit la connoiſſance de ſa mort, on travailloit à aſſûrer l'empire à Néron. *Annal. liv. XII.* Suétone, *liv. V.* 45.

2) *C'eſt le ſincere aveu que je voulois vous faire.*]

Ce vers inutile gâte un peu cette belle tirade : tel eſt l'inconvénient de la rime.

3) *Voilà tous mes forfaits. En voici le ſalaire.*]

La diviſion de ce diſcours eſt très-ingénieuſe. Dans la premiere partie on voit un tableau vif & frappant de la conduite artificieuſe & criminelle qu'Agrippine a tenue pour faire monter Néron ſur le trône des Céſars. La ſeconde partie de ce diſcours préſente une peinture auſſi vraie de la cour & du caractere de ce jeune empereur.

Du fruit de tant de ſoins à peine jouiſſant,
En avez-vous ſix mois paru reconnoiſſant, 1)
Que laſſé d'un reſpect qui vous gênoit peut-être,
Vous avez affecté de ne me plus connoître.
J'ai vu Burrhus, Séneque, aigriſſant vos ſoupçons,
De l'infidélité vous tracer des leçons,
Ravis d'être vaincus dans leur propre ſcience;
J'ai vu favoriſés de votre confiance 2)
Othon, Sénécion, jeunes voluptueux,
Et de tous vos plaiſirs flatteurs reſpectueux.
Et lorſque, vos mépris excitant mes murmures,
Je vous ai demandé raiſon de tant d'injures,

---

1) *Du fruit de tant de ſoins à peine jouiſſant,*
En avez-vous ſix mois paru reconnoiſſant.]

La tranſpoſition du mot *à peine* nous paroît vicieuſe, en ce qu'il peut auſſi bien ſe rapporter à *jouiſſant* qu'au participe *reconnoiſſant* de la phraſe ſuivante.

2) *J'ai vu favoriſés de votre confiance*
Othon, Sénécion, jeunes voluptueux, &c.]

On lit dans preſque toutes les éditions:
» J'ai vu favoriſer de votre confiance
» Othon, *&c.* »

Mais nous croyons avec Louis Racine que c'eſt une faute d'impreſſion, & que la leçon que nous avons ſuivie eſt la véritable.

Le reproche que fait ici Agrippine à Néron a été ſuggéré à Racine par Tacite:

Agrippine ayant fait à Néron les plus vives remontrances

Seul recours d'un ingrat qui se voit confondu,
Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu...
Aujourd'hui je promets Junie à votre frere;
Ils se flattent tous deux du choix de votre mere.
Que faites-vous? Junie, enlevée à la cour,
Devient, en une nuit, l'objet de votre amour.
Je vois de votre cœur Octavie effacée,
Prête à sortir du lit où je l'avois placée.
Je vois Pallas banni, votre frere arrêté;
Vous attentez enfin jusqu'à ma liberté;
Burrhus ose sur moi porter ses mains hardies.
Et lorsque, convaincu de tant de perfidies,
Vous deviez ne me voir que pour les expier,
C'est vous qui m'ordonnez de me justifier.

NÉRON.

Je me souviens toujours que je vous dois l'empire.
Et, sans vous fatiguer du soin de le redire,
Votre bonté, Madame, avec tranquillité
Pouvoit se reposer sur ma fidélité.

---

sur la passion qu'il avoit conçue pour Acté, ce prince choisit pour confidents de ses penchants deux jeunes voluptueux d'une figure agréable, appellés Othon & Sénécion; celui-ci que son goût pour la débauche, des confidences assorties à ses passions avoient fait aimer du jeune empereur, entra dans sa confiance à l'insçu d'Agrippine, & sçut ensuite s'y maintenir, malgré tous les efforts qu'elle fit pour la lui faire perdre. *Annal. liv. XIII.*

Auſſi bien ces ſoupçons, ces plaintes aſſidues,
Ont fait croire à tous ceux qui les ont entendues,
Que jadis (j'oſe ici vous le dire entre nous)
Vous n'aviez, ſous mon nom, travaillé que pour vous.
Tant d'honneurs, diſoient-ils, *& tant de déférences*,
Sont-ce de ſes bienfaits de foibles récompenſes?
Quel crime a donc commis ce fils tant condamné?
Eſt-ce pour obéir qu'elle l'a couronné?
N'eſt-il de ſon pouvoir que le dépoſitaire?
Non, que ſi juſques-là j'avois pu vous complaire,
Je n'euſſe pris plaiſir, Madame, à vous céder
Ce pouvoir que vos cris ſembloient redemander.
Mais Rome veut un maître, & non une maîtreſſe. 1)
Vous entendiez les bruits qu'excitoit ma foibleſſe.
Le ſénat chaque jour, & le peuple irrités
De s'ouir par ma voix dicter vos volontés,
Publioient qu'en mourant, Claude, avec ſa puiſſance,
M'avoit encor laiſſé ſa ſimple obéiſſance.
Vous avez vu cent fois nos ſoldats en courroux,
Porter, en murmurant, leurs aigles devant vous; 2)

---

1) *Mais Rome veut un maître, & non une maîtreſſe.*]
Les raiſons que Néron donne ſont très-fortes, c'eſt dommage qu'il parle à ſa mere; mais il ne faut pas oublier que c'eſt Néron.

2) *Vous avez vu cent fois nos ſoldats en courroux,*
Porter, en murmurant, leurs aigles devant vous.]
Exemple ſans doute, dit Tacite, bien éloigné des mœurs

Honteux de rabaiſſer, par cet indigne uſage,
Les héros dont encore elles portent l'image.
Toute autre ſe ſeroit rendue à leurs diſcours:
Mais ſi vous ne régnez, vous vous plaignez toujours.
Avec Britannicus contre moi réunie,
Vous le fortifiez du parti de Junie;
Et la main de Pallas trame tous ces complots.
Et lorſque, malgré moi, j'aſſûre mon repos,
On vous voit de colere & de haine animée.
Vous voulez préſenter mon rival à l'armée.
Déjà juſques au camp le bruit en a couru.

AGRIPPINE.

Moi, le faire empereur? Ingrat, l'avez-vous cru?
Quel ſeroit mon deſſein? Qu'aurois-je pu prétendre?
Quels honneurs dans ſa cour, quel rang pourrois-je attendre?
Ah! ſi ſous votre empire on ne m'épargne pas,
Si mes accuſateurs obſervent tous mes pas;
Si de leur empereur ils pourſuivent la mere,
Que ferois-je au milieu d'une cour étrangere?
Ils me reprocheroient, non des cris impuiſſants, 1)

---

anciennes, de voir, au milieu des aigles romaines, une femme placée ſur le trône des Céſars. *Annal. liv. XII.*

1) *Ils me reprocheroient, non des cris impuiſſants*, &c.] Cette idée eſt empruntée de la réponſe pleine de hauteur que fit Agrippine à Burrhus, chargé de l'interroger ſur les

Des desseins étouffés aussi-tôt que naissants;
Mais des crimes pour vous commis à votre vue,
Et dont je ne serois que trop tôt convaincue.
Vous ne me trompez point, je vois tous vos détours:
Vous êtes un ingrat, vous le fûtes toujours.
Dès vos plus jeunes ans, mes soins & mes tendresses
N'ont arraché de vous que de feintes caresses.
Rien ne vous a pu vaincre, & votre dureté
Auroit dû dans son cours arrêter ma bonté.
Que je suis malheureuse! Et par quelle infortune
Faut-il que tous mes soins me rendent importune?
Je n'ai qu'un fils. O Ciel, qui m'entends aujourd'hui!
T'ai-je fait quelques voeux qui ne fussent pour lui?
Remords, crainte, périls, rien ne m'a retenue.
J'ai vaincu ses mépris, j'ai détourné ma vue
Des malheurs qui dès-lors me furent annoncés.
J'ai fait ce que j'ai pu. Vous régnez, c'est assez. 1)

---

différents chefs d'accusation intentée contre elle. *Il n'y a point ici d'accusateurs qui me reprochent, non les discours quelquefois peu mesurés d'une mere outragée, mais des crimes dont je ne pourrois être justifiée que par mon fils.* Annal. liv. XIII.

1) *Vous régnez, c'est assez.*]
Ceci paroît avoir rapport au fait suivant. Selon Tacite, Agrippine consulta des devins sur la destinée de Néron; ils l'assûrerent qu'il parviendroit à l'empire, & qu'il la feroit mourir: j'y consens, dit-elle, pourvu qu'il regne. *Atqui illa: occidat, inquit, dum imperet.* Annal. liv. XII.

Avec

Avec ma liberté que vous m'avez ravie,
Si vous le ſouhaitez, prenez encor ma vie.
Pourvu que, par ma mort, tout le peuple irrité,
Ne vous raviſſe pas ce qui m'a tant coûté.

NÉRON.

Hé bien donc, prononcez. Que voulez-vous qu'on faſſe?

AGRIPPINE.

De mes accuſateurs qu'on puniſſe l'audace; 1)
Que de Britannicus on calme le courroux;
Que Junie, à ſon choix, puiſſe prendre un époux;
Qu'ils ſoient libres tous deux, & que Pallas demeure;
Que vous me permettiez de vous voir à toute heure;
(*appercevant Burrhus dans le fond du théâtre.*)
Que ce même Burrhus, qui nous vient écouter,
A votre porte enfin n'oſe plus m'arrêter. 2)

---

1) *De mes accuſateurs qu'on puniſſe l'audace;* &c.]
Ceci a rapport au fait ſuivant. Agrippine, ſelon Tacite, ayant convaincu Séneque & Burrhus de ſon innocence, ils déclarerent fauſſe l'accuſation qu'on avoit intentée contr'elle; ils obtinrent même de l'empereur une entrevue, dans laquelle elle demanda juſtice de ſes accuſateurs, & des récompenſes pour ſes favoris, que Néron ne put s'empêcher de lui accorder. *Annal. liv. XIII.*

2) *Que ce même Burrhus, qui nous vient écouter,*
A votre porte enfin n'oſe plus m'arrêter.]
Malgré tout ce que dit Louis Racine, pour juſtifier ſon

NÉRON.

Oui, Madame, je veux que ma reconnoissance
Désormais dans les cœurs grave votre puissance;
Et je bénis déjà cette heureuse froideur,
Qui de notre amitié va rallumer l'ardeur.
Quoi que Pallas ait fait, il suffit, je l'oublie.
Avec Britannicus je me réconcilie.
Et, quant à cet amour qui nous a séparés,
Je vous fais notre arbitre, & vous nous jugerez.
Allez donc, & portez cette joie à mon frere.
Gardes, qu'on obéisse aux ordres de ma mere. 1)

---

pere, il est certain que Burrhus a bien l'air d'un homme *qui écoutoit à la porte.* De quel droit vient-il troubler par sa présence un entretien particulier que l'empereur a avec sa mere?

1) *Gardes, qu'on obéisse aux ordres de ma mere.*]

Cette belle scene est dans le goût de celle d'Auguste & de Cinna, dont Séneque avoit fourni l'idee à Corneille. *Traité de la Clémence, liv. I. chap. IX.* Elle ressemble encore mieux à celle de Cléopatrè & de ses deux fils dans Rodogune, où cette mere cruelle commence ainsi:

Mes enfans prenez place, &c.

Acte II. scene III.

Il faut convenir que si la scene de Racine ne le cede en rien à celle de Corneille pour la force des sentiments & la beauté de l'expression, elle leur est inférieure pour l'intérêt théâtral.

SCENE III.

NÉRON, BURRHUS,

BURRHUS.

QUE cette paix, Seigneur, & ces embraſſements
Vont offrir à mes yeux de ſpectacles charmants!
Vous ſçavez ſi jamais ma voix lui fut contraire;
Si de ſon amitié j'ai voulu vous diſtraire,
Et ſi j'ai mérité cet injuſte courroux.

NÉRON.

Je ne vous flatte point, je me plaignois de vous,
Burrhus; je vous ai cru tous deux d'intelligence.
Mais ſon inimitié vous rend ma confiance.
Elle ſe hâte trop, Burrhus, de triompher;
J'embraſſe mon rival, mais c'eſt pour l'étouffer.

BURRHUS.

Quoi, Seigneur!

NÉRON.

C'en eſt trop. Il faut que ſa ruine
Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine.
Tant qu'il reſpirera je ne vis qu'à demi.
Elle m'a fatigué de ce nom ennemi;

Et je ne prétends pas que ſa coupable audace
Une ſeconde fois lui promette ma place.

BURRHUS.

Elle va donc bientôt pleurer Britannicus?

NÉRON.

Avant la fin du jour je ne le craindrai plus.

BURRHUS.

Et qui de ce deſſein vous inſpire l'envie?

NÉRON.

Ma gloire, mon amour, ma ſûreté, ma vie.

BURRHUS.

Non, quoi que vous diſiez, cet horrible deſſein
Ne fut jamais, Seigneur, conçu dans votre ſein.

NÉRON.

Burrhus!

BURRHUS.

De votre bouche, ô Ciel! puis-je l'apprendre?
Vous-même, ſans frémir, avez-vous pu l'entendre?
Songez-vous dans quel ſang vous allez vous baigner?
Néron dans tous les cœurs eſt-il las de régner?
Que dira-t-on de vous? Quelle eſt votre penſée?

NÉRON.

Quoi! toujours enchaîné de ma gloire paſſée,

J'aurai devant les yeux je ne sçais quel amour,
Que le hasard nous donne & nous ôte en un jour?
Soumis à tous leurs vœux, à mes desirs contraire,
Suis-je leur empereur seulement pour leur plaire?

BURRHUS.

Et ne suffit-il pas, Seigneur, à vos souhaits,
Que le bonheur public soit un de vos bienfaits? 1)
C'est à vous à choisir, vous êtes encor maître.
Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être. 2)
Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus;
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.

---

1) *Et ne suffit-il pas, Seigneur, à vos souhaits,*
Que le bonheur public soit un de vos bienfaits?]

Idée empruntée de Séneque, mais bien plus resserrée dans le poëte françois que dans le tragique latin. *Il est beau*, dit-il, *d'atteindre à la célébrité des hommes illustres, de veiller au bonheur de la patrie, d'épargner les malheureux, de s'abstenir du meurtre, de mettre un frein à sa colere, de donner le repos à l'univers.* Octavie, acte II. scene II.

2) *Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être.*]

Ce n'est point ici une basse flatterie : Burrhus sçait très-bien que Néron n'a jamais été vertueux, mais il feint que le peuple est charmé de sa vertu, afin que Néron ne commette pas un crime qui détruiroit la bonne opinion qu'on a de lui. C'est de même pour exciter ce monstre à la bonté, que Séneque fait de lui un si beau portrait : *Je vais*, dit-il, *César, faire l'office d'un miroir, & vous présenter à vous-même.* Traité de la Clémence, liv. I. chap. I.

Mais, si de vos flatteurs vous suivez la maxime,
Il vous faudra, Seigneur, courir de crime en crime; 1)
Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,
Et laver dans le sang vos bras ensanglantés.
Britannicus mourant excitera le zele
De ses amis, tout prêts à prendre sa querelle.
Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs, 2)
Qui, même après leur mort, auront des successeurs.
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.
Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre; 3)

---

1) *Il vous faudra, Seigneur, courir de crime en crime;*
Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés.]

Ceci est encore pris du traité de la Clémence de Séneque. *Ce qu'il y a*, dit-il, *de plus funeste dans la cruauté, c'est qu'il faut persévérer dans ses excès, & qu'elle ne laisse aucune voie de retour à la douceur; c'est par les crimes qu'on parvient à soutenir les crimes.* Liv. I. chap. XIII.

2) *Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs,*
Qui, même après leur mort, auront des successeurs.]

Séneque, dans son traité de la Clémence, fait à Néron la même peinture d'un regne cruel. *Les proscriptions fréquentes intimident*, dit-il, *la haine d'un petit nombre d'hommes, & soulevent tous les autres...... les parents, les affranchis de ceux qu'on a fait périr, leurs proches, leurs amis se succedent, se remplacent dans leur mécontentement.* Liv. I. chap. VIII.

3) *Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre.*]

C'est le *timet timentes* de Séneque dans son *Hercule furieux*, acte II. Pensée terrible qui se trouve chez presque tous les

Toujours punir, toujours trembler dans vos projets;
Et pour vos ennemis compter tous vos ſujets.
Ah! de vos premiers ans, l'heureuſe expérience
Vous fait-elle, Seigneur, haïr votre innocence?
Songez-vous au bonheur qui les a ſignalés?
Dans quel repos, ô Ciel! les avez-vous coulés?
Quel plaiſir de penſer & de dire en vous-même:
Par-tout, en ce moment, on me benit, on m'aime; 1)
On ne voit point le peuple à mon nom s'allarmer; 2)
Le ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer;

---

auteurs tragiques, & que Corneille a tournée de cette maniere :

Auteur des maux de tous, à tous il eſt en butte.

1) *Par-tout, en ce moment, on me benit, on m'aime.*]

C'eſt le même diſcours, dit Louis Racine, que Séneque fait tenir à Néron : *Poſſum in qualibet parte urbis ſolus incedere, ſine timore, quamvis nullus ſequatur comes, nullus ſit domi, nullus ad latus gladius.... Quid pulchrius eſt, quàm vivere optantibus cunctis, & vota non ſub cuſtode nuncupantibus!* Lib. I. de Clement. cap. VIII & XIX.

La peinture d'un bon roi paroîtra belle dans quelque endroit qu'elle ſoit placée; mais elle fait une impreſſion bien plus vive quand elle eſt préſentée à un prince dans la ſituation où ſe trouve ici Néron.

2) *On ne voit point le peuple à mon nom s'allarmer;*
Le ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer.]

Pleurs a ici un ſens plus étendu que dans l'uſage ordinaire.

On trouve ainſi le premier vers dans quelques éditions :

» On ne voit plus le peuple à mon nom s'allarmer ».

Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage;
Je vois voler par-tout les cœurs à mon passage! 1)
Tels étoient vos plaisirs. Quel changement, ô Dieux!
Le sang le plus abject vous étoit précieux.
Un jour, il m'en souvient, le sénat équitable
Vous pressoit de souscrire à la mort d'un coupable:
Vous résistiez, Seigneur, à leur sévérité;
Votre cœur s'accusoit de trop de cruauté;
Et, plaignant les malheurs attachés à l'empire,
Je voudrois, disiez-vous, *ne sçavoir pas écrire.* 2)
Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur
Ma mort m'épargnera la vue & la douleur.

---

1) *Je vois voler par-tout les cœurs à mon passage!*]
Ce morceau est de la plus grande éloquence & du plus grand pathétique, c'est peut-être le seul endroit où Racine arrache des larmes; par-tout ailleurs il n'est que touchant, mais ici il déchire le cœur. Cette scene est la plus belle de cette piece.

2) *Un jour, il m'en souvient, le sénat équitable*
Vous pressoit de souscrire à la mort d'un coupable: &c.
Je voudrois, *disiez-vous*, ne sçavoir pas écrire.]
Ceci est une traduction du passage suivant de Suétone: *Cum de supplicio cujusdam capite damnati, ut ex more subscriberet admoneretur: quàm vellem, inquit, nescire litteras.* Vie de Néron, liv. VI. chap. X.

On trouve ce même trait dans Séneque, *traité de la Clémence*, liv. II. chap. I.

On ne me verra point ſurvivre à votre gloire,
Si vous allez commettre une action ſi noire.

(*ſe jettant aux pieds de Néron.*)

Me voilà prêt, Seigneur. Avant que de partir,
Faites percer ce cœur qui n'y peut conſentir.
Appellez les cruels qui vous l'ont inſpirée ;
Qu'ils viennent eſſayer leur main mal aſſurée....
Mais je vois que mes pleurs touchent mon empereur ;
Je vois que ſa vertu frémit de leur fureur.
Ne perdez point de temps, nommez-moi les perfides
Qui vous oſent donner ces conſeils parricides ;
Appellez votre frere, oubliez dans ſes bras....

NÉRON.

Ah, que demandez-vous ?

BURRHUS.

Non, il ne vous hait pas,
Seigneur ; on le trahit ; je ſçais ſon innocence,
Je vous réponds pour lui de ſon obéiſſance.
J'y cours. Je vais preſſer un entretien ſi doux.

NÉRON.

Dans mon appartement qu'il m'attende avec vous.



SCENE IV.

NÉRON, NARCISSE.

NARCISSE.

SEIGNEUR, j'ai tout prévu pour une mort ſi juſte;
Le poiſon eſt tout prêt 1). La fameuſe Locuſte 2)
A redoublé pour moi ſes ſoins officieux;
Elle a fait expirer un eſclave à mes yeux. 3)

---

1) *Seigneur, j'ai tout prévu pour une mort ſi juſte;*
Le poiſon eſt tout prêt.]

Les connoiſſeurs ont toujours admiré cet endroit où Burrhus, qui a preſqu'ébranlé Néron, eſt ſuivi de Narciſſe qui détruit par ſes ſuggeſtions tout ce qu'a fait Burrhus.

2) *La fameuſe Locuſte.*]

Cette Locuſte étoit une empoiſonneuſe, *qui fut long-temps*, dit Tacite, *le principal reſſort du regne de Néron.* Annales, liv. XII.

3) *Elle a fait expirer un eſclave à mes yeux.*]

Ce vers rappelle celui de Corneille dans Rodogune:

Faites faire un eſſai par quelque domeſtique.
Acte V. ſcene IV.

Tacite ne parle pas de cette épreuve inhumaine, & Suétone dit ſeulement qu'on la fit ſur un bouc, & qu'on la réitéra ſur un porc, *liv. VI. 33.* Si Racine l'a fait faire ſur un eſclave, c'eſt ſans doute pour développer davantage le caractere féroce de Narciſſe.

Et le fer eſt moins prompt pour trancher une vie,
Que le nouveau poiſon que ſa main me confie.

NÉRON.

Narciſſe, c'eſt aſſez, je reconnois ce ſoin;
Et ne ſouhaite pas que vous alliez plus loin.

NARCISSE.

Quoi! pour Britannicus votre haine affoiblie
Me défend......

NÉRON.

Oui, Narciſſe, on nous réconcilie.

NARCISSE.

Je me garderai bien de vous en détourner,
Seigneur. Mais il s'eſt vu tantôt empriſonner;
Cette offenſe en ſon cœur ſera long-temps nouvelle.
Il n'eſt point de ſecrets que le temps ne révele.
Il ſçaura que ma main lui devoit préſenter
Un poiſon que votre ordre avoit fait apprêter.
Les Dieux de ce deſſein puiſſent-ils le diſtraire!
Mais peut-être il fera ce que vous n'oſez faire.

NÉRON.

On répond de ſon cœur, & je vaincrai le mien.

NARCISSE.

Et l'hymen de Junie en eſt-il le lien?
Seigneur, lui faites-vous encor ce ſacrifice?

NÉRON.

C'eſt prendre trop de ſoin. Quoi qu'il en ſoit, Narciſſe,
Je ne le compte plus parmi mes ennemis.

NARCISSE.

Agrippine, Seigneur, ſe l'étoit bien promis.
Elle a repris ſur vous ſon ſouverain empire.

NÉRON.

Quoi donc? Qu'a-t-elle dit? Et que voulez-vous dire?

NARCISSE.

Elle s'en eſt vantée aſſez publiquement.

NÉRON.

De quoi?

NARCISSE.

Qu'elle n'avoit qu'à vous voir un moment;
Qu'à tout ce grand éclat, à ce courroux funeſte,
On verroit ſuccéder un ſilence modeſte;
Que vous-même à la paix ſouſcririez le premier;
Heureux que ſa bonté daignât tout oublier.

NÉRON.

Mais, Narciſſe, dis-moi, que veux-tu que je faſſe?
Je n'ai que trop de pente à punir ſon audace;
Et, ſi je m'en croyois, ce triomphe indiſcret
Seroit bientôt ſuivi d'un éternel regret.
Mais de tout l'univers quel ſera le langage?
Sur les pas des tyrans veux-tu que je m'engage?

Et que Rome, effaçant tant de titres d'honneur,
Me laiſſe, pour tous noms, celui d'empoiſonneur?
Ils mettront ma vengeance au rang des parricides.

NARCISSE.

Et prenez-vous, Seigneur, leurs caprices pour guides?
Avez-vous prétendu qu'ils ſe tairoient toujours?
Eſt-ce à vous de prêter l'oreille à leurs diſcours?
De vos propres deſirs perdez-vous la mémoire?
Et ſerez-vous le ſeul que vous n'oſerez croire?
Mais, Seigneur, les Romains ne vous ſont pas connus.
Non, non, dans leurs diſcours ils ſont plus retenus.
Tant de précaution affoiblit votre regne;
Ils croiront en effet mériter qu'on les craigne.
Au joug, depuis long-temps, ils ſe ſont façonnés;
Ils adorent la main qui les tient enchaînés.
Vous les verrez toujours ardents à vous complaire.
Leur prompte ſervitude a fatigué Tibere. 1)

---

1) *Leur prompte ſervitude a fatigué Tibere.*]

Ceci, dit Louis Racine, eſt une *alluſion à ce mot de Tibere: O HOMINES AD SERVITUDINEM PARATOS!* (ô hommes nés pour l'eſclavage!) On vit, ſous cet empereur, *les Romains, comme le dit Tacite*, aller en foule au devant de l'eſclavage, *ruere in ſervitium. Qui eût cru que ce peuple ſi long-temps jaloux de ſa liberté, & qui traitoit les rois avec tant de mépris, donneroit* un jour *l'exemple* de la dépendance la plus ſervile aux caprices de ſes maîtres? *Remarques ſur les tragédies de Jean Racine, tom. I. pag. 324.*

Moi-même, revêtu d'un pouvoir emprunté,
Que je reçus de Claude avec la liberté,
J'ai cent fois, dans le cours de ma gloire passée,
Tenté leur patience, & ne l'ai point lassée.
D'un empoisonnement vous craignez la noirceur?
Faites périr le frere, abandonnez la sœur;
Rome, sur les autels prodiguant les victimes,
Fussent-ils innocents, leur trouvera des crimes.
Vous verrez mettre au rang des jours infortunés,
Ceux où jadis la sœur & le frere sont nés.

NÉRON.

Narcisse, encore un coup, je ne puis l'entreprendre.
J'ai promis à Burrhus, il a fallu me rendre.
Je ne veux point encore, en lui manquant de foi,
Donner à sa vertu des armes contre moi.
J'oppose à ses raisons un courage inutile;
Je ne l'écoute point avec un cœur tranquille.

NARCISSE.

Burrhus ne pense pas, Seigneur, tout ce qu'il dit:
Son adroite vertu ménage son crédit; 1)

---

1) *Burrhus ne pense pas, Seigneur, tout ce qu'il dit:*
Son adroite vertu ménage son crédit; &c.]

On peut remarquer ici avec quelle adresse Narcisse s'efforce de ramener Néron à son idée. *Il lui a d'abord fait entendre qu'il s'agissoit de la sûreté de sa vie; il a intéressé son*

Ou plutôt ils n'ont tous qu'une même pensée.
Ils verroient, par ce coup, leur puissance abaissée.
Vous seriez libre alors, Seigneur; &, devant vous,
Ces maîtres orgueilleux fléchiroient comme nous.
Quoi donc? Ignorez-vous tout ce qu'ils osent dire?
Néron, s'ils en sont crus, *n'est point né pour l'empire*,
Il ne dit, il ne fait que ce qu'on lui prescrit;
Burrhus conduit son cœur, Séneque son esprit.
Pour toute ambition, pour vertu singuliere,
Il excelle à conduire un char dans la carriere; 1)
A disputer des prix indignes de ses mains;
A se donner lui-même en spectacle aux Romains;
A venir prodiguer sa voix sur un théâtre;
A réciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre;

---

amour pour Junie, sa haine pour Agrippine, sa passion pour la tyrannie; enfin pour l'irriter contre son gouverneur, il le prend par l'endroit le plus sensible, en réveillant la folle ambition qu'il avoit de briller sur le théâtre. Remarques de Louis Racine, *tom. I, pag. 325.*

Si la scene précédente est le chef-d'œuvre de l'éloquence d'un homme vertueux, celle-ci est le chef-d'œuvre de la fourberie d'un scélérat.

1) *Pour toute ambition, pour vertu singuliere,*
Il excelle à conduire un char dans la carriere;
A disputer des prix, &c.]

On dit que Louis XIV fut frappé de ces vers, & cessa dès-lors de danser dans les ballets, où il figuroit souvent.

Tandis que des ſoldats, de moments en moments,
Vont arracher pour lui des applaudiſſements.
Ah, ne voulez-vous pas les forcer à ſe taire!

NÉRON.

Viens, Narciſſe. Allons voir ce que nous devons faire. 1)

---

1) *Viens, Narciſſe. Allons voir ce que nous devons faire.*] Racine ne pouvoit terminer cet acte autrement, ſans cela tout étoit fini; il n'y avoit que l'indéciſion de Néron qui pût lier le quatrieme acte au ſuivant.

Cet acte eſt, ſans contredit, un des plus beaux, non-ſeulement de la piece, mais encore du théâtre françois. Il ſemble que Racine ait ménagé ſon ſujet dans les actes précédents pour s'épuiſer entiérement dans celui-ci.

Fin du quatrieme acte.



ACTE



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BRITANNICUS, JUNIE.

BRITANNICUS.

Oui, Madame, Néron (qui l'auroit pu penser!)
Dans son appartement m'attend pour m'embrasser;
Il y fait de sa cour inviter la jeunesse.
Il veut que d'un festin la pompe & l'allégresse
Confirment à leurs yeux la foi de nos serments,
Et réchauffent l'ardeur de nos embrassements.
Il éteint cet amour, source de tant de haine;
Il vous fait de mon sort arbitre souveraine.
Pour moi, quoique banni du rang de mes aïeux,
Quoique de leur dépouille il se pare à mes yeux;
Depuis qu'à mon amour cessant d'être contraire,
Il semble me céder la gloire de vous plaire,
Mon cœur, je l'avoûrai, lui pardonne en secret,
Et lui laisse le reste avec moins de regret.
Quoi, je ne serai plus séparé de vos charmes!
Quoi, même en ce moment, je puis voir sans allarmes

Ces yeux que n'ont émus ni soupirs ni terreur, 1)
Qui m'ont sacrifié l'empire & l'empereur?
Ah, Madame! Mais quoi! quelle nouvelle crainte 2)
Tient, parmi mes transports, votre joie en contrainte?
D'où vient qu'en m'écoutant, vos yeux, vos tristes yeux,
Avec de longs regards, se tournent vers les cieux?
Qu'est-ce que vous craignez?

JUNIE.

Je l'ignore moi-même.
Mais je crains.

BRITANNICUS.

Vous m'aimez?

JUNIE.

Hélas, si je vous aime!

---

1) *Ces yeux que n'ont émus ni soupirs ni terreur,*
Qui m'ont sacrifié l'empire & l'empereur?]
Les expressions de ces deux vers sont un peu obscures; on ne sçait ce que veut dire *des yeux que n'ont émus ni soupirs ni terreur*, & *qui sacrifient* à quelqu'un *l'empire & l'empereur.*

Sacrifier, *en ce sens, étoit alors nouveau, comme le remarque le pere Bouhours.* Remarq. de Louis Racine, tom. I. p. 278.

2) *Quelle nouvelle crainte*
Tient, parmi mes transports, votre joie en contrainte?]
Ce tour nous semble un peu forcé.

BRITANNICUS.

Néron ne trouble plus notre félicité.

JUNIE.

Mais me répondez-vous de sa sincérité?

BRITANNICUS.

Quoi! vous le soupçonnez d'une haine couverte?

JUNIE.

Néron m'aimoit tantôt, il juroit votre perte;
Il me fuit, il vous cherche. Un si grand changement
Peut-il être, Seigneur, l'ouvrage d'un moment? 1)

BRITANNICUS.

Cet ouvrage, Madame, est un coup d'Agrippine;
Elle a cru que ma perte entraînoit sa ruine.
Grace aux préventions de son esprit jaloux,
Nos plus grands ennemis ont combattu pour nous.
Je m'en fie aux transports qu'elle m'a fait paroître;
Je m'en fie à Burrhus; j'en crois même son maître;
Je crois qu'à mon exemple, impuissant à trahir,
Il hait à cœur ouvert, ou cesse de haïr.

---

1) *Un si grand changement*
Peut-il être, Seigneur, l'ouvrage d'un moment?]

Cette raison est excellente, & vaut beaucoup mieux que la réponse de Britannicus. Mais est-ce à cette jeune princesse, qui *ne connoît Néron & la cour que d'un jour*, que devroit venir cette réflexion réservée à de vieux courtisans?

JUNIE.

Seigneur, ne jugez pas de ſon cœur par le vôtre;
Sur des pas différents vous marchez l'un & l'autre.
Je ne connois Néron & la cour que d'un jour;
Mais, ſi j'oſe le dire, hélas! dans cette cour,
Combien tout ce qu'on dit eſt loin de ce qu'on penſe!
Que la bouche & le cœur ſont peu d'intelligence!
Avec combien de joie on y trahit ſa foi!
Quel ſéjour étranger & pour vous & pour moi!

BRITANNICUS.

Mais que ſon amitié ſoit véritable ou feinte,
Si vous craignez Néron, lui-même eſt-il ſans crainte?
Non, non, il n'ira point, par un lâche attentat,
Soulever contre lui le peuple & le ſénat. 1)
Que dis-je? il reconnoît ſa derniere injuſtice;
Ses remords ont paru, même aux yeux de Narciſſe.
Ah! s'il vous avoit dit, ma princeſſe, à quel point...

JUNIE.

Mais, Narciſſe, Seigneur, ne vous trahit-il point?

---

1) *Non, non, il n'ira point, par un lâche attentat,*
Soulever contre lui le peuple & le ſénat.
Que dis-je? &c.]

Pourquoi Britannicus peut-il ſoupçonner Néron d'*un lâche attentat?* L'empereur n'a communiqué ſon deſſein qu'à Burrhus & à Narciſſe, qui ſûrement ne l'en ont pas averti.

BRITANNICUS.

Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en défie? 1)

JUNIE.

Et que sçais-je! il y va, Seigneur, de vôtre vie.

---

1) *Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en défie?*] Quoi qu'en dise Louis Racine, Britannicus avoit les plus fortes raisons pour se défier de Narcisse; cet affranchi a voulu lui persuader que Junie ne l'aimoit point, & depuis il a été désabusé par son entretien avec Junie. Il a donc dû voir clairement que Narcisse le trompoit, & qu'il étoit dans les intérêts de son rival. Racine a cru que la jeunesse & la noble franchise de Britannicus ne lui permettoient pas de faire toutes ces réflexions.

Racine a supprimé, dans la réponse de Britannicus, les vers suivants, & n'a conservé que le dernier qui rend le dialogue plus vif & plus pressé. Après ce vers:

» Mais, Narcisse, Seigneur, ne vous trahit-il point?

Britannicus répondoit à Junie:

» Lui me trahir! Hé quoi! vous voulez donc, Madame,
» Qu'à d'éternels soupçons j'abandonne mon ame!
» Seul de tous mes amis, Narcisse m'est resté.
» L'a-t-on vu de mon pere oublier la bonté?
» S'est-il rendu, Madame, indigne de la mienne?
» Néron, de temps en temps, souffre qu'il l'entretienne;
» Je le sçais. Mais il peut, sans violer sa foi,
» Tenir lieu d'interprete entre Néron & moi.
» Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en défie?

JUNIE.

» Et que sçais-je! &c. »

Tout m'est suspect. Je crains que tout ne soit séduit.
Je crains Néron, je crains le malheur qui me suit.
D'un noir pressentiment, malgré moi, prévenue,
Je vous laisse, à regret, éloigner de ma vue.
Hélas! si cette paix, dont vous vous repaissez,
Couvroit contre vos jours quelques piéges dressés;
Si Néron, irrité de notre intelligence,
Avoit choisi la nuit pour cacher sa vengeance;
S'il préparoit ses coups tandis que je vous vois;
Et si je vous parlois pour la derniere fois!
Ah, prince!

BRITANNICUS.

Vous pleurez! Ah, ma chere princesse!
Et pour moi jusques-là votre cœur s'intéresse?
Quoi, Madame! en un jour où, plein de sa grandeur,
Néron croit éblouir vos yeux de sa splendeur,
Dans des lieux où chacun me fuit & le révere,
Aux pompes de sa cour préférer ma misere!
Quoi! dans ce même jour, & dans ces mêmes lieux,
Refuser un empire, & pleurer à mes yeux! 1)
Mais, Madame, arrêtez ces précieuses larmes;
Mon retour va bientôt dissiper vos allarmes.

---

1) *Quoi! dans ce même jour, & dans ces mêmes lieux,*
Refuser un empire, & pleurer à mes yeux!]
On pourroit trouver trop de foiblesse dans ce sentiment & dans cette expression, *pleurer à mes yeux.*

Je me rendrois suspect par un plus long séjour.
Adieu. Je vais, le cœur tout plein de mon amour,
Au milieu des transports d'une aveugle jeunesse,
Ne voir, n'entretenir que ma belle princesse.
Adieu.

JUNIE.

Prince ......

BRITANNICUS.

On m'attend, Madame, il faut partir.

JUNIE.

Mais, du moins, attendez qu'on vous vienne avertir.

SCENE II.

AGRIPPINE, BRITANNICUS, JUNIE.

AGRIPPINE.

PRINCE, que tardez-vous? Partez en diligence.
Néron impatient se plaint de votre absence.
La joie & le plaisir de tous les conviés
Attend, pour éclater, que vous vous embrassiez.
Ne faites point languir une si juste envie;
Allez. Et nous, Madame, allons chez Octavie.

BRITANNICUS.

Allez, belle Junie, &, d'un esprit content,

Hâtez-vous d'embraſſer ma ſœur qui vous attend. 1)
Dès que je le pourrai, je reviens ſur vos traces,
Madame; & de vos ſoins j'irai vous rendre graces.

SCENE III.

AGRIPPINE, JUNIE.

AGRIPPINE.

MADAME, ou je me trompe, ou, durant vos adieux,
Quelques pleurs répandus ont obſcurci vos yeux.
Puis-je ſçavoir quel trouble a formé ce nuage?
Doutez-vous d'une paix dont je fais mon ouvrage?

JUNIE.

Après tous les ennuis que ce jour m'a coûtés,
Ai-je pu raſſurer mes eſprits agités?
Hélas, à peine encor je conçois ce miracle!
Quand même à vos bontés je craindrois quelque obſtacle,

1) *Allez, belle Junie, &, d'un eſprit content,*
Hâtez-vous d'embraſſer ma ſœur qui vous attend.]

Ces deux vers reſſemblent un peu trop à ceux-ci d'Héraclius:

> Allons lui rendre hommage, &, d'un eſprit content,
> Montrer Héraclius au peuple qui l'attend.
>
> *Acte V. ſcene VIII.*

Le changement, Madame, est commun à la cour;
Et toujours quelque crainte accompagne l'amour.

AGRIPPINE.

Il suffit; j'ai parlé, tout a changé de face;
Mes soins à vos soupçons ne laissent point de place.
Je réponds d'une paix jurée entre mes mains;
Néron m'en a donné des gages trop certains.
Ah! si vous aviez vu par combien de caresses
Il m'a renouvellé la foi de ses promesses! 1)
Par quels embrassements il vient de m'arrêter!
Ses bras, dans nos adieux, ne pouvoient me quitter.

---

1) *Ah! si vous aviez vu par combien de caresses*
Il m'a renouvellé la foi de ses promesses!
Par quels embrassements il vient de m'arrêter!]

Cette réponse d'Agrippine est traduite presque mot pour mot de Tacite, qui dit d'Agrippine dans une autre circonstance:

Les caresses de son fils dissiperent ses frayeurs; Néron la reçut avec tendresse, il la fit asseoir au-dessus de lui, & lui parla tantôt avec cette franchise que donne la jeunesse, tantôt avec la dignité d'un empereur qui l'associoit à ses secrets. Il la reconduisit enfin, les yeux toujours attachés sur elle, & la serrant souvent entre ses bras. Annal. liv. XIII.

Pourquoi Agrippine & Junie, qui étoient si intéressées à la réconciliation de Néron & de Britannicus, ne s'y trouvent-elles pas? On voit un peu trop que le poëte les a laissées sur la scene, afin qu'elle ne restât pas vuide.

Sa facile bonté ſur ſon front répandue,
Juſqu'aux moindres ſecrets eſt d'abord deſcendue.
Il s'épanchoit en fils, qui vient, en liberté,
Dans le ſein de ſa mere oublier ſa fierté.
Mais bientôt, reprenant un viſage ſévere,
Tel que d'un empereur qui conſulte ſa mere,
Sa confidence auguſte a mis entre mes mains
Des ſecrets d'où dépend le deſtin des humains.
Non; il le faut ici confeſſer à ſa gloire,
Son cœur n'enferme point une malice noire;
Et nos ſeuls ennemis, altérant ſa bonté,
Abuſoient contre nous de ſa facilité.
Mais enfin, à ſon tour, leur puiſſance décline;
Rome, encore une fois, va connoître Agrippine.
Déjà de ma faveur on adore le bruit.
Cependant en ces lieux n'attendons pas la nuit.
Paſſons chez Octavie, & donnons lui le reſte
D'un jour autant heureux que je l'ai cru funeſte.
Mais qu'eſt-ce que j'entends? Quel tumulte confus?
Que peut-on faire?

JUNIE.

O Ciel, ſauvez Britannicus!



SCENE IV.

AGRIPPINE, JUNIE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

Burrhus, où courez-vous ? Arrêtez. Que veut
dire......

BURRHUS.

Madame, c'en est fait, Britannicus expire.

JUNIE.

Ah, mon prince !

AGRIPPINE.

Il expire !

BURRHUS.

Ou plutôt il est mort,
Madame.

JUNIE.

Pardonnez, Madame, à ce transport.
Je vais le secourir, si je puis, ou le suivre.



SCENE V.

AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

QUEL attentat, Burrhus!

BURRHUS.

Je n'y pourrai survivre,
Madame; il faut quitter la cour & l'empereur.

AGRIPPINE.

Quoi! du sang de son frere il n'a point eu d'horreur?

BURRHUS.

Ce dessein s'est conduit avec plus de mystere.
A peine l'empereur a vu venir son frere,
Il se leve, il l'embrasse, on se tait, & soudain
César prend le premier une coupe à la main.
Pour achever ce jour sous de meilleurs auspices,
Ma main de cette coupe épanche les prémices,
Dit-il: *Dieux que j'appelle à cette effusion,*
Venez favoriser notre réunion!
Par les mêmes serments Britannicus se lie.
La coupe, dans ses mains, par Narcisse est remplie; 1)

1) *La coupe, dans ses mains, par Narcisse est remplie.*] Pour rendre plus vraisemblable la catastrophe de cette piece, Racine a supposé que le poison avoit été mis dans une coupe destinée à faire des libations.

Mais ses levres à peine en ont touché les bords...
Le fer ne produit point de si puissants efforts. 1)

1) *Mais ses levres à peine en ont touché les bords...*
Le fer ne produit point de si puissants efforts.]

Racine a déjà employé plus haut la même pensée & à peu près les mêmes expressions, lorsqu'il a dit:

» Et le fer est moins prompt pour trancher une vie ».

On peut observer ici qu'on dit bien *le fer produit des effets*, mais qu'on ne dit pas également *le fer produit des efforts.*

Le récit que fait Burrhus de la mort de Britannicus, est traduit de Tacite. Néron, dit-il, avoit essayé déjà, mais inutilement, d'empoisonner son frere; les menaces qu'il fit à ses ministres, les intimiderent tellement qu'ils promirent de faire prendre à ce prince un poison si violent, que sa mort seroit aussi prompte que si le fer avoit tranché ses jours. *On présenta à Britannicus un breuvage extrêmement chaud; la chaleur le lui ayant fait rejetter, on y versa de l'eau froide, dans laquelle on avoit jetté le poison préparé dans l'appartement de l'empereur. Ce poison fit un effet si prompt, que Britannicus perdit au même instant l'usage de tous ses sens. Un effroi général s'empara de tous les assistans; ceux qui n'étoient point accoutumés à de pareils événements, s'éloignerent aussi-tôt; les autres, que l'expérience avoit éclairés, attentifs aux mouvements de l'empereur, s'arrêterent pour le considérer. Néron, dans un maintien dont on ne sçauroit donner l'idée, penché sur un lit, leur dit que la connoissance reviendroit peu à peu à Britannicus, que son état étoit l'effet des accès d'une maladie à laquelle il étoit sujet depuis son enfance.* Annales, liv. XIII. *Suétone*, liv. VI. 33.

Madame, la lumiere à ses yeux est ravie ;
Il tombe sur son lit sans chaleur & sans vie.
Jugez combien ce coup frappe tous les esprits ;
La moitié s'épouvante & sort avec des cris.
Mais ceux qui de la cour ont un plus long usage,
Sur les yeux de César composent leur visage ;
Cependant sur son lit il demeure penché,
D'aucun étonnement il ne paroît touché :
Ce mal dont vous craignez, dit-il, *la violence*,
A souvent, sans péril, attaqué son enfance.
Narcisse veut en vain affecter quelque ennui ;
Et sa perfide joie éclate malgré lui.
Pour moi, dût l'empereur punir ma hardiesse,
D'une odieuse cour j'ai traversé la presse ;
Et j'allois, accablé de cet assassinat,
Pleurer Britannicus, César, & tout l'État.

AGRIPPINE.

Le voici. Vous verrez si c'est moi qui l'inspire. 1)

---

1) *Le voici. Vous verrez si c'est moi qui l'inspire.*] Il y avoit d'abord :

» Le voici. Vous verrez si je suis sa complice.
» Demeurez.

NÉRON, *à Junie.*

» De vos pleurs, *&c.* »

SCENE VI. 1)

NÉRON, AGRIPPINE, BURRHUS, NARCISSE.

NÉRON, *voyant Agrippine.*

DIEUX!

AGRIPPINE.

Arrêtez, Néron; j'ai deux mots à vous dire:
Britannicus eſt mort; je reconnois les coups;
Je connois l'aſſaſſin.

---

1) Voici la ſcene qui précédoit celle-ci; ce fut Boileau qui la fit ſupprimer: il ne convenoit point en effet que Junie revînt ſur la ſcene avec Néron.

NÉRON, *à Junie.*

» De vos pleurs j'approuve la juſtice.
» Mais, Madame, évitez ce ſpectacle odieux;
» Moi-même, en frémiſſant, j'en détourne les yeux.
» Il eſt mort: tôt ou tard il faut qu'on vous l'avoue.
» Ainſi de nos deſtins la fortune ſe joue;
» Quand nous nous rapprochons, le ciel nous déſunit.

JUNIE.

» J'aimois Britannicus, Seigneur, je vous l'ai dit.
» Si de quelque pitié ma miſere eſt ſuivie,
» Qu'on me laiſſe chercher dans le ſein d'Octavie
» Un entretien conforme à l'état où je ſuis.

NÉRON.

Et qui, Madame?

AGRIPPINE.

Vous.

NÉRON.

Moi! voilà les ſoupçons dont vous êtes capable;
Il n'eſt point de malheur dont je ne ſois coupable.
Et, ſi l'on veut, Madame, écouter vos diſcours,
Ma main de Claude même aura tranché les jours.
Son fils vous étoit cher, ſa mort peut vous confondre,
Mais des coups du deſtin je ne puis pas répondre.

AGRIPPINE.

Non, non, Britannicus eſt mort empoiſonné;
Narciſſe a fait le coup, vous l'avez ordonné.

NÉRON.

Madame, mais qui peut vous tenir ce langage?

NARCISSE.

Hé, Seigneur! ce ſoupçon vous fait-il tant d'outrage?

NÉRON.

» Belle Junie, allez; moi-même je vous ſuis.
» Je vais par tous les ſoins que la tendreſſe inſpire,
» Vous.....

AGRIPPINE.

» Arrêtez, Néron; j'ai deux mots à vous dire, *&c.*»

Britannicus,

Britannicus, Madame, eut des desseins secrets
Qui vous auroient coûté de plus justes regrets.
Il aspiroit plus loin qu'à l'hymen de Junie;
De vos propres bontés il vous auroit punie;
Il vous trompoit vous-même, & son cœur offensé 1)
Prétendoit tôt ou tard rappeller le passé.
Soit donc que, malgré vous, le sort vous ait servie,
Soit qu'instruit des complots qui menaçoient sa vie,
Sur ma fidélité César s'en soit remis,
Laissez les pleurs, Madame, à vos seuls ennemis;
Qu'ils mettent ce malheur au rang des plus sinistres.
Mais vous......

AGRIPPINE.

Poursuis, Néron: avec de tels ministres,
Par des faits glorieux tu vas te signaler;
Poursuis: tu n'as pas fait ce pas pour reculer.
Ta main a commencé par le sang de ton frere;
Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mere. 2)

---

1) *Il vous trompoit vous-même, & son cœur offensé*
Prétendoit tôt ou tard rappeller le passé.]

VARIANTE.

« Madame, il vous trompoit, & son cœur offensé
» Prétendoit tôt ou tard rappeller le passé ».

2) *Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mere.*] Traduction du passage suivant de Tacite: *Quippe sibi.... parricidii exemplum intelligebat.* Lib. XIII. pag. 218.

Dans le fond de ton cœur je ſçais que tu me hais. 1)
Tu voudras t'affranchir du joug de mes bienfaits.
Mais je veux que ma mort te ſoit même inutile;
Ne crois pas qu'en mourant je te laiſſe tranquille;
Rome, ce ciel, ce jour que tu reçus de moi,
Par-tout, à tout moment, m'offriront devant toi;
Tes remords te ſuivront comme autant de furies;
Tu croiras les calmer par d'autres barbaries;
Ta fureur, s'irritant ſoi-même dans ſon cours,
D'un ſang toujours nouveau marquera tous tes jours.
Mais j'eſpere qu'enfin le ciel, las de tes crimes,
Ajoutera ta perte à tant d'autres victimes;
Qu'après t'être couvert de leur ſang & du mien,
Tu te verras forcé de répandre le tien;
Et ton nom paroîtra, dans la race future,
Aux plus cruels tyrans une cruelle injure. 2)
Voilà ce que mon cœur ſe préſage de toi.
Adieu. Tu peux ſortir.

NÉRON.

Narciſſe, ſuivez-moi.

---

1) *Dans le fond de ton cœur je ſçais que tu me hais.*

VARIANTE.

» Tu te fatigueras d'entendre tes forfaits.

2) *Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.*]

Agrippine prédit ici ce qui eſt effectivement arrivé à Néron. On peut placer ces imprécations au rang des plus belles qu'il y ait au théâtre.

Et mouillant de ses pleurs le marbre de ses pieds,
Que de ses bras pressants elle tenoit liés:
Prince, par ces genoux, dit-elle, *que j'embrasse,*
Protege, en ce moment, le reste de ta race.
Rome, dans ton palais, vient de voir immoler
Le seul de tes neveux qui te pût ressembler;
On veut, après sa mort, que je lui sois parjure;
Mais, pour lui conserver une foi toujours pure,
Prince, je me dévoue à ces dieux immortels,
Dont ta vertu t'a fait partager les autels.
Le peuple cependant, que ce spectacle étonne,
Vole de toutes parts, se presse, l'environne,
S'attendrit à ses pleurs; &, plaignant son ennui,
D'une commune voix la prend sous son appui;
Ils la menent au temple, où, depuis tant d'années, 1)
Au culte des autels nos vierges destinées,
Gardent fidelement le dépôt précieux
Du feu toujours ardent qui brûle pour nos dieux.
César les voit partir sans oser les distraire.
Narcisse, plus hardi, s'empresse pour lui plaire;

---

1) *Ils la menent au temple, où, depuis tant d'années*, &c.] L'abbé Dubos blâme ici Racine en alléguant les formalités nécessaires pour être reçu parmi les vestales, mais ce n'est qu'une pure chicane; il est vraisemblable que le peuple a pu faire une exception en faveur de Junie; & la vraisemblance suffit aux poëtes.

Il vole vers Junie; &, sans s'épouvanter,
D'une profane main commence à l'arrêter.
De mille coups mortels son audace est punie; 1)
Son infidelle sang rejaillit sur Junie.
César, de tant d'objets en même temps frappé,
Le laisse entre les mains qui l'ont enveloppé.
Il rentre. Chacun fuit son silence farouche;
Le seul nom de Junie échappe de sa bouche;
Il marche sans dessein; ses yeux mal assurés
N'osent lever au ciel leurs regards égarés;
Et l'on craint, si la nuit, jointe à la solitude,
Vient de son désespoir aigrir l'inquiétude,
Si vous l'abandonnez plus long-temps sans secours,
Que sa douleur bientôt n'attente sur ses jours.
Le temps presse. Courez. Il ne faut qu'un caprice;
Il se perdroit, Madame.

AGRIPPINE.

Il se feroit justice.

---

1) *De mille coups mortels son audace est punie*, &c.]
Il est juste que Narcisse soit puni.

Le quatrieme acte est très-plein, très-chaud; mais le cinquieme n'a pas le même mérite, il est peut-être un peu trop froid.

On est fâché que Britannicus soit la victime des fureurs de Néron, & que Junie soit obligée de se rendre vestale

» Pour accabler César d'un éternel ennui ».

SCENE VII.

AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

Ah, Ciel ! de mes soupçons quelle étoit l'injustice !
Je condamnois Burrhus pour écouter Narcisse !
Burrhus, avez-vous vu quels regards furieux
Néron, en me quittant, m'a laissés pour adieux ?
C'en est fait ; le cruel n'a plus rien qui l'arrête ;
Le coup qu'on m'a prédit va tomber sur ma tête.
Il vous accablera vous-même à votre tour.

BURRHUS.

Ah, Madame ! pour moi j'ai vécu trop d'un jour.
Plût au Ciel que sa main, heureusement cruelle,
Eût fait sur moi l'essai de sa fureur nouvelle !
Qu'il ne m'eût pas donné, par ce triste attentat,
Un gage trop certain des malheurs de l'État !
Son crime seul n'est pas ce qui me désespere ;
Sa jalousie a pu l'armer contre son frere.
Mais s'il vous faut, Madame, expliquer ma douleur,
Néron l'a vu mourir sans changer de couleur.
Ses yeux indifférents ont déjà la constance
D'un tyran dans le crime endurci dès l'enfance.

Qu'il acheve, Madame, & qu'il faſſe périr
Un miniſtre importun qui ne le peut ſouffrir.
Hélas ! loin de vouloir éviter ſa colere,
La plus ſoudaine mort me ſera la plus chere.

SCENE DERNIERE.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

ALBINE.

Ah, Madame ! ah, Seigneur ! courez vers l'empereur ;
Venez ſauver Céſar de ſa propre fureur ;
Il ſe voit pour jamais ſéparé de Junie.

AGRIPPINE.

Quoi ! Junie elle-même a terminé ſa vie ?

ALBINE.

Pour accabler Céſar d'un éternel ennui,
Madame, ſans mourir, elle eſt morte pour lui.
Vous ſçavez de ces lieux comme elle s'eſt ravie ;
Elle a feint de paſſer chez la triſte Octavie ;
Mais bientôt elle a pris des chemins écartés,
Où mes yeux ont ſuivi ſes pas précipités.
Des portes du palais elle ſort éperdue.
D'abord elle a d'Auguſte apperçu la ſtatue ;

contribuent presque point à l'action, & nullement à l'intérêt. Cependant pourquoi écoute-t-on tout ce qu'elle dit? C'est que les détours de son ame, qu'elle dévoile elle-même, attachent le spectateur malgré lui : c'est que tout son rôle est précieux par les beautés de détail.

On a trouvé que la marche de cette tragédie étoit un peu froide, & qu'à la représentation elle languissoit par intervalle : on a trouvé que les ressorts étoient petits; que Néron, qui se cache derriere une tapisserie, faisoit une action indigne également de la majesté du tragique & d'un Empereur Romain; & que le dénouement étoit sans effet. On a encore été fâché que Britannicus, pour lequel on s'est intéressé, périsse sous les complots de ses ennemis, & que le cruel Néron triomphe avec impunité. Mais la peinture de la cour de Néron est faite avec des couleurs si fortes & si vraies, le développement du caractere de ce monstre est si heureux, le quatrieme acte est si pathétique & si bien fait, la probité de Burrhus est si intéressante, enfin la piece si supérieurement écrite & conduite avec tant de sagesse, qu'on ne peut s'empêcher d'admirer cet ouvrage.

Nous observerons encore que le personnage de Burrhus est, sans contredit, le plus beau, le plus noble, le plus frappant des rôles subalternes qui

ſont au théâtre. Liſois, dans le Duc de Foix, y reſſemble en quelque choſe ; nous y renvoyons les curieux qui aiment à comparer deux grands hommes.

Quelques critiques ont reproché à Racine de n'avoir point fait Néron aſſez cruel ; mais cet illuſtre poëte a bien ſenti que préſenter aux yeux du ſpectateur un monſtre, qui, par cruauté ſeulement, a aſſaſſiné ſa mere, ſa femme & ſes précepteurs, c'étoit le révolter par la peinture d'un perſonnage odieux. Il a penſé avec raiſon qu'il valoit beaucoup mieux peindre Néron dans le moment où, balançant entre le crime & la vertu, il craignoit de laiſſer tomber le maſque dont il s'étoit revêtu ; les remords dont il eſt quelquefois agité, ou plutôt ſes indéciſions, ſont peut-être ce qui fait voir ſes perfidies & ſes cruautés avec moins d'horreur.

D'après cette vérité inconteſtable, Racine n'auroit-il pas dû ſupprimer le rôle de Narciſſe, dont la baſſeſſe & la méchanceté répugnent au ſpectateur? Le cruel Néron, agité d'une paſſion violente, n'a pas beſoin d'être excité au mal pour le faire. On ne peut voir qu'avec la plus grande indignation un homme comme Narciſſe, qui ne commet tant de crimes que pour le plaiſir de les commettre. Racine a cru que les conſeils de cet affranchi rendroient Néron moins odieux, & que ce rôle ſerviroit de contre-poids à celui de Burrhus.

Mais, Burrhus, allons voir juſqu'où vont ſes tranſports;
Voyons quel changement produiront ſes remords;
S'il voudra déſormais ſuivre d'autres maximes.

BURRHUS.

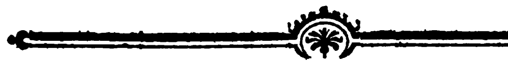
Plût aux Dieux que ce fût le dernier de ſes crimes! 1)

---

1) *Plût aux Dieux que ce fût le dernier de ſes crimes!*] On a toujours critiqué cette ſcene, comme le dit Racine lui-même dans ſa préface. Il répond qu'elle eſt néceſſaire, & il a raiſon; mais elle ne peut être intéreſſante, & il ne le dit pas.

FIN.





EXAMEN
DE BRITANNICUS.

AVANT que de porter un jugement ſur la tragédie de Britannicus, ne pourroit-on pas demander quel en eſt le ſujet? C'eſt ſans doute Néron qui enleve Junie dont il eſt amoureux, & qui, par jalouſie, fait aſſaſſiner Britannicus ſon frere. C'eſt donc ſur ce pivot que doit rouler toute l'action & tout l'intérêt. Agrippine, qui dans cette piece fait un rôle aſſez conſidérable, ne tient donc au ſujet principal que par la foible protection que la politique lui fait accorder à ces jeunes amants. Cléopatre, dans la Rodogune de Corneille, a quelque reſſemblance avec Agrippine; c'eſt de même une mere ambitieuſe & jalouſe de ſon autorité; mais le caractere de Cléopatre a une force théâtrale qui manque à la mere de Néron: d'ailleurs le rôle de Cléopatre eſt étroitement lié à l'action, elle y devient ſi néceſſaire qu'elle ſeule produit le dénouement. Mais celui d'Agrippine, quelque beau qu'il ſoit, ne nous paroît pas aſſez eſſentiel à la piece. Elle ſe plaint beaucoup, mais elle ne ſert à rien; elle ne produit aucun incident remarquable, & tous ſes diſcours ne

Les perſonnages de Junie & de Britannicus intéreſſent beaucoup par leur candeur, par leur ingénuité, par leurs malheurs paſſés & par leurs dangers préſents. Mais, ſi l'on en excepte la ſcene VIII du III[e] acte, peut être dans le reſte de la piece Britannicus ne ſoutient-il pas ſes droits avec aſſez de force; peut-être ſe laiſſe-t-il accabler par Néron avec trop de foibleſſe; c'eſt ſans doute une des raiſons pour leſquelle le dénouement ne fait pas tout l'effet qu'il devroit faire.

Cependant, malgré tous ces défauts, la tragédie de Britannicus eſt miſe par les connoiſſeurs au rang des pieces les plus eſtimables du théâtre.

FIN DU TOME SECOND.





